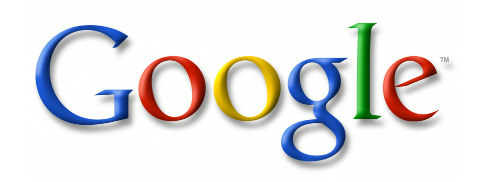
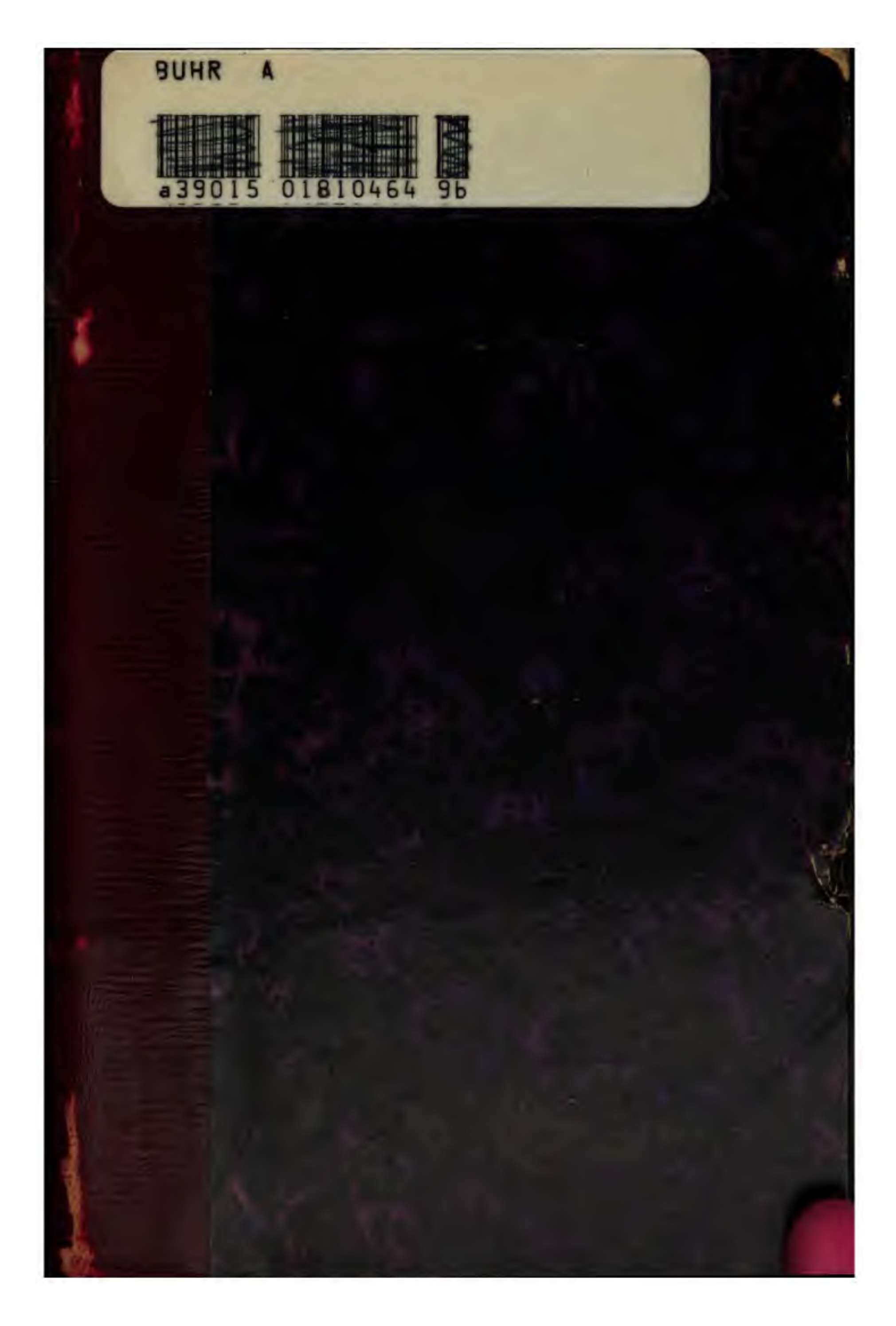
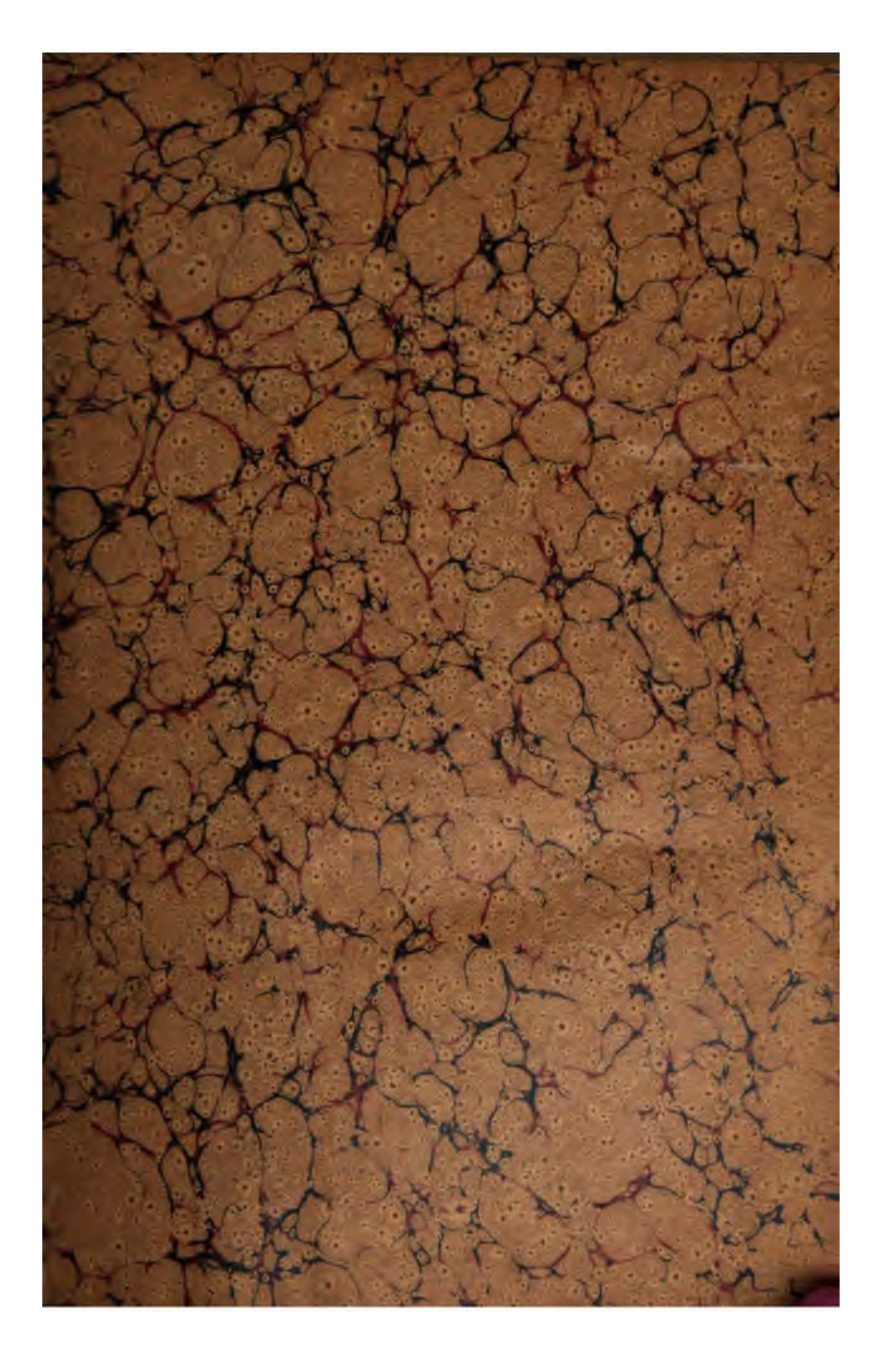

Google


BUHR A
a39015 01810464 9b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



JOURNAL

D'UN

INTERPRÈTE EN CHINE

JOURNAL

D'UN

INTERPRÈTE EN CHINE

DU MÊME AUTEUR

Étude sur la Chine Contemporaine (1864).

L'Esprit Chinois et l'Esprit Européen (1868).

La Réforme des Humanités (1872).

Description générale de l'Ancien Bourbonnais (1875).

Relation d'une Mission Archéologique en Tunisie (1881).

L'Expédition de Chine, d'après la correspondance confidentielle du Général Cousin de Montauban, comte de Palikao. Ouvrage mis sous séquestre par « raison d'État », puis acquis par le Ministre de la Guerre (1883).

Journal d'un Officier d'ordonnance (Juillet 1870 à Février 1871). 43e édit., 1 vol. grand in-18 . . . **3 fr. 50**

Paris. — Typ. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 18119

JOURNAL

D'UN

INTERPRÈTE EN CHINE

PAR

LE COMTE D'HÉRISSON

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1886

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse (1 à 20).

JOURNAL

D'UN

INTERPRÈTE EN CHINE

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART

Le collaborateur de Dieu. — L'Italie. — Délire italien et *furia francese*. — Le 6e hussards. — Le prince Napoléon. — Les galons de brigadier. — Une lettre du général de Montauban. — En route pour la Chine.

Il y a des savants, — et même des imbéciles, — qui prétendent que l'homme n'est qu'un animal un peu plus perfectionné que les autres. Ne leur parlez pas de la création : ils vous répondraient par le transformisme. Ne leur montrez pas le couple primitif, Adam superbe et fort, se dressant dans sa virilité neuve, et attirant sur son sein Ève rougissante et charmée sous le manteau de sa chevelure d'or. Ils vous affirmeront que vous oubliez les grands parents de ces jeunes gens, l'hydre gélatineuse, l'huître endormie dans sa vase, etc. Il leur

est impossible d'établir régulièrement l'ascendance jusqu'à ces premiers ancêtres. Le registre de l'état civil est d'origine trop récente. Mais à partir du sapajou, ils retrouvent la filiation. L'homme était jadis « sous-officier d'avenir dans l'armée des singes », a dit About. La galanterie seule l'a empêché de nous conter les amours de ce sous-officier avec une cantinière de son régiment, sur un grand cocotier.

Ce qui me fait penser que les savants et même les imbéciles se trompent, ce qui me fait supposer que l'homme a une place à part dans la faune de l'univers, une mission spéciale ici-bas, qu'il n'est pas, en d'autres termes, un animal comme les autres, c'est qu'il possède une faculté refusée à tous les êtres : il collabore avec Dieu. L'Être suprême, comme disait ce bon M. de Robespierre, l'admet à travailler à ses côtés. Généralement, par exemple, il abuse de cet honneur. Son rôle consiste à mettre du désordre où le Créateur avait mis de l'ordre, à tout déranger dans la nature. Il ressemble trop souvent à un domestique bien intentionné, qui, pour ranger un laboratoire de chimie, alignerait les cornues et les flacons par rang de taille, et ferait tout sauter en rapprochant les unes des autres des substances destinées à rester isolées.

Mais son action directe sur la nature et sur lui-même suffit à creuser entre lui et le reste des êtres inconscients et dociles un infranchissable abîme.

Trouvez-moi un animal qui ait l'idée de s'abîmer le tempérament en absorbant des aliments qui lui sont contraires, de se rendre infirme, de se suicider !

Il n'y en a point. L'homme seul possède ce privilège. Et il l'exerce individuellement et collectivement, comme particulier, comme nation.

Ce n'est pas qu'il soit de propos délibéré amoureux du désordre et porté à se nuire à lui-même. C'est qu'il ne sait pas tout, ne voit pas assez loin, ne comprend pas suffisamment. Ayant le libre arbitre, il n'a pas le discernement. Possédant la puissance, il n'a pas la science. Dieu qui a partagé son pouvoir avec lui, a gardé pour soi seul la clairvoyance. L'homme se dirige, mais il est aveugle.

Voilà un bien pompeux et bien philosophique préambule pour expliquer au lecteur qu'au printemps de 1859, me trouvant à Florence, je nageais dans l'enthousiasme. Et ce n'était pas, je dois l'avouer, les splendeurs de l'art et de la nature concentrées dans ce coin de paradis qui me mettaient dans cet état extraordinaire. Je marchais sur les larges dalles des rues, sans m'inquiéter des palais qui les bordent. Je passais indifférent devant le Dôme et les merveilles des églises. Les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ne m'arrêtaient pas un instant. J'oubliais les trésors sans prix et sans nombre des galeries de peinture. J'oubliais même qu'aux Cascines il y avait l'ombre des grands arbres, le parfum des fleurs et les sourires des femmes. Je m'inquiétais bien peu, en vérité, de tout ce que j'étais venu contempler, bien peu des vieux maîtres, bien peu des jeunes maîtresses. Il s'agissait bien d'art et d'amour, vraiment! Il s'agissait de l'indépendance de l'Italie. La France se levait pour secourir son allié, le

Piémont, en guerre avec l'Autriche, et je me disais avec ivresse qu'il fallait absolument, pour mon bonheur et pour celui du monde, que l'Italie fût libre des Alpes à 'Adriatique. J'y tenais essentiellement.

Explication : je n'avais pas vingt ans, l'Italie délirait et la France était folle.

Aujourd'hui qu'un quart de siècle a passé sur ces souvenirs de ma jeunesse, je vois encore avec une précision singulière le spectacle étrange de ce peuple italien secoué par la fièvre de l'unité nationale. Tout le monde partait, tout ce qui était jeune et valide répondait à l'appel des clairons piémontais. Le duc quittait son vieux palais et courait se coiffer des plumes du bersaglier; l'ouvrier abandonnait son échoppe pour demander un fusil au roi galant-homme. Les gouvernements qui allaient se dissoudre et disparaître devant la maison royale de Savoie se sentaient impuissants à modérer l'impulsion, et l'Italie tout entière s'en allait au combat en chantant : *Viva Garibaldi! viva la liberta!*

En France, les populations n'étaient guère moins démonstratives. La campagne d'Italie était extrêmement populaire. L'armée était magnifique, et désireuse de se battre comme doit l'être toute bonne armée. Il y avait dans le pays une surabondance de vie et de richesses qu'on éprouvait, sans savoir pourquoi, le besoin de dépenser. On eût dit que le vieux sang gaulois avait la nostalgie de cette terre classique qui le buvait jadis à flots. Enfin ce grand enfant naïf et terrible qui s'appelle le peuple français, se précipitait avec ivresse

derrière un Napoléon allant cueillir des lauriers dans ces champs historiques et prodigieux où son oncle les moissonna, sans se demander si ce rêve des grandes nationalités ne pouvait pas devenir dangereux, et si les subites résolutions de Napoléon III n'étaient pas inspirées par le désir légitime de ne plus trouver de bombes Orsini sous sa voiture, quand il allait à l'Opéra.

Tout le monde était content, même les ennemis de l'Empire qui sentaient qu'une œuvre révolutionnaire s'accomplissait, même les évêques qui faisaient retentir leurs mandements des noms de Marengo et de Lodi, même les bourgeois pacifiques qui riaient de bon cœur en contemplant la tête de Giulay, ban de Croatie, transformée par les caricaturistes en tête d'âne. Quant aux dames de la Halle, elles baisaient les mains de l'Empereur venu chez elles pour leur faire ses adieux, et les ouvriers dételaient, pour la conduire à la gare de Lyon, la voiture du souverain.

Si un prophète s'était trouvé pour dire à tous ces gens-là que Napoléon III allait préparer Sedan, qu'en faisant l'Italie et en écrasant l'Autriche, il construisait la fortune de la Prusse et bâtissait l'empire de Guillaume, ce prophète eût été lapidé, comme l'a été de temps immémorial tout prophète qui se respecte et qui voit clair.

On comprendra donc qu'un garçon de dix-huit ans qui n'avait aucune vocation prophétique, s'en voulût d'être désœuvré au milieu de tant d'activité, d'être inutile au milieu de tant d'enthousiasme. Mes amis de Florence partaient les uns après les autres. Mes com-

pagnons de plaisir, s'enveloppant tout à coup d'une gravité suprême, me déclaraient que c'était fini de rire et de s'amuser, et que l'heure du sacrifice avait sonné. Je les aurais bien suivis. J'étais persuadé que le chapeau rond avec une queue de coq conviendrait tout à fait à ma physionomie. Mais il me parut plus simple, plus sage, puisque je n'avais pas encore tiré au sort, d'aller m'engager en France.

Je choisis donc un régiment de cavalerie désigné pour faire partie de l'armée d'Italie, et quittant Florence, je me dirigeai sur Tours, où j'eus bientôt l'honneur de faire partie, en qualité de cavalier de deuxième classe, du 6e régiment de hussards. Je me souviens qu'en arrivant au quartier, le premier camarade à qui je parlai et qui venait de s'engager le même jour que moi, était un jeune cavalier que j'avais vu bien souvent caracoler autour du lac du bois de Boulogne. Il s'appelait Xavier Feuillant, et comme il n'avait que seize ans, il lui avait fallu obtenir une dispense d'âge.

Je mentirais si je disais que la vie de caserne et la garde d'écurie ont pour moi des séductions infinies. Mais la grandeur de la mission que je m'imaginais remplir me faisait oublier les petites misères du métier, et en prodiguant à mon cheval des soins de propreté intimes, en ramassant le crottin dans mes deux mains, comme une chose fort précieuse, j'étais persuadé que je concourais à la réalisation du plan du grand cardinal, et qu'après Richelieu, je travaillais à l'abaissement de la maison d'Autriche. Dans la vie, il faut croire. Tout est là. Seulement je brûlais du désir

d'abaisser cette gredine de maison d'Autriche autrement qu'en nattant de la paille pour la bordure des litières, et je trouvais le temps un peu long. Montant proprement à cheval et n'étant étranger à aucun genre d'exercice, j'avais avalé mes classes en trois temps et quatre mouvements, et je me morfondais dans l'oisiveté laborieuse du quartier. Ce fut donc avec ivresse que je reçus l'ordre de faire mon paquetage. On venait de choisir, dans le dépôt du 6e hussards, cinquante hommes qui, le surlendemain matin, devaient se mettre en route pour rejoindre le régiment, lequel faisait partie du sixième corps.

Nous passâmes quarante-huit heures avec des gaîtés d'oiseaux, sans que notre joie égoïste fût même troublée par les mines allongées des camarades qui enrageaient de rester au quartier. Puis, le matin du départ, quand nous eûmes sellé et bridé, comme nous allions monter à cheval, un papier bleu arriva au commandant. Le départ était contremandé. Nous dessellâmes et débridâmes en maugréant. L'armée française avait vaincu trop vite. On parlait déjà d'armistice, de traité de paix. D'ailleurs notre régiment, appartenant au sixième corps, n'avait pas donné. Il était resté dans les Apennins, en observation, avec toutes les troupes réunies sous les ordres du prince Napoléon, qui ne prit, comme on sait, aucune part active aux affaires militaires. On ne manqua pas de dire un peu partout, et même dans l'armée, que si le sixième corps avait observé avec tant de patience l'ennemi du haut des Apennins, c'était à cause de la prudence bien connue de son chef.

Des plaisanteries de ce genre étaient à la mode, en ce temps-là, dans les salons et même aux Tuileries, où la séquelle des courtisans à outrance croyait faire sa cour à l'Empereur en « abîmant » le cousin dont il eut souvent à se plaindre. Et, aujourd'hui encore, je ne parierais pas que la majorité du peuple français accorde au Prince ce qu'on nomme la valeur militaire. Il y a là, je me plais à le déclarer, un de ces préjugés grossiers qui naissent par la combinaison des petites infamies de quelques-uns avec la bêtise moutonnière du plus grand nombre. Le prince Napoléon a prouvé maintes fois qu'il était aussi brave qu'un autre Français, et d'ailleurs je défie qu'on me montre un monsieur, habillé en général, monté sur un cheval, suivi et contemplé par dix mille hommes, qui puisse être lâche. Seulement le prince Napoléon a un défaut colossal. Il aime ses aises. La représentation l'excède. Il n'a jamais pu comprendre que lorsqu'on aspire à jouer un grand rôle dans la comédie humaine, il faut savoir se grimer et mettre du rouge. Quand un homme l'ennuie, il l'envoie promener. Quand une situation lui déplaît, il s'en débarrasse. Qui ne sait s'ennuyer, ne sut jamais régner. C'est là un axiome oublié par la sagesse des nations, et consacré cependant par l'expérience des hommes. Le Prince ne l'a jamais admis Il a une intelligence de premier ordre, c'est un des esprits les plus cultivés de son temps, mais il ne sacrifierait pas une rondelle de saucisson à ses contemporains et à ses ambitions.

Un de ses aides de camp m'a conté une anecdote

qui le dépeint tout entier. Quand il arriva à Constantinople pour prendre part à l'expédition de Crimée, il faisait un temps abominable. Pourtant, pour le recevoir, les pachas avaient exposé à la pluie leurs plus étincelantes broderies, et les régiments français étaient rangés en parade avec le grand uniforme, enseignes déployées, tambour battant, trompettes sonnant, et plumets d'ordonnance se balançant au vent des détroits. Comme il avait trouvé inutile de se mettre en tenue sous l'averse, il arriva sans autre signe distinctif que son képi de général, et vêtu d'un pardessus marron en tissu anglais imperméable. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il avait un parapluie. Il ne fit aucune attention aux courbettes des pachas dorés, ne passa même pas devant le front des troupes, mais monta en voiture et alla se mettre à couvert. C'est ce qu'un général de division, prince du sang, cousin de l'Empereur, n'aurait jamais dû se permettre. Résultat : les troupes rentrèrent exaspérées dans leurs cantonnements. Elles le détestaient. Le lendemain elles le chansonnèrent. S'il avait imité Saint-Arnaud qui, malade, dévoré de fièvre, débarqua en grande tenue, plume blanche au chapeau, son bâton de maréchal dans la main, monta à cheval et se mit à caracoler, comme un écuyer du cirque, devant son armée rangée pour le recevoir, en criant : « C'est moi, mes amis, Saint-Arnaud, nous allons marcher ; ne craignez rien, » ces mêmes troupes l'auraient adoré et il passerait peut-être pour un héros. Sacrifier ses goûts à sa mission, tout est là pour les princes, et sans leur demander

l'héroïsme de Louis XIV, qui, les deux cuisses gangrenées, et dans une situation où les malades généralement sont déjà dans le coma, fit venir les grandes entrées et donna le mot d'ordre à sa maison militaire, voulant être roi jusqu'à son dernier soupir; sans leur imposer l'étonnante abnégation de ce martyr de la représentation royale, — on a bien cependant le droit d'attendre d'eux qu'ils se gênent un peu pour nous donner l'illusion de quelque chose de grand. Ces sacrifices ont leur récompense, après tout. Je ne suis pas assez mal élevé pour dire que les princes doivent nous en donner pour notre argent, mais je suis assez franc pour dire qu'ils doivent nous en donner pour notre respect.

Ce malheureux défaut a été exploité à outrance contre le Prince, pendant l'Empire, par les gens qui croyaient de leur intérêt d'irriter les deux cousins impériaux l'un contre l'autre.

C'était une guerre continuelle de bons mots qui blessent, d'épigrammes qui cuisent, d'anecdotes qui exaspèrent. Je veux rappeler une de ces dernières, connue sans doute, mais qui m'a toujours paru jolie. On racontait qu'un jour, à la suite d'une explication orageuse, le prince Jérôme aurait dit à Napoléon III:

— Ah! tenez, vous n'avez rien de mon oncle.

Et l'Empereur, tortillant sa moustache, de sa voix nasillarde et basse, aurait répondu:

— Si, j'ai sa famille.

J'avoue, d'ailleurs, que la question des mérites militaires de mon commandant en chef s'effaçait pour

moi devant les ennuis de ma situation. Je ne pouvais pas faire comme lui, et l'abandonner, cette situation, du moment qu'elle avait cessé de me plaire. J'en avais pour sept ans. Les jours succédaient aux jours, et, au lieu d'abaisser définitivement la maison d'Autriche comme je l'avais espéré, je pataugeais dans les écuries, des sabots aux pieds, une brosse de chiendent à la main gauche, une musette à la main droite, sans autre distraction que de faire exécuter à ces deux objets peu récréatifs un chassé-croisé d'une main dans l'autre. C'était dur!

Feuillant, qui partageait mon infortune, n'y tint pas. Il demanda à passer en Algérie, aux chasseurs d'Afrique, et eut la chance de faire, avec son nouveau régiment, l'expédition de Syrie. J'attendais mes galons de brigadier pour l'imiter. Il y avait sept mois déjà que j'étais au dépôt et je devais être nommé au rapport du lendemain, lorsque le vaguemestre me remit une lettre qui me plongea dans un profond étonnement.

Elle était ainsi conçue :

MONSIEUR,

Une décision ministérielle vient de vous attacher à ma personne pour me suivre en Chine, en qualité de secrétaire particulier et d'interprète.

Veuillez, au reçu de cette lettre, vous rendre chez votre colonel et demander huit jours de permission, qui vous seront accordés sur la présentation de ces lignes.

Vous partirez pour Paris le jour même. Vous viendrez me

trouver à l'hôtel du Danube. Votre situation sera régularisée dès votre arrivée.

Recevez, Monsieur, etc.

Général DE MONTAUBAN.

Mon étonnement fut bientôt moins profond que ma joie. Comme notre colonel continuait à observer l'Italie, à la tête du régiment, dans les Apennins, je me rendis chez le commandant du dépôt, à qui je remis la lettre du général.

— C'est bien, me dit-il d'un ton bourru. On va vous donner une feuille de route. Mais vous ne supposez pas qu'on va vous nommer brigadier. Un autre prendra votre place, qui nous rendra ici des services pendant que vous irez vous promener en Chine.

Et je ne fus pas nommé brigadier. Voilà certes un fait qui n'a rien de bien palpitant. Si je le rapporte, c'est uniquement par respect pour la fatalité, le *fatum* des anciens, car il a suffi à changer l'orientation de ma vie. Si cette lettre m'était parvenue vingt-quatre heures plus tard, si j'avais été assez malin ou assez roué pour la garder dans ma poche jusqu'à ce que j'eusse orné ma manche des deux modestes galons de laine, je n'aurais jamais quitté la carrière militaire, — on verra pourquoi, — et je serais bien capable, à cette heure, d'être chef d'escadrons tout comme un autre.

J'arrivai donc à Paris et me rendis à l'hôtel du Danube, où le général de Montauban accueillit le hussard avec la plus grande bienveillance.

— Vous m'avez été chaudement recommandé, me dit-il, par le maréchal Pélissier et par le général Fleury. Je sais que je puis compter sur vous. Vous remplirez donc près de moi les fonctions de secrétaire particulier. Vous serez spécialement chargé de transcrire, sur les registres fermés, la correspondance confidentielle du ministre de la guerre. Enfin, comme le général en chef des forces anglaises ne parle pas le français, et que, de mon côté, je ne parle pas l'anglais; comme aucun des officiers de mon état-major ne connaît cette langue, — vous aurez à me servir personnellement d'interprète.

Et comme je m'en allais, le général me rappela pour me dire :

— Emportez tout ce qui vous sera nécessaire en campagne : cantines, selles, brides. Vous aurez à me suivre chaque fois que je monterai à cheval. Nous quitterons la France dans les premiers jours de janvier. D'ici là, venez ici au rapport, chaque matin; j'aurai de nombreux travaux à vous confier.

Adorer les voyages et recevoir l'ordre de se préparer à partir pour la Chine! Avoir été pendant, sept mois, un simple numéro matricule, et s'entendre tout à coup traiter de « Monsieur » par un général de division! Quel rêve pour un gamin de moins de vingt ans! Je m'en allai ravi de mon sort, ravi de mon général, ravi de l'existence.

CHAPITRE II

DE MARSEILLE A ADEN

La mer. — L'État-major. — *La Panthère.* — Malte. — Souvenir de la *Sémillante.* — Alexandrie. — Une Altesse allemande. — L'âne de M. de Lesseps. — Les Pyramides. — Suez. — Aden. — A bord de la *Némésis.*

Le 12 janvier 1860, le général s'embarquait à Marseille, sur la *Panthère*, paquebot de la Compagnie Péninsulaire orientale. Il avait le titre officiel de commandant en chef des forces de terre et de mer de l'expédition de Chine. Il était investi de tous les pouvoirs diplomatiques. Ses instructions le rendaient maître absolu de donner à l'expédition la direction qu'il croirait utile aux intérêts de la France. Il devait toutefois agir de concert avec le représentant de la reine Victoria, et combiner ses mouvements avec le commandant en chef des troupes de Sa Majesté. Les chefs des deux armées alliées, ayant sous leurs ordres des effectifs à peu près égaux, devaient se mettre d'accord pour traiter avec la Chine et pour en obtenir, — au besoin, lui imposer par la force des armes, — un

traité stipulant pour leurs nations respectives les mêmes avantages, conséquence logique d'une expédition faite en commun.

Ma position et mes attributions n'avaient pas été moins scrupuleusement définies, j'étais détaché comme simple fusilier au 101e de ligne. Le 101e ! le régiment de Noriac... Par exemple, j'étais un singulier fantassin, un fantassin qui portait des éperons et la pelisse verte des hussards, un fantassin qui mangeait avec les officiers, et qui, recevant de l'État le sou réglementaire et quotidien, n'en payait pas moins de sa poche ses petits trois mille francs pour la traversée.

L'État-major personnel du général l'accompagnait. Il était composé du commandant Deschiens, aide de camp, et de deux officiers d'ordonnance : le capitaine de Bouillé, mort l'année dernière général de division, et le capitaine de Montauban, fils du commandant en chef, devenu, à son tour, général aujourd'hui. La *Panthère* emmenait encore un certain nombre d'officiers faisant partie de l'expédition : le colonel de Bentzmann, commandant de l'artillerie; le sous-intendant Dubut, qui devait trouver en Chine une mort épouvantable après des tortures sans nom; le lieutenant-colonel Schmitz, chef d'état-major général, qui commande actuellement le 19e corps d'armée; l'inspecteur des finances Libon, qui devint, plus tard, directeur général des postes, etc. Parmi les Anglais qui prirent passage à bord, se trouvaient le général Armstrong, un lieutenant-colonel de highlanders et nombre d'officiers appartenant à l'armée des Indes. Le ministre de

France en Chine était également là, allant regagner son poste, et Mme de Bourboulon accompagnait intrépidement son mari.

Une demi-heure après sa première réunion, cette société d'hommes aventureux et gais avait fusionné et sympathisé comme si tout ce monde avait toujours vécu ensemble. Aujourd'hui, de tous ceux que je viens de nommer, deux seuls survivent : le général Schmitz et le général de Montauban fils.

Je recommande aux personnes qui aiment à être secouées, la Méditerranée en janvier, et spécialement, dans la Méditerranée, le détroit de Bonifacio qu'on traverse pour toucher à Malte. Ce détroit-là fait danser les plus gros navires comme des coquilles de noix, et amène le cœur sur les lèvres de plus d'un marin.

Il n'y a pas de force morale ni de courage physique qui tienne, il faut s'avouer vaincu, et s'enfouir dans sa cabine pour y trouver la solitude propice aux grandes pensées et aux violentes nausées. Il n'y avait pas la moindre animation sur le pont pendant les premières heures de la traversée, et livrant sans pudeur aux matelots anglais les secrets de ma déroute, j'en profitai pour me baigner dans les grands vents qui s'engouffrent entre la Sardaigne et la Corse, courent en hurlant le long des bastingages et exécutent dans les haubans et les cordages des variations dignes de l'archet de Paganini.

Et puis je voulais voir les rochers où venait de sombrer la *Sémillante*, qui ramenait en France un régiment de l'armée de Crimée. On me les montra de loin

sous la forme de points noirs perdus et comme ballottés dans un chaos de mousse neigeuse. Et je reconstituai la scène oubliée depuis, comme tant d'autres catastrophes, mais qui, à cette époque, était encore dans toute la fraîcheur de son horrible dénoûment. Je revis ces pauvres soldats échappés au feu des Russes, aux griffes du choléra, aux morsures du froid dans la tranchée, heureux de rentrer chez eux et déjà groupés dans l'attente anxieuse de la patrie retrouvée, engloutis en quelques minutes par la grande mer inexorable. Je revis ces officiers qui, en face de la mort inévitable, avaient voulu la recevoir comme on reçoit une fiancée longtemps attendue, et s'étaient revêtus de leur grand uniforme. Je revis le commandant debout sur sa passerelle, le ceinturon d'or autour des reins et le chapeau bordé sur la tête. A côté de lui, l'aumônier, bénissant les hommes, couvert de ses vêtements sacerdotaux que les éclairs faisaient briller comme un céleste météore. Un grand fracas, un grand gémissement de la mâture vaincue, un grand rugissement du monstre vainqueur, et les vagues furieuses brisant les uns contre les autres, engloutissant navire, commandant, aumônier, officiers et pantalons rouges. Pauvres gens !

J'avais tout le temps de rêver d'ailleurs, car mon service était nul. Le général, quoique assez bon marin, était malade, moins du mal de mer pourtant que d'une balle reçue jadis sur la terre d'Afrique, en pleine poitrine, qu'on n'avait jamais pu extraire, et qui protestait à sa façon contre les secousses du détroit de Bonifacio.

Voici Malte : tout le monde renaît, s'étire et se sent guéri au bruit de la chaîne de l'ancre qui file par les écubiers. On tire le canon pour saluer le général. Sur les immenses bastions qui bordent les deux ports et sont hérissés de canons, comme un porc-épic de dards, quelques blancs flocons se traînent. C'est la bienvenue souhaitée aux petits-fils des vainqueurs des Pyramides. Tout cela nous a appartenu pourtant ! Pas longtemps, par exemple. Bonaparte aurait aussi bien fait de laisser au vieil Ordre des chevaliers, le rocher qu'il leur prit en passant. Malte, sans lui, serait peut-être encore un État neutre, et l'Angleterre n'aurait pas acquis un poste incomparable qui menace à la fois Toulon, Gênes et l'Afrique.

Une courte et cordiale visite est faite au gouverneur par le général et son état-major en tenue de campagne. Et nous nous éparpillons pour mettre à profit nos quelques heures de relâche et voir le plus de choses possible.

Rien de majestueux comme les deux ports peuplés de navires de guerre, rien de splendide comme la fameuse cathédrale de Saint-Jean, rien de pittoresque comme la ville haute, avec ses rues dallées en escaliers, propre comme une cour de palais, avec ses maisons blanches, avec ses arcades sous lesquelles circulent, enveloppées de leurs mantes noires, les Maltaises à l'œil de diamant et à la hanche frémissante. A travers les rues se promène, monte et descend une procession de moines multicolores et de prêtres dorés. On implore un peu de pluie : depuis trois ans, pas

une goutte d'eau n'est venue désaltérer le noir terreau que les Maltais ont rapporté peu à peu de Sicile, à chaque voyage de leurs caboteurs, qu'ils ont étendu sur leurs rochers et dans lequel ils font pousser les orangers célèbres, le coton dont Verrès faisait faire des robes à ses maîtresses, et les roses dont il gonflait, pour le festin, l'oreiller sur lequel reposait sa tête, toutes choses que Cicéron lui a reprochées avec l'âpreté d'un avocat envieux. C'est ici une terre bénie pour la religion catholique. Les Anglais, gens pratiques, brûlent bien, de-ci de-là, dans les pays conquis, quelques fabriques pour rendre les habitants tributaires de Birmingham et de Manchester. C'est du commerce cela. Mais ils ne sont pas assez niais pour vouloir imposer leurs croyances en même temps que leurs cotonnades ou leurs petits couteaux.

La *Panthère* a fait du charbon. Nous remontons à bord, et en route pour Alexandrie ! soit cinq jours de fatigues et de roulis. A Alexandrie, les canons font leur politesse réglementaire au général, qui leur répond en endossant son uniforme.

Sur le quai, des ânes sont groupés. Il n'y a pas d'autre moyen de transport pour gagner la ville. Chaque âne a un ânier. L'âne est assez beau, l'ânier est très laid. L'âne se tient tranquille, l'ânier gesticule et vocifère comme un possédé. L'âne vous subit, l'ânier vous conquiert de haute lutte. Une douzaine de drôles déguenillés vous assaillent, vous tirent par la manche, par le pan de la tunique, par tout ce qui leur tombe sous la main. Quand vous débutez, vous vous

laissez intimider et vous jouez en conscience votre rôle de colis. Bousculé, assourdi, vous vous laissez à moitié installer sur un bourricot quelconque. Les propriétaires des concurrents évincés lui allongent aussitôt un coup de matraque sur l'échine, et vous vous trouvez emballé au galop, une jambe en l'air. Si vous avez passé déjà par là, vous commencez par distribuer aux âniers une douzaine de calottes, et une vingtaine de coups de pied, avant toute autre explication. Ils vous laissent tranquille et vous servent avec respect.

Comme j'étais indécis au milieu de toutes ces bourriques et de tous ces drôles, j'entendis qu'on me disait : « L'âne de M. de Lesseps? » Diable! pensai-je, faire mon entrée sur la terre des Pharaons, monté sur le propre baudet de M. de Lesseps, voilà qui serait du dernier galant. J'enfourchai la monture du perceur d'isthmes. O désillusion! à côté de moi un monsieur, tenté par le même appât, grimpait également sur l'âne de M. de Lesseps. Nous étions tous sur des ânes de M. de Lesseps.

Tous les ânes de M. de Lesseps s'ébranlent au milieu de la poussière. Tout à coup, pan! pan! pan! Le canon retentit encore et met du désordre dans notre cavalcade. Cette fois-ci, il s'agit de saluer un petit prince allemand dont le navire est entré dans le port en même temps que le nôtre.

Les autorités d'Alexandrie, qui savent ce qu'elles doivent à un prince allemand, ont envoyé vingt hommes commandés par un officier et assez déguenillés, avec mission de lui présenter les armes. Seulement, à quel

signe distinctif peut-on, dans un débarquement, reconnaître une altesse? Nous avions tous l'air d'altesses, ou plutôt l'Altesse avait un peu l'air de tout le monde, de sorte que, pour ne pas se tromper, les pauvres diables présentaient les armes à chacun des arrivants, au fur et à mesure qu'il défilait devant eux, toujours sur l'âne de M. de Lesseps naturellement.

A cette époque, je n'ai pas besoin de le dire, l'isthme de Suez n'était pas encore percé, et on allait en chemin de fer d'Alexandrie au Caire et du Caire à Suez. L'état-major et les officiers sans troupes de l'expédition suivaient cet itinéraire, qui abrégeait pour eux les ennuis d'une traversée. Quant aux troupes, elles doublèrent le cap de Bonne-Espérance.

J'avoue qu'Alexandrie et le Caire ont laissé peu de souvenirs dans ma mémoire. Nous allions trop vite. Je me souviens cependant qu'en sortant d'une mosquée dans cette dernière ville, nous nous arrêtâmes tous dans un religieux silence. Là-bas, devant nous, dans la transparence de l'air, montaient trois montagnes grises. « Voilà les Pyramides, » dit le général, et il ne tint pas contre le désir de courir en voiture jusqu'à une certaine distance des colosses. Là, son jonc à la main, de mémoire, et en homme qui sait comment on gagne des batailles, il nous reconstruisit le combat fameux où nous ne perdîmes que deux cent cinquante hommes.

— Bonaparte était là, disait-il, montrant un point de la plaine aride. Voilà l'emplacement des carrés, voilà d'où chargeaient les mamelucks.

Et il évoquait avec des expressions à la fois imagées et techniques la vision du « Corse aux cheveux plats » ; je voyais passer devant moi le conquérant sur son cheval blanc, je voyais cheminer les demi-brigades au tricorne héroïque, et il me semblait qu'à l'horizon, allaient se dessiner les files des fantassins légers montés sur leurs dromadaires et s'amusant comme des fous, tout en déchirant la cartouche, des allures dégingandées de leurs singuliers coursiers.

Du Caire à Suez, le chemin de fer, à une seule voie, traverse un désert lamentable. Seulement les frais de substruction n'ont pas dû être élevés. On a posé les traverses sur le sable ; les wagons courent sur ce ballast biblique, formé des cendres de tant de générations, sans crainte de réveiller par leur aigre sifflet les clairons endormis de l'armée de Cambyse, et étalant leur blanc panache à la place où jadis marcha la nuée qui guidait le peuple de Dieu. On voit passer dans le lointain des caravanes de chameaux chargés d'outres, qui portent à Suez de l'eau potable. Depuis, le canal d'eau douce qui côtoie le grand canal a tué ce trafic. Franchement, sur les traces des Hébreux, je n'espérais pas que le miracle des cailles rôties allait avoir pour nous une seconde édition. C'est pourtant ce qui arriva. Nous dînâmes à une station qui s'appelle Kaffer-Çahia. Le buffet était tenu là par un ancien cuisinier du maréchal Pélissier, qui était venu s'échouer dans ce trou à la suite de je ne sais plus quelle aventure. Il avait été prévenu de notre passage, et il nous confectionna un dîner à la française dont je me

souviens encore après un quart de siècle. Il y avait notamment des croquettes de volaille dont je n'ai jamais retrouvé l'équivalent, et dont j'ai, d'ailleurs, égaré la recette, copiée sur l'heure sous la dictée du grand homme en casaque blanche.

Suez! tout le monde descend. Il fait une chaleur épouvantable, et la chaleur est un remède tout-puissant contre la curiosité. D'ailleurs, si dans nos cervelles qui commencent à bouillir positivement sous le soleil, germait l'idée de faire un tour dans la ville, assez pittoresque au premier coup d'œil, la cloche du steamer qui attend, pour partir, les voyageurs amenés par le train, nous ferait vite renoncer à toute excursion. Nous ne voyons de Suez que les ouvertures de quelques rues recouvertes de tentes en toile multicolore, et nous voici sur le port.

La *Némésis* est un steamer admirable, quatre fois plus grand que la *Panthère,* qui peut transporter six cents passagers. Il appartient à la Compagnie Péninsulaire orientale. C'est dire qu'il est confortable comme un boudoir de jolie femme et propre comme un sou neuf. Nous sommes très nombreux à bord. Il y a là, en premier lieu, tous les voyageurs de la *Panthère*, puis tous ceux qu'ont amenés les différentes lignes et qui ont attendu en Égypte le départ de la Malle des Indes.

Tout le monde se rend à Ceylan pour, de là, gagner, qui l'Hindoustan, qui la Chine, qui le Japon, qui l'Australie.

Pour embellir le tableau, il y a bien sur la *Némésis*

cent cinquante dames au moins. La plupart sont des femmes d'officiers employés dans l'armée des Indes, qui viennent de passer quelque temps dans la mère patrie, et de se retremper dans l'air natal. Elles vont rejoindre leurs maris. Autour d'elles bourdonne, joue et court un essaim d'adorables babys roses et blonds qui gambadent, qui rient, et qu'effarouche, de temps en temps, une tête de chauffeur noir, inondée de sueur, paraissant comme un diable de féerie, par le soupirail d'une écoutille.

Entre les mamans et les babys, aussi graves que les premières, aussi fraîches que les seconds, il y a les jeunes filles. Les unes accompagnent la grande sœur mariée, qui a arrangé un mariage entre un collègue de son mari et sa cadette. Elles vont, dociles et un peu curieuses, au-devant du fiancé qu'elles n'ont jamais vu. D'autres voyagent toutes seules. Là-bas, à Londres, la famille les a confiées au capitaine. Celui-ci, à Alexandrie, les a transmises au chef du train, lequel les a fidèlement recommandées au capitaine de la *Némésis*. D'ailleurs elles pourraient se passer de toutes ces recommandations successives. Elles vont et viennent avec cette indépendance pleine de charme et de réserve à la fois, qui est propre aux jeunes Anglaises. La Grande-Bretagne tout entière est debout derrière chacun de ses fils comme un soldat, derrière chacune de ses filles comme une nourrice. Il ne faut badiner ni avec les intérêts des fils, ni avec l'honneur des filles, sous peine d'être obligé de réparer. Cette tutelle, cette protection incessantes donnent aux hommes

une morgue insupportable, et aux femmes une assurance et une liberté d'allures qui les rendent souvent plus séduisantes et partant plus dangereuses. Celles-là aussi,pour la plupart,ont un but matrimonial. C'est un fiancé, un ami d'enfance qui les attend là-bas, de l'autre côté de la mer enflammée; ou bien c'est un parent, une famille amie, qui n'auront pas de peine à les caser sur cette terre indienne, où il y a plus de fiancés que de fiancées disponibles, en cet heureux pays où les femmes font prime. Elles s'en vont presque toutes sans autre capital que leur fraîcheur et leur beauté. Le soleil et les hommes semblent lutter à qui respectera le mieux ces deux richesses.

Au milieu de cette colonie d'hommes roux et de femmes blondes, se démènent quelques autres spécimens de l'espèce humaine. Voici des messieurs à barbe et à cheveux noirs, à peau ambrée, aussi pétulants que les Anglais sont gourmés. Et à leurs côtés, voici quelques créatures charmantes, à l'œil profond et large, à la hanche rebondie, à l'allure souple. Ce sont des familles espagnoles. Au milieu d'elles se détache un groupe admirable : le gouverneur de Sumatra, sa femme et ses deux filles. Avant d'avoir échangé un mot avec les esquires,les mistresses et les misses du bord, j'étais déjà devenu l'ami de cette aimable famille. Si je devais transcrire ici les anecdotes, les histoires, les aventures que m'a racontées le bon gouverneur, il me faudrait renoncer à emmener mon lecteur en Chine à l'aide d'un seul volume.

CHAPITRE III

A TRAVERS L'OCÉAN INDIEN

Dans la mer Rouge. — Les Anglais en voyage. — Le trésor de la Mecque. — Aden et Perim. — Le panka. — Pointe de Galles. — Le *Gange*. — L'opium. — Poulo-Pinang. — Détroit de la Sonde. — Singapour.

Nous levons l'ancre et nous filons majestueusement à raison de dix nœuds à l'heure. La mer est unie, le bateau semble flotter sur un parquet de jade vert sombre. Le ciel est pur, d'un bleu intense. L'eau et l'azur semblent s'unir dans un gai sourire, et les pauvres humains qui glissent entre ces deux miroirs participent à cette gaîté des choses. Tout le monde est rempli d'entrain. Mais qu'il fait chaud! Le jour, on cuit à gros bouillons; la nuit, on mitonne, cherchant en vain le sommeil au milieu de cette étuve : 45 degrés dans la grande salle commune qui sert successivement de salon et de salle à manger, un peu plus dans les cabines.

Habitués à ces voyages de long cours, les Anglais s'entendent à merveille à en tromper les ennuis et à

rompre la monotonie de ces journées, qui se suivent et se ressemblent. Les éléments n'ont pas d'autres distractions à leur offrir qu'une bonne tempête. Eux sont plus ingénieux que les éléments.

D'abord on fait cinq repas par jour, et non des repas de Parisiens qui avalent un œuf, grignotent une côtelette, se brûlent les lèvres dans une tasse de moka et courent à leurs affaires. Non, ces cinq repas sont des repas consciencieux et substantiels, où tout est mis en œuvre pour exciter l'appétit et pour le satisfaire. Voilà pour le côté matériel. Quand on ne mange pas, on digère; et quand on ne digère plus, on mange. On a dressé d'un bout à l'autre du navire une grande tente blanche qui permet de vivre nuit et jour sur le pont. La nuit, elle abrite les dormeurs, qui traînent un matelas, s'accotent contre les bastingages et ne dorment pas.

Le matin, lorsque les femmes sortent de leur cabine, toutes fraîches encore des premières ablutions, chacune s'installe le plus commodément possible dans le coin adopté dès le départ. On voyage généralement avec un fauteuil portatif, et tous ces fauteuils s'alignent et se tassent les uns à côté des autres. On bavarde, on cause, on potine. Les dames font de la tapisserie, les hommes jouent aux cartes, aux dominos, aux échecs. Quelques enragés, malgré la chaleur, se livrent à des exercices corporels.

Enfin c'est une petite république, qui a sur les autres l'avantage d'être tranquille et de manquer de président. Le soir on traîne un piano sur le pont. Les

virtuoses jouent ou chantent, et souvent l'on danse. Les Anglais si inflexibles sur l'étiquette, les Anglais qui ne parlent aux gens qu'après une présentation en règle, admettent qu'à bord, on peut s'adresser la parole sans se connaître et sans avoir été présenté.

On se groupe donc d'après les sympathies ou les affinités. On flirte même. Et y il a des exemples qu'une jeune Anglaise partie pour rejoindre un fiancé connu ou inconnu, n'ait pas terminé son voyage. De bons mariages sont parfois les résultats de cette vie commune. Le fiancé est oublié. On s'arrête en route, ou bien on dépasse le but primitivement fixé. Les paquebots anglais font concurrence au célèbre M. de Foy.

J'avoue, d'ailleurs, qu'il faut un certain courage pour songer à prendre femme dans une pareille fournaise. Nous soupirions après la brise. Elle vint, et alors ce fut pis. Le vent avait balayé à notre intention les déserts qui bordent la mer Rouge, et nous arrivait chargé d'une poussière brune et cuisante qui faisait sur la peau en sueur l'effet d'une pincée de poivre sur une plaie. Il n'y avait guère de vigoureux et de contents à bord que les cancrelas ; cette vermine horrible et robuste était sortie tout à coup comme pour prendre le frais, et gambadait partout. Ces bêtes immondes ne sont pas d'ailleurs difficiles sur leur genre de nourriture, et grignotent une paire de bottes avec autant d'appétit qu'un biscuit. Un soir, le colonel de Bentzmann nous plaisantait sur notre horreur du cancrelas.

— Le cancrelas n'existe pas, disait-il doctoralement.

Je n'en ai jamais vu. C'est une chimère, et je serais heureux de faire sa connaissence.

On prenait le thé autour d'une table et chacun avait devant soi sa petite théière. Le colonel se versait une seconde tasse, lorsque le liquide cesse tout à coup de couler. Le colonel secoue le thé et le jet brûlant se rétablit aussitôt, projetant dans la tasse un énorme cancrelas, long de trois centimètres et parfaitement échaudé.

Tout le monde se mit à rire, y compris le colonel que tourmentait pourtant le souvenir de la première tasse.

Je me souviens que cette nuit-là je ne dormis pas. Je restai étendu sur le pont à côté de mon nouvel ami de Sumatra ; pour nous rafraîchir, nous fumâmes une grande boîte de ses cigares aussi longs et aussi noirs que des clarinettes d'ébène. Il m'avait montré vaguement l'horizon sur notre gauche et m'avait dit :

— C'est là-bas qu'est la Mecque.

Et me voilà, au bruit de notre steamer qui tousse comme un monstre poussif, parti sur les ailes du rêve. Ma fantaisie qui monte dans l'air embrasé avec la fumée bleue de mon cigare, voit, dans le lointain des âges et des lieux, le vieil Abraham, avec sa grande barbe blanche, fondateur légendaire de la Rome mahométane. Il me semble qu'en prêtant l'oreille, j'entends le piétinement des multitudes musulmanes en marche vers la mystérieuse Kaaba, sur le sable qu'a foulé le Prophète. Je revois ce prodigieux inventeur d'une religion qui a douze cents ans d'existence

et des millions de prosélytes, ce philosophe étonnant monté sur son ânesse blanche favorite Doldol, ou sur sa chamelle Kosiva, à l'oreille coupée. Tout cela passe dans ma tête avec la rapidité de l'éclair, et je redescends sur la terre, c'est-à-dire sur le paquebot, assez à temps pour écouter la fin de la phrase du gouverneur de Sumatra.

— Je ne puis passer en cet endroit, dit-il, sans penser à mon pauvre beau-frère.

— Ah! répondis-je avec curiosité et politesse.

— C'est toute une histoire. Figurez-vous que le frère de ma femme était Portugais. Son père était capitaine de vaisseau, et je soupçonne son grand-père, par conséquent mon grand-beau-père, d'avoir, dans le temps, légèrement écumé les mers au service du dey d'Alger. On ne fait pas toujours ce qu'on veut en ce bas monde. Le brave homme avait été capturé jadis tout petit par les Barbaresques, qui l'avaient élevé et en avaient fait un de leurs meilleurs marins. Il a bien fini d'ailleurs. Il s'est converti sur le tard, et a fait souche d'honnêtes Espagnols. Mais son petit-fils avait hérité de lui ses goûts aventureux. C'était un de ces hommes qui ne semblent point faits pour rester dans les cases étiquetées et étroites où la civilisation cloître chacun de nous. Il trafiquait sur mer, avec un navire à lui. Il parlait l'arabe et portait le turban comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Il est venu trois ou quatre fois à la Mecque en pèlerinage, car les lois qui interdisent aux infidèles d'approcher de la ville sainte, et les confinent à vingt kilomètres de ses murailles,

n'étaient pas faites pour l'arrêter. Comme je m'étonnais de ce goût étrange pour les pèlerinages, il me confia un jour, sous le sceau du secret, qu'il préparait une expédition militaire et commerciale tout à fait extraordinaire. — J'ai dessein, me dit-il, d'enlever le trésor de la Mecque. — Tu es fou, lui répondis-je. — C'est ce que nous verrons.

Il faut vous dire que la grande mosquée de la Mecque passe pour renfermer des trésors incalculables. Depuis douze cents ans, c'est par millions qu'il faut compter les pèlerins qui sont venus faire leurs dévotions en cet endroit. Un monsieur qui se soumet à un aussi long voyage, ne peut décemment apporter guère moins de vingt francs, je suppose. Calculez-vous ce que doivent produire ces accumulations de richesses de toutes sortes, et particulièrement de numéraire monnayé, au bout de douze siècles? C'est à donner le vertige, positivement. Et mon beau-frère avait le vertige. — Figure-toi, me disait-il, qu'il y a sous la grande mosquée quinze salles immenses, quinze caves gigantesques comme des abîmes, pleines de pièces d'or. On n'en extrait jamais, et on en jette toujours. Une seule fois, lors de la guerre de Crimée, le sultan ordonna de puiser dans un des souterrains afin de subvenir aux frais de la guerre sainte, car on ne doit toucher aux trésors du Prophète que lorsque l'Islam est en péril. On fit un trou dans la voûte, et on amena une quantité de paniers, de couffins pleins d'or. On répandit cet or sur le sol, comme on y étend du sable. On compta, il y avait deux cent cinquante millions.

Et comme j'avais l'air incrédule :

— Deux cent cinquante millions! répétait-il. J'en suis sûr. Je suis associé avec un de ceux qui étaient là et qui ont compté. Alors, tu comprends, j'équipe trois vaisseaux solides, montés par des gaillards déterminés. Nous débarquons avec tout ce qu'il faut, armés jusqu'aux dents. Nous prenons la Mecque, qui n'est qu'à quarante-six kilomètres de la mer. Nous vidons les caves fameuses, et nous ne faisons, en somme, que rentrer dans une partie de l'argent que les musulmans nous ont pris de toutes les façons.

Et il me présenta même ses associés, deux grands escogriffes d'Arabes, qui ne me disaient rien de bon.

Il réalisa toute sa fortune, et partit pour l'Amérique avec son associé pour y acheter des steamers, des armes, et pour y enrôler des aventuriers. Là, un beau jour, il a été assassiné et dépouillé par ses Arabes. C'est dommage, car il était homme à tenter le coup de main et à le réussir.

Avant d'arriver à Aden nous eûmes à subir une véritable bourrasque, qui suffit à enlever toute gaîté et toute animation à notre joyeuse petite colonie.

Aden. Il est une heure du matin. L'arrivée de la Malle des Indes est annoncée selon l'usage par un coup de canon, et nous passons le reste de la nuit sur le pont, non point pour contempler la terre puisqu'il fait noir, mais pour suivre des yeux le va-et-vient des lumières sur les chalands à charbon qu'on charge, et qui, tout à l'heure, nous accosteront pour nous ravitailler de houille.

Le matin, vers huit heures, le général de Montauban, en tenue et entouré de son état-major, descend à terre. Il est accueilli par une salve de coups de canon. Le gouvernement anglais a transmis partout à ses représentants l'ordre de recevoir avec les plus grands honneurs le commandant en chef de l'expédition de Chine. Aussi lui prodigue-t-on toutes les herbes du cérémonial militaire. Jusqu'à la fin de la guerre entamée en commun, les Anglais ne se démentiront pas; ils seront d'une politesse exquise. Ils se prodigueront en démonstrations officielles. Ils trouveront d'ailleurs le moyen de nous faire payer la poudre et de se dédommager d'une façon sérieuse. A nous tous les égards, à eux tous les avantages. On verra plus tard, en parcourant ces pages, le détail de cette politique éminemment utilitaire. Qu'il me suffise de dire que, jamais, je n'ai si bien compris qu'en revenant de l'expédition, comment, dans toute association où il y a un artiste et un commerçant, le premier est toujours dupe du second.

Le port d'embarquement est relié à la ville d'Aden au moyen d'une route taillée en plein roc par les Anglais, et qui ressemble à celle de Mers-el-Kebir à Oran. Elle court en corniche sur le bord de la mer. On a dû dépenser là des sommes colossales de travail et d'argent. Aden est une toute petite ville très bien fortifiée, dont la garnison se compose de deux cents soldats européens et d'un régiment de cipayes. Ce n'est pas un séjour enchanteur, d'autant qu'on ne peut sortir sans courir le risque très sérieux d'être dévalisé

et assassiné par les tribus guerrières du voisinage, composées de gens tout à fait incivils. Deux mois auparavant, il avait fallu organiser une expédition contre les Somalis pour les forcer à venir au marché vendre leurs produits. La rade elle-même n'est pas bonne. Les navires de fort tonnage s'y embourbent facilement à marée basse. Tout cela n'empêche pas l'Angleterre de tenir à Aden comme à la prunelle de ses yeux, et la raison en est simple. C'est une des clefs de la mer Rouge, et tout le monde sait que les Anglais ont la manie des détroits, manie fructueuse d'ailleurs et qui leur a réussi jusqu'ici.

En l'absence du gouverneur qui était allé surveiller les travaux de fortification de la citadelle de Périm, le général de Montauban fut reçu par le commandant en second, qui lui présenta les officiers de la garnison et nous offrit un lunch, au mess des officiers, grande bâtisse carrée,entourée sur ses quatre côtés d'une verandah; c'est là que je commençai à exercer officiellement mes fonctions d'interprète pour l'anglais.

Il y a à Aden, en dehors de la route, un travail d'art qui vaut la peine qu'on le visite et qui nous a paru fort remarquable. Je veux parler des réservoirs d'eau. On comprend que sur ce rocher, sans sources, sans ruisseau, sans végétation, la question de l'eau douce soit la première de toutes et que la citerne soit élevée à la hauteur d'une institution. Les citernes d'Aden sont admirables et grandioses.

Dans l'une des vallées rocheuses qui descendent vers la mer, on a élevé un barrage gigantesque qui

unit les deux collines opposées et transforme ainsi toute la partie supérieure de la vallée en un réservoir. C'est un travail de Romains.

Cette vallée intelligemment choisie serait le principal déversoir des eaux de la contrée, — si la contrée avait des eaux. Elle n'en a point, mais de temps à autre, — rarement, — le ciel lui en apporte. Quand il pleut à Aden, il pleut à torrents. Pas une goutte de pluie n'est perdue. Toute l'eau du ciel se rend par des pentes naturelles ou artificielles dans la vallée barrée, qui a fini par devenir un grand lac. On sait ce qu'il faut d'eau pour le service journalier de la ville, et, tous les matins, on ouvre dans le barrage une écluse qui laisse échapper la quantité nécessaire. Cette eau tombe du haut du barrage sur une plate-forme et rebondit sur une autre, et ainsi de suite. Elle descend une sorte d'escalier gigantesque assez semblable aux cascades du temps de Louis XIV. Cette opération a pour but de la battre, de l'assainir, de lui enlever le goût saumâtre qu'elle acquiert en croupissant sous le soleil brûlant. Elle se rassemble et s'arrête dans un dernier bassin où a lieu la distribution. C'est quand on a assisté au rationnement de l'eau, quand on l'a vu recueillir avec respect, emporter avec précaution et ménager avec avarice, qu'on comprend quelle somme de jouissances à la fois réelles et méconnues représente, dans un ménage parisien, le robinet d'eau qui coule sur la pierre de la cuisine.

Le long de la route qui mène aux réservoirs, dans les rues, partout nous rencontrions, gravement per-

chés sur une patte, des espèces de vautours hauts d'un demi-mètre, tout à fait familiers et qui se dérangeaient à peine de leur sieste quand nous les frôlions.

— C'est le service de la voirie, me dit un jeune officier. Ces bêtes-là remplissent ici le rôle des gens que vous appelez à Paris, des... des... comment donc?

— Des boueurs.

— Parfaitement. Dès qu'une ménagère a jeté sur le pas de sa porte les détritus de sa cuisine, et, en un mot, tout ce qui n'est pas bon à garder dans l'intérieur des maisons, ces volatiles intéressants se précipitent et nettoient la place avec scrupule. Ils sont consciencieux, ne s'enivrent jamais, ne portent pas d'uniforme et ne reçoivent aucun traitement. Ce sont des fonctionnaires modèles.

Le commandant et tous les officiers de la garnison reconduisirent le général à bord. La *Némésis* avait profité de notre absence pour engouffrer je ne sais combien de tonnes de charbon, puis, une fois rassasiée de son noir aliment, elle avait fait sa toilette avec une coquetterie de mouette qui lisse ses plumes, bercée sur la vague. La cloche du dîner sonnait. Il était cinq heures et demie, et trois cents passagers étaient assis aux tables de première classe, se disposant, après une course à terre, à faire honneur à l'excellente cuisine du bord, un peu épicée peut-être, un peu trop montée en gingembre, mais délicate et soignée. Ils s'abandonnaient déjà avec délices aux caresses préliminaires du panka. Le panka est un grand éventail suspendu au-dessus de toutes les tables, composé

d'un châssis léger de bois tendu d'étoffe et bordé d'un volant de la même étoffe. Les domestiques indous, des Parsis, adorateurs du feu, reconnaissables à leur turban, font mouvoir ces éventails à l'aide d'une corde qu'ils tirent en mesure. Et c'est très bon.

Le panka n'est pas seulement en usage à bord des bateaux. On le trouve dans toutes les Indes. Dans les maisons, chaque pièce est pourvu de son panka. Quand on entre quelque part, dans sa chambre par exemple, on tire un cordon de sonnette, et le grand éventail se met à évoluer. Les serviteurs de la maison, avertis par votre coup de sonnette, le font fonctionner à l'aide d'un jeu de cordes placées à l'extérieur, sous les vérandahs ! Le travail du panka n'est peut-être pas très fatigant, mais il est monotone et endort à la longue. Voici ce qu'on a inventé pour empêcher les domestiques de céder au sommeil. On leur donne, pour s'asseoir, de petits tabourets munis de deux pieds seulement. Avec leurs deux pieds personnels, cela leur fait quatre pieds, c'est-à-dire tout ce qu'il faut, chez les nations civilisées, pour caler un individu assis et éveillé. Mais quand ils s'endorment, l'équilibre se rompt, le domestique tombe sur son séant, ce qui généralement le réveille.

Je n'ai pas vu de pankas à vapeur, mais j'en ai vu qui étaient actionnés par une force hydraulique et qu'on mettait en branle ou qu'on arrêtait en poussant un ressort.

Un détail que je me reprocherais d'omettre : à la fin de chaque dîner, le capitaine, qui présidait la table

des premières, se levait, prenait son verre, l'élevait, et, au milieu d'un silence général aussitôt établi, disait ces mots :

— A la Reine !

Je ne sais rien de plus touchant et de plus saisissant que cette pensée constante de la patrie personnifiée par le souverain, qui suit les peuples monarchiques dans toutes leurs pérégrinations. Toutes les fois que j'entendais un officier, un fonctionnaire quelconque porter le toast du loyalisme, il me semblait découvrir tout à coup entre lui et la patrie un fil mystérieux qui s'allongeait au hasard de ses pérégrinations, et pourtant, sans jamais se rompre, le reliait toujours à cette chose douce et sublime : la terre qui a porté le berceau.

Comme il y avait à sa table des hôtes français de distinction, le capitaine, voulant leur faire honneur, ajoutait :

— A l'Empereur ! à l'Impératrice !

Et les Anglais se faisaient un devoir d'accueillir ce dernier toast, comme les Français avaient accueilli le premier.

J'ai regretté la *Némésis* bien amèrement lorsque nous l'avons abandonnée à Pointe-de-Galles, la laissant continuer sans nous jusqu'à Calcutta, pour monter sur le *Gange*, un vilain petit bateau, mal bâti, se présentant gauchement, qui avait l'aspect gracieux d'un cercueil, et faillit justifier son aspect.

Nous ne restâmes que vingt-quatre heures à Pointe-de-Galles ; je ne m'en serais jamais consolé

si je n'avais eu la fortune, au retour, d'y séjourner quelques semaines.

Cependant la première impression n'a pas été bonne. On n'a pas tiré le canon pour saluer le général. Et, voyez comme on s'habitue vite aux honneurs, il a paru très vexé. Est-ce oubli, est-ce manque d'instructions? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que lorsque la chaleur fut un peu tombée et que, assis en face du général dans une calèche, je fus emporté à travers la campagne, je me crus de bonne foi en plein paradis terrestre. Quelle admirable végétation! Nous courions sur des routes unies comme des parquets et tracées au milieu de forêts immenses. Sur nos têtes, des arbres bizarres secouaient des flots parfumés du fond de gigantesques fleurs, au milieu desquelles voletaient des oiseaux au plumage plus éclatant que leurs corolles. Ils se jouaient, en chantant, au milieu des rayons du soleil couchant et lorsqu'ils traversaient les lueurs affaiblies qui filtraient sous les grandes palmes, sous les feuilles épaisses et charnues, à travers les lianes fleuries, on aurait dit voir passer des balles de rubis, de topaze, de saphir ou d'améthyste.

Plus bas, sur les mousses étendues comme un tapis de peluche verte, les insectes bourdonnants piquaient des points d'or et d'argent. Par d'innombrables canaux d'irrigation une fraîcheur odorante et saine montait. C'était un enchantement. Les campagnes, les bois eux-mêmes sont parsemés de maisons coquettes, habitées quelques-unes par des Portugais

anciens possesseurs du pays, et le plus grand nombre par des indigènes. Des temples protestants, des églises catholiques, des pagodes de Boudha sont là côte à côte. La plus grande tolérance règne en cet endroit ravissant, que l'homme, semble-t-il, n'ose pas déflorer par ses fureurs sectaires. Les Anglais ont là une garnison de deux compagnies de fusiliers-riflemen ou chasseurs cingalais, commandées par un major qui fait fonction de gouverneur de Pointe-de-Galles. Le gouverneur général de Ceylan réside à Colombo, à quarante-trois lieues de là.

Quelques coups de canon de plus ou de moins, quelques flocons de fumée blanche montant dans l'azur me semblaient, à moi chétif, bien peu de chose au milieu de ces merveilles de la nature du bon Dieu. Mais le général en jugeait autrement, et il mâchonnait ses moustaches sans se dérider au sourire des forêts et au caquetage des ruisseaux. Il ne rendit aucune visite, écourta son séjour, résida en simple particulier. L'incident fut suivi d'une correspondance active entre Pointe-de-Galles et Colombo.

Le major fut tancé.

Le général, d'ailleurs, avait un motif plus sérieux de mauvaise humeur, ou plutôt de tristesse. Il venait d'apprendre, par un journal de Hong-Kong, la mort du colonel du génie Déroulède, tué en Cochinchine, et en avait été très affecté, car il aimait beaucoup cet officier. Le colonel Déroulède se trouvait sur la *Némésis*, une frégate française qui portait le même nom que le paquebot que nous venions de quitter. Il

était aux côtés de l'amiral Page, vers l'arrière du navire, entre le grand mât et le mât d'artimon, lorsqu'il fut littéralement coupé en deux par un boulet. Paul Déroulède, le poète patriote bien connu, l'auteur des *Chants du soldat,* l'officier de chasseurs de 1871, l'organisateur de la Ligue des Patriotes, est le neveu de ce brave, et il possède les armes de son oncle, sur lesquelles le boulet qui tua le colonel a laissé aussi de glorieux bosselages.

Non seulement le *Gange* est exigu, mal distribué, mal aéré, mais le golfe du Bengale, selon sa constante et fâcheuse habitude, est déchaîné, de sorte que notre petit navire qui, en rade, à l'abri, roulait et tanguait déjà comme une coquille de noisette sur le bassin des Tuileries, se livre, en pleine mer, à des bonds désordonnés. Où est, hélas, notre *Némésis*, solidement assise sur la vague? Où sont aussi les gais compagnons et les jolies voyageuses? Une de ces dernières est restée avec nous sur le *Gange*. Mais son aspect n'a rien de récréatif. C'est une pauvre jeune fille anglaise qui n'a cessé, depuis Marseille, d'être dans un état de souffrance extrême et de prostration complète. Jolie, charmante et fraîche au départ, elle a été réduite, par l'horrible mal de mer, à l'état d'un squelette vivant. De temps en temps, quatre matelots la transportent dans son fauteuil sur le pont, où elle nous inspire à tous de funèbres idées. Nous nous attendons à la voir s'éteindre à chaque instant dans une crise. Un grand jeune homme anglais, joufflu comme Éole, dieu des tempêtes, et taillé comme Hercule, en a eu

tellement pitié qu'il s'est détourné de son chemin pour accompagner et soigner cette malheureuse jetée sur sa route par le hasard. C'est assurément une manière aussi louable que singulière de voyager pour son plaisir, n'est-il pas vrai? Oui, mais toute bonne action porte en soi sa récompense. Lorsque nous fûmes arrivés à Hong-Kong, disons-le tout de suite, deux mois ne s'étaient point passés que le squelette s'était capitonné de chair rose. Et l'Anglaise, plus jolie, plus fraîche, plus potelée que jamais, épousait son garde-malade.

Nous supporterions, d'ailleurs, parfaitement les allures capricieuses du *Gange,* car nous sommes tous aguerris et bronzés, si cet infernal bateau n'était pas chargé jusqu'aux écoutilles de ballots d'opium. Nous portons avec nous la folie, et le crime, et la mort, enfermés dans la visqueuse denrée. Mais cela vaut cher, et représente, pour la philanthropique Angleterre, une récolte de livres sterling. De la cale monte une odeur fade qui nous suit à travers l'Océan. Sous son influence, nous sommes en proie à une somnolence continuelle. L'appétit a disparu, notre estomac est comme paralysé, et nous avons toutes les peines du monde à secouer la torpeur qui s'empare de nous. A travers les cloisons des cabines, le cauchemar se glisse, la nuit, et s'assied sur notre poitrine.

Nous nous sentons positivement intoxiqués.

Quelques heures avant d'entrer dans le détroit de la Sonde, après avoir mis le cap sur Poulo-Pinang, on vient nous avertir de la mort du second, qui souf-

frait depuis quelques jours d'une fièvre pernicieuse et que l'opium a endormi pour l'éternité.

Le marin passe sa vie à labourer son cimetière : c'est la mer qui le berce, le nourrit... et le dévore. Dans l'intimité du bord, un décès a quelque chose de poignant, et c'est d'une façon aussi simple que grandiose qu'on se sépare de l'homme devenu cadavre. Le second a été cousu dans un linceul de vieille toile à voile qui dessine ses formes rigides. On a mis sous ses pieds, dans l'enveloppe, un boulet. On a stoppé. Quatre matelots ont apporté le corps couché sur une planche et recouvert des plis du pavillon britannique. On a placé la planche, un bout sur le bastingage, l'autre bout sur un des pistolets de la chaloupe de tribord, de façon que les pieds fussent en dehors du navire. Puis, en présence de tout l'équipage et de tous les passagers, le capitaine, faisant office de ministre, a lu quelques passages de la Bible. Les matelots ont fait les réponses. Le capitaine a dit adieu en quelques mots à son officier, à cet ami, à ce compagnon de travail et de dangers. On a tiré un coup de canon, et tout en retenant le drapeau d'une main, deux matelots ont levé la planche du côté de la tête. Glissant doucement sous l'étendard aux couleurs de sa patrie, le défunt a basculé tout à coup, et, debout, est tombé dans l'Océan. Penchés au-dessus des bastingages, nous l'avons suivi du regard, pendant quelques secondes, dans les transparences de l'eau. Il s'enfonçait perpendiculairement dans l'abîme.

Puis, l'équipage a tiré une salve de coups de fusil,

Un officier, resté de quart sur la passerelle, a crié quelques mots dans le porte-voix qui conduit les commandements dans la machine. L'hélice a tourné trois ou quatre fois, s'est arrêtée un instant et s'est remise en rotation régulière, pendant que le timonier, tournant la roue de la barre, faisait décrire un quart de cercle au bateau qui avait légèrement dérivé pendant la funèbre cérémonie.

Le lendemain, autre histoire, comique, celle-là. Un mousse d'une quinzaine d'années, qui s'était établi sur la martingale de beaupré pour se livrer à tout autre exercice qu'à la pêche à la ligne, est tombé à l'eau. On a stoppé. On a descendu quatre à quatre un canot, et on est allé repêcher l'enfant. Quand il s'est agi de le hisser à bord, en présence des passagères, l'embarras a été grand. Le gamin, quand il était sur sa martingale, tenait sa culotte à la main et en tombant il l'avait laissée échapper, de sorte qu'il était en chemise. En chemise! *Shocking!* Et la pruderie anglaise! On a jeté un sac dans le canot, le mousse y a dissimulé la moitié inférieure de son corps, il est remonté à bord sans élégance. A peine sur le pont, il a obtenu du capitaine une taloche de première catégorie, et rien n'était bizarre comme de le voir sautiller dans son sac pour regagner le poste, partagé entre le besoin de frotter sa joue et de serrer sa jupe fermée sous ses pieds.

Nous arrivons à Pinang sans autre malheur. On fait du charbon. On descend quelques heures à terre. C'est la même végétation. qu'à Pointe-de-Galles. La

nature est aussi magnifique, mais un peu plus sauvage. En repartant, nous nous trouvons dans le passage le plus dangereux du trajet, le détroit de la Sonde, ainsi nommé, j'imagine, parce qu'on n'y chemine guère que la sonde à la main. Nous avons à bâbord la presqu'île de Malacca, à tribord Sumatra. Il paraît que sur ces côtes inhospitalières se promènent, de côté et d'autre, des anthropophages. Les contestations avec les peuplades affligées de ce fâcheux appétit sont généralement redoutées par les Européens, qui évitent de s'échouer dans ces parages. On navigue donc avec les plus grandes précautions, jetant la sonde à tout instant, et, pendant des heures, on entend la vigie crier d'une voix monotone le nombre de brasses et la nature du fond : « Fond de roche!... Fond de sable!... Banc d'huîtres!... » Nous naviguons sur des colliers et des boucles d'oreilles, c'est-à-dire sur les précieux zoophytes qui les fournissent.

Le navire a l'air parfois de fendre une prairie, tant la mer est chargée d'herbages et de détritus végétaux; pour renforcer l'illusion, au milieu de cette verdure, on voit glisser des serpents qui vont d'une côte à l'autre, et dont les plus grands atteignent la dimension déjà respectable de trois mètres.

Nous arrivons de nuit à Singapour. Le navire, qui porte la malle d'Europe, annonce son arrivée par un coup de canon qui nous réveille en sursaut.

Cette fois-ci, le général n'aura pas à se plaindre de la réception qui lui est faite. Le gouverneur vient lui-même l'inviter à loger au palais. Comme nous

devons relâcher deux jours, le général accepte et nous descendons. Ah! cela fait du bien de sentir sous ses pieds le plancher des lions.

A peine arrivé, le général s'aperçut qu'il avait oublié certains objets qui lui étaient nécessaires et il me renvoya à bord pour les y chercher. Je devais apporter, en même temps, le portefeuille de la correspondance.

Je profitai donc de mon retour sur le navire pour remplir une petite valise de ce dont je supposais avoir besoin moi-même, et, sur le port, je pris une chaise dont les porteurs devaient me servir en même temps de guides. Je me perchai sur les épaules de ces deux gaillards, deux Chinois, et, plein de condescendance, je confiai à un de leurs camarades qui me la demandait par signes, ma valise. Nous partîmes.

A cinq minutes du port, nous nous trouvions en face de trois rues bruyantes et pleines de population. Sans aucune espèce d'hésitation, mes porteurs s'engagèrent à droite, et le Chinois qui tenait ma valise fila à gauche. Je me mis à crier : « Arrêtez! arrêtez! » Inutile. Le sacripant avait déjà disparu dans la foule. Je me rabattis alors sur les hommes de la chaise pour les faire arrêter. Ils continuaient à marcher avec impassibilité, semblant se demander si j'étais malade et pourquoi je me démenais d'une aussi bruyante façon dans leur boîte. Enfin, à force de m'agiter, je fis perdre l'équilibre au second porteur, qui, tombant à terre, entraîna avec lui son compagnon, et par surcroît la chaise dans laquelle j'étais suspendu.

Rassemblement immédiat de badauds, comme à Paris lorsqu'un omnibus renverse un fiacre; j'avais la moitié du corps prise dans la chaise renversée. On me dégagea, et j'expliquai avec animation et indignation ce qui venait de m'arriver à une espèce de policeman du cru.

Il m'invita tranquillement à le suivre et me mena chez un constable, ou plutôt un juge de paix qui, précisément à ce moment, siégeait à quelques pas plus loin, dans son prétoire. J'exposai au juge dans quelles circonstances j'avais été volé, j'étais tombé à terre, j'avais passé par la fenêtre de la chaise et m'étais fait très mal au coude.

Pendant que je parlais, le digne magistrat haussait les épaules, et allongeant peu à peu la lèvre inférieure, parvenait à donner à sa physionomie austère l'expression du plus parfait dédain.

— Il faut que vous soyez bien bête (*foolish*), me dit-il enfin paternellement, pour confier votre valise à un Chinois, surtout lorsque vous êtes assez imprudent pour confier votre corps à deux autres. Quant à retrouver le Chinois qui vous a volé, je ne le tenterai même pas. Il serait plus aisé de découvrir une épingle dans une meule de foin. Retirez-vous. Que ceci vous serve de leçon, et estimez-vous heureux d'en être quitte à si bon compte, et de payer si peu cher un premier aperçu du caractère chinois, car en tous pays l'expérience se paie.

Le juge m'avait adressé sa petite admonestation avec une si tranquille majesté, que je saluai, aba-

sourdi, et me retirai avec respect, serrant toujours sur ma poitrine le portefeuille du général que, par bonheur, je n'avais confié à personne, et heureux de n'avoir pas été condamné moi-même à quelque chose. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec la justice anglaise. Je dois ajouter que, depuis, je n'ai jamais plus comparu devant elle.

C'est ainsi également que j'ai fait connaissance avec les Chinois. Singapour est la première ville où l'on rencontre, en venant d'Europe, les Chinois en nombre. Il y a un quartier qui s'appelle la ville chinoise. A vrai dire, en cherchant bien, on en trouverait quelques-uns à Poulo-Pinang, mais cela ne compte guère.

Je conseille d'ailleurs à l'Européen qui, débarqué ici, se trouve pour la première fois en présence de ces Chinois, de ne pas se laisser aller à l'émotion de la curiosité satisfaite. Les Chinois de Poulo-Pinang, ceux de Singapour, et, si j'osais le dire, ceux de Canton, — ne sont pas de vrais Chinois. Ce sont des produits d'exportation, qui ne ressemblent pas plus aux véritables Célestes que les joueurs d'orgue, les montreurs de marmottes, ne ressemblent à la bonne aristocratie italienne! Et juger l'empire du Milieu d'après ces assez tristes échantillons de sa race, ce serait vouloir juger l'ananas du tropique d'après le goût de ceux qui poussent dans nos serres.

A Poulo-Pinang, à Singapour et même à Canton, vous ne trouvez que l'écume de la Chine. Le Chinois de ces trois villes, mêlé à une population bariolée d'Européens de toute provenance, d'Arabes, d'Indous,

d'Arméniens et de Malais, s'est laissé raboter sur tous les joints. La force de l'habitude, la tradition si puissante, l'atavisme l'ont porté à conserver une forte dose des usages de son pays. Mais il est abâtardi, désoriginalisé, si j'ose créer cette expression.

Il parle un cantonais corrompu, un patois, et comprendrait difficilement un lettré parlant le *Kouan-houa*, langue officielle et classique de toute la Chine. Ces fils dégénérés du Céleste Empire, s'ils appartiennent à des provinces différentes, sont souvent forcés, pour se comprendre, d'aborder cette effroyable chose qu'on appelle le *piggin english*, prononciation chinoise du mot *business*. Le *piggin english*, est un mélange d'anglais et de chinois, comme le *lingua franca* du Levant, le *sabir* de l'Algérie est un mélange de français et d'arabe.

A Hong-Kong, par exemple, il y a des Chinois qui ont tellement oublié ou déformé leur langue, que, pour se comprendre entre eux, ils se servent d'un mauvais anglais de portefaix.

Nous passâmes à Singapour quarante-huit heures charmantes, voisinant entre Anglais et Français : eux, enchantés de voir de nouveaux visages; nous, heureux d'être hors du *Gange* et de sa nauséabonde atmosphère opiacée.

Quant à moi, je m'étais mis au vert. C'est-à-dire que je passai tout le temps que me laissa le général sur une vaste pelouse qui s'étend à côté du palais du gouverneur, et que bordent des cottages qu'on dirait apportés des environs de Londres dans des boîtes et déballés avec précaution. Cette pelouse est entretenue

avec un soin extrême. Naturellement elle n'est pas composée de gazon anglais. Le soleil ne ferait qu'une bouchée de cette verdure anémique. Les herbes du pays sont plus robustes, moins douces au pied. On les tond de très près, et on obtient un tapis tout à fait convenable, sur lequel s'ébattent les jeunes filles, les jeunes gens, des bandes d'enfants qu'on dirait échappés d'Hyde-Park.

Plus loin, mais toujours sur la pelouse, de jeunes hommes, aux molletières de cuir verni, s'exercent à la marche, et exécutent avec ensemble des mouvements militaires. Ce sont les *riflemen*, les *volunteers*.

Un policeman les regarde manœuvrer, le *staaf* sous le bras. Le *staaf* est un court bâton assez lourd sur lequel sont peintes les lettres V. R. (*Victoria Regina*) surmontées d'une couronne royale.

Le soir, quand il ne fait pas trop chaud, on se croirait positivement à Londres. Ce culte des habitudes nationales, cette facilité à installer partout la patrie, dès qu'ils sont réunis une demi-douzaine quelque part, sont un des signes les plus originaux du caractère britannique et l'une des sauvegardes de la grandeur de la race.

Dès qu'un Anglais peut vivre dans un coin quelconque de la terre, il y plante l'Angleterre de toutes pièces. Les voyageurs qui parcourent l'Australie s'arrêtent parfois, après une semaine de courses à travers les terres vierges, dans des contrées sans route, au son d'une piano. Ils trouvent une plantation, un cottage, un château même, avec des dames qui se décol-

lètent, des messieurs qui endossent l'habit noir pour dîner et qui vivent là-bas comme ils vivaient à Londres. Je trouve cela admirable.

En regagnant le port, après nos deux jours de repos, nous croisâmes, je m'en souviens, une voiture qu'entourait une foule compacte. Cette voiture contenait un tigre vivant et enfermé dans une cage. Il avait été pris la veille dans une plantation peu éloignée de la ville. Il était superbe, énorme, avec un corps extraordinairement allongé, et deux soleils dans les prunelles. Il ressemblait à nos animaux de ménagerie, comme le loup-cervier, l'habitant antique de nos forêts gauloises, dont il reste quelques spécimens dans les montagnes du Dauphiné, ressemble au matou qui ronronne sur les genoux des concierges. Il avait lassé la patience du propriétaire de la plantation, en venant obstinément cueillir, chaque nuit, un esclave dans ses terres, et on l'avait capturé en le faisant tomber dans une fosse profonde recouverte de feuillage, au milieu de laquelle, sur une petite plate-forme de niveau avec la frondaison flexible et supportée par une sorte de mât, on avait attaché deux agneaux. Le feuillage avait cédé sous le poids du tigre, et on n'avait plus eu que la peine de lui passer autour du corps une vingtaine de cordes munies de nœuds coulants.

CHAPITRE IV

ARRIVÉE EN CHINE

De Singapour à Hong-Kong. — Costumes Louis XIV. — Hong-Kong. — Les origines de la campagne de Chine. — Démarches préliminaires. — Les piastres. — Le *Forbin*. — Le génie et la patience. — Un général prévoyant.

De Singapour à Hong-Kong, le *Gange* s'est très mal comporté. Il est vrai que le vent était debout et la mer démontée. La réputation de la mer de Chine est solidement établie. C'est une mauvaise mer, la navigation y est plus fatigante qu'en aucun endroit du monde. En face du golfe de Siam, nous avons subi une véritable tempête. Les lames ont balayé le pont, emportant des cages à poulets, des barriques, des bancs. Il a fallu se calfeutrer dans le salon et subir, dans toute son horreur, le supplice de l'opium.

Au milieu de la bourrasque, j'ai noté une anecdote bizarre qui nous a été contée par un chancelier français allant à Hong-Kong, et qui, à ce moment, était encore dans toute sa fraîcheur.

Lorsqu'en 1856, M. Charles de Montigny, notre

consul général en Chine, vint dans les parages que nous traversions, afin de renouveler entre la France et le royaume de Siam des relations interrompues depuis le règne de Louis XIV, il lui arriva une aventure assez comique.

Pour lui faire honneur, les dignitaires siamois s'avisèrent de revêtir notre costume national, et un matin, du haut de la frégate qui l'avait amené et qui était mouillée à quelques encâblures de terre, M. de Montigny vit arriver, avec une profonde stupéfaction, une grande chaloupe remplie de seigneurs de la cour de Louis XIV.

La dernière ambassade que Siam avait envoyée en France était arrivée à Versailles vers la fin du règne du roi Soleil. Elle a même eu l'honneur d'être mentionnée par Saint-Simon. Le roi combla les ambassadeurs de présents de toutes sortes, et ils emportèrent ; entre autres choses, toute une garde-robe de costumes à la dernière mode du jour. Comme, depuis lors, ils n'avaient jamais communiqué avec l'Europe, ils se figuraient que, comme eux, nous avions conservé les costumes de nos pères et les coutumes du grand siècle.

Ils tirèrent donc les vêtements donnés par Louis XIV à leurs arrière-grands-pères, des coffrets en bois de camphrier où ils dormaient depuis un siècle et demi, et se présentèrent gravement, en souliers à talons rouges, en bas de soie, en hauts-de-chausses, en pourpoints brodés, en canons et en chapeaux à plumes. M. de Montigny les prit pour des masques : ils prirent le consul pour un sauvage mal habillé.

Mon anecdote est contée, la tempête est passée et Hong-Kong est en vue. Nous avons fait nos 3,637 petites lieues depuis Marseille. Quand nous toucherons terre définitivement pour la marche sur Pékin, ce chiffre sera augmenté de 760 autres lieues. Mais, pour le moment, il ne s'agit pas encore de commencer l'expédition. Le général arrive avec son état-major. L'armée est encore en route, et avant qu'elle nous rejoigne nous avons quatre mois à l'attendre, car les navires qui l'apportent doivent doubler le cap de Bonne-Espérance, soit six mois de traversée.

Nous allons prendre contact avec les chefs anglais, avec les officiers de la marine française, nous allons organiser l'expédition, préparer les étapes, désigner les camps, les hôpitaux.

Et notez ce fait bizarre : la guerre n'est pas encore déclarée; mais le général en chef qui doit la diriger va la préparer sur place, et, non seulement, à Hong-Kong qui appartient aux Anglais, mais à Shanghaï, c'est-à-dire en Chine.

J'avouerai ici avec une humilité profonde qu'en arrivant à Hong-Kong, si je savais très bien que j'allais me battre contre la Chine, j'ignorais absolument pour quelles raisons, et je parie que bien peu de personnes en France en savaient plus que moi. C'est que la diplomatie chinoise est tellement entortillée, les questions qui se traitent entre l'empire du Milieu et l'Europe sont tellement embrouillées, qu'on arrive rapidement à ne plus savoir au juste ce qu'on demande à la Chine ni ce qu'elle refuse. Quand les diplomates ne com-

prennent plus rien à leurs grimoires, ils se retirent pour laisser passer les militaires. Ceux-ci tirent des coups de fusil, des coups de canon, démolissent des forts, coulent des jonques, mènent un tel tapage, accumulent tant de ruines, que l'empereur de Chine, le Fils du Ciel, envoie des plénipotentiaires demander la paix. On recommence à discuter. Les militaires rentrent chez eux. Au bout de dix ans, les diplomates ne sont point tombés d'accord, ou bien s'ils sont tombés d'accord, la Chine n'a point exécuté les traités convenus. On rappelle les militaires, qui recommencent.

Et c'est toujours ainsi.

En 1860, cela durait depuis vingt ans seulement, puisque la première guerre entre la Chine et l'Europe date de 1840.

Cela commença, comme la guerre d'Amérique, par une affaire commerciale. La Chine força les négociants anglais de Canton de lui livrer leur opium, qu'elle détruisit. L'Angleterre arma, bombarda Amoy, bloqua Canton, assiégea Nankin et obtint de la Chine la cession de Hong-Kong, l'entrée des cinq grands ports de l'empire et 500 millions d'indemnité.

En 1844, les Français et les Américains obtinrent les mêmes avantages.

La Chine n'exécuta jamais de bonne grâce les traités ; comme ils étaient revisables au bout de dix ans, en 1856 les trois Puissances intervinrent ensemble. Les Chinois brûlèrent des concessions, décapitèrent des matelots, et, en 1857, on bombarda et on prit ensemble les forts de Takou, à l'embouchure du Pé-ho.

En 1858, nouveaux traités, qui ne furent pas plus exécutés que les autres. En 1859, les navires anglais et français retournèrent à l'embouchure du Pé-ho, mais, cette fois, ils échouèrent et durent battre en retraite.

C'était cette défaite que nous allions venger en commun. C'étaient les traités de 1844 et de 1858 que nous allions faire renouveler. Voilà pourquoi nous arrivions en Chine.

Ceci posé, nous voici à Hong-Kong, où nous disons, sans douleur, un dernier adieu à l'affreux *Gange.*

Hong-Kong n'offre rien de bien intéressant. L'île sur laquelle elle est bâtie, comptait 5,000 habitants lorsqu'elle fut cédée en 1842 aux Anglais. Elle en compte quand nous y arrivons, dix-huit ans après, une centaine de mille. La ville est anglaise, et a des rues entières bordées de fort belles maisons, telles qu'on en voit dans le Strand, Regent-Street ou Piccadilly.

Vous souvenez-vous des *Filles de marbre* et du refrain : Voilà *ce qu'aime Marco,* qui se dit en agitant dans le creux des deux mains réunies quelques pièces de 5 francs? L'accompagnement serait à cette heure parfaitement démodé en France, car, depuis longtemps, la pièce de 5 francs a cessé d'avoir cours dans le grand commerce. A Hong-Kong, il retentit du matin au soir. La ville entière résonne continuellement du bruit des écus. Il faut savoir que Hong-Kong n'est guère composé que de maisons de banque ou de comptoirs, que l'unique monnaie européenne ayant cours en Chine est la piastre mexicaine d'argent, qui en 1860 valait à peu près 6 francs; que chaque maison de commerce

a l'habitude de marquer d'un poinçon spécial chacune des piastres qui la traversent, car les Chinois aiment beaucoup les piastres poinçonnées, et plus la grosse pièce porte de marques, plus elle leur semble offrir de garanties.

On frappe donc les piastres à coups de marteau, dans toutes les rues et dans toutes les maisons, à droite, à gauche, en bas, en haut, et, après chaque coup de son marteau, l'opérateur jette la piastre poinçonnée sur une plaque de métal pour s'assurer qu'elle rend un son de bon aloi.

C'est un grésillement continuel et argentin de pièces qui sonnent en tombant. C'est très gai d'abord, un peu monotone ensuite, très agaçant à la fin.

A peine arrivé à Hong-Kong, le général de Montauban reçut la visite de l'amiral Page, qui commandait la marine française encore occupée en Cochinchine et se mettait à sa disposition. Il reçut aussi la visite d'un capitaine de frégate qui venait, très adroitement et très politiquement, solliciter le général d'arborer son pavillon de commandant en chef à bord du navire qu'il commandait, lequel, disait-il, tenait la mer comme un alcyon et filait comme une dorade. Le capitaine de frégate s'appelait Morier, et son bateau était l'aviso le *Forbin.*

Le général, à cette époque, étant encore commandant en chef des forces de terre et de mer, on comprend quel intérêt il y avait pour un officier à être le capitaine de pavillon du dispensateur souverain de toutes les grâces terrestres et maritimes.

Le général avait parfois des élans de bonté et de confiance admirables : il consentit aussitôt, à titre d'essai, à utiliser le *Forbin* pour se rendre à Canton. Il devait rester dans cette ville deux ou trois jours pour les besoins du service. Je ne faisais pas partie de l'excursion.

Voilà donc le *Forbin*, fier de porter Montauban et sa fortune, qui s'élance dans la rivière avec toute la rapidité dont il était capable. Tout à coup, un petit choc! L'avant s'élève un peu. Le navire s'arrête, on est ensablé.

— Ce n'est rien, dit tranquillement le bon commandant Morier, un autre navire aurait été éventré. Et il ordonne machine en arrière.

On se dégage, on repart. Seulement la même cérémonie se reproduisit plusieurs fois, et on perdit plusieurs heures à faire connaissance avec les bas-fonds.

Ce petit voyage à Canton fut animé par un incident comique. Mme de Bourboulon, pour accompagner son mari, avait revêtu un costume d'homme. Elle se perdit dans les rues de Canton, et mit ainsi son mari, l'aimable diplomate, dans le plus grand embarras, car il ne pouvait demander aux Européens qu'il rencontrait : « Avez-vous vu ma femme ? » et il était réduit à leur dire anxieusement : « Vous n'auriez point par hasard croisé un joli jeune homme? » Mme de Bourboulon fut heureusement retrouvée.

En remontant la rivière et en se rendant à Canton, le général n'avait d'autre but que de prendre, comme on dit, l'air du pays, et de voir quelles ressources il

pourrait tirer de ce grand port, soit au point de vue de l'expédition, soit surtout au point de vue des hôpitaux. C'est dans ce but qu'il passa quelques heures à Macao. Macao est situé en face d'Hong-Kong, de l'autre côté de l'embouchure de la rivière. Hong-Kong est brûlant et aride, Macao est frais et vert. Le climat d'Hong-Kong est débilitant, celui de Macao est reconstituant et salubre. Les Européens qui habitent Hong-Kong vont, chaque année, faire une cure de brise et d'ombrage à Macao, et cette dernière ville était par conséquent tout indiquée pour l'établissement éventuel d'un grand centre sanitaire.

Les gens qui ne savent pas ce que c'est que la guerre se représentent volontiers un grand général en chef comme un homme qui débouche au galop sur les champs de bataille, promène sa lorgnette sur les régiments engagés, devine ce qu'il ne distingue pas, puis, tout d'un coup illuminé par un éclair de son propre génie, donne un ordre, fait exécuter un mouvement et culbute l'ennemi. C'est là une conception de poète ou de romancier. La guerre ne se fait pas avec des éclairs de génie. Elle se fait avec la patience, la prévoyance, l'attention minutieuse, le travail infatigable et terre à terre.

Un grand général est un chef qui sait préparer ses troupes, les bien vêtir, les bien nourrir, les bien approvisionner, ne pas les fatiguer, économiser leurs mouvements, les tenir en haleine sans les surmener, leur procurer des souliers qui ne les blessent pas, des uniformes qui ne les énervent pas, des abris qui les

empêchent de tomber malades, et des soins qui rendent la santé à ceux de ses soldats qui l'ont perdue par les blessures ou les maladies. Si, quand il a réalisé ce programme, il lui plaît d'avoir du génie et un regard d'aigle, cela ne gâte rien, mais c'est presque du superflu.

Les Français sont des soldats admirables, leurs chefs sont dévoués, intelligents, héroïques. Le grand défaut de la race, c'est son manque de patience, sa répugnance à s'astreindre aux longs préparatifs, cette théorie néfaste qui consiste à dire : Bah ! on se débrouillera... Eh bien, on se débrouille une fois, deux fois, dix fois. Mais un jour vient fatalement où l'on ne se débrouille plus, et alors on est battu par des mazettes, par des gens qui nous sont inférieurs comme soldats, mais qui ont pris leurs précautions. Nous venions justement d'assister à l'apothéose de la théorie du débrouillage spontané. Nous revenions d'Italie. Là on s'était débrouillé à plaisir. On s'était tellement débrouillé qu'on n'avait obtenu des succès qu'en côtoyant des catastrophes. On avait marché au hasard, on avait piqué dans le tas, et on avait eu la chance de ramener la victoire au bout de cette héroïque fourchette qui s'appelle la baïonnette.

La campagne d'Italie avait été la campagne des soldats. Les chefs s'étaient laissé conduire. Cela avait marché parce qu'on était dans le plus riche pays du monde, au milieu d'un peuple qui aurait donné son dernier morceau de pain à ses libérateurs avant d'y toucher lui-même. Le manque d'organisation n'avait

amené aucun désastre, mais que de souffrances individuelles il avait causées! Se figurerait-on, par exemple, qu'à Solferino les blessés français, c'est-à-dire les vainqueurs, les occupants du champ de bataille, étaient restés sans secours pendant près de huit jours, couchés dans les vignes et protégés seulement par le climat béni du pays?

En Chine, jouer un pareil jeu, c'était perdre la partie d'avance. D'ailleurs, Montauban n'appartenait pas à l'école du débrouillage. Il ne partait jamais sans savoir où il allait. Pour employer une expression soldatesque, il ne s'embarquait pas sans biscuit. La campagne de Chine a été une merveille d'organisation, et si nous n'avons pas profité de cette leçon, si le succès ne nous a pas plus corrigés que la défaite, ce n'est pas au général qu'il faut s'en prendre. Lui, il a fait son devoir et il a atteint au génie par la patience. On peut dire que lorsque l'expédition a commencé, il en avait le plan complet dans sa tête et il en avait préparé les éléments jusqu'au dernier gramme de quinine pour les fiévreux.

Lorsqu'il revint de Canton et de Macao à Hong-Kong, il eut de nombreux entretiens avec l'amiral Page qui commandait les forces navales françaises, et avec l'amiral Hope, commandant les forces maritimes anglaises. On le mit au courant de la situation diplomatique. Elle était simple. Il était convenu qu'on enverrait à l'empereur de Chine une déclaration l'invitant à se prononcer catégoriquement sur l'exécution du traité de 1858 qu'il s'obstinait à repousser. On échan-

gea également quelques vues préliminaires sur la direction de la campagne, pour le cas très probable, très attendu, où l'ultimatum serait repoussé.

J'ai dit que les instructions respectives des deux gouvernements alliés à leurs représentants diplomatiques et à leurs chefs militaires, portaient que rien ne devait être décidé que d'un commun accord. Il fallait donc que chaque ambassadeur et chaque général en chef ralliât son collègue à ses projets personnels avant de les exécuter. Les ambassadeurs n'étaient pas encore arrivés, et le commandant en chef anglais, le général Hope Grant, était encore en route. Il n'y avait donc aucune résolution définitive à prendre. Cependant les Anglais, soutenus par la marine française, proposaient déjà de prendre l'île de Chusan pour base des opérations militaires. Le général demanda à réfléchir. Il préférait Shanghaï, et se proposait d'aller s'installer, ce qui était assez logique, sur les concessions européennes. Anglais et Français useraient de leur droit en s'établissant sur des terrains concédés par les traités antérieurs, et pouvaient s'y préparer à la guerre avant même qu'elle fût déclarée. « Si au contraire, disait-il, nous occupons Chusan qui ne nous appartient pas, nous commettons un acte d'hostilité avant la déclaration officielle de guerre, et ce n'est pas régulier. »

Les troupes qui contournaient l'Afrique en doublant le cap de Bonne-Espérance, ne devaient arriver que dans la première quinzaine de mai. Après une traversée de six mois, elles devaient avoir besoin de

se reposer et de se refaire. Elles se reposeraient et se referaient à Shanghaï ou à Woo-Sung jusqu'aux premiers jours de juin. On choisirait ensuite un point quelconque du golfe de Pé-Tché-Li, pour un rassemblement général. Les chaleurs étant excessives à cette époque de l'année, on débarquerait les hommes et on exercerait les chevaux jusqu'aux premiers jours d'août. Alors on s'embarquerait de nouveau afin de commencer les opérations militaires dans le Nord.

De cette façon, avec ces étapes et ces haltes, les soldats arriveraient au combat en parfait état. On voit que le général préparait l'expédition avec les précautions et le tact d'un grand intendant qui aurait à diriger le voyage d'une aristocratique société faisant un voyage au long cours à bord d'un yacht de plaisance. Ce programme, conçu avec une singulière netteté dans la pensée d'un homme qui n'avait jamais mis les pieds en Chine, s'exécuta de point en point, malgré des difficultés de toutes sortes. Il l'exposa, dès cette époque, au gouvernement français dans des lettres empreintes d'une lucidité presque prophétique et d'une clarté admirable.

Le 5 mars nous quittions Hong-Kong pour Shanghaï et nous reprenions la mer à bord du *Forbin*. Le général, pendant la traversée, dut, plus d'une fois, regretter sa condescendance à l'égard du commandant Morier. Le *Forbin* était un ancien aviso à voiles qu'on avait transformé en navire mixte en le dotant d'une machine à vapeur. Cette association des voiles et de la vapeur, faite après coup, donne rarement de bons résul-

tats. Faute de place, la machine était d'une force insuffisante, et la mâture élevée offrait une telle prise à la brise qu'on avançait avec lenteur et difficulté contre le vent. La machine seule n'eût pu lutter contre la mousson et le vent debout.

Mais si le navire était défectueux, l'état-major était parfait. Les officiers qui le composaient, tous jeunes, à l'exception du commandant, tous charmants, soutenaient dignement la réputation de notre marine.

Les officiers de vaisseau forment une caste à part et tout à fait privilégiée. Les vastes horizons, la contemplation continuelle des grands spectacles de la nature, le sentiment des responsabilités qui pèsent constamment sur eux, le saint orgueil de l'homme qui sait que de lui dépend la vie de ses semblables et qui se sent de taille à faire 'honneur à ce dépôt sacré, l'habitude d'être obéi aveuglément, la nécessité même de tracer, par leur genre de vie, une démarcation profonde entre eux et leurs hommes dans la promiscuité et le rapprochement forcé et continuel du bord, tout cela donne à l'officier de marine une allure de suprême aristocratie. Certes, l'armée de terre contient des esprits supérieurs, des hommes de valeur, des caractères admirables; mais le niveau intellectuel et moral est moins uniformément élevé que dans la marine, dont on peut dire que, sauf quelques exceptions, tout ce qui porte l'épaulette a une personnalité, est quelqu'un.

Bon marin, vieux loup de mer aux manières rudes, à la figure culottée par la brise salée, à la voix enrouée

par le commandement, le commandant Morier n'était pas un type achevé de distinction. Il ressemblait plutôt à un vieux quartier-maître, arrivé à la force du poignet et des services, qu'à un officier sorti de l'École navale. Très fin, très diplomate, très soigneux de ses intérêts, sous des manières d'une brusquerie étudiée il sut entortiller le général, et faire jouer à son bateau un rôle trop brillant pour ses qualités nautiques.

Nous passâmes une grande semaine à danser, comme des noix dans un sac, sur le *Forbin,* qui, lorsqu'il ne roulait pas comme une bercelonnette, piquait du nez dans la lame comme un cormoran à la pêche. Enfin, après avoir remonté le fameux Yang-Tsé-Kiang, la rivière de Shanghaï le Wan-Poo, passé devant Woo-Sung, le *Forbin* vint jeter l'ancre à 600 mètres du quai, en face des concessions européennes.

CHAPITRE V

SHANGHAÏ

Shanghaï. – Fin du voyage. — La maison Remy-Schmidt. — La question des chevaux. — A travers Shanghaï. — Ville européenne. — Ville chinoise. — Chinois et Chinoises. — Les petits pieds. — Les boutiques. — Le jardin de thé. — Les puits aux enfants. — Les théâtres.

Le voyage était terminé. Nous étions restés soixante jours en route, et nous allions séjourner quelques mois à Shanghaï. Tout le monde était dans le ravissement, que vint encore augmenter la splendeur matérielle réservée à l'installation de l'état-major et l'accueil cordial de l'homme aimable qui nous attendait.

La première maison française de commerce de Shanghaï a été fondée par M. Remy, à qui elle avait déjà rapporté à cette époque une fortune considérable. Elle était alors dirigée par son neveu, M. Édouard Schmidt, qui avait fait bâtir pour son habitation un véritable palais sur la concession française. M. Remy, qui vivait à Londres et dirigeait de là ses comptoirs en Chine, s'était rendu à Paris, peu avant le départ du

général, et avait mis sa maison à la disposition de l'état-major. M. Schmidt nous reçut donc dans son splendide immeuble au nom de son oncle. Homme charmant, d'une bonne humeur inaltérable, de relations aussi enjouées que sûres, M. Schmidt, pendant les dix mois que passa le général de Montauban, à deux reprises, sous son toit, s'ingénia à nous rendre agréable à tous le séjour du pays qu'il habitait depuis dix ans, et qu'il connaissait comme un vrai Parisien peut connaître le carrefour de l'Opéra. Il mit son expérience au service du général, l'aida puissamment dans la préparation de la campagne, et, plus tard, dans les opérations du rapatriement de l'armée. Il rendit des services signalés à l'intendance, lui fit réaliser des économies considérables, fit, en un mot, preuve du dévouement le plus complet, le plus patriotique. Le gouvernement de l'Empereur le récompensa en accordant la croix de la Légion d'honneur... à son oncle.

Ce fut M. Schmidt qui résolut le problème de la remonte de l'armée. La question des chevaux n'avait cessé de tenir la première place dans les préoccupations du général. Il ne fallait pas songer à emmener des chevaux d'Europe. Outre qu'ils auraient difficilement résisté à six mois de traversée, leur voyage eût exigé un matériel énorme dont on ne pouvait disposer, et chacun d'eux eût coûté son poids d'or. D'autre part, on ne pouvait utiliser le cheval chinois. Il est trop petit, ne mesure qu'un mètre trois centimètres, et se trouve impropre au service de l'artillerie. Il fallait pourtant se procurer des chevaux pour traîner les

canons, les caissons, les munitions, le matériel, les bagages, et sans chevaux l'expédition était impossible.

A Pointe-de-Galles, le général avait nommé une commission de remonte composée du colonel d'artillerie de Bentzmann, des capitaines d'état-major Desmarquays, de Cools, et du capitaine de cavalerie de Montauban. Cette commission avait fonctionné immédiatement et reconnu que chaque cheval transporté des Indes aurait coûté 800 francs de déplacement, sans compter le prix d'achat et le déchet provenant de la mortalité. Il fallut renoncer aux chevaux des Indes. M. Schmidt proposa alors d'aller au Japon chercher ces bêtes. « Le cheval japonais, dit-il, est un peu plus grand que celui de la Chine, et, une fois exercé, il rendra de bons services. »

La commission s'entendit avec lui ; pendant que le sous-intendant Blondeau explorait Manille dans le même but qu'elle, et se procurait quelques chevaux, elle se rendit au Japon, passa des marchés et acheta toutes les bêtes, ou à peu près, qui servirent à l'expédition.

Pour en finir immédiatement avec cette question des chevaux, je dirai qu'on les amena sur des navires à voiles, quelques semaines plus tard, alors que les troupes étaient déjà arrivées; seulement les chevaux japonais n'aiment pas la mer, il faut le croire. La traversée les avait rendus furieux. Ils avaient brisé toutes les séparations établies dans les entreponts, et galopaient en liberté, ruant, mordant les matelots, qui avaient fini par leur abandonner le faux pont. Quand

on voulut les débarquer, il fallut les prendre au lasso comme dans les pampas de l'Amérique du Sud, et les jeter par-dessus bord dans la mer. Grâce au flux qui portait à terre, ils arrivèrent tous, les uns après les autres, à la nage, sur la grève. Les artilleurs, qui s'amusaient de ce singulier débarquement, les attendaient, les happaient au sortir de l'eau, les entravaient. Le dressage commença immédiatement. En quelques jours, ces bêtes qui semblaient si vicieuses, si indomptables, si farouches, étaient devenues douces comme des moutons. Elle se comportaient en excellents serviteurs, sauf une infime minorité qui s'entêta dans sa mauvaise conduite, ne voulut jamais se laisser approcher, et mérita l'abattoir par ses méfaits.

Shanghaï est une véritable ville chinoise; grâce à son climat tempéré, elle ne connaît ni les rigueurs excessives des hivers dans le nord de la Chine, où la température est la même qu'en Sibérie, ni les chaleurs extrêmes qui sévissent sur le midi, où l'été est comparable à celui des Indes. Elle était donc admirablement choisie comme lieu de première halte pour l'armée française.

Shanghaï a été ouvert au commerce européen par le traité de 1842. Les trafiquants arrivèrent bientôt pour s'établir. On choisit pour eux, en dehors de la ville chinoise, de vastes terrains qu'on partagea entre les différentes nationalités, et qui devinrent ce qu'on appelle les concessions françaises, anglaises, américaines. De beaux magasins, de très belles maisons d'habitation s'élevèrent rapidement sur ces terrains,

et, en 1860, époque où nous arrivâmes, on pouvait dire qu'il y avait, à Shanghaï, la ville européenne et la ville chinoise.

La concession américaine est la plus extérieure, puis vient la concession anglaise séparée par un petit cours d'eau, le Yan-kin-pan, de la concession française, qui touche aux murailles de la ville chinoise. Comme partout, les Anglais se distinguent ici par le confortable et le définitif de leur installation. Il y a là des comptoirs et des hôtels qui ne dépareraient pas une capitale, et qui recèlent un luxe dont il est difficile de se faire une idée.

Ce qui ajoute encore au mérite des propriétaires et des constructeurs de ces admirables demeures, c'est qu'ils ont eu à vaincre, pour les édifier, les difficultés les plus sérieuses. Le terrain est marécageux, et chaque maison repose sur des pilotis comme les palais de Venise.

Une demi-heure après le débarquement, le temps de procéder à une toilette rapide et de faire connaissance avec notre hôte, j'étais déjà à flâner autour des murailles, et je m'introduisais, sans cérémonie, dans la ville chinoise par une large porte dont la voûte traverse l'épaisseur des remparts.

Avant de franchir la porte, un simple coup d'œil me révéla que j'étais à soixante jours de l'Europe. Au-dessus de cette porte étaient accrochées cinq ou six cages en bois, assez semblables à celles dans lesquelles, chez nous, on engraisse la volaille. Dans ces cages reposaient des têtes chinoises coupées, grimaçantes et

parvenues à des degrés différents de décomposition. A travers les barreaux, les grandes queues tressées pendaient, et le sang qui s'était figé en se coagulant leur faisait un vernis luisant sur lequel circulaient, bourdonnantes, toutes les mouches du voisinage.

Ces têtes avaient appartenu à des rebelles ou à des assassins, elles étaient là pour effrayer, par leurs contorsions, les gens qui pénétreraient dans la ville animés de mauvaises intentions.

De l'autre côté de la porte, à l'intérieur, ce ne sont plus des têtes qui pendent, ce sont des bottes, de belles bottes de satin noir à petits lisérés verts et à larges semelles blanches, des bottes de mandarin en un mot.

Lorsqu'en Chine, les habitants d'une ville sont contents de leurs administrateurs, et lorsque ces administrateurs ou mandarins, dont les pouvoirs sont autrement étendus que ceux de nos maires ou de nos préfets, quittent leur résidence, sont déplacés, reçoivent de l'avancement, on leur témoigne la gratitude générale en suspendant leurs bottes aux panneaux des portes de la ville reconnaissante.

Sans vouloir médire des hommes qui nous gouvernent, je me permets de penser que cet usage serait trop souvent d'une application difficile chez nous; si on suspendait à nos barrières municipales les bottes de quelques-uns de nos édiles, les chevaux qui stationnent à l'octroi les déchireraient bien vite pour brouter le foin qu'elle contiennent.

Sous la voûte, il y a un poste militaire. Les soldats

chinois n'ont pas une tenue bien édifiante. Les uns sont accroupis, le dos appuyé contre la muraille, les genoux touchant le menton et les mains croisées sur le cou-de-pied ; les autres, vautrés dans le corps de garde, fument de l'opium dont l'âcre senteur me prend à la gorge, et me rappelle le *Gange,* si souvent maudit. D'autres se font raser la tête, d'autres sommeillent le long des murs. Tout cela pue la loque, sent le désordre, la paresse. J'aime bien mieux les bons troupiers du Bardo, les soldats du bey de Tunis, tricotant tranquillement leurs interminables paires de bas, à la porte du palais, la crosse du fusil à terre et la baïonnette à l'épaule. Ils offrent à la vue le spectacle réconfortant d'un brave homme qui travaille sans songer à mal, et occupent l'esprit du passant par l'attrait d'une énigme. On se demande, en effet, à quoi peuvent bien leur servir ces bas gigantesques, puisque très peu de personnes en portent là-bas, et puisque, eux-mêmes, ont toujours les pieds nus dans leurs savates.

Deux bourreaux complètent le tableau et l'effectif du poste. Ils sont habillés de guenilles rouges et coiffés d'un chapeau également rouge, très pointu et très haut de forme, semblable à ceux des magiciens du moyen âge, décoré à son sommet de plumes de faisan.

Sous l'œil, la garde et la responsabilité de ces deux gaillards à mine patibulaire, sont exposés trois malfaiteurs, le cou pris dans la cangue. Ce sont les récidivistes de l'endroit. Lorsqu'ils n'ont commis que des délits légers, on leur laisse les mains libres, et ils les emploient à écosser des grains de pastèque qu'ils se

font manger l'un l'autre et grignotent, l'œil à demi clos. Dans les cas plus graves, les deux mains sont prises dans la cangue en même temps que la tête, et ce doit être très gênant, car il leur faut alors subir les familiarités des mouches, qui pullulent.

Enfin l'intérieur de la voûte est couvert de fresques grossières, représentant tous les supplices et toutes les tortures qu'a pu inventer l'imagination raffinée des bourreaux chinois, les premiers bourreaux du monde.

Cette première entrée dans une ville chinoise ne manque évidemment pas de couleur locale, de cachet, comme on dit; mais elle est totalement dépourvue de gaîté.

Je n'ai pas l'intention d'écrire ici un ouvrage sur la Chine. Je raconte donc, sans prétention, ce qui m'a frappé, je décris les surfaces.

En pénétrant dans la ville, trois choses vous surprennent au premier abord : le bruit, le mouvement et la mauvaise odeur. Le bruit et le mouvement sont, cela va sans dire, corrélatifs. Le bruit est la conséquence de ce fourmillement humain, de cette agitation de gens entassés les uns sur les autres, sillonnés, coudoyés et foulés par les coolies qui ne peuvent porter le plus léger fardeau sans cadencer leur pas et sans crier : « Hé-ho! hé-ho! » sans discontinuer et à toute voix. Joignez à ces cris de portefaix le piaillement des enfants, la crécelle des femmes, les hurlements des porteurs de chaise, des domestiques des mandarins qui avertissent le peuple de se ranger sur le passage de leurs maîtres, et qui crient d'autant plus fort

que le fonctionnaire qu'ils servent est plus élevé en grade; vous obtiendrez un ensemble qui, à distance, ressemble à une émeute de femmes de la Halle, ou au crépitement d'une fusillade lointaine.

Quant au mouvement, il est extraordinaire. Tous ces gens vont, viennent, s'agitent, cherchent à éviter les coolies, les chaises, les chevaux, au milieu de ces petites rues qui, pour la plupart, n'ont que trois mètres de largeur. A chaque minute, des encombrements, des stationnements. On se demande comment tous ces êtres vivants et tous les objets qu'ils transportent ou qu'ils traînent, finissent par se démêler les uns des autres.

Enfin, la mauvaise odeur qui plane sur cette foule agitée a une cause des plus prosaïques. En Chine, la vidange pneumatique et la fosse inodore sont aussi inconnues que l'égout souterrain. Quand vous parcourez une rue, à tout bout de champ, entre deux boutiques, apparaît un trou béant couvert de planches à claire-voie et protégé par un toit léger. Ce sont les chalets parisiens, les water-closets chinois, et tout passant a le droit de s'y introduire sans verser la moindre obole entre les mains d'une préposée quelconque.

Ces « maisons de rapport » appartiennent à quelque propriétaire du voisinage, qui les a fait édifier ou plutôt creuser à ses frais, et qui les exploite par l'intermédiaire de vigoureux coolies chargés de transporter dans la campagne l'engrais humain, au moyen de solides baquets sans couvercle suspendus à un bambou porté sur leurs épaules.

Je n'insiste pas. On comprend que, lorsqu'ils voient arriver un de ces messieurs précédés d'une odeur toute spéciale, les passants se rangent promptement sans même avoir été avertis par le traditionnel « Hé-ho ! »

Toute cette foule remue, crie et gesticule, et pourtant sur elle semble planer une grande tristesse. En Chine, on ne sait pas rire; les magots aux lèvres dilatées par le rictus n'existent qu'en porcelaine. Le Chinois est grave; il rit en dedans.

Sa taille est un peu au-dessus de la moyenne de la taille européenne. L'habitant du Nord est naturellement plus grand et plus fort que celui du Midi. Le visage n'est pas ovalaire comme le nôtre. Il est losangique à cause de la saillie des pommettes. Le Chinois est eurygnathe. Cela veut dire en langage vulgaire qu'il a les joues plus larges que l'Européen. L'écartement des pommettes a pour corollaire l'aplatissement du nez et la largeur de sa racine, laquelle entraîne en bas l'angle interne des paupières et amène l'obliquité des yeux qui vont se relevant vers l'angle extérieur. Pour ceux de mes lecteurs qui préfèrent les descriptions familières aux peintures scientifiques, je dirai que le Chinois ressemble à un Européen sur la figure duquel on se serait assis trop longtemps. Les sourcils sont noirs, et, comme l'œil, sont relevés du côté extérieur. Enfin, au-dessous du nez épaté, aux narines écartées et obliques de haut en bas et d'avant en arrière, la lèvre supérieure déborde considérablement la lèvre inférieure.

La barbe est rare et tardive. Le cheveu, noir comme

la barbe et les sourcils, est plat et luisant. Comme le musulman, le Chinois se rase la tête et ne conserve qu'une touffe de poils au sommet, mais cette touffe, il la cultive bien mieux que le fils du Prophète; il l'allonge, la tresse, la fortifie, la falsifie, et s'en compose la queue légendaire. Cet usage a été importé par les conquérants.

Le caractère particulier de la race jaune, l'aplatissement du visage, est moins accentué chez la femme, qui se rapproche davantage de l'Européenne par la blancheur de la peau; blancheur un peu lymphatique peut-être, mais que rehausse et qu'accentue un œil vif, brillant, mobile et malin. Si elles n'avaient pas l'habitude de se badigeonner les joues de vermillon, de se mettre un pied de rouge comme les dames de la cour de Louis XV, la plupart d'entre elles seraient réellement charmantes.

Leur taille est petite, leur voix très aiguë. Leur coiffure est des plus bizarres et des plus diverses. Les plus simples se contentent de réunir leurs cheveux derrière la tête en deux coques qu'elles ornent plus ou moins. D'autres échafaudent leur chevelure en une sorte de pièce montée.

Je n'ai pas à décrire le costume des hommes; tout le monde le connaît. Les femmes portent de grands pantalons très larges, formant jupe, et des tuniques qui se boutonnent sur le côté et dont le nombre augmente ou diminue avec la rigueur ou la clémence de la température. En hiver, lorsqu'un édit impérial a autorisé l'usage des fourrures, elles revêtent le *ta-pi-*

koua-tze, grande pelisse fourrée qui les enveloppe complètement et qui est recouverte de soie légère.

Et les petits pieds toujours coquettement chaussés de soie ou de satin, les fameux petits pieds! les pauvres petits pieds mutilés!

On a dit que les dames chinoises se sont résignées à la stupide mutilation de leurs pieds pour imiter la démarche d'une impératrice qui avait les pieds mal faits. La mode a ses héroïsmes! C'est une légende. On a dit aussi que les Chinois déformaient les pieds de leurs femmes pour les empêcher de courir après leurs galants. C'est une plaisanterie. La vérité est que les auteurs chinois sont muets sur les origines et les causes de cette coutume barbare et stupide.

Lorsque la petite fille atteint en moyenne l'âge de dix-huit mois, on prend ses petits pieds, on ramène sous la plante les doigts, et on enveloppe le tout de deux bandelettes à demeure qu'on appelle *tchau-pou* ou *tchio-pou*. De cette façon, lorsque l'enfant commence à marcher, au lieu de prendre son point d'appui sur la plante du pied, elle se tient sur les doigts repliés. La pointe de ce pied artificiel est naturellement formée par le gros orteil, qu'on laisse libre et qui atteint peu à peu sa grosseur normale, quand il ne la dépasse pas, bénéficiant ainsi de l'atrophie de ses voisins.

Voulez-vous vous représenter exactement ce que c'est qu'un pied de Chinoise? Fermez les quatre doigts de votre main droite en laissant le pouce allongé. Posez votre poing fermé sur votre table, de façon

que la face externe de la troisième phalange touche la surface plane, le pouce allongé. Votre poignet représente alors la cheville de la Chinoise et votre main son pied, aussi exactement que possible.

Cette culture bizarre du pied permet à la belle de chausser de très petites pantoufles, et à l'amoureux de renfermer dans sa main le pied de sa bien-aimée; mais ces avantages sont compensés par de bien fâcheux inconvénients. La femme chinoise n'avance qu'en hésitant, en titubant, comme si elle marchait sur des œufs, et c'est infiniment moins poétique que le glissement de la Parisienne qui rase le sol comme une hirondelle. Les dames, quand elles marchent ensemble dans les rues, sont obligées de se tenir par la main afin d'obtenir le plus d'équilibre possible par la collaboration de leurs pauvres petits moignons. En outre, comme elles marchent le moins possible, parce que marcher est pour elles une souffrance, les muscles de la jambe privés de mouvement s'atrophient. Plus de mollets, une jambe qu'on dirait taillée dans un bâton, une échasse!

Enfin, ce qu'il y a de pire, c'est la souffrance perpétuelle de ces pauvres créatures, tant qu'elles n'ont pas atteint leur croissance, tant que les os ne sont pas ankylosés et les chairs atrophiées. Les pieds parfois se coupent, suppurent. On comprend quelle influence doit avoir cet état de malaise perpétuel sur le physique et, par conséquent, sur le moral des femmes. Or la femme fait l'homme. Le caractère de la mère influe sur celui de l'enfant. Une mère atrabi-

laire n'enfante généralement pas un fils très gai. Pour moi, je suis persuadé que l'air de tristesse et de maussaderie générales qui se remarque en Chine, provient de ce qu'on torture la femme, qui se venge, inconsciemment, en assombrissant l'esprit de la race qu'elle perpétue.

Je ne m'indigne pas, je constate. Mais si j'avais des provisions d'indignation à dépenser, je les réserverais pour les femmes françaises, qui se moquent peut-être des Chinoises, sans s'apercevoir que la plupart d'entre elles exercent, par coquetterie, sur leur taille la compression que les Chinoises font subir à leurs pieds. Et si j'avais à choisir pour ma fille entre le *tchau-pou* qui brise les doigts de pieds, et le corset d'acier qui coupe la taille en deux, je préférerais certainement le *tchau-pou*. La bandelette chinoise ne fait mourir personne, et le corset a certainement tué plus de jeunes filles que n'en consomma jamais le monstre issu des amours de Jupiter et de Pasiphaé.

Ce qui donne aux rues chinoises une physionomie toute spéciale, c'est la multiplicité et le luxe des enseignes. Chaque boutique a la sienne. Contrairement à nos usages, le marchand n'inscrit pas son nom au-dessus de sa porte, mais laisse pendre à l'extérieur, perpendiculairement à la rue, une grande tablette de bois qui se balance. Cette planche, admirablement laquée et peinte aux plus vives couleurs, porte, en relief ou en dorure, les caractères chinois énonçant l'industrie de son propriétaire.

Cette infinité d'enseignes, richement décorées, qui

s'avancent sur la rue de chaque côté, donne à la ville un air de fête. On dirait qu'elle est pavoisée.

Quant aux boutiques, elles se ressemblent à peu près toutes, comme construction et dimensions. Elles sont ouvertes à tous les vents, carrées et peu étendues.

Voici un changeur. Deux ou trois commis, la balance à la main, pèsent des lingots d'argent, en échange desquels ils délivrent aux clients des chapelets de sapèques. Pour compter, ils se servent d'une petite machine appelée *souan-pan*. C'est un cadre en bois traversé par des tringles de fer ou de laiton, qui portent, enfilées, des petites boules de bois. Cela ressemble absolument aux tableaux à l'aide desquels les joueurs de billard marquent leurs points. Le Chinois calcule si vite et si facilement en faisant circuler les petites boules sur les tringles, qu'il ne se donne jamais la peine de compter de mémoire; même pour additionner 2 et 3, il a recours à sa petite table.

Le *souan-pan* a d'ailleurs pénétré en Russie, et les marchands ne comptent pas autrement qu'avec leurs doigts sur leur petite mécanique. C'est très simple et très facile à manier. Ce n'est pas une invention moderne, Confucius en faisait le plus grand éloge au moment même où son contemporain Pythagore inventait sa célèbre table de multiplication, qui n'est pas autre chose qu'un *souan-pan* plus difficile.

A côté du changeur, voici un marchand d'encre de Chine et de cartes de visites, un papetier. Là, des ouvriers sculptent des caractères en relief dans un morceau de bois blanc, qui a subi un bain destiné à le ra-

mollir provisoirement et à le durcir ensuite. Il servira de cachet au client qui l'a commandé, et imprimera son nom et sa formule habituelle de courtoisie.

Dans un autre coin, d'autres ouvriers assemblent dans un petit cadre des caractères mobiles, afin de reproduire certaines sentences qu'il est d'usage d'offrir imprimées sur des feuilles de papier rouge, à de jeunes mariés, ou à un veuf, ou à des fiancés, ou à un mandarin nouvellement promu, ou à un fonctionnaire qui quitte un emploi. C'est notre P. P. C. notre: *Vives félicitations*, notre: *Mille remercîments*, notre: *Sympathiques condoléances*, notre: *Compliments empressés*, qui se débitent ainsi tout préparés.

Ce que font ces gens-là, Dieu me pardonne, c'est de l'imprimerie. Et on travaillait ainsi en Chine plus de cinq siècles avant que l'imprimerie eût été inventée en Europe! Est-ce inventée qu'il faut dire? O Gutemberg, pardonne-moi si je dis: importée.

Voici maintenant la boutique d'un épicier, marchand de comestibles. Elle défie toute description par l'infinie variété des objets qu'elle contient et qui offensent, à la fois, la vue et l'odorat d'un Européen, en même temps que leur usage lui reste inexpliqué. Impossible, par exemple, de savoir si ce sont des fleurs, des fruits, des poissons, des animaux ou des légumes qui macèrent dans cette multitude de bocaux; si ce sont des aliments pour l'usage interne ou des remèdes pour l'usage externe; des conserves succulentes ou des fœtus flottant dans l'alcool camphré. Cependant, à droite et à gauche de la porte d'entrée,

se trouvent des barriques dans lesquelles je reconnais, tant bien que mal, du poisson salé et des poules également salées, entassées les unes sur les autres comme des queues de morue ou des harengs. On n'a même pas pris la peine de les plumer.

Les émanations fétides de cette épicerie sont heureusement combattues par les parfums que brûle, à côté, un marchand de bâtonnets d'essences solidifiées et de petites soucoupes à l'usage des ancêtres. Au plafond de la boutique sont suspendus des chapelets de papier représentant des lingots d'or et d'argent; ils sont destinés à être brûlés dans les cérémonies. Cette industrie falsificatrice est née d'un édit impérial défendant de faire fondre et disparaître dans la tombe des défunts de véritables lingots, des bijoux, et proscrivant également d'immoler des esclaves. L'Empereur, avec raison a pensé qu'il était inutile

Pour honorer les morts, de ruiner les vivants.

C'est ensuite une boutique de porcelaine, de bibelots, une boutique de cercueils, puis un barbier qui manie, avec une dextérité étonnante, un petit rasoir carré comme celui dont se servaient les Romains. Le Chinois est un barbier incomparable. J'ai confié souvent ma tête aux mains des figaros de Shanghaï et autres lieux. Ils ne vous rasent pas, ils vous caressent.

Voilà encore des marchands de soieries, de thé, de cierges, de meubles, des tailleurs, des cordonniers.

En un mot, les rues ont une variété d'aspect et une animation à donner le vertige.

Et cependant, je l'ai dit, tout cela paraît aussi triste que bruyant. On dirait un cortège funèbre secoué par une danse de Saint-Guy, un corbillard suivi par des névrosiaques.

Est-ce réellement triste? Ou bien l'homme que je suis, qui se sent isolé au milieu de ses semblables, séparé d'eux par ce large fossé que creuse la diversité du langage, qui voit sans comprendre, donne-t-il à des scènes pittoresques le reflet de sa propre mélancolie? Que les philosophes décident.

Au centre de la ville est le Jardin de thé. Ce jardin est une île qui se dresse au milieu d'un petit lac. Cette île est presque entièrement recouverte par le toit d'un grand kiosque, sous lequel se réunissent, autour de nombreuses tables, les amateurs du *tcha* indigène. C'est là qu'on vient siroter sa tasse de thé, si on peut siroter une boisson qu'on ne sucre jamais. Le domino est le jeu à la mode. Mais le domino chinois est bien plus compliqué que le nôtre, il va du double-blanc au double-douze, et se prête ainsi à des combinaisons si multiples qu'il ressemble au domino d'Europe comme le whist ressemble à la bataille.

Le petit lac, dont les eaux sont à peu près de niveau avec le sol qui les environne, est entouré de boutiques dont les volets relevés horizontalement et maintenus par des tringles de fer, forment une sorte de galerie couverte. On se rend à l'île par des ponts qui continuent les rues débouchant sur le lac. Ponts bizarres

qui abhorrent la ligne droite et forment, au niveau des eaux, des passages en zigzag, avec des angles de 45 degrés; ils sont garnis de balustrades travaillées avec cet art contourné, tourmenté, torturé, où excellent les Chinois. C'est très coquet, très curieux, très inattendu.

Dans l'île, au nord du jardin, une grande pagode. En Chine, toutes les pagodes se ressemblent à peu de chose près. Nous attendrons, pour en parler, que nous soyons arrivés à Pékin. On ne décrit pas des églises de village quand on peut faire visiter à ses lecteurs des cathédrales.

Laissons donc la pagode, et courons aux puits aux enfants. Ils sont justement sur le chemin qui mène à la porte percée entre la concession française et la ville chinoise. Les puits, entourés d'un parapet à hauteur d'homme, sur lequel on monte par plusieurs marches, sont très profonds et ont un diamètre d'environ huit mètres. On y jette les corps de tous les enfants morts au-dessous d'un certain âge qui leur donnerait droit aux honneurs du cercueil. Les parents, quand ils perdent un petit enfant, en font proprement un paquet enveloppé d'une natte bien ficelée, et, sans autre formalité, ils jettent le tout dans le puits par-dessus le parapet. N'insistons pas sur l'odeur épouvantable que déverse l'orifice de ce cimetière, de ce charnier des Innocents.

Une erreur grossière, qui a généralement cours dans notre pays, nous a fait admettre que les Chinois se débarrassent volontiers de leurs enfants vivants, soit

en les jetant dans des puits, soit même en les donnant à manger aux pourceaux. C'est absolument faux. Il y a, sans doute, en Chine des infanticides, comme il y en a en France; mais il faut bien peu connaître le culte que le Chinois, lorsqu'il est honnête, voue à la vie de famille, pour supposer une pareille horreur. Et quand le Chinois n'est pas retenu par ce sentiment élevé, la cupidité l'empêcherait encore de tuer ses enfants, puisqu'il peut les vendre et en tirer un prix rémunérateur.

Shanghaï contient peu de monuments historiques. Ses quatre cent mille habitants, exclusivement voués au commerce, n'ont pas le temps de s'amuser aux bagatelles de l'histoire, et le terrain coûte trop cher pour qu'on le gaspille en constructions d'arcs de triomphe, de « portes de Virginité », de pagodes, de temples, de palais, ni même en installations de lieux de plaisir.

Quant aux théâtres, ils n'existent nulle part. Les représentations se donnent en plein air et en public, souvent dans des pagodes. Les acteurs sont placés sur une estrade adossée à une maison, et payés, tantôt par un nouveau marié, tantôt par un mandarin, un riche commerçant, qui joue au Mécène. Le public profite gratuitement du spectacle, dont il est très friand.

CHAPITRE VI

HOMMES ET CHOSES

Notre installation. — Limi-Hong. — Un suicide. — L'arrivée des troupes. — Les hommes et les choses. — Nos alliés. — La reconnaissance de Napoléon III.

Le palais qu'habitait le général de Montauban appartenait, ainsi que je l'ai déjà dit, à M. Rémy. Comme la langue chinoise n'a pas d'R, le palais de Rémy était devenu Limi-hong. C'est ainsi que tout le monde à Shanghaï le désignait.

Le bâtiment principal est construit au milieu d'un jardin, et d'après un plan des plus simples. C'est un vaste quadrilatère à deux étages, dont toutes les portes s'ouvrent sur une vérandah également à deux étages, qui fait le tour de la maison et constitue une double terrasse couverte où l'on peut vivre en plein air et à l'abri du soleil et de la pluie.

On accède à la vaste antichambre qui traverse toute la maison et la partage en deux, par un escalier extérieur d'un granit brillant, serré et gris. Là, on a sacrifié à la mode du pays, et deux dragons, également en

granit, paraissent défendre la porte d'entrée. Ils tiennent dans leur gueule ouverte une boule travaillée à jour, comme les Chinois en font généralement mâcher à leurs monstres.

A droite du vestibule, une vaste salle à manger; à gauche, un salon. Derrière le salon, le cabinet de M. Schmidt; derrière la salle à manger, le billard. A ces quatre pièces immenses du rez-de-chaussée, répondent, au premier étage, quatre pièces aussi monumentales : le bureau, la chambre à coucher du général, celle de son fils et celle du propriétaire.

En arrivant à Shanghaï, le général avait augmenté le personnel de son état-major particulier en y adjoignant deux nouveaux officiers : le comte de Pina, lieutenant de vaisseau, et M. de Clausade, sous-lieutenant d'infanterie de marine. Plus tard, nous vîmes arriver à l'état-major une des figures les plus étranges de cette expédition, le caïd Osman, dont nous aurons tout le loisir de raconter la curieuse biographie.

Les officiers qui n'avaient pas de chambre dans le principal bâtiment étaient logés, avec les commis de la maison, dans une annexe sur la gauche. J'habitais cette annexe, et ma chambre se trouvait la dernière, au bout du long couloir qui perçait toute la construction. Elle était contiguë à celle d'un chirurgien-major, le docteur France, véritable Nemrod qui passait à la chasse tout le temps que lui laissait le service. On le plaisantait. On prétendait qu'il se vengeait sur les bêtes de la résistance des hommes, et qu'il tuait les premières à défaut des seconds. Pauvre docteur!

Lorsque l'expédition fut terminée, il revint du Nord avec nous, et chacun retrouva sa chambre.

Un matin, les habitants de l'annexe furent réveillés en sursaut vers cinq heures par une forte détonation; quelques instants après nous étions sur le seuil de nos portes; seul, le docteur n'avait pas ouvert la sienne. On y frappa doucement d'abord, puis à grands coups, sans obtenir de réponse. Et bientôt, par-dessous la porte secouée, commença à passer une rigole de sang. On fit sauter la serrure, et nous trouvâmes le pauvre médecin étendu sur son lit, mort, la tête fracassée. Il avait attaché à son pied une ficelle fixée, par l'autre bout, à la gâchette de son fusil de chasse. Il avait couché l'arme à côté de lui, et dans cette position, il s'était fait sauter la cervelle.

Sur sa table nous trouvâmes une feuille de papier couverte d'une grosse écriture très ferme, dont l'encre n'avait pas eu le temps de sécher. On y lisait :

« Je me suis tant ennuyé, pendant ma traversée de « six mois de France en Chine, que je ne me sens pas « le courage de recommencer ce voyage-là. »

Et il était parti pour un autre voyage bien plus long. La veille pourtant, la malle de France lui avait apporté sa nomination d'officier de la Légion d'honneur.

Pendant son séjour à Shanghaï, le général de Montauban travaillait, pour ainsi, dire jour et nuit, et tout le monde rivalisait d'ardeur avec lui. Nous bûchions, qu'on me passe le terme, comme des enragés. On me croira sans peine, si on songe aux difficultés matérielles de toutes sortes qu'il fallait surmonter. Le

transport des troupes n'était rien à côté du transport du matériel, et pourtant, les troupes restèrent six mois sur mer avant d'arriver à l'entrée de la rivière de Shanghaï : six mois de traversée, coupés seulement par une courte station au Cap, où les Anglais leur firent fête. Nos soldats supportèrent cette épreuve admirablement, et arrivèrent en Chine sains de corps et d'esprit, gais comme des pinsons, aussi disposés à mystifier les Chinois qu'à les foudroyer.

Les navires relâchaient à Hong-Kong et remontaient au nord jusqu'à Wo-Sung. Quelques-uns entraient dans la rivière pour déposer quelques compagnies à Shanghaï, et aussi les artilleurs qui commencèrent là, sous les yeux du général, ainsi que je l'ai expliqué, l'éducation des chevaux venus du Japon.

Le général, pour complaire aux amiraux qui avaient choisi l'île de Chusan comme base d'opération, s'était transporté en cet endroit, accompagné de la flottille, avait installé une commission militaire, un gouverneur, un petit camp, même avant l'arrivée du gros de nos forces ; mais il avait été reconnu que Tché-Fou, sur le golfe du Pé-Tché-Li, était préférable comme lieu de rassemblement général pour l'armée française. L'armée anglaise devait se concentrer en face de Tché-Fou, dans la baie de Ta-Lien-Ouan. De là, tout le monde devait partir ensemble pour l'embouchure du Pé-Ho, où se trouvent les forts de Ta-Kou et où l'échec qui avait motivé la campagne s'était produit, où enfin, par conséquent, il devait être vengé.

Tous ces mouvements préparatoires si allongés, si

amples, s'accomplirent sans le moindre à-coup du fait des hommes, comme, plus tard, devaient s'accomplir avec autant de régularité que de promptitude les mouvements de la campagne proprement dite.

Mais les choses furent plus malaisées à manier que les hommes.

En Chine, il n'y a pas de vin, il n'y a pas de café, il n'y a pas de légumes, et les troupes européennes, surtout transportées sous des climats inconnus, ne peuvent se passer de ces substances. Il fallut les faire venir par le Cap. Les deux hémisphères furent d'ailleurs mis à contribution, car les chevaux arrivaient du Japon, les pommes de terre de Californie, les voitures de Manille, le charbon d'Angleterre, etc., etc. Nous eûmes deux grands désastres : ce furent le naufrage de l'*Isère* et l'incendie de la *Reine des Clippers*. L'*Isère* apportait les harnachements de l'artillerie ; il sombra dans le port d'Amoy. Je raconterai plus loin cet accident.

Quant à la *Reine des Clippers,* c'était un superbe transport à voiles qui amenait des troupes du génie et de l'artillerie, et contenait dans ses flancs des habillements de rechange, le matériel de campement et celui des ambulances.

Le feu se déclara dans la cambuse de distribution, par suite de l'explosion du charnier à eau-de-vie. C'était la faute du cambusier, qui était entré dans son domaine avec une bougie allumée. Il paya cher son imprudence, car il fut retiré des flammes à moitié rôti. On lutta contre l'incendie par tous les moyens

possibles, on essaya de le noyer avec les pompes, puis de l'étouffer en fermant toutes les ouvertures avec de la toile à voiles. Tout fut inutile. Ce que voyant, le capitaine quitta son mouillage des îles Ladrones et vint échouer son navire en flammes sur la pointe de l'île A-Do-Oui, près de Macao.

Une quarantaine d'hommes étaient restés à bord sous le commandement du capitaine Dispot, pour arroser les voiles avec lesquelles on avait calfaté les issues; ils rejoignirent, à minuit, leurs camarades à terre. L'incendie avait duré dix heures. Tout fut perdu.

Un détail émouvant impressionna tous ces braves gens qui, après avoir lutté contre le fléau, se trouvaient sauvés, mais à peine vêtus, sans sacs et sans vivres : Quand les flammes livrées à elles-mêmes débordèrent de tous les côtés, embrassant la masse entière du transport, on vit, pendant longtemps, flotter le drapeau tricolore arboré en haut du grand mât, qui détachait, au milieu de la fumée ses joyeuses couleurs, comme le dernier et impassible témoin de cette catastrophe.

On pourvut tant bien que mal au remplacement des objets perdus avec la *Reine des Clippers.*

Le général sut d'ailleurs accepter avec gaîté cette besogne écrasante, car il aimait le travail.

Mais ce n'était pas seulement contre les distances, contre les accidents, contre les difficultés matérielles qu'il avait à lutter, c'était aussi contre les hommes, contre nos bons alliés.

Peu de temps après son arrivée à Shanghaï, il avait remarqué dans les allures des officiers généraux

anglais une liberté et une désinvolture qui l'avaient surpris. Leurs rapports avec lui continuaient, à vrai dire, à être remplis de cordialité, mais ils supportaient avec impatience la moindre manifestation de sa volonté lorsque, par hasard, il ne se trouvait pas d'accord avec eux. Passait-il un marché? il était sûr de se voir contrecarré par l'administration anglaise. Il se plaignit au résident, M. Bruce, frère de lord Elgin, sans obtenir satisfaction.

Ce n'étaient là que les premiers symptômes d'une jalousie, d'une mauvaise volonté, d'un désir de primer en tout à notre détriment, qui rendirent, jusqu'à la fin de la campagne, les rapports difficiles entre les deux quartiers généraux, et que le général supportait avec d'autant plus de chagrin qu'il ne se sentait pas soutenu par son gouvernement dans ses plus légitimes revendications.

J'espère arriver à démontrer d'une façon péremptoire que nous avons joué dans la campagne de Chine un rôle de dupes, rôle auquel nous semblons, lorsque nous avons les Anglais pour alliés, nous résigner d'avance.

De deux choses l'une :

Ou bien la France a été, je ne dirai pas trahie, le mot est trop gros, mais trompée, mise dedans, par les Anglais, qui ont cherché à nous rabaisser aux yeux des Chinois en nous faisant passer pour des mercenaires à leur solde et en profitant de leur crédulité pour stipuler séparément des clauses secrètes; ou bien l'armée française avait été mise à la disposition de l'Angleterre par l'empereur Napoléon III.

Si l'on veut ma pensée entière, j'avouerai que cette seconde hypothèse me paraît la plus vraisemblable.

Napoléon III n'est pas devenu empereur tout seul et par l'unique vertu de son nom. Sans doute, ce nom illustré par le plus grand capitaine de l'histoire moderne, par le plus extraordinaire génie d'organisateur qui ait paru sur cette terre depuis Charlemagne, avait un prestige considérable. Sans doute encore, les événements s'étaient succédé de façon à ressusciter et à raviver une légende éteinte dans la grande saignée de Waterloo. D'abord les peuples sont comme les grenouilles de la Fable, ils aiment qui les mange; ou comme les femmes russes qui adorent leurs maris en proportion des coups qu'elles en reçoivent, et se croiraient dédaignées si elles n'étaient pas consciencieusement rossées. Puis la littérature s'en était mêlée. La poésie et la prose avaient fait chorus. Elles n'ont pas souvent la bonne fortune de tomber sur des sujets aussi grandioses que l'épopée d'un César, sorti de l'onde comme un soleil levant, et englouti dans l'Océan comme un soleil couchant.

Enfin les querelles des deux branches de la Maison de Bourbon étaient arrivées à la rescousse en faveur du fils de la reine Hortense. En détrônant son cousin Charles X, le bon Louis-Philippe, ayant conscience de son métier d'usurpateur, avait dû renoncer à toutes les gloires nationales, dont le drapeau royal était l'emblème. Il ne pouvait se réclamer ni de Bouvines, ni de Rocroy. Comme il faut autour d'un trône des souvenirs glorieux, il crût malin de s'envelopper dans la lé-

gende impériale, et il revendiqua Austerlitz et Iéna. Il s'entoura des survivants de l'Iliade napoléonienne.

La postérité de Napoléon Ier semblait disparue avec le pâle archiduc autrichien qui s'appela le duc de Reichstadt. Louis-Philippe crut qu'il serait sans danger de rappeler l'Empire et l'Empereur à la France, et il envoya chercher les cendres du conquérant. Il mit en action, à propos du cercueil épique des Invalides, le mot de Bilboquet : « Cette malle doit être à nous » ; et il se trouva que, voulant refaire la légende impériale à son profit, il refit l'Empire au détriment de ses enfants.

Et pourtant, ni le goût des peuples, ni la poésie, ni la littérature, ni Louis-Philippe n'auraient suffi au neveu pour restaurer le trône de l'oncle sans d'autres concours. Il en trouva, il trouva des hommes et même des femmes, qui mirent leur bourse à sa disposition, et qui, avec leur bourse, aventurèrent leur tête. Il trouva aussi des appuis diplomatiques. Il fut le candidat de l'Angleterre et celui de l'Italie. Les deux nations, en le poussant, ne songeaient qu'à elles-mêmes : l'une ne voyant que sa prépondérance, l'autre que son unité. Lorsqu'il fut arrivé, on lui présenta une carte à payer, un état des frais. Et comme il faisait la sourde oreille aux réclamations de l'Italie, comme il ne se hâtait pas de tenir d'anciens et mystérieux engagements, deux huissiers franchirent les Alpes pour venir lui adresser une sommation. Ces huissiers s'appelaient Orsini et Pianori. En guise de papier timbré ils apportaient des bombes. Napoléon III comprit et s'exécuta. Il fit l'Italie libre. Et comme il fallait un prétexte pour

colorer sa conduite, et de grands mots pour obtenir de grands sacrifices de notre pays, il inventa la belle théorie des nationalités. Richelieu dut frémir dans les champs Élysées. Mais M. de Bismarck ne se le fit pas dire deux fois, et, grâce à lui, à l'Italie unie répondit l'Allemagne unie, à Solférino répondit Sedan.

Vis-à-vis de l'Angleterre, Napoléon III s'acquitta autrement. Il fit la campagne de Crimée et les traités de commerce. Je crois aussi qu'il fit, pour complaire à la même puissance et acquitter la même dette, la campagne de Chine, et qu'il mit ses soldats à la disposition de sa très gracieuse alliée la reine Victoria, qui en avait besoin pour l'extension de son commerce dans l'extrême Orient. Et je trouve dans l'histoire même de la campagne des preuves topiques à l'appui de ma thèse.

Aussi, lorsque le général de Montauban accepta le commandement de l'expédition de Chine, plusieurs généraux, entre autres MM. Trochu et Forey, venaient de refuser cette mission. On lui donna, non seulement le commandement en chef des armées de terre et de mer, mais aussi tous les pouvoirs diplomatiques. Il ne fallait rien moins que tout cela pour décider un homme de sa valeur, un général âgé de soixante-trois ans, qui avait un passé, une réputation à sauvegarder, à se risquer dans une aventure aussi lointaine et aussi chanceuse.

Les Anglais furent chargés de fixer eux-mêmes l'effectif et la composition du corps que devait envoyer la France.

— Il nous faut, dirent-ils, de l'infanterie et de l'artillerie; quant à la cavalerie, elle ne nous est pas nécessaire. Nous avons aux Indes nos sikhes et nos dragons de la Reine, cela est plus que suffisant.

Aussi la France ne fit-elle partir qu'une trentaine de cavaliers, qui servirent d'escorte au général en chef.

Mais ce général, qui tenait dans ses mains l'armée, la marine, les pouvoirs diplomatiques, était trop puissant pour nos alliés, il les gênait. Or tout le monde connaît le vieil axiome : *Diviser pour régner*. Tout le monde sait qu'on vient plus facilement à bout de dix ministres chargés chacun d'un département, que d'un seul ministre qui représente, à lui seul, toutes les spécialités du gouvernement; et que, pour emprunter à la géométrie une démonstration par l'absurde, on arrive à faire tout ce qu'on veut d'une Chambre où il y a six cents fractions de souverain.

Il fallait donc « émietter » ce général, au pouvoir trop compact, et, en lui enlevant l'une après l'autre ses attributions, le réduire à l'état de comparse.

Parti, officiellement investi de tous ces titres, il n'était pas hors de la Méditerranée qu'on lui avait doucement retiré le commandement en chef de la marine pour le donner à l'amiral Charner. Cette nomination créait une situation des plus fausses au général; car si l'amiral était son égal en grade, il était son supérieur comme ancienneté. Le chef de terre n'avait plus d'ordres à donner au chef de mer, mais seulement des requêtes à lui adresser, et il est cependant bien facile de comprendre que, puisqu'il s'agissait

d'une expédition par terre, la marine était réduite à un rôle de voiturier et de convoyeur, et que, par conséquent, elle aurait dû rester soumise au commandant du corps qu'elle était chargée de voiturer, de convoyer et de ravitailler.

Ce n'était rien encore. Le général était depuis quelques semaines à Shanghaï lorsqu'on lui retira également les pouvoirs diplomatiques, et la fausseté de sa situation s'aggrava encore. Il ne pouvait désormais commencer les opérations militaires que sur l'invitation de l'ambassadeur, et il devait les cesser à sa requête. Or cet ambassadeur était le baron Gros, et le baron Gros, bien que très Français et très patriote, était l'ami intime, sinon le satellite de l'ambassadeur d'Angleterre, avec lequel il avait déjà séjourné en Chine.

Donc, par son ambassadeur, l'Angleterre tenait notre ambassadeur, et par le baron Gros elle tenait nos armées de terre et de mer, le général de Montauban, l'amiral Charner.

Nous verrons, au fur et à mesure que se dérouleront les péripéties de cette campagne glorieuse, rapide, féerique, les résultats de cette mainmise, les avantages qu'y trouva l'Angleterre, et les tiraillements continuels qui tourmentèrent les deux états-majors, tiraillements qui tuèrent toute cordialité entre des alliés opérant si loin de chez eux et que leur solitude relative au sein des flots humains de l'Asie aurait dû unir étroitement; tiraillements que les troupes soupçonnèrent et qu'elles interprétèrent à leur façon som-

maire; tiraillements, enfin, qui avait tellement exaspéré nos hommes, qu'après la victoire, si on ne les avait pas tenus en main, ils auraient volontiers laissé là les Chinois pour courir sus à l'Anglais. Et tout concourra à établir la vérité de ce que j'écris ici, tout jusqu'à cet épisode du double traité de Tien-Tsin que j'ai raconté, en forme de hors-d'œuvre, dans une publication précédente : *le Journal d'un officier d'ordonnance,* — et qui m'a valu les foudres, d'ailleurs éventées et mouillées, du *Times.*

Le général de Montauban se rendait bien compte, d'ailleurs, de cette fausseté de sa situation, et il déplorait son amoindrissement, non par vaine gloriole, mais par patriotisme, parce qu'il comprenait que, plus on lui liait les mains, moins il pouvait rendre de services, et que c'est une fausse manœuvre, une manœuvre dangereuse, que de déferrer son cheval à la veille de faire campagne. Il s'en exprimait avec une franchise toute militaire dans sa correspondance adressée au ministre de la guerre, et, peu au courant des roueries diplomatiques, ne soupçonnant pas le dessous des cartes, il appréciait les façons envahissantes de nos alliés en termes des plus carrés. C'est parce qu'il renfermait ces documents curieux, que le gouvernement a saisi, séquestré et finalement acheté mon *Historique de la campagne de Chine, d'après la correspondance confidentielle du général en chef*, et aussi parce que, dans ce travail, figuraient les deux lettres annonçant la capture au palais d'Été du double traité de Tien-Tsin. Le brave général avait jugé ces papiers si compromet-

tants pour les Anglais, que ne trouvant pas la voie postale assez sûre, il les avait fait porter directement à l'Empereur par un aide de camp, le comte de Pina, lieutenant de vaisseau, et par un des plus braves soldats, le commandant Campenon, aujourd'hui ministre de la guerre. L'Empereur a dû bien rire dans sa moustache en les recevant, et en voyant que ses bons amis ne laissaient échapper aucune occasion d'utiliser sa bonne volonté à leur égard. Il va sans dire qu'on fit sur tout cela la conspiration du silence, et que ces faits aussi rétrospectifs qu'instructifs seraient encore ignorés, si je n'avais jugé utile de les faire connaître.

D'ailleurs, le pauvre Napoléon III fut très mal payé de sa fidélité à remplir ses engagements. Et lorsque la fortune ne lui sourit plus, ceux à qui il n'avait cessé de témoigner sa reconnaissance se comportèrentde façon à ne plus la mériter.

Victor-Emmanuel l'abandonna le plus galamment et le plus rapidement du monde. Le jour où ce roitelet, transformé par Napoléon III en souverain d'une grande puissance, apprit nos premiers désastres, le 6 août, il était dans sa loge au théâtre du Cirque avec la comtesse de Mirafiore, raconte M. Rothan. A peine eut-il parcouru les dépêches qui les racontaient, qu'il sortit en proie à une violente émotion. Rentré au palais Pitti, il se laissa choir dans un fauteuil en s'écriant : « Pauvre Empereur. Mais f... ! je l'ai échappé belle. » Ce fut toute l'oraison funèbre de la dynastie à laquelle il devait la couronne d'Italie.

Sans doute, la reine d'Angleterre se fût exprimée

dans des termes moins soldatesques. Mais elle n'eut pas même à se féliciter d'avoir échappé à aucun entraînement de générosité, car il faut croire que des instructions spéciales et précises avaient été adressées à son ambassadeur à Paris en vue de la chute de l'Empire, puisque cet ambassadeur fut un des premiers à se présenter à M. Jules Favre le 4 septembre, ainsi que le raconte le célèbre avocat dans son livre : *le Gouvernement de la défense nationale*, t. Ier, p. 103.

J'ai raconté dans le précédent chapitre comment, le 4 septembre, voulant échapper au tumulte de la foule qui remplissait la grande salle de l'Hôtel de Ville, où la République venait d'être proclamée, nous avions cherché un refuge dans une pièce plus étroite, ordinairement, je crois, occupée par les huissiers. Elle fut bientôt envahie elle-même, et ce fut à grand'peine que nous pûmes profiter de quelques sièges et d'une table qui nous étaient absolument nécessaires. Nous y étions depuis quelques instants, lorsqu'un inconnu se glissa jusqu'à moi et me dit en se penchant à mon oreille :

« L'ambassadeur d'Angleterre désire savoir quand il pourra être reçu par vous; il voudrait que ce fût le plus tôt possible. »

Je répondis que le lendemain, celui des membres du gouvernement auquel serait confié le portefeuille des Affaires Étrangères, s'empresserait de se mettre à sa disposition. Cette démarche était certainement celle d'un officieux sans mandat. Cependant, le lendemain, lord Lyons me fit l'honneur de m'avertir qu'il prendrait la peine de venir causer avec moi. Je le reçus en effet, et je ne rapporte cet incident que pour prouver les excellentes dispositions du représentant de la Grande-Bretagne, que j'ai toujours trouvé animé des sentiments les meilleurs envers la France.

Louis-Philippe et Napoléon III firent de l'alliance

anglaise la base de leur politique extérieure. Or l'Angleterre soutint le second contre le premier et fut la première à « lâcher » le second lorsqu'il fut par terre, et à entreprendre des négociations, dont elle espérait tirer parti, avec le gouvernement révolutionnaire qui venait de le renverser.

Est-ce à dire que l'alliance anglaise m'inspire pour le moment d'insurmontables répugnances? Pas le moins du monde. Je me rends parfaitement compte que, dans l'état actuel de l'Europe, avec le grand syndicat des trois Empereurs, en face de l'enchevêtrement des intérêts français et anglais dans toutes les parties du monde, l'Angleterre est peut-être de toutes les nations celle avec laquelle nous pouvons le plus facilement et le plus utilement marcher d'accord. Mais je voudrais que cette alliance fût l'union de deux égoïsmes nationaux, et non d'un égoïsme calculateur et d'un désintéressement imprudent. Je voudrais, en un mot, que la France, si jamais les événements la condamnent à tirer encore les marrons du feu pour l'Angleterre, s'habituât à en manger la moitié, et ne restât pas éternellement vouée au régime des épluchures et des coquilles dont elle a fait, en Chine comme ailleurs, une si énorme et si peu profitable consommation.

Et après avoir demandé au lecteur pardon pour cette digression philosophique, je reviens à la vie à la fois pittoresque et active que nous menions à Shanghaï.

CHAPITRE VII

CAPORAL INTERPRÈTE!

Nos bureaux bombardés. — Les rebelles. — Patriotisme. — Je suis nommé caporal. — Une bouée. — Mon professeur de chinois. — Je deviens interprète. — Pièces diplomatiques.

Un beau jour, nous étions tous bien tranquilles, qui à dicter, qui à écrire, qui à dresser des états, qui à mettre au net des ordres, lorsque, sans crier gare, un obus entra dans la maison de M. Schmidt, traversa un mur, et s'enfonça avec un bruit épouvantable dans un amoncellement de ballots de soierie destinés à l'Europe. Le métier militaire comporte l'habitude de recevoir sans sourciller des obus, mais sur le champ de bataille seulement, et un peu d'émoi est permis lorsqu'ils entrent dans les bureaux en visiteurs malhonnêtes. Nous sursautâmes donc, et d'ailleurs, l'explication du phénomène ne fut pas longue à trouver. C'était un navire américain qui venait de mouiller en rade devant la concession française. Heureux, apparemment, d'avoir terminé son voyage et d'être arrivé à bon port, il saluait avec politesse tous les pavillons européens qui

flottaient sur la rade, et tirait en leur honneur ses deux bordées, celle de bâbord et celle de tribord. Mais l'équipage avait oublié de décharger ses canons, et envoyait une trentaine de boulets dans tous les sens. Deux d'entre eux firent un ravage effroyable au milieu d'une flottille d'un millier de jonques serrées les unes contre les autres dans le port chinois. Un troisième alla s'enfoncer dans les remparts de la ville, le quatrième vint nous trouver comme je l'ai dit. Enfin le dernier dont nous ayons eu des nouvelles pénétra chez un compatriote de l'équipage négligent, un Américain qui tenait dans la ville une boutique assez semblable à nos bazars à vingt-neuf sous, et éparpilla dans tous les sens brosses, tire-boutons, savons roses et marbrés, flacons de parfumerie, jouets d'enfants, faïences et papeterie. Cette salve a dû revenir fort cher à l'administration des États-Unis.

J'ai déjà dit qu'entre Shanghaï et le nord de la Chine, où devaient débarquer les troupes s'il y avait lieu de marcher sur Pékin, on avait décidé qu'il faudrait rechercher un point de concentration pour l'armée, qui devait s'y refaire de sa traversée, y compléter ses derniers préparatifs. Ce point devait être pour le corps expéditionnaire quelque chose d'analogue à ce qu'est pour le touriste l'hôtel où il descend après une longue course en chemin de fer, où il se nettoie, se nourrit et se repose, avant de commencer l'exploration projetée. Les Anglais avaient proposé l'île Chusan, avec l'arrière-pensée de la garder après qu'elle aurait servi de quartier général et de caser-

nement. L'amiral Protet alla y faire une reconnaissance. Le rapport qu'il transmit parut des plus favorables. La population en était calme et pacifique; perpétuellement exposée aux incursions des pirates, elle voyait avec reconnaissance s'établir au milieu d'elle des Européens qui la protégeaient.

Mais l'île Chusan avait un désavantage. Elle aurait mis en contact les deux armées, et le général commençait trop à se rendre compte des allures envahissantes des Anglais pour ne pas désirer qu'on restât chacun chez soi, jusqu'au moment où le canon couvrirait de sa voix puissante toutes les menées, toutes les récriminations, et ferait taire toutes les jalousies. Les Anglais voulaient établir aux yeux de la Chine leur supériorité, leur prépondérance et leur direction. Le général désirait s'y soustraire : il chargea donc l'amiral Protet d'une nouvelle mission, — aller reconnaître la presqu'île de Tché-fou, et savoir si elle offrait des facilités d'accès, des conditions de salubrité et des ressources suffisantes pour la concentration du corps français.

C'est pendant ces allées et venues que nous entendîmes parler d'une excursion nouvelle des rebelles, des fameux rebelles, des Taïping, qui devaient saccager et brûler une partie de Shanghaï plus tard, lorsque nous serions dans le Nord, et dont le châtiment devait être le dernier acte, comme l'épilogue de l'expédition de Chine. Cette masse d'hommes sans aveu, pirates, bandits, paysans ruinés par la guerre, soldats licenciés, déserteurs américains et anglais, commençaient à remuer.

On sait que cette écume du grand Empire du Milieu, que le brave Gordon, le martyr de Khartoum, allait plus tard combattre à outrance, mit la dynastie chinoise à deux doigts de sa perte.

Les avant-gardes des rebelles étaient signalées. Ils venaient de s'emparer de Hang-Tchéou, ville fort importante qui fournit au commerce européen des soieries en quantité. De là ils pouvaient, après avoir pris Nim-Poo, qui était sur leur passage, arriver à Shanghaï dont les richesses étaient un appât attirant pour eux.

La ville était dans un émoi extraordinaire; pour se rendre compte de la confusion qui y régnait, il faut avoir assisté aux débuts d'une inondation. Plus tard, j'ai vu quelque chose d'analogue : la population de la banlieue de Paris fuyant devant les Prussiens.

Les habitants, qui savaient du reste de quel bois se chauffaient les Taïping, craignant de voir se renouveler les assassinats, viols et incendies de 1859, venaient en masse se réfugier sur les concessions européennes, et invoquer la protection de ces mêmes hommes qui arrivaient en Chine afin de combattre leur Empereur.

Le Wam-Poo était couvert de jonques emportant au loin des familles munies de provisions de bouche et de leurs meubles les plus précieux.

Le préfet chinois, ou gouverneur de la ville, le Taotaï, pour lui donner son titre, était, comme on peut le penser, excessivement inquiet. Les ministres de France et d'Angleterre, d'accord avec le général de Montauban, lui offrirent des secours pour le cas où les

rebelles approcheraient. Le Tao-taï remercia et refusa pour le moment, se réservant toutefois de recourir à notre bonne volonté et à nos baïonnettes, si la situation devenait intenable. Et de fait, il y dut recourir plus tard. Puis, en bon administrateur, il adressa à la population une proclamation dans ce sens. « Ne craignez rien, disait-il; si les rebelles arrivent jusqu'ici, ils y trouveront les guerriers européens qui les tueront. » Le calme et la quiétude rentrèrent immédiatement dans les esprits.

Curieux pays, que celui où de pareilles relations s'établissent et où l'on voit deux ennemis qui s'unissent, pour en combattre un troisième.

Je dis curieux pays, pour me conformer à l'usage et sans savoir au juste pourquoi. Car je me demande si, il y a quelque quinze ans, lorsque la France connut, elle aussi, des Taïping, c'est-à-dire lorsque la Commune s'installa dans la capitale; — je me demande si, dans le cas où M. Thiers n'aurait pas pu reconstituer à temps l'armée française pour reprendre Paris, je me demande...

Vous savez tous ce que je me demande, et je suis bien heureux de n'être pas forcé de me répondre.

J'aime mieux penser et constater avec je ne sais plus quel philosophe, que le patriotisme d'un pays est généralement en raison inverse de l'étendue de son territoire.

Il ne faudrait pas, d'ailleurs, que les menées des Anglais et celles des Taïping me fissent oublier que j'ai à faire part au lecteur d'un grand mouvement qui

s'accomplit à ce moment dans ma carrière militaire. Je fus nommé caporal!

Le général écrivait dans son bureau en face de deux fenêtres par lesquelles il pouvait, en levant les yeux, découvrir le superbe panorama de la rade. J'avais ma petite table à écrire non loin de la sienne, un peu en arrière. Moi, je ne voyais pas la rade. Il faut respecter les distances. Nous restions là toute la journée à peu près. Quand un visiteur arrivait, je faisais mine de me lever, et, chaque fois, le général me fixait d'un signe de la main sur ma chaise. Au reste, il ne pouvait pas avoir de bien grands secrets pour moi, qui portais, seul avec son fils, la clé de son registre secret, et qui connaissais tous les projets, sans avoir jamais eu pour cela l'idée de jouer à la Bourse, laquelle d'ailleurs était un peu loin de Shanghaï.

— Mon enfant, me dit ce jour-là le général, nous avons du monde à déjeuner. Vous donnerez des ordres en conséquence. Nous aurons le colonel Pouget et six officiers du 101e de ligne.

— Tiens, répondis-je, c'est mon colonel.

— Comment, votre colonel?

— Mais oui, mon général, je fais partie du 101e.

— Quel grade avez-vous donc?

J'avouai avec une joyeuse confusion que j'étais simple soldat.

— Ah! diable, dit le général, ce n'est pas brillant. Combien avez-vous de service?

— Un an, mon général.

— Vous devriez être caporal depuis longtemps, alors?

C'était absolument mon avis, et je lui racontai comment sa lettre était venue entraver ma nomination au dépôt des hussards.

Après déjeuner, le général, qui causait avec le colonel Pouget dans l'embrasure d'une fenêtre, me fit signe de m'approcher.

— Remerciez votre colonel, me dit-il. Il vient de vous nommer caporal.

Je remerciai en effet, et je me retirai à la fois fier et humilié. Fier de mon nouveau grade, et humilié d'avoir été traité sur un pied de familiarité intime par mes chefs directs, qui ne se doutaient pas, en causant avec moi pendant le repas, qu'ils déjeunaient avec un futur caporal.

De fait, après un an de service, dont cinq mois de campagne, je pouvais dire que je ne devais rien à la faveur.

Le caporal, du reste, quelques jours plus tard, allait, sans monter en grade, être promu à des fonctions plus importantes que celles qu'il occupait, quitter les écritures, et ajouter à son titre de secrétaire celui d'interprète.

Un jour que le général était allé flâner à travers la ville, il avait découvert une sorte de bouée en bois laqué noir et parsemé de nombreux dragons dorés. Il l'avait achetée.

Un des traits du caractère du général était la spontanéité dans la confiance, dans la bonté et dans la gaîté. Pour un rien, il avait des joies d'enfant et des entraînements de collégien. Il était ravi, enchanté de

son acquisition, en parlait à tout venant, et nous la décrivit quatre ou cinq fois pendant le déjeuner. En sortant de table, nous pûmes contempler enfin cet objet étonnant que le marchand venait d'apporter. Le général était anxieux, impatient de savoir à quoi il pouvait bien servir, quelle circonstance de la vie chinoise il représentait.

Personne ne pouvait le renseigner parmi nous, et il aurait fallu un lettré chinois parlant français, pour traduire le sens de quelques petits caractères tracés près du plus volumineux des dragons.

Si le général l'eût osé, il aurait fait mander le comte Klekowski, qui était premier secrétaire de l'ambassade de France, après avoir été premier drogman, et qui était à même de lever toutes les incertitudes. Mais, réellement, cela ne valait pas la peine de déranger de but en blanc un si important personnage qu'un premier secrétaire.

D'autant plus que (détail qui n'étonnera aucun de ceux qui connaissent l'admirable administration que l'Europe, etc.) le représentant de la France et son personnel habitaient fort loin de la concession française, au milieu des Américains.

Ici une parenthèse. Pour toute son armée le général de Montauban n'avait que deux interprètes, l'abbé Duluc qui fut pris, martyrisé et tué par les Chinois, et un tout jeune homme, M. Lemaire, qui, en sa qualité d'interprète civil, n'allait pas au feu. A côté de nous, les officiers anglais étaient entourés de nombreux traducteurs, dont le moins habile était presque autant

payé qu'un maréchal de France. Sachons rendre justice aux gens, reconnaître chez les autres les qualités pratiques qui nous manquent, et nous incliner devant une nation qui sait payer et récompenser ceux qui la servent.

La légation de France était mieux montée cependant que l'état-major, puisqu'elle possédait le comte Klekowski, qui, à lui seul, valait dix interprètes, et M. de Méritens.

Il résultait de cette situation que le général avait souvent recours à l'obligeance désintéressée d'un interprète anglais qui demeurait tout près de Limi-Hong, de l'autre côté de Yan-Kin-Pan.

On lui expédia en toute diligence un boy chargé de le ramener. Le général jouait de malheur. L'interprète n'était pas chez lui, et la curiosité, l'impatience de notre chef croissaient en raison des difficultés qu'il rencontrait à satisfaire son caprice. Je lui dis alors que, s'il voulait attendre quelques instants, il aurait toutes les explications désirables. Il passa au billard, et avant qu'il eût bu son café, un domestique introduisait un vieux mandarin à bouton de cristal. Le bouton de cristal est l'insigne d'un grade équivalent à peu près à celui de docteur ès lettres chez nous.

C'était mon professeur de chinois, un bon lettré, un brave père de famille appartenant à la religion catholique. La religion catholique est le grand lien, dans ce pays-là, entre étranger et indigène. Le mandarin à bouton de cristal me donnait tous les jours deux leçons de chinois depuis mon arrivée à Shang-

haï. Il ne savait pas un mot de français. Aussi nos premières séances furent-elles des plus bizarres. Je lui montrais un objet. Il me disait le nom de cet objet. J'écrivais la prononciation, à côté il écrivait le caractère chinois, et nous passions à un autre.

On comprend ce qu'il fallait de patience, de travail et de bonne volonté mutuelle, avant d'arriver à demander et à obtenir des explications d'un ordre abstrait.

Je commençais pourtant à baragouiner assez proprement. J'aurais éprouvé bien des difficultés, il est vrai, à soutenir une conversation avec le premier Chinois venu. Mais avec mon lettré cela allait tout seul, et comme il connaissait à fond le vocabulaire dont je pouvais disposer, puisqu'il me l'avait appris, nous nous comprenions à demi-mot.

Comme dans les phrases du nègre qui essaie de parler français, on peut constater dans la langue chinoise une absence à peu près totale de ce que les grammairiens appellent « des signes de rapport ». Il n'y a, pour ainsi dire, pas de syntaxe. Il en résulte qu'il faut un effort de mémoire continuel pour combler, par la pensée, les lacunes de la parole, et c'est cette tension constante de l'esprit en lutte avec la langue qui a donné au Chinois cette finesse et cette habitude quasi divinatoire qui en font le plus habile de tous les diplomates.

Guillaume de Humboldt a eu raison de dire, en parlant de ce peuple, page 339 de son *Essai sur la langue kavi :* « Je ne crains pas de paraître amateur de paradoxe en

disant que c'est cette absence de grammaire qui augmente la sagacité de la nation. »

En effet, où il n'y a pas de règle, il faut raisonner chaque cas ; où il n'y a pas de genre, il faut connaître toutes les espèces.

Mon professeur était à mon égard doublement sagace, car il me comprenait à merveille. Lorsque le général m'entendit causer avec lui tout amicalement, sans effort apparent, et d'une façon suivie, sa stupéfaction fut extrême.

Mon professeur avait arboré des lunettes aussi grandes que des disques de chemin de fer, et il maniait la bouée avec cette maladresse qui est assez générale chez tous les lettrés du monde, mais qu'exagèrent encore, chez le lettré chinois, ses mains gênées et paralysées par des ongles d'une longueur démesurée. Le général suivait tous ses mouvements embarrassés, prêt à recevoir dans ses bras sa précieuse bouée, qui paraissait tout le temps sur le point de tomber par terre.

C'est que c'était bien une bouée. Elle avait été faite, ainsi que l'indiquait l'inscription en caractères chinois, pour le palais impérial, et elle avait servi à apprendre à nager aux petits princes et aux petites princesses nés des amours du Fils du Ciel.

Nous remerciâmes le mandarin, qui se retira modestement après de nombreuses salutations, c'est-à-dire après avoir répété à maintes reprises, en secouant ses deux mains jointes sur sa poitrine, le classique *Tchin-Tchin,* qui correspond au *salam alik* des Arabes et au *bonjour* des Français.

Quand il fut parti, le général m'arrêta au moment où je retournais au bureau pour me dire :

— Mon cher enfant, vous venez de me surprendre. Il faut, dès aujourd'hui, sans abandonner vos transcriptions de lettres ministérielles, vous adonner entièrement à l'étude du chinois. Il me sera très utile d'avoir toujours sous la main un interprète en qui j'aie toute confiance. C'est parfait, et je vous félicite. J'espère bien vous témoigner autrement ma satisfaction.

Il me fallut expliquer alors qu'à quinze ans j'étais allé faire un tour au Brésil, que là, j'avais cultivé la connaissance d'un mandarin chargé d'exporter et d'accompagner des coolies, qu'il m'avait appris quatre mots de chinois; que plus tard M. Stanislas Julien, le grand sinologue français, m'avait donné quelques bons conseils; qu'au lendemain de mon arrivée à Shanghaï, je m'étais procuré le lettré qu'il venait de voir, que M. Schmidt avait bien voulu me prêter quelques livres, et qu'en prenant sur mon sommeil et mes loisirs réglementaires six heures de travail par jour, j'étais arrivé à parler comme il avait pu l'entendre.

Je dois ajouter, pour ne plus revenir sur ce sujet, que je continuai mes études à Shanghaï, et que j'eus l'honneur de servir journellement, pendant toute la campagne, d'interprète au général en chef.

On me permettra à ce propos de reproduire ici le document officiel suivant :

Quartier général à Lyon, le 27 septembre 1867.

4e Corps d'armée
CABINET
du
COMMANDANT GÉNÉRAL
N°

Le général de division, sénateur, commandant le 4e corps d'armée, certifie que M. Maurice d'Hérisson a fait sous ses ordres, comme sous-officier, la campagne de Chine de 1859 à 1861.

Pendant cette expédition, M. d'Hérisson, attaché au quartier général, a rendu de bons services par la facilité avec laquelle il a appris la langue chinoise, au point de pouvoir servir très utilement d'interprète au général en chef.

M. d'Hérisson a tenu, pendant toute l'expédition de Chine, une conduite irréprochable, et *les services réels* qu'il a rendus avaient fait désirer au général en chef qu'ils fussent récompensés par la croix de la Légion d'honneur.

Le ministre de la guerre de cette époque a converti la demande du général en une concession de la médaille militaire.

Le général de division, sénateur,
CH. DE MONTAUBAN, COMTE DE PALIKAO.

Pendant que nous travaillions, messieurs les diplomates terminaient sans se presser la conversation qu'ils poursuivaient depuis plus d'un an avec Sa Majesté Céleste. Au mois d'avril, les généraux en chef avaient reçu la réponse du cabinet de Pé-Kin à l'ultimatum envoyé par le gouvernement français. Ce document n'était pas conçu, selon les usages établis, en forme de rescrit impérial. Il consistait tout simplement en une communication adressée au vice-roi de la pro-

vince, de sorte qu'il était à la fois officiel et officieux, pour parler le langage des chanceliers. Le voici.

Pé-Kin, fin mars 1860.

Le grand conseil a reçu hier la dépêche de Votre Excellence, transmettant une lettre officielle de Bourboulon, envoyé français, qui ayant été, à ce qu'il dit, empêché par les autorités chinoises de se rendre à la capitale, lorsque dans l'intention d'échanger les ratifications du traité, il fut arrivé à l'embouchure du Pé-Ho dans le courant de la cinquième lune de l'année dernière, demande le remboursement des frais de la guerre et une indemnité pour l'attaque dont un de ses navires aurait été l'objet.

Le grand conseil trouve que ce n'est pas la Chine qui s'est montrée déloyale en cette occasion, car ce sont les Anglais qui, au mépris des ordres que nous avions le droit de leur donner, vinrent, avec une armée à l'entrée du fleuve, de Tien-Tsin, pour y détruire les obstacles préparés pour sa défense. Les Français et les Américains ne se sont pas joints à eux; aussi les autorités du port se sont-elles empressées d'envoyer auprès d'eux demander des informations et enjoindre à leurs navires de prendre la route de Pé-Tang pour se rendre à la capitale. Mais comme le navire français était déjà parti, ce furent les Américains seul qui vinrent de Pé-Tang échanger leur traité. La raison en était que les Français avaient négligé de nous notifier officiellement qu'ils étaient arrivés à la suite des Américains. D'ailleurs, après le départ des Français, Votre Excellence leur a fait savoir par une dépêche adressée à Shanghaï, que, puisqu'ils ne s'étaient pas joints à l'attaque, ils pouvaient échanger leur traité, pourvu qu'ils en exprimassent le désir et se rendissent, à l'instar des Américains, à Pé-Tang. Les archives en font foi.

Quant au paragraphe concernant le paiement des dommages-intérêts pour l'attaque et la destruction d'un navire,

ainsi que d'une indemnité pour les frais de la guerre, puisque les Français n'ont pas aidé les Anglais dans leurs hostilités contre les Chinois, comment aurions-nous pu attaquer ou détruire leurs navires? Et si on parle de dommages et intérêts ou d'indemnités de guerre, la Chine a dépensé assurément, pendant ces dernières années, millions sur millions en vue de la guerre, et s'il s'agissait de remboursements réciproques, ce qu'on pourrait réclamer de la Chine n'atteindrait certes pas la moitié de ce qui lui serait dû à elle.

D'ailleurs, la France ayant sollicité l'année dernière, avec instance, l'assimilation, pour le paiement des droits à Tai-Ouang et autres ports de son commerce, à celui des Américains, le grand Empereur, toujours plein de compassion pour les étrangers, ne les traitant qu'avec une libérale humanité, et n'ayant que de la sollicitude pour le commerce, n'a pas voulu tenir compte de ce que le traité français n'avait pas été échangé, et a daigné étendre aux Français les avantages concédés aux Américains. N'était-ce pas les traiter avec générosité? Et voici que les Français, au lieu d'en être reconnaissants, parlent au contraire d'excuses, attaques, dommages et intérêts et indemnité de guerre : s'avisant encore dans leurs dépêches d'indiquer le dernier terme des délais à cet effet, toutes choses assurément aussi extravagantes qu'inouïes et déraisonnables.

Pour ce qui regarde le paragraphe relatif à la résidence permanente à Pé-Kin, le conseil trouve que le traité français n'en dit pas un mot; car l'article 2 stipule seulement : que dans le cas où une autre puissance insérerait dans un traité qu'elle enverrait des ambassadeurs ou envoyés pour résider dans notre capitale, la France pourrait également en faire autant. Or, l'Angleterre ayant fait l'année dernière les instances les plus pressantes à ce sujet, il lui fut répondu catégoriquement par les commissaires impériaux Koué et autres que cela était impossible; les Français n'ont donc en aucune façon à s'occuper de cette affaire.

Reste leur demande d'être autorisés à venir au nord pour échanger les ratifications de leur traité.

Et il est à dire à cet égard que si les Français veulent se soumettre à ce que Votre Excellence entre en négociations avec eux à Shanghaï, au sujet de ce qui, dans le traité, doit avoir son plein et entier effet, ils pourront évidemment y être autorisés après que tout aura été convenu et qu'il n'y aura plus d'objections de part ni d'autre, n'amenant, bien entendu, avec eux, aux termes du traité, que peu de monde et pas de bâtiments de guerre. Dans ce cas, la Chine ne manquera pas de les traiter convenablement, pourvu encore qu'ils prennent la route de Pé-Tang.

Mais s'ils viennent avec des navires de guerre et s'ils se présentent devant Ta-Kou, c'est qu'ils n'auront pas l'intention sincère d'échanger les ratifications de leur traité, mais seront mus, au contraire, par de mauvais sentiments. Aussi pour éviter que cela ne donne lieu à des soupçons, à de l'inimitié et à d'autres inconvénients semblables, est-il nécessaire que Votre Excellence fasse pleinement connaître ce qui précède à l'envoyé de France.

Les ministres de France et d'Angleterre, après s'être consultés, répondirent à cette lettre impériale, où se révélait sous toutes ses formes le parfait dédain qu'inspirent les autres puissances à la Chine, tant qu'elles ne lui font pas éprouver la plus vive terreur, par le mémorandum suivant, rédigé en commun :

Les soussignés, envoyés extraordinaires, s'étant communiqué mutuellement les documents émanés du Conseil général de l'empire chinois qui leur ont été transmis officiellement par le Commissaire impérial vice-roi des Deux-Kiang, en réponse aux ultimatums de leurs gouvernements respectifs, qui ont été notifiés au cabinet de Pé-Kin le 9 du mois dernier, sont demeurés d'accord que ces réponses, par

cela même qu'elles ne contenaient rien qui pût être considéré comme une acceptation, constituaient un refus formel des demandes du gouvernement de Sa Majesté l'Empereur des Français et de celui de Sa Majesté Britannique posées dans lesdits ultimatums, outre que le ton très peu satisfaisant dans lequel elles sont conçues écartait, pour le moment, toute possibilité d'un arrangement pacifique par la voie des négociations.

Les soussignés sont convenus, en conséquence, qu'il ne leur restait, conformément à leurs instructions, qu'à remettre aux commandants en chef des forces de terre et de mer, françaises et anglaises, en Chine, le soin de concerter les mesures coercitives, qui, suivant la marche tracée par les instructions des deux gouvernements, leur paraîtrait le plus à propos pour contraindre le gouvernement chinois à observer ses engagements et à donner aux Puissances alliées les réparations que sa conduite déloyale dans les événements du mois de juin de l'année dernière a si amplement motivées.

A. DE BOURBOULON.
F. W. BRUCE.

Shanghaï, 4 avril 1860.

La situation se trouvant ainsi nettement établie, le ministre de France adressa la dépêche suivante au gouverneur des Deux-Kiang :

Shanghaï, 11 avril 1860.

Le soussigné a l'honneur d'accuser réception au gouverneur général des Deux-Kiang de la dépêche que Son Excellence a transmise tout récemment, portant la date du 5 courant, et lui communiquant la réponse faite par le cabinet de Pé-King à l'ultimatum du gouvernement impérial de France. Cette réponse n'étant pas une acceptation pure et simple dudit ultimatum, le soussigné regrette d'avoir à an-

noncer au gouverneur des Deux-Kiang qu'il la considère comme un refus catégorique, de la part du gouvernement chinois, de toute satisfaction pour une longue série de griefs dont la France a à lui demander le redressement, justifiant à l'avance toutes les mesures que le soussigné, dans la poursuite de cette juste réparation, jugera le mieux appropriées à cet effet. Il y a d'ailleurs un fait qui, à part ce refus, suffirait, à lui seul, pour rendre impossible tout arrangement pacifique du différend qui nous divise. Ce fait, c'est l'oubli constant, de la part du cabinet de Pé-Kin, des égards et de la courtoisie dus au haut représentant de l'un des plus puissants empires du monde. Le soussigné ne saurait admettre, en effet, qu'en s'adressant au premier ministre de la Chine, comme il l'a fait pour lui transmettre l'ultimatum de son gouvernement, il n'en reçoive pas une réponse directe; c'est un procédé, répété du reste déjà plusieurs fois, qui ne témoigne que de l'arrogance, et ce ton est inexplicable dans la position respective où se trouvent la France et la Chine. Le soussigné s'empresse d'en informer le gouverneur général des Deux-Kiang, et le prie de vouloir bien porter ce qui précède à la connaissance du cabinet de Pé-Kin.

A. DE BOURBOULON.

D'après les termes de ses instructions, M. de Bourboulon fit alors savoir au général de Montauban, par une lettre en date du 16 avril, que, par suite de la réponse négative du cabinet de Pé-Kin aux demandes adressées par la France, il ne restait plus qu'à faire appel à l'action militaire, et qu'il remettait tous ses pouvoirs entre les mains du commandant en chef. Le ministre d'Angleterre adressait une communication analogue à l'amiral Hope et au général Grant.

CHAPITRE VIII

VIE CHINOISE

Opérations préliminaires. — Chusan. — Le désastre de l'*Isère*. — L'opium. — Un mariage chinois. — A travers les cercueils. — Une veuve fidèle.

Donc, à ce moment-là tout était très net et très clair. Les diplomates se retiraient. C'était aux militaires à entrer en ligne, et à obtenir par la force ce que la persuasion n'avait pu réaliser.

Les deux généraux en chef étaient les maîtres absolus.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, on ne parlait encore ni du baron Gros ni de lord Elgin. Vous allez les voir tout à l'heure entrer en scène.

L'Angleterre n'était peut-être pas très satisfaite de la tournure que prenaient les choses. Elle eût trouvé plus avantageux de traiter avec la Chine après une imposante démonstration militaire comme celle qui avait amené ses troupes et les nôtres sur les côtes de Chine, nous laissant nous dépêtrer à notre aise et payer nos frais de déplacement.

Il y avait aussi la question des rebelles qui influait sur sa politique. Ces rebelles pouvaient être très utiles. Une fois les Français partis, on pouvait ou les exterminer avec l'aide des contingents chinois et se faire payer très cher le service rendu à la dynastie, ou les laisser aller, sinon les soutenir, leur permettre de renverser la dynastie, et placer, grâce à eux, sur le trône de l'Empire du Milieu, un homme de paille du gouvernement britannique.

Au lieu de cela on se trouvait en face d'un général qui n'avait pas froid aux yeux, comme nous disons, et qui prétendait ne laisser à personne la première place au feu. On se trouvait aussi en face d'un corps superbe, quoique peu nombreux, composés de « lapins » à culottes rouges, qui, n'ayant pas la moindre caisse d'opium à écouler et ne sachant même pas ce que c'était qu'un traité de commerce, allaient « taper » comme des sourds sur la gent porte-queue dans laquelle l'Angleterre voyait à la fois des ennemis et des clients passés et futurs, surtout des clients.

Ce général et cette troupe avaient besoin d'être muselés et entravés. Ils auraient mordu trop fort et marché trop vite.

Voilà pourquoi on travailla de Londres sur Paris. Voilà pourquoi on commença à mettre l'émoi, la zizanie du moins, l'embarras parmi nous, en rendant la marine indépendante de l'armée, au grand plaisir de nos marins d'ailleurs, qui aiment bien n'avoir affaire qu'à eux-mêmes, et qui sont aussi impatients du joug d'un général de terre, que nos troupes de

terre sont impatientes du joug d'un général de mer. Vieux défaut de race. Vieux levain d'indépendance gauloise qui fermente au cœur des meilleurs et des plus soumis d'entre nous.

C'était absurde. Le général s'inclina. Son amour-propre souffrit. Son amour de la besogne propre souffrit aussi. Mais il y avait dans ce cœur de vieux soldat deux amours plus forts que l'amour-propre, — l'amour de la gloire, et surtout l'amour de la patrie. En lui enlevant la marine, on lui coupa un bras. Il n'en frappa que plus vigoureusement avec le bras qui lui restait. Alors l'Angleterre s'avisa qu'il avait une jambe de trop, et elle la lui coupa, en lui faisant retirer les pouvoirs diplomatiques au profit du baron Gros, c'est-à-dire au profit de lord Elgin, puisque les deux ambassadeurs ne faisaient qu'un. Le général n'en marcha que plus vite sur la jambe qui lui restait.

Les contemporains injustes n'ont pas salué, comme ils méritaient de l'être, les prodiges accomplis par ce chef ainsi mutilé. Il est temps que l'histoire lui restitue sa gloire.

Mais, je le répète, ce n'est pas tout de suite, c'est dans quelques jours seulement que nous verrons aboutir l'effort anglais sur le cabinet français, et arriver les diplomates qui prendront en réalité la direction supérieure des opérations militaires.

Pour le moment, les généraux sont maîtres du terrain et commencent à manœuvrer.

L'occupation de Chusan a été décidée. Le contre-amiral Page est allé prendre à Canton deux cents

hommes de la garnison placés sous ses ordres, et le 20 avril il mouille en rade de King-Tou. Les amiraux anglais et français ont décidé que l'expédition fera route le lendemain pour Chusan.

C'est d'ailleurs une simple promenade militaire.

On part, la petite escadre française tient la tête. Les navires défilent un à un devant les forts qui défendent la rade de Tching-Haï, la capitale de Chusan. On n'a pas tiré un coup de canon. On débarque sans coup férir, et le lieutenant-colonel Martin des Pallières est chargé du commandement supérieur des troupes françaises établies dans l'île.

Expédition insignifiante, mais quelle bonne et brave population ! Elle fut respectueuse, soumise, affectueuse pendant toute la durée de l'occupation; et lorsque, après la guerre, les Français quittèrent la place, elle vint, conduite par ses notables, jusqu'au port d'embarquement exprimer son chagrin et ses regrets.

Ce qui est vraiment typique, ce qui peut donner une mesure exacte du patriotisme ou plutôt de l'absence de patriotisme en Chine, ce qui surprit le général au point qu'après en avoir instruit le ministre, il revint souvent sur le même sujet dans nos conversations, c'est que, lorsque la population de Nim-Po apprit que les troupes alliées avaient pris possession de l'île de Chusan, elle envoya immédiatement des délégués auprès des généraux européens pour se plaindre que Nim-Po n'eût pas été choisie de préférence.

Seulement Chusan ne suffisait point comme lieu de concentration, et, tout en conservant ce point

comme soutien de notre base d'opération, le général de Montauban, qui d'ailleurs n'était point fâché d'être un peu seul et de n'avoir pas d'Anglais sur ses talons, décida que les troupes qui arrivaient journellement sur les transports, seraient versées et établies dans la presqu'île de Ché-Fou, choisie comme poste intermédiaire entre Shanghaï et le Nord, et reconnue apte à cette opération par l'amiral Protet.

De leur côté les Anglais s'établirent dans des conditions analogues à Ta-Lien-Houan, à peu de distance de Ché-Fou.

C'est au milieu de ces mouvements préparatoires sur Chusan et Ché-Fou que vint nous surprendre et nous attrister la nouvelle du désastre de l'*Isère*. Ce transport était chargé des harnachements militaires, des souliers, des vêtements de rechange. On l'attendait avec la plus vive impatience.

Le colonel Schmitz était à Hong-Kong en visite à bord du navire de l'amiral Hope, lorsqu'on vint lui dire que le bruit courait à Amoy qu'un bâtiment français était en détresse, mais on n'avait pas de détails. Il partit immédiatement pour Amoy sur un petit vapeur, trouva l'*Isère* l'avant en l'air et l'arrière coulé. En consultant son calepin, qui ne le quittait jamais, il vit que l'*Isère* contenait tous les harnachements d'artillerie. Alors, aidé par le second du bord, il fit arracher, une à une, les bricoles, les brides, tous les harnais, qui étaient noyés à fond de cale. Ils établirent de grandes bassines d'huile chaude dans lesquelles on trempait les cuirs, et Schmitz ramena tout, pêle-

mêle, à Shanghaï où l'artillerie reconstitua le matériel pièce à pièce.

Les artilleurs à qui l'on transmit le contenu des 88 caisses de harnais, firent sécher tout ce cuir, le graissèrent, l'astiquèrent, le réparèrent, et il sortit de leurs mains industrieuses plus solide que neuf, fortifié par un bon bain de mer.

Montauban fut tout surpris de l'événement dont il n'avait pas connaissance, et apprit le sauvetage en même temps que le sinistre.

En effet, l'armée du général de Montauban ne comptait que 6,790 combattants. Il fallait vaincre, vaincre tout de suite, vaincre rapidement, en frappant un grand coup qui impressionnât la Chine et fît perdre la tête à son gouvernement. Si l'on donnait à ce gouvernement le temps de se reconnaître et à ces troupes éparses le temps de se concentrer, en dépit de leur infériorité militaire, c'en était fait de notre armée et de l'armée anglaise. Elles eussent été étouffées, anéanties, broyées sous les pieds de ces multitudes rassemblées. Il fallait donc commencer les hostilités dès que le climat le permettrait, c'est-à-dire vers la fin de juillet. Or sans canons, pas d'expédition possible, et sans harnais pas de canon.

Heureusement Schmitz était là ; il déploya une énergie admirable, une activité sans pareille, et grâce à lui, ce qui pouvait être un désastre ne fut qu'un simple ccident vivement réparé, et nous continuâmes tous à travailler comme des forcenés pour être prêts en temps utile.

Pourtant la vie que nous menions au quartier général, soumis à toutes les obligations du service et accomplissant aussi régulièrement les mille devoirs du petit train-train militaire quotidien, que si nous avions eu le Champ-de-Mars sous nos fenêtres et le dôme des Invalides derrière nous, ne nous prenait pas tout notre temps, et, dans l'intervalle qui séparait l'une de l'autre les arrivées du courrier d'Europe nous pouvions flâner un peu.

Je m'étais lié avec un petit mandarin, parent éloigné de mon vieux professeur de chinois, qui habitait la ville chinoise. Le pauvre homme était fumeur d'opium, et l'abus de cette drogue avait déjà produit chez lui les premiers symptômes de la phtisie. Quand il n'était pas absorbé par son vice, ou secoué par sa petite toux sèche, c'était un assez bon diable, jovial et prêt à rendre service. J'allais le voir au moins trois fois par semaine. Il me servait en quelque sorte de répétiteur et m'initiait aux pratiques de la vie chinoise. La première de ces pratiques qu'il ait essayé de m'inculquer fut naturellement son opium ; je me montrai docile et je fumai quelques pipes. Mais je manquai de persistance, et après m'être procuré quelques nausées et de forts maux de tête, j'abandonnai la partie. Il en est de l'opium comme du tabac et un peu comme de tout le reste : les commencements sont durs; pour arriver au bien-être, il faut commencer par souffrir. Je ne m'entêtai point, et je crois même que j'ai prolongé un peu l'existence de mon Chinois, car toutes les fois que j'arrivais et que je le trouvais en tête à

tête avec sa pipette et environné de nuages acres comme un volcan mal éteint, je le bousculais, je l'arrachais à ses rêves stupéfiants, de gré ou de force je l'entraînais à travers la ville, m'initiant, grâce à lui, à toutes les roueries du commerce chinois, et pénétrant tous ces petits mystères de la vie intime que les Européens n'ont généralement pas le temps d'étudier ni même de soupçonner.

J'ai assisté, avec lui, à toutes sortes de cérémonies de famille, où les joies et les douleurs étaient mesurées d'avance par les rites chinois, et par des coutumes archi-séculaires. J'ai même figuré dans un cortège nuptial, j'ai fait partie de la noce de sa propre nièce, Mlle Cho-San, c'est-à-dire Mlle « troisième née ». Les filles en Chine n'ont dans les familles qu'un numéro d'ordre. Seulement elles se rattrapent sur les surnoms. Et la jeune mariée répondait à l'appellation de Tien-Roua, *Fleur du ciel*, tout simplement.

Elle avait seize ans. C'était une élégante, une véritable petite gommeuse; ses pieds n'avaient pas dix centimètres de long. En revanche, deux ongles de sa main gauche étaient certainement plus allongés que ses pieds, et pour ne pas les casser, elle les tenait continuellement enfermés dans de petits étuis d'argent. Les lettrés qui cultivent également leurs ongles et qui ne sont pas assez riches pour s'offrir l'étui d'argent, le remplacent par un morceau de bambou.

Il va sans dire que ces habitudes déroutent un peu les Européens qui seraient tentés d'exprimer leur sympathie aux jeunes personnes chinoises d'après la

mimique traditionnelle. Le jeu du pied sous la table ne serait pas apprécié, car la moindre pression sur la petite mule de satin ferait jeter un cri de douleur à la belle. Quant à la main furtivement et nerveusement serrée, il faut encore y renoncer, vous lui broieriez les ongles.

Mlle Tien-Roua n'était pas jolie, jolie; mais elle avait une certaine grâce et beaucoup de charme. Elle était *simpatica,* comme disent les Italiens. Si elle n'avait pas eu la manie d'embellir la nature, elle aurait eu un assez joli teint, malgré ces teintes de cire assez communes chez les Chinoises, et provenant probablement du supplice perpétuel des petits pieds. Mais sa peau aurait rendu des points à celle d'une diva d'opérette, car depuis l'âge de huit ans, ainsi que toutes ses compagnes, elle s'enduisait consciencieusement de blanc et de rouge.

Son oncle m'apprit que, dans son enfance, elle avait été couronnée pour son adresse au jeu du volant. Toutes les gamines chinoises se livrent avec passion à ce jeu du volant. Seulement elles n'ont pas de raquette, et c'est sur leur petit pied qu'elles reçoivent le léger bouchon garni de plumes, qui voltige comme un papillon dans un frou-frou soyeux au milieu des éclairs du satin. C'est à la fois gracieux, comique et un peu attristant, que de voir ces bambines courir ainsi sur leurs pieds de chèvre pour empêcher le volant de toucher terre.

Mlle Tien-Roua épousait un entrepositaire de sel; son futur était riche. Ce dernier détail n'était point

sans importance pour elle, car, en Chine, comme en Angleterre du reste, les femmes ne reçoivent pas de dot.

Le jour du mariage, je me rendis de bonne heure chez mon ami Kien-Yen et nous arrivâmes dans la maison de la mariée au moment où sortait des appartements du rez-de-chaussée un palanquin chargé de dorures et de dragons, hermétiquement fermé et tout à fait impénétrable. Quatre porteurs s'en emparèrent; tous les invités groupés dans la cour se formèrent en cortège.

Deux bourreaux, — en Chine on met les bourreaux à toutes les sauces, il n'y a pas de bonne fête sans eux, — deux bourreaux, vêtus de rouge et coiffés du traditionnel chapeau pointu, ouvraient la marche. Derrière eux, s'avançaient des joueurs d'instruments, une petite fanfare locale, puis les domestiques de la maison et les futures servantes de la jeune femme. Celles qui avaient veillé sur son enfance entouraient le palanquin et portaient ce que nous appellerions chez nous la corbeille, c'est-à-dire les présents offerts à la mariée.

Après les domestiques, la famille. L'un des parents, le plus considérable, tenait à la main la clef du palanquin. C'était lui qui, d'après les rites, était garant, vis-à-vis de la famille du mari, de la virginité de la fiancée. C'était lui qui devait remettre solennellement la clef symbolique à l'heureux époux.

Il s'acquitta gravement de cette fonction lorsqu'on fut arrivé à la maison du futur, qui attendait, entouré de sa famille. L'époux donna un tour de clef, tira sa

femme du palanquin et la présenta à ses parents, en se prosternant avec elle devant eux. Puis ils mangèrent quelques fruits, burent l'un après l'autre à une même coupe dans laquelle le vin nuptial avait été versé... Ils étaient mariés.

Selon l'usage il y eut un très beau et très long repas. Les Chinois mettent leur amour-propre à ne reculer devant aucune dépense en ces circonstances, et ils se ruineraient plutôt que de laisser dire aux voisins que les choses n'ont pas été bien faites. Je connais des Français qui sont de très bons Chinois sur ce chapitre. Les hommes mangent ensemble avec le marié, les femmes dînent entre elles avec la mariée. Pendant le trajet, pendant le repas, tout le temps, on tire des boîtes et on frappe à tour de bras sur des gongs; c'est un charivari épouvantable, un sabbat infernal.

Le hasard voulut que le lendemain du jour où j'avais offert mes compliments à Mlle Tien-Roua, je fusse témoin d'une autre cérémonie qui faisait une sorte de pendant funèbre au mariage. J'avais vu entrer une jeune femme en ménage, j'assistai aux préparatifs du départ d'une jeune veuve pour un monde meilleur.

Ce jour-là, j'étais allé chasser avec mon mandarin, de l'autre côté de la ville, dans une vaste plaine où foisonnaient faisans et lapins. Dans le Céleste Empire on n'enterre pas les morts comme partout ailleurs. Les familles riches conservent les leurs dans une chambre funéraire qui prend le nom pompeux de salle des ancêtres; d'autres suivent l'exemple de Confucius, qui, le premier, fit élever un tumulus sur son cercueil.

D'autres enfin, — ce sont les plus nombreux, — ne font pas tant de façons, et se débarrassent de leurs parents défunts par un procédé tout à fait sommaire. Ils apportent le cercueil dans le champ qui leur appartient ou qu'ils ont affermé, et le déposent pieusement sur la surface du sol.

La rosée, la pluie et le soleil travaillent successivement et percent bientôt à jour la boîte funèbre. Cela fait d'excellents terriers pour les lapins. Lorsqu'on chasse avec un bon chien, quand on le voit tomber en arrêt, il y a mille à parier contre un que c'est devant un cercueil. La chasse, dans ces conditions, n'est pas d'une gaieté folle, mais elle est originale. On ne s'expose pas à tirer sur ces dépouilles, car dans ce cas, les Chinois qui circulent ou travaillent dans le voisinage crient comme des brûlés. On est donc obligé d'engager son chien, comme on dit en langue cynégétique, « à bourrer la bête ».

Le lapin, avant de se décider à sortir sous le nez du chien, va et vient dans sa cachette, et l'on entend un bruit d'os remués des plus étranges. Enfin Jeannot prend son parti et déboule par une ouverture quelconque, chassant généralement devant lui une côte, un tibia, un os du crâne ou une mâchoire. Les faisans sont plus délicats, et ils choisissent de préférence le voisinage des cercueils récemment apportés. Ces bêtes ne craignent pas de se régaler de chair humaine.

Qu'on ne m'accuse pas de pousser au noir le tableau. Il est photographié. Les premières parties de chasse vous donnent un petit frisson. Puis on s'y fait.



L'homme s'habitue à tout, même à vivre dans les cimetières, et la Chine n'est pas autre chose qu'un cimetière colossal.

Donc je revenais de chasser au milieu de tous ces cercueils, lorsqu'en rentrant en ville, je croisai une procession bizarre et comme je n'en avais jamais vu.

Elle s'avançait avec lenteur, et tous ceux qui la composaient avaient une mine grave, réfléchie, lugubre. Il y avait d'abord les deux inévitables bourreaux, puis des musiciens, puis des gens habillés de toile grise grossière. On eût dit des moines, avec le capuchon qui leur couvrait la tête et le grand manteau qui cachait leurs vêtements. Le sarreau à capuchon de toile grise est usité dans les enterrements, et tous les parents des morts s'en revêtent. Jadis, chez nous, une coutume analogue existait, et ceux qui ont étudié leur vieux Paris, savent que le cimetière des Innocents était bordé de maisons où des industriels, costumiers de la Mort, louaient aux amis des défunts la livrée funèbre.

Les gens ainsi habillés portaient, qui des parasols, qui de petites pagodes, qui des cassolettes de parfums, qui des banderoles. Derrière ce premier groupe et séparé de lui par un troisième bourreau, s'avançait un autre peloton costumé de même. Ceux qui le composaient élevaient en l'air, au bout de longues perches, des figures d'animaux variés et invraisemblables. On aurait dit un enterrement. Seulement il n'y avait pas de cercueil, et à la place qu'il aurait dû occuper, apparaissait une chaise à porteurs de mandarin de haut rang, entourée

de nombreux domestiques des deux sexes et suivie d'une foule de femmes. Tout ce monde était également enseveli sous la toile grise. Dans la chaise était assise une jeune femme, bien vivante, habillée de rouge et coiffée d'une sorte de diadème bleu. Les dentelles et les broderies d'or se détachaient sur le satin rouge de sa toilette.

Kien-Yen me poussa du coude et m'engagea à regarder attentivement la jeune femme. Lorsque la chaise eut passé :

— Cette jeune femme, me dit-il, est une veuve sans enfants. Tous ses parents sont morts. Elle est seule ici-bas, et cette procession a pour but d'inviter tous ceux qui la rencontrent à venir assister à son suicide. La lune prochaine, à pareil jour, elle se pendra.

La malheureuse se pendit en effet au jour fixé, tranquillement, simplement, et assista aux préparatifs de sa pendaison avec un calme complet et une sérénité parfaite. C'était vraiment dommage.

CHAPITRE IX

EN ROUTE VERS LE NORD

Lord Elgin et le baron Gros. — Les rebelles. — Les missionnaires. — Derniers préparatifs. — En route pour Ché-Fou.

J'ai déjà dit comment les attributions du général de Montauban furent peu à peu réduites, comment on lui retira le commandement de la marine, et comment après lui avoir confié, pour l'amener à accepter une mission refusée par d'autres chefs, les pouvoirs diplomatiques, on les lui enleva.

Ce fut tout bénéfice pour l'Angleterre, car son représentant mena à peu près sans contrôle, et certainement sans contrepoids suffisant, toutes les négociations.

Homme de talent, diplomate très fin, lord Elgin arrivait en Chine muni des pleins pouvoirs de l'Angleterre. Il connaissait le Céleste Empire, l'avait habité et y était connu. Le diplomate qu'on lui adjoignit pour représenter la France avait une mission bien difficile et qui aurait exigé un homme jeune, rompu aux affaires, à la fatigue, retors et à la fois énergique. La France choisit le baron Gros.

Le baron Gros arrivait à la fin d'une carrière pleine de distinction et de services rendus à son pays. Il avait, lui aussi, habité la Chine, justement aux côtés de lord Elgin, qu'il s'était trop habitué à considérer comme un mentor et un guide. Son âge, ses infirmités, non moins que ses anciennes relations, le disposaient à jouer un rôle effacé auprès du grand seigneur à fière mine qui chevauchait à côté des généraux, et qu'il était obligé de suivre dans une chaise à porteurs.

Et puis l'esprit de ce vieux diplomate, déjà plié à subir l'ascendant de son collègue, avait été démoralisé dès le début de ce voyage qu'il n'avait accepté qu'à son corps défendant.

Avant d'arriver en Chine, le navire qui le porte fait naufrage. Les papiers diplomatiques, ses lettres de crédits, ses vêtements, ses uniformes, tous ces menus objets auxquels une personne âgée s'attache par un long usage, tout disparaît dans les flots. Lui-même est sur le point de périr. La tente qui recouvre le pont du bateau manque de devenir le linceul de tous les passagers. Il arrive en Chine dévalisé et démoralisé.

Plus tard, son premier secrétaire, le comte de Bastard, n'échappe que par miracle aux tortures et à la mort que les Chinois allaient, à la suite d'une trahison, infliger à plusieurs de nos infortunés compagnons. Il traverse tout seul une armée ennemie de 25,000 hommes dont chaque soldat n'attend qu'un signal de ses chefs pour se précipiter sur lui. Il rentre à notre quartier général. Il évite la mort, mais il n'évite pas la folie et il meurt entre les bras de l'ambassadeur.

N'y avait-il pas de quoi frapper l'esprit du vieux diplomate? D'ailleurs sa correspondance, fort instructive, porte les traces de ses troubles, et révèle ses angoisses.

Montauban eut donc pour prologue à la belle campagne qu'il allait conduire, une déception amère, et le chagrin de se voir obligé de soumettre ses démarches à un ambassadeur français qui, lui-même, soumettait les siennes à un ambassadeur anglais. Il supporta galamment ce déboire, et si quelquefois, souvent même, il lui arriva de se plaindre devant nous qui constituions en quelque sorte sa famille militaire, s'il lui arriva de déplorer les obstacles qu'on semblait accumuler à plaisir devant lui, jamais, en public, il ne se permit la moindre récrimination. Toujours il montra à la troupe un front impassible où le souci ne semblait jeter aucun nuage.

A ce moment-là j'avais vingt ans. Je ne savais rien. Je trouvais tout naturel que le général parût toujours gai, plein d'entrain et de confiance. C'est plus tard, quand j'ai appris la vie et compris les difficultés vaincues, que j'ai été frappé de la force d'âme, de l'énergie morale que cet homme avait dû déployer en ces circonstances. C'est plus tard que je l'ai admiré. A ce moment je me contentais de l'aimer.

Avant de partir pour Ché-Fou, où l'armée française devait se concentrer et où le général Jamin conduisait déjà les premières troupes, le général de Montauban dut s'occuper encore des rebelles. Déjà une première fois il avait offert son concours au préfet de Shanghaï,

et ce fonctionnaire, comprenant combien il était étrange qu'il fût forcé de recourir aux ennemis de son souverain pour sauvegarder sa ville, avait décliné ces offres, se réservant de les rappeler si besoin était. Le 26 mai, il fit demander une entrevue au général en chef afin de se concerter avec lui en vue de la défense de Shang-haï. L'audience fut accordée, et, à l'heure fixée, le Tao-Taï, laissant dans la cour de Limi-Hong une suite fort nombreuse, pénétra chez le général, accompagné d'un autre mandarin du même rang que lui. Ces fonctionnaires portaient tous deux le bouton bleu. Ils arrivèrent munis d'un plan de la ville, et indiquèrent au général les points qui leur semblaient les plus importants à protéger. Voici, du reste, en quels termes le général de Montauban rendit compte de l'entrevue au ministre de la guerre :

Ces points combinés par les Chinois comme nœuds de communication entre les rivières et la route de Shanghaï à Sou-Tchéou, indiquent de certaines idées militaires.

Le Tao-Taï Ou a la réputation d'un homme habile et énergique, ou plutôt comprend et apprécie mieux les Européens et leur supériorité, par suite de ses relations suivies avec eux. Il a la physionomie intelligente, empreinte même d'un certain caractère de douceur.

Il écrit encore, à quelques jours de là :

J'envoyai des espions, et voici la véritable position des choses :

Les rebelles forment quatre bandes distinctes, sous les ordres de deux chefs qui s'intitulent les lieutenants de Taï-Sing-Houang, le prétendu Empereur de la dynastie des Mings.

Ces quatres bannières sont noire, rouge, jaune et blanche, et chacune d'elles a son rôle à remplir:

La bannière noire est chargée de tuer;

La bannière rouge, d'incendier;

La bannière blanche, de prendre des vivres pour les quatre bannières;

La bannière jaune, de s'emparer de l'argent pour pourvoir à la solde des autres bannières.

Cette espèce d'ordre dans le pillage et dans le meurtre suppose bien évidemment des chefs, mais on ne croit nullement à l'existence d'un empereur des rebelles, qui ne forment plus aujourd'hui qu'une Jacquerie. — La frayeur est telle parmi les Chinois, à la nouvelle de leur approche, que, malgré toutes les mesures de précaution que nous avons prises et la connaissance qu'ils ont de notre supériorité, tous les habitants de Shanghaï ont émigré pour se retirer de l'autre côté du fleuve ou dans des jonques, sur lesquelles ils ont entassé leurs effets les plus précieux. — Je n'ai jamais vu un pareil spectacle. — Le Wam-poo était couvert de sampans ou barques du pays. Des meubles, des lits et des tables remplissaient ces barques où s'étaient réfugiées des familles entières.

En vain des proclamations ont été affichées dans la ville, rien n'a pu diminuer cette panique, en sorte que Shanghaï est aujourd'hui une ville déserte et abandonnée.

Cependant, sur la demande du Tao-Taï, et de concert avec les ministres de France et d'Angleterre, j'ai organisé un plan de défense accepté par le commandant militaire anglais.

Nous avons occupé trois points dans la campagne de Shanghaï, distants d'une demi-lieue, qui nous servent de points avancés, et cette mesure a rassuré les paysans des différents villages voisins qui alimentent la ville et les concessions européennes. Ces trois points sont les nœuds des routes qui aboutissent à la ville dont j'ai fait occuper des positions par les Anglais et par nous. J'ai exigé du Tao-Taï qu'il fît

approprier aux frais de la ville toutes les pagodes que nous occupons, au nombre de trois pour nous et trois pour les Anglais.

D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues hier, j'espère que les habitants de Shanghaï reviendront dans leurs demeures; j'ai été informé que les rebelles, après avoir pris Woo-Si, ville considérable, se sont dirigés sur Sou-Tchéou; dans cette dernière ville, que l'on prétend contenir deux millions d'habitants, deux partis se sont formés, l'un pour recevoir les rebelles, l'autre pour se défendre dans la ville.

Après une lutte dans laquelle aurait succombé le parti favorable aux rebelles, un général du nom de Sen-Koé-Liang, parent du Koé-Liang, qui a défendu Nankin et qui est mort, se serait mis à la tête des troupes impériales qu'il aurait ralliées en les payant de leur arriéré, au moyen d'une contribution volontaire acceptée par les habitants.

Ce Sen-Koé-Liang a écrit à l'Empereur qu'il répondait de la ville sur sa tête, s'il voulait lui laisser le commandement dont il s'est emparé. — Tel est l'état actuel de cette ville, dont les faubourgs ont été brûlés.

Du reste les nouvelles sont à ce point contradictoires que celles du lendemain ne ressemblent souvent pas à celles de la veille.

Je joue un singulier rôle, appelé que je suis à combattre le gouvernement chinois : à chaque instant les autorités chinoises de la province de Shanghaï viennent réclamer mon appui contre les révoltés.

Je manquerais à la fois à la justice et à la vérité si je ne rappelais pas ici quel puissant concours nous trouvâmes en Chine dans le personnel des missions catholiques. Tous les renseignements qui parvenaient au général — et l'événement démontra leur précision — tant sur les ressources des provinces que nous allions

avoir à traverser, que sur les effectifs des troupes que nous allions rencontrer devant nous, lui étaient procurés par l'intermédiaire des jésuites, qui les faisaient relever par des Chinois à leur dévotion. Les rapports confidentiels exigeaient, non seulement une profonde connaissance des hommes et des choses, mais encore ils indiquaient chez leurs auteurs un véritable courage car ils pouvaient les exposer à des représailles terribles de la part des Chinois quand nous aurions quitté le pays. Les jésuites ont, à cette époque, fait preuve d'un patriotisme ardent et du plus admirable dévouement.

Je n'ai pas à apprécier ici l'influence sociale ou politique du christianisme en Chine, ni le rôle des missionnaires vis-à-vis du Céleste Empire. J'ai d'ailleurs la conviction que si les jésuites avaient été laissés livrés à leur propres forces en Chine, l'immense empire serait à cette heure-ci une espèce de France asiatique. Mais on sait quelle effroyable dissidence s'éleva jadis entre les jésuites d'une part, les dominicains et les franciscains de l'autre, à propos du culte des ancêtres qui est la base sociale et religieuse de la Chine. Ce différend, sur lequel se prononça la cour de Rome, fit plus de mal au catholicisme (*Tien-Tchou-Tia,* la religion du Seigneur du Ciel, disent les Chinois) que tous les édits impériaux, que toutes les cruautés des vice-rois persécuteurs. Et si la familiarité du terme n'était pas déplacée en si haute matière, je dirais qu'il est éternellement lamentable de penser que la *christianisation* de la Chine, l'œuvre la plus grande qu'eût pu accomplir

le monde moderne, a été entravée par une question de boutique.

Mais ce que je puis affirmer, parce que je l'ai vu, parce que je l'ai touché du doigt, c'est que notre influence en ce pays, — influence qui longtemps a lutté victorieusement contre l'influence anglaise, résultat d'un commerce colossal, — c'est aux missionnaires que nous la devons, et que cent cinquante ou deux cents robes noires françaises ont suffi pendant des années à équilibrer et à vaincre les flottes anglaises trafiquant entre les premiers marchands et les plus nombreux clients de l'univers. Il ne s'agit pas d'être croyant ou non, clérical ou libre penseur. Il s'agit de dire ce qu'on croit la vérité, et c'est ce que j'essaie de faire.

C'est par un missionnaire qui arrivait de Fou-Tchéou que le général apprit que la ville avait été pillée tant par les rebelles que par les impériaux chargés de détruire les rebelles. Toute la province avait été mise à feu et à sang, et son vice-roi était venu se réfugier à Shanghaï; il y fit demander une audience au général, qui crut devoir décliner tout entretien.

— Si c'est une visite de courtoisie, fit-il répondre, notre position réciproque ne nous permet pas d'entrer dans de pareilles relations; s'il s'agit des affaires politiques ou de négociations à entamer, S. M. l'Empereur des Français envoie un ambassadeur porteur de ses volontés. C'est avec ce plénipotentiaire que les hauts mandarins chinois auront à traiter.

Cependant la saison avançait et devenait favorable aux opérations militaires qui allaient bientôt com-

mencer. Le 16 et le 17 juin, il y eut conseils de guerre entre les commandants des forces alliées, et les Anglais, qui avaient, jusque-là, opiné pour l'ouverture des hostilités sur le Pé-Tang, malgré les difficultés signalées par l'ambassadeur russe à Pé-Kin, finirent par adopter la manière de voir du général de Montauban, qui voulut commencer la campagne par la prise des forts de Ta-Kou.

C'était au pied de ces forts, à l'entrée du Pé-Ho, que les canonnières française et anglaise avaient été coulées par l'artillerie chinoise; c'était là que les pavillons alliés avaient reçu l'insulte que nous venions venger, et les Chinois supposaient que, là, porteraient nos premières attaques, que, là, serait vengé l'outrage fait aux drapeaux. Aussi avaient-ils concentré tous leurs moyens de défense à l'entrée du Pé-Ho. Ils avaient hérissé d'artillerie les forts de Ta-Kou, dont toutes les embrasures regardaient la mer. L'archevêque de Pé-Kin, Mgr Mouly, nous avait prévenus d'ailleurs de cette particularité. Les Chinois n'avaient admis qu'une hypothèse : les flottes combinées essayant de forcer la passe. Quant à la possibilité du débarquement, sur un point de la côte, d'une armée qui prendrait les forts à revers, ils n'y avaient même pas songé.

Or c'était précisément ce mouvement que nous allions exécuter.

Ces forts se dressaient donc pareils aux guerriers anciens bardés de fer, couverts de leurs boucliers et protégés par la pique et l'épée de front, mais désarmés dans le dos.

Après les deux conseils de guerre et une fois le thème général de l'attaque fixé, la machine militaire chauffa à toute vapeur, et pas une minute ne fut perdue pour expédier à Ché-Fou les dernières troupes arrivées d'Europe, le matériel, les munitions, les chevaux, les canonnières de réserve apportées de France par tranches qu'on rejoignait et qu'on boulonnait sur place.

Le pauvre général se multipliait, s'escrimant contre les difficultés provenant de la division des pouvoirs. Avec une marine soumise cela aurait marché tout seul : il n'aurait eu que trois lignes à écrire et à faire porter. Avec une marine indépendante, il n'en allait pas de même. Il fallait prier, requérir, discuter, convaincre. De là des pertes de temps et d'énergie inutiles. L'amiral Charner était un bien brave homme, mais c'était un amiral, et un amiral est toujours imbu de cette idée qu'un officier de terre n'entend rien aux choses de la mer. Il ressemble à un médecin à qui un profane soumet l'idée d'un remède. Il se rengorge, se hérisse, prend un regard profond, trouve des objections, rencontre des difficultés, cherche la petite bête, comme on dit. Il en résultait que, pour produire l'effet voulu, il fallait que le commandant en chef déployât une somme d'efforts disproportionnée. Il en gémissait, écrivait au ministre, se plaignait, mais marchait quand même et marchait vite, bien qu'on lui eût paralysé une jambe en lu enlevant la disposition souveraine de la flotte.

Nous étions au 2 juillet. Nous avions fait nos pa-

quets, emballé notre matériel de bureau, serré nos cantines. Nous devions partir tous le lendemain pour Ché-Fou, et après quatre mois passés à Shanghaï, nous n'étions pas fâchés de changer un peu d'air, de remuer, de faire œuvre de soldat après avoir travaillé en nègres, comme administrateurs.

J'allai, le soir, faire une dernière promenade à travers la ville, adresser mes adieux à mes deux lettrés. Sur la concession anglaise je croisai un personnage bizarrement accoutré. Figurez-vous une sorte de débardeur des bals de l'Opéra. Vêtu d'une chemise chinoise, bouffante autour du corps, et enfermé dans un pantalon de treillis qui s'enfonce lui-même dans d'énormes bottes à l'écuyère, le débardeur me saute au cou. C'est Thuret, mon ami Thuret, un camarade d'enfance.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Tu le vois, je me promène.

— Sous ce costume ?

— Parbleu, je n'en ai pas d'autre. Je suis maréchal des logis d'artillerie.

— Alors tu essaies un nouvel uniforme ?

— Non, j'étais à bord de la *Reine des Clippers*, lors de l'incendie. Mes habits, mon fourniment, mon argent, tout a passé des flammes au fond de l'eau. Je suis comme Bias, je porte tout sur moi. As-tu un louis à ma disposition ?

— Un louis, deux louis, dix louis, la moitié de mon immense fortune.

Et je partageai en frère, avec lui, mon petit boursi-

cot. Puis, passant mon bras sous le sien, je l'amenais déjà vers Limi-Hong pour refaire, à son profit, une opération analogue sur ma garde-robe, lorsque nous fûmes heurtés par un troisième Européen, qui nous prit sans façon tous les deux dans ses bras. C'était un autre ami, Armand Lucy. Il arrivait des Indes, celui-là, et venait de débarquer à Shanghaï. Fils du receveur général de Marseille, Armand Lucy avait quitté la France depuis plus d'une année et voyageait en Asie, lorsqu'une lettre de son père lui apporta la nouvelle de notre expédition et l'autorisation ministérielle de se rendre à l'état-major du général en chef, comme interprète anglais. Il arrivait à temps et fit avec nous toute la campagne, prodiguant, chaque jour, les preuves de son esprit, de son sang-froid, de son courage et de sa gaîté d'enfant de Paris.

Le lendemain, après une nuit consacrée au bonheur de se revoir et de rattacher en d'interminables épanchements le présent au passé, je me retrouvai derrière le général sur le pont du *Forbin*, faisant route pour Ché-Fou.

Le commandant Morier crie quelques ordres, de sa voix de quartier-maître enroué, dans le porte-voix de la passerelle, et nous commençons à descendre la rivière. Nous passons le long de la *Renommée*, sur laquelle l'amiral Charner a arboré son pavillon. La musique de l'amiral salue notre passage en jouant : *Partant pour la Syrie*, mais l'amiral Charner économise sa poudre. Pas de salves d'honneur. C'est une nuance destinée à marquer le pied d'égalité sur

lequel ont été mis les deux commandants français.

Nous touchons sur un banc de sable. Décidément c'est une habitude du *Forbin*. Mais la marée survient, nous relève, et en route pour la haute mer! Avant d'y arriver, nous croisons une jonque sur laquelle ont pris passage un prêtre et plusieurs religieuses arrivés le matin même d'Europe à bord du *Weser*, ainsi que quelques employés de la trésorerie militaire escortant 300,000 francs en piastres.

Le soir nous mouillons devant le village de Whé-Haï-Whé. Grand émoi de la population, qui n'a pas vu d'Européens depuis vingt ans, qui commence par se montrer très effrayée, puis s'apprivoise peu à peu et finit par devenir trop familière.

Le lendemain matin, nous mettons le cap sur Ché-Fou. Le *Forbin* marche avec une sage lenteur et en roulant comme une barcelonnette.

CHAPITRE X

CHÉ-FOU

La poule au pot. — Croquis militaire. — Notre petite armée. — Visite des Anglais. — Visite aux Anglais. — Reconnaissance. — Le général Ignatieff. — En avant!

Ché-Fou! Ce n'est pas Ché-Fou, c'est la France, que ce mamelon couronné d'un fort sur les pentes duquel s'étagent, joyeuses et blanches, les tentes de notre armée.

A l'horizon, des montagnes s'élèvent dans l'azur clair du ciel. Autour de nous, de la verdure, des fleurs, des arbres, des prairies. C'est la France, vous dis-je, et la France souriante au soleil de Dieu dans les jeunes splendeurs de son mois de mai.

Le général français commandant en second de l'expédition, vieux soldat d'Afrique, ancien aide de camp et ami du duc d'Aumale, vient rendre compte de la situation de la petite armée à son chef. Tout a marché admirablement. La situation est aussi satisfaisante que possible, les relations avec l'habitant sont bonnes. Les vivres frais abondent. Le porc, la volaille,

les œufs, le poisson, sont excellents et offerts à des prix ridicules de bon marché, et le général de Montauban de dire en riant :

— Henri IV est dépassé. Nos soldats mettent la poule au pot tous les jours.

Le bon air pur et frais, la bonne nourriture, quelques légumes frais, une alimentation végétale succédant aux vivres de conserve de la traversée, ont donné à nos hommes un air de santé et de gaîté qui fait plaisir à voir. On sent que ces gaillards, solides, dispos, entraînés et rieurs, ne reculeront pas d'une semelle en présence de n'importe quelle troupe. Les scènes de la vie militaire animent ce paysage séduisant par une infinité d'épisodes variés. On travaille ferme dans le camp : on fourbit les fusils, on astique les fourniments, on affile les sabres et les baïonnettes. Le long d'un ruisselet, des lavandières à moustaches savonnent et battent leur linge. Plus loin, ce sont des capotes bleues qui transforment une pente en un champ de myosotis gigantesque, au milieu duquel éclate, comme des coquelicots ensanglantés, la pourpre des parements et des collets. Là, dans le parc d'artillerie, on charge les obus, on confectionne des fusées, on repeint les voitures, on triture les poudres brillantes. Plus loin, avec un grand tapage de marteaux heurtés contre la tôle, on boulonne ensemble les sections des canonnières sous l'œil vigilant de M. Bienaymé, ingénieur de la marine. Plus loin encore, sur un champ de manœuvres improvisé, on dresse et on exerce les chevaux d'artillerie, les fameux et féroces japonais qui

sont devenus doux comme des moutons et intelligents comme leurs confrères du Poitou.

Après la réception officielle, nous nous installons dans l'une des rares maisons situées à mi-côte du mamelon. La maison n'est pas grande, et l'état-major est nombreux. Depuis quelques jours il a fait de nouvelles recrues. La dernière et la plus intéressante est le colonel anglais sir Georges Foley, attaché au général en chef comme commissaire britannique. Il a occupé des fonctions analogues auprès du duc de Malakoff pendant la campagne de Crimée. C'est un gentleman accompli et un excellent militaire.

Les officiers de la suite sont un peu empilés les uns sur les autres. Les jeunes gens couchent en chambrée. Nous sommes quatre dans la nôtre : Armand Lucy, Lemaire, un interprète civil qui arrive d'Hong-Kong, M. Dehau attaché aux finances, cousin du général, et moi. Nous sommes tous très gais et un peu fous, et le moindre incident sert de prétexte à des rires interminables. On jabote toute la nuit, en se promettant continuellement et réciproquement de se laisser dormir. A la fin, le silence s'établit. Mais une porte bat, et j'appelle l'aide de cuisine qui est de garde, afin qu'il la ferme. Je crie donc : A-Tchou!

— Dieu te bénisse, riposte aussitôt Lucy.

Et on se tord pendant une bonne heure.

Ce qui n'empêche pas de se lever au point du jour et de « trimer » jusqu'au soir, pour recommencer indéfiniment. C'est exquis.

Avant tout, nous avons dressé, à un homme près, le

tableau de nos forces, car nous avons désormais sous la main tous ceux dont peut disposer le général, moins quelques centaines d'hommes qu'amène un navire en retard. Déduction faite des détachements laissés à Canton, à Macao, à Chusan, à Shanghaï, il reste à mettre en ligne 6,000 hommes. C'est-à-dire qu'en dehors de l'artillerie et des services accessoires, l'armée française comptera, en chiffres pleins, 5,000 baïonnettes.

C'est peu, comparativement aux forces anglaises. Mais cela a été probablement prévu et décidé en haut lieu. Chaque fois qu'il y aura une affaire, nous serons inférieurs en nombre à nos alliés. Chaque fois que l'une des deux armées aura à prendre le pas sur l'autre, c'est l'armée britannique qui passera la première. Je me hâte d'ajouter, sans vouloir diminuer en rien la bravoure anglaise qui est réelle et magnifique, que lorsque, plus tard, les combats commenceront, les nôtres, quel que soit leur nombre, sauront faire disparaître cette inégalité; que nous ne sommes jamais entrés les seconds dans un fort conquis, et que nous n'avons jamais fait attendre une demi-minute nos alliés sur les champs de bataille.

Pour le moment, ils sont concentrés à Ta-Lien-Houan, comme nous sommes concentrés nous-mêmes à Ché-Fou, c'est-à-dire que nous sommes presque en face les uns des autres, mais séparés par une large baie, et les généraux en chef se rendent mutuellement visite.

C'est le général Grant qui commence et arrive avec son état-major. C'est la première fois, depuis le départ

d'Europe, que les militaires des deux nations se trouvent en contact autrement que dans des conseils de guerre, c'est-à-dire dans le silence du cabinet. L'impression de part et d'autre a été excellente. Après une délibération qui a duré deux heures, le général a retenu à dîner tout l'état-major anglais. Auparavant toutefois, on est allé en commun rendre visite à l'armée dans son camp. Tout le monde était sous les armes. Les honneurs militaires ont été rendus. Les musiques d'infanterie ont joué le *God save the Queen*.

Le général Grant a accordé les plus grands éloges à la bonne mine et à l'allure martiale des troupes. Ce qui l'a émerveillé, par exemple, c'est la correction des manœuvres exécutées par les chevaux d'artillerie.

— Comment! a-t-il répété plusieurs fois, ce sont là des chevaux japonais? C'est prodigieux.

Il n'en pouvait croire ses yeux. Ces chevaux n'ont pas encore entendu le canon, et le général de Montauban a eu sur le terrain l'idée un peu hardie de leur donner devant l'état-major anglais le baptême du feu. On leur a tiré une salve de onze coups de canon aux oreilles, et pendant qu'ils étaient attelés. La tentative a parfaitement réussi, et le lendemain à déjeuner, le général se félicitait encore de ce résultat. Pas un cheval n'avait bronché.

— Je ne sais, disait-il, s'il faut attribuer leur calme, leur immobilité, à leur sagesse naturelle ou à la peur qui les avait paralysés.

— Moi, je l'attribue, général, a répondu un loustic, à leur bon sens national. Devenus Français, ils n'ont

pas voulu, pour une fois que Messieurs les Français tiraient les premiers, donner aux Anglais une mauvaise idée d'eux.

Puisque je parle de nos chevaux d'artillerie, on me permettra bien de parler un peu de moi. On n'a pas oublié que des hussards j'ai passé au 101e de ligne. Mais comme cette permutation n'a été accomplie que pour me permettre de compter dans ce régiment qui faisait la campagne; comme je reste cavalier, comme je ne puis suivre le général à cheval avec une longue capote de tourlourou et un sabre romain, vulgairement appelé coupe-choux, je profite d'une vacance dans le peloton de cavalerie qui sert d'escorte au général, et je passe au 2e spahis en qualité de brigadier. J'y perds mes droits d'ancienneté ce qui n'est pas énorme. En quatorze mois de service, j'en étais à mon troisième avatar militaire.

Notre général rendit bientôt sa visite à sir Hope Grant et à son armée.

Les Anglais n'avaient pas été fâchés, au fond, de voir où nous en étions. Leur armée, leur matériel et leurs chevaux venaient tout simplement des Indes, sans avoir eu, comme les nôtres, à faire le grand tour par le Cap, et ils se demandaient, en présence des difficultés de toutes sortes qu'ils avaient eues à surmonter, dans quel état devait se trouver l'armée française, dont les hommes avaient eu à subir une si longue traversée, et dont les chevaux, d'après ce qu'ils avaient entendu dire à Shanghaï, étaient des espèces de bêtes féroces venues du Japon.

Le général de Montauban n'était pas fâché non plus de voir, lui aussi, ce qu'était l'armée de ces brillants alliés aux côtés desquels nous allions combattre, vaincre sans doute, et dans tous les cas souffrir. Il fut vivement impressionné de sa visite à Ta-Lien-Houan, et, pour ceux qui le connaissaient, il fut facile de voir qu'il en rapportait, non pas un sentiment de mesquine jalousie, mais une bien compréhensible émulation. Cette armée composée d'hommes splendides, triés sur le volet, n'ayant nullement souffert; cette cavalerie montée sur de magnifiques chevaux qui paraissaient d'autant plus grands que son œil avait fini par s'habituer aux formes exiguës, rabougries, et à la taille infime des nôtres; ces nombreux transports, ce bâtiment à vapeur, toujours sous pression et aux ordres du général Grant, comme un yacht particulier; cette profusion de dépenses somptueuses et utiles; cette mise en œuvre magnifique du levier puissant que les Anglais savent manier avec tant d'à-propos et d'intelligence, tout cela avait profondément frappé son esprit.

Deux officiers d'ordonnance seulement l'avaient accompagné dans ce petit voyage : son fils et le comte de Pina. Il nous raconta, au retour, la belle réception qui lui avait été faite, les honneurs qui lui avaient été rendus. Sur le bord de la mer, il avait été reçu par l'état-major anglais et lord Elgin. Des chevaux de main, de splendides bêtes arabes, les attendaient tous, sauf l'amiral Charner qui n'aimait pas l'équitation. Ils avaient passé en revue l'infanterie, les dragons de la Reine, les

sikhs, deux batteries d'artillerie, l'une composée d'obusiers, l'autre de canons Armstrong.

Naturellement, l'ancien officier de cavalerie s'était révélé dans le commandant en chef, et il avait surtout remarqué comment tous ces hommes montaient à cheval, leur dextérité à conduire leur monture, « les dragons avec raideur, les sikhs avec beaucoup de grâce et de souplesse ».

Ces sikhs n'avaient pas d'armement réglementaire, ils s'équipaient à leur gré. Aussi leur défilé présentait-il un pêle-mêle de grandes et de petites lances, de sabres, de carabines, formant un ensemble très étrange. Somme toute, disait-il, cette cavalerie sikhe ne serait pas un ennemi très dangereux pour d'autres que pour des Chinois.

Après un *teafine* offert avec une cordialité toute militaire, les chefs des deux armées se sont cordialement serré la main, et se sont donné rendez-vous pour le jour prochain de l'entrée en campagne et du débarquement simultané fixé entre eux, qui aura lieu prochainement.

— En résumé, nous dit le général, grâce à l'argent que les Anglais savent dépenser, leur armée est aussi bien tenue, aussi martiale, aussi élégante, dans ce petit coin perdu de l'empire chinois, qu'elle pourrait l'être, un jour de revue royale, à Hyde-Park.

Le retour du général à Ché-Fou coïncida avec l'arrivée de la frégate chargée des derniers détachements qui allaient concourir à l'expédition du Nord.

Je n'apprendrai rien à mes lecteurs, à une époque

surtout où tout le monde est soldat, en leur disant qu'à la guerre, avant tout, il faut savoir où l'on va, et que, pour le savoir, il faut commencer par y aller. C'est ce qu'on appelle faire une reconnaissance. Or si les chefs militaires en Europe, où chaque parcelle de terrain a été étudiée, visitée, décrite, où avec des cartes et des carnets tenus à jour on sait exactement où sont les routes, les montagnes, les plaines, les bois, les ruisseaux, et aussi combien les villes et les villages contiennent d'habitants et peuvent fournir de ressources, si les côtes sont d'un abord facile, s'il y a des falaises ou du sable, de la vase ou des cailloux ; si, dis-je, en Europe, les chefs militaires ne risquent pas un régiment sans le faire éclairer, à combien plus forte raison la nécessité de reconnaître minutieusement le terrain ne s'imposait-elle pas à notre état-major ! Nous allions à l'aveugle, à l'inconnu. Certes, nous savions bien où était Pé-Kin, ou à peu près. Nous savions mieux, grâce aux cartes marines, où étaient l'embouchure du Pé-Ho et les fameux forts de Ta-Kou, témoins passés de notre échec, témoins futurs de notre revanche. Mais, entre ces points de repère, le pays était inexploré, inconnu, et nous n'avions pour le parcourir ni carte, ni plans, ni rien. Nous allions au petit bonheur. Il s'agissait donc de s'éclairer à grande distance, et, avant tout, d'explorer consciencieusement la côte où l'on devait débarquer le corps expéditionnaire, opération des plus délicates, des plus compliquées, des plus dangereuses et des plus longues, car il est aussi difficile de jeter à terre une armée, qu'il serait difficile d'empê-

cher un homme seul, résolu et bon nageur, d'aborder.

Le général avait donc indiqué tout d'abord dans quels parages il voulait débarquer. Il s'agissait, ainsi qu'on a pu le comprendre, de prendre à revers les forts du Pé-Ho, installés pour le défendre de front. Il fallait par conséquent, débarquer, soit à l'est, soit à l'ouest de ces forts, s'élever un peu dans le nord, et se rabattre sur eux de façon à les attaquer par derrière et par terre. On avait jugé préférable de débarquer à l'ouest et de revenir sur la rive gauche du Pé-Ho qu'ainsi on n'aurait plus à traverser en marchant vers le nord. La marine avait été chargée de reconnaître les points abordables de la côte, et, sur les indications de M. Jauréguiberry, l'amiral Protet avait désigné un endroit sur lequel le débarquement devait être facile. L'infanterie n'aurait de l'eau que jusqu'à mi-jambes et trouverait, après avoir traversé une étroite bande de vase, un terrain dur sur lequel elle pourrait marcher et même courir.

Le général, pour plus de sécurité, envoya une autre reconnaissance d'officiers à l'ouest du Pé-Ho. Elle était dirigée par le colonel Schmitz, chef d'état-major général, qui était accompagné du lieutenant-colonel Dupin, du capitaine Förster et du commandant du *Duperré*, le capitaine de frégate Bourgeois, aujourd'hui amiral. Cette double précaution n'était pas inutile, loin de là, car le changement de saison avait totalement transformé l'état des terrains reconnus par l'amiral, et le débarquement était tout à fait impossible là où il l'avait indiqué.

Les officiers envoyés en exploration ne se bornèrent pas à constater une impossibilité, ils découvrirent un point propice à l'opération qu'ils préparaient, et s'étant fait conduire aussi près que possible de terre, ils débarquèrent eux-mêmes là où l'armée allait débarquer peu de jours après.

Sans attendre que la marée fût tout à fait basse, le colonel Schmitz se jeta gaillardement à l'eau suivi de ses camarades, se rendit compte de la nature du sol et de la facilité d'aborder la terre ferme. Nos officiers étaient tombés sur un endroit aménagé par les pêcheurs pour prendre et conserver le poisson, et ils auraient pu, s'ils avaient eu le temps et les ustensiles nécessaires, rapporter de quoi faire une friture pour toute l'armée, car ils marchaient littéralement sur des lits de poissons entassés dans des claies et des filets.

Mais leur groupe avait promptement attiré l'attention des Chinois. Une dizaine de cavaliers étaient venus les observer sur la chaussée qui court le long de ces plages basses et relie entre eux les villages de la côte. Puis il en était venu vingt, puis quarante, avec des intentions évidemment hostiles. Comme le colonel Schmitz et les trois officiers n'avaient pas la prétention d'entamer à eux tout seuls les hostilités contre l'armée chinoise, ils regagnèrent promptement leur chaloupe et se rembarquèrent à temps.

Le résultat de cette importante excursion obligea le général en chef à modifier quelques détails de son plan primitif, et à provoquer un nouveau conseil de

guerre pour faire part à son collègue anglais de ces modifications.

L'état-major anglais revint donc à Ché-Fou, et, là fut définitivement arrêté et fixé le point de débarquement choisi par le chef d'état-major. Cet endroit s'appelle Pé-Tang, du moins c'est le nom du bourg le plus proche.

Ici prend fin ce qu'on pourrait appeler la période préparatoire de l'expédition de Chine. L'armée avait passé déjà par plusieurs alternatives. Elle avait vu, à deux reprises et dans des proportions notables, diminuer les prérogatives et les pouvoirs de son chef. Elle avait failli être réduite au rôle d'un simple corps d'observation chargé d'une démonstration militaire, et assister, sans coup férir, à la signature d'un traité de paix.

A Shanghaï, il s'en était fallu de peu qu'au lieu d'attaquer la Chine, elle ne la défendît en prenant fait et cause pour l'Empereur contre les rebelles.

Tout cela était passé, oublié. La poudre allait parler et les diplomates s'étaient tus. Il est vrai que, par la suite, canons et diplomates se cédèrent tour à tour la parole, et ce fut d'ailleurs chaque fois que les premiers eurent causé, que les seconds parvinrent à se faire écouter.

Pendant qu'il donnait les derniers ordres d'embarquement, le général de Montauban eut à Ché-Fou la visite du général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Pé-Kin, qu'il avait déjà vu à Shanghaï. Encore tout jeune, le diplomate militaire qui devait faire une si

brillante fortune politique et fixer sur lui l'attention de son pays et celle du monde, se rendait à son poste à Pé-Kin, par le Pé-Ho et Tien-Tsin ; passant devant Ché-Fou, sur une frégate russe, il avait cru devoir, disait-il, présenter ses hommages au général en chef. On peut penser que la curiosité, cette vertu diplomatique, entrait pour une bonne part dans sa démarche. Il voulait juger en soldat l'armée française, et prévoir l'effort dont elle était capable. Comme sa situation de neutre le mettait à même d'apprécier les Célestiaux aussi bien que les ennemis, il dut, dès ce moment, être fixé sur les résultats de la campagne, et je suis sûr que les dépêches qu'il adressa à son gouvernement, à la suite de sa visite à notre campement, seraient très curieuses et très instructives à consulter.

Il parlait le français avec cette facilité, cette élégance et ce choix heureux du mot propre qui frappent chez tous les membres de l'aristocratie russe. J'ajouterai que l'accent russe donne à notre langue un charme spécial et une saveur particulière, et que j'aime mieux entendre le français d'un Russe que celui de la plupart des habitants de nos provinces.

Après avoir longtemps conversé avec notre général et tout en conservant une attitude de stricte et impartiale neutralité, le général Ignatieff lui a montré une très intéressante carte de Pé-Kin qu'il a relevée lui-même. Il lui a donné de curieux renseignements sur les barrages du Pé-Ho, sur l'armement des forts de Ta-Kou.

Il pense qu'entre Pé-Tang et le Pé-Ho, on trouvera

un ou deux camps retranchés contenant chacun de 1,500 à 2,000 hommes, et, d'après lui, ce serait fort heureux pour nous, car les premiers succès seront faciles à remporter, et les Chinois sont très impressionnables moralement par les débuts d'une campagne.

Hélas! il n'y a pas besoin d'être Chinois pour cela; et les Français aussi, se laissent facilement démoraliser par les premiers revers. J'ai même, à ce propos, entendu dire à l'un des généraux français du jour les plus estimés chez nous et chez les Allemands, que la grosse faute de 1870 avait été l'éparpillement de nos forces, leur dissémination en corps d'armée séparés le long de la frontière. Il en est d'une armée comme des Curiaces, dans leur combat classique contre les Horaces, le meilleur moyen de la vaincre c'est de la morceler et de la combattre en détail. D'ailleurs Napoléon Ier connaissait admirablement cette règle, lui qui avait la spécialité d'écraser ses adversaires par petits paquets. A ce compte-là le général Boum n'est point si fantaisiste qu'il le paraît, lorsqu'il explique sa tactique en disant : « C'est comme la galette. Couper et envelopper. » Et cet autre général Boum qui s'appelait Carteaux n'était pas si bête quand il écrivait à la Convention : « Il faut s'avancer majestueusement et en masse. »

Après quelques heures de séjour au quartier général, le diplomate russe a repris la mer, mais il a fait savoir, et lord Elgin l'a répété au baron Gros, qu'il assisterait sur sa frégate au débarquement des alliés

et aux premiers combats, ajoutant que son collègue, le ministre des États-Unis, en ferait autant sur une frégate américaine.

Il n'en a pas fallu davantage pour que le bruit courût que ces deux messieurs étaient chargés d'intervenir, et de choisir le premier prétexte venu pour négocier les préliminaires de paix. Il n'en a pas fallu davantage non plus pour qu'officiers et soldats se missent à regarder de travers tous les diplomates. Ils se méfiaient, et trouvaient déjà que s'en retourner sans avoir un peu tiré la queue des mandarins, ce serait joliment « fichant ». On s'est un peu calmé cependant quand on a su que le général de Montauban et le baron Gros étaient convaincus formellement qu'aucune transaction n'était admissible, en face des efforts tentés par la France, avant que les forts de Ta-Kou ne fussent au pouvoir des alliés, et que la paix définitive ne saurait être signée qu'à Tien-Tsin.

Il faut absolument, dans l'intérêt même de nos relations futures, venger l'affront subi par les pavillons de France et d'Angleterre l'année précédente, et prouver à la Chine qu'elle ne manquera plus désormais impunément à la parole donnée. Donc, en avant!

CHAPITRE XI

LE DÉBARQUEMENT

En escadre. — A terre. — Les bottes du général Grant. — Première nuit de guerre. — Une médaille militaire. — Pé-Tang. Une scène horrible. — Le scorpion.

Le 25 juillet, nous allons coucher à bord du *Forbin*. Le 26 au matin nous levons l'ancre et nous nous mettons en route pour le nord. En même temps que l'état-major, toutes les troupes s'étaient embarquées sur l'escadre, et, en même temps que lui, elles partaient. Le temps est admirable. On se sent léger et heureux de vivre, et cette volupté douce de l'existence est encore avivée et affinée par la pointe d'émotion qui vous picote légèrement le cœur, au moment où l'on se lance dans ce pays des chimères, du fantastique, du rêve. Quel sort nous attend? Serons-nous vainqueurs? Serons-nous écrasés par des masses énormes d'hommes et de chevaux vomis des profondeurs insondables de l'immense réservoir humain où nous allons plonger? Bah! on est jeune, on a confiance en soi, confiance dans les autres, confiance dans ses chefs, et demain

a juste assez d'inconnu, de périls, pour nous faire savourer aujourd'hui.

Nous passons devant la ville de Sou-Tchéou-Fou, que nous côtoyons d'assez près pour distinguer les remparts couverts de curieux et de soldats.

Nous naviguons en escadre, et c'est bien la plus pénible de toutes les façons de naviguer, comme la marche en colonne est la plus pénible de toutes les marches. Aussi allons-nous mettre quatre jours pour remonter jusqu'au fond du golfe de Pé-Tchi-Li.

L'amiral transmet à tout moment, par des signaux, des ordres à toute la flotte : Plus vite... Moins vite... Changement de route... C'est très imposant, d'autant plus que la flotte anglaise nous a rejoints, et qu'à perte de vue, la mer est couverte de navires ; mais c'est très ennuyeux. Les navires bons marcheurs doivent régler leur course sur les mauvais, et quand on est sur un bateau qui se modère et se calme, il semble qu'on monte un cheval ardent qu'on retient avec effort et fatigue, pour ne pas dépasser le bidet paisible qui porte un compagnon ou une compagne de route.

Nous avons, il est vrai, pour nous distraire pendant ces longues journées de lente traversée, le spectacle curieux d'un va-et-vient continuel entre les vaisseaux, et celui de la visite du général Grant et de lord Elgin qui montent à bord du *Forbin*.

Quelle jeunesse d'allures chez lord Elgin, quelle activité ! C'est le modèle du diplomate en un pays comme celui-ci, où il faut payer de sa personne et être ingambe à la fois de corps et d'esprit. Le général

Grant est moins séduisant. Il est maigre, de haute taille, un peu voûté. Il a l'air très doux. Ses manières sont simples. Simple également est sa mise, très simple, trop simple même, car, chose étrange chez un Anglais, elle est presque négligée. C'est d'ailleurs un bon et brave soldat, qui ne saurait être responsable de tous les petits ennuis que son gouvernement lui prescrira plus tard de nous infliger. Les soldats, dit-on, l'aiment beaucoup. Ils lui ont donné un surnom que leur ont inspiré son laisser-aller et sa manière d'être. Ils l'ont appelé : « la vieille femme ». Quelques chefs de service s'étant rendus également à bord du *Forbin*, on a tenu un véritable conseil de guerre dans le grand salon du commandant Morier, de plus en plus pénétré de l'importance de sa mission.

Nous voici enfin en face de Pé-Tang. La côte est plate, et le paysage sans charme. La mer, depuis quelques jours, a été forte, et la houle aurait rendu le débarquement difficile.

Le 1er août, la brise tombe, la mer est relativement calme, le débarquement est pour aujourd'hui.

Le général de Montauban quitte le *Forbin* pour monter sur une petite canonnière, le *Kien-Chang*, et se rend, accompagné de l'amiral Charner, à bord d'une autre canonnière où sont réunis le général et l'amiral anglais. Ces derniers voudraient attendre encore. Mais on aperçoit dans le lointain le dos d'un pont qui doit faire passer sur quelque chose la chaussée que nous allons aborder, et le général de Montauban voudrait y arriver avant qu'on ait eu le temps

de le couper. Les Anglais cèdent. On va débarquer. Il est 3 heures de l'après-midi.

La marée est basse. Le long des flancs des navires mouillés, les troupes de débarquement sont entassées dans toutes les embarcations de l'escadre, et dans des jonques qu'on remorque depuis Ché-Fou et qui vont servir d'allège. Devant chaque groupe d'embarcations les chaloupes à vapeur se tiennent prêtes à les remorquer jusqu'à terre.

On va commencer par mettre sur la plage 2,000 hommes, une batterie de 4, la batterie de montagne, une section du génie et une section d'ambulanciers, et enfin 200 coolies cantonais qui sont également dans les barques, aussi joyeux et plus impatients que nos soldats eux-mêmes.

Les Anglais doivent opérer dans les mêmes conditions et avec le même nombre d'hommes.

La côte s'avançant dans la mer en pente douce, quand les canots n'auront plus d'eau sous la quille, les soldats se jetteront à l'eau où ils auront pied, et arriveront à terre après un bain que la chaleur rendra plutôt agréable. Sur la chaussée qui domine la plage, la cavalerie tartare circule et se masse.

Les généraux alliés, sur leurs canonnières, se serrent la main, se saluent, se quittent, et le canon donne l'ordre du débarquement.

Le général de Montauban n'entend laisser à personne l'honneur de le devancer sur la terre chinoise, et la mission d'exciter par sa présence l'enthousiasme du soldat. Il désigne, pour l'accompagner, le

lieutenant-colonel Dupin, le capitaine de Montauban son fils, et moi ; et, se jetant dans une petite embarcation, il prend la tête du premier groupe de chaloupes amenant 500 hommes du 2e bataillon de chasseurs à pied.

Le général Grant de son côté prenait des dispositions personnelles analogues.

La quille de la barque grince sur le sable, et nous voilà tous à l'eau derrière le général, qui nous avait donné l'exemple. Nous avions de l'eau à mi-cuisse ; mais comme le terrain était inégal, nos petits chasseurs en avaient presque tous jusqu'à la ceinture. Rien n'était amusant comme de les voir, heureux de ce bain improvisé, sauter à l'eau, les uns après les autres, en riant. On aurait dit d'une nuée de grenouilles. Mais tout en batifolant, ils avaient soin de hausser la giberne et de tenir le fusil au-dessus de la tête, pour ne mouiller ni l'arme ni les cartouches.

Lorsqu'en quittant la barque nous sentîmes la terre sous nos semelles, il nous sembla qu'il s'en détachait une grande commotion électrique, ce fut un mouvement d'enthousiasme indescriptible. Les Anglais poussaient des hip! hip! des hourrahs assourdissants, et les Français répondaient en criant à pleins poumons : Vive l'Empereur!

Nous avions néanmoins quelques bonnes centaines de mètres, près d'un kilomètre, à faire dans l'eau, et j'avoue que cela me sembla un peu dur. Mon immense pantalon de spahi était devenu une gourde gonflée que je traînais après moi et qui me tirait sur

les reins à m'arracher la ceinture. J'enlevais un bon hectolitre d'eau salée à chaque mouvement. Mais je n'en criais pas moins que les autres, et je ne perdais ni un pas ni une scène.

Le bon général Grant nous donna la note comique dans cette prise de possession. En homme pratique, en Anglais qui se trouve chez lui partout, il avait, avant de sauter à l'eau, retiré tranquillement ses bottes et les tenait précieusement en dehors du contact des flots amers. Malheureusement il mit le pied dans un trou assez profond, et perdit à la fois l'équilibre et ses bottes. Il se remit d'aplomb, et, les pieds meurtris par le contact immédiat du sable et des cailloux, il sautillait avec de telles grimaces qu'on pouvait à peine garder son sérieux. Quant aux bottes, elles s'en allaient tranquillement de conserve comme deux petites batteries flottantes. On les repêcha. Elles étaient aussi mouillées que si le général les avait gardées aux pieds.

Enfin nous sortîmes de l'eau, et pûmes nous secouer, comme des barbets mouillés, sur la terre ferme. De notre côté comme de celui des Anglais, les compagnies se formaient, les flanqueurs se détachaient. Nous étions en campagne.

Sur la chaussée, là-bas, les cavaliers avaient disparu. Le général envoya l'ordre de faire débarquer toutes les troupes. De la première portion désignée pour aller à terre, seule la batterie de 4 ne put débarquer. Les chevaux enfonçaient à mi-jambes dans le sable, les roues des canons jusqu'au moyeu. Les

chevaux furent dételés et arrivèrent seuls. On remit au lendemain le débarquement de cette batterie.

Le matériel de campement était resté à bord, et cette première nuit, le général seul coucha sous une tente. Tout le monde s'étendit par terre, à la belle étoile. Nous étions tous suffisamment fatigués pour dormir sans trop nous inquiéter de notre lit, mais nos chevaux du Japon nous tinrent éveillés une forte partie de la nuit. Une bande de ces animaux avait enlevé les piquets et brisé ses entraves, et s'était mise à galoper à travers les lignes des soldats couchés, flairant les dormeurs, les éveillant en sursaut par la caresse inattendue et chaude du souffle de leurs naseaux, et repartant de plus belle. Vers minuit cependant les conducteurs avaient fini par les faire rentrer au bercail à grand coups de fouet. Il y eut un peu de tranquillité, et j'en profitai pour m'assoupir, la tête sur ma selle posée en guise d'oreiller contre un des piquets de la tente du général. A deux heures, le lieutenant-colonel Dupin vint éveiller le général, qui d'ailleurs ne dormait que d'un œil, en lui racontant qu'il avait reconnu à la tête d'une patrouille le gros village de Pé-Tang. Puis, avec cette bravoure et cette audace tranquille qui en firent, au Mexique, l'un des chefs les plus redoutés de la contre-guérilla, il avait traversé tout seul le village de Pé-Tang et pénétré, sans rencontrer un chat, dans le plus grand des deux fortins qui en défendaient l'approche du côté de Ta-Kou, par conséquent du côté opposé à celui par lequel nous l'avions abordé. Les Chinois avaient battu en retraite.

Il avait tout visité, et avait constaté que les remparts n'étaient armés que de canons de bois cerclés de for.

A 3 heures du matin, on sonna le réveil ; nous fûmes vivement sur pied, battant la semelle et remuant les bras pour nous dégourdir et nous déraidir. C'est que nous venions de faire connaissance avec l'humidité des nuits chinoises dans la région du Nord. La place de chaque dormeur était tracée sur la terre qui était restée sous lui blanche, dure et poussiéreuse; mais tout autour, et marquant les contours des membres étendus, le sol était brun et détrempé comme après une demi-heure de pluie.

La fortune, dit-on, vient en dormant. Les rhumatismes aussi. Ce jour-là, le corps expéditionnaire reçut sa première médaille militaire en la personne d'un héros modeste qui mérite quelques lignes et dont je n'ai malheureusement pas retenu le nom.

C'était un infirmier. La veille, pendant que nous pataugions dans l'eau pour gagner la terre ferme, le général avait remarqué qu'en obliquant à droite on trouvait un sol plus tassé, plus résistant. Il voulut faire profiter de son observation ceux qui le suivaient, et, avisant un infirmier qui s'efforçait de dégager un mulet enfoncé dans la boue jusqu'au poitrail, il lui dit de se placer sur un petit tertre voisin et d'indiquer la route à suivre à tous ceux qui débarqueraient.

Fidèle à sa consigne, le brave homme commença sa pacifique faction. Quand la nuit tomba, personne n'était venu le relever. N'ayant pas à apprécier si le débarquement était terminé ou non pour ce jour-là, il

continua sa garde. Peu à peu la marée monta; il eut de l'eau jusqu'à la cheville, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au cou.

Heureusement pour lui, le flot amoureux qui monte vers la lune ne dépassa pas cette limite extrême. Pendant la nuit, il subit une seconde marée sans sourciller, et le matin, dans le petit jour bleu qui caressait la mer, on vit peu à peu sortir de l'eau une tête, des épaules, un buste, un infirmier tout entier qui grelottait, dont les dents claquaient, et dont les joues étaient aussi bleues que sa tunique mouillée. On l'alla chercher dans un canot; mais avant de quitter sa faction, il fallut qu'un caporal lui affirmât que c'était bien l'ordre du général qu'il revînt. Et nous autres douillets, qui nous plaignions de notre petite douche de rosée!

On raconta en riant cet incident au général, qui répondit aussitôt d'un air sérieux:

— Il n'y a pas là de quoi rire. Allez me chercher cet homme.

Et devant tout le monde, il le complimenta sur son respect de la discipline, lui dit d'attendre, entra sous sa tente, et en ressortit aussitôt avec une belle médaille militaire dont l'or brillait au soleil levé, au bout du ruban jaune et vert, et la lui remit. Les joues de l'infirmier n'étaient plus bleues, elles étaient devenues blanches, puis toutes rouges, et il alla retrouver son mulet en gambadant. Une salutaire réaction avait rendu hygiénique un bain prolongé qui aurait pu devenir mortel.

Cette petite scène n'avait pas seulement pour but de récompenser et d'honorer un acte de courage stoïque accompli simplement par ce brave infirmier, isolé, en un pays inconnu, au milieu des ténèbres et des vagues; elle devait être une leçon profitable pour tous et qui porta ses fruits.

Dans une petite armée comme la nôtre, presque entièrement composée de volontaires, confiée à un général qui la menait combattre à cinq mille lieues de la patrie, ce n'étaient jamais les actions d'éclat, les folies de témérité qui pouvaient faire défaut. C'était l'obéissance passive dont on pouvait redouter l'absence. On n'avait pas à craindre des actes de lâcheté, on avait à craindre des actes d'indiscipline. Cette première médaille militaire fit réfléchir plus d'un soldat, qui se dit qu'avec Montauban il y avait autant à gagner au moins par la discipline, par le respect du règlement, que par la valeur et le coup de hardiesse.

Notre premier soin fut de nous installer à Pé-Tang et dans les deux fortins. Le village, ou plutôt la ville, doit, en temps ordinaire, ne compter guère moins de 30,000 âmes. La population avait fui, guidée par ses notables. Il restait bien de-ci et de-là quelques maisons habitées, mais elles étaient rares. Il grouillait encore dans les rues cette population infime qui se retrouve dans tous les pays, et qui, n'ayant rien à perdre, a tout à gagner dans un bouleversement quelconque, même complet, de l'ordre social.

Dès l'aube, les sapeurs du génie avaient sondé les forts. La précaution était sage, car s'ils avaient re-

noncé à combattre, les Chinois n'avaient pas renoncé à nous témoigner leurs bons sentiments. Ils avaient miné les deux forts, et caché, dans un tas de trous creusés dans le sol, des bombes de fort calibre, qui n'attendaient, pour éclater, que la pression, d'un pied sur une planchette de bois recouverte de terre et bouchant le trou de la bombe. Cette pression faisait partir un chien de fusil à pierre qui devait mettre le feu à la poudre.

C'était ingénieux, mais ces chiens-là n'ont pas mordu.

Par exemple, nous nous demandons ce qu'on a pu bien dire de nous à la population chinoise pour lui inspirer une terreur et une horreur pareille des barbares d'Occident. Sous quel jour atroce le gouvernement de cette intelligente nation nous a-t-il donc présentés? Quelles épouvantables tortures leur a-t-on prédites de notre part? Ou bien, plus simplement, nous font-ils l'honneur de nous juger aussi féroces, aussi sanguinaires, aussi raffinés qu'ils le sont eux-mêmes dans leurs luttes intestines? Nous prennent-ils pour des monstres vomis par l'enfer? Ou nous prennent-ils, tout bonnement, pour des Chinois comme eux? Je n'en sais rien. Mais la peur de tomber entre nos mains, le désir d'y soustraire leurs proches, leurs femmes, leurs enfants, les a conduits à des extrémités horribles. Écoutez ce simple épisode de l'occupation de Pé-Tang, il me dispensera de m'étendre sur ce navrant côté de notre expédition.

Le 2 au matin, lorsque les troupes pénétrèrent

dans Pé-Tang, les officiers d'état-major, suivis de quelques hommes, visitèrent les maisons afin de s'assurer que les troupes ennemies, qui, la veille encore garnissaient les forts, n'étaient cachées ni dans les corps de logis, ni dans les arrière-cours ou les jardins.

Le colonel Schmitz et le commandant Campenon, le même qui est devenu ministre de la guerre, pénétrèrent dans une maison de mandarin entourée de vastes dépendances et de jardins spacieux où aurait pu s'abriter un régiment entier, et voici le spectacle qui les cloua sur le seuil de la porte.

Dans la principale pièce du rez-de-chaussée, il y avait, selon la coutume de la Chine du Nord, une sorte de grand lit qui tenait tout un des côtés de la salle. Ce lit est construit en briques. Il est creux. C'est un calorifère dont le foyer s'ouvre à l'extérieur de l'appartement et qui reste chauffé tout l'hiver. On y entasse des matelas recouverts de soie, des coussins, des tentures, et c'est là-dessus que la famille passe sa vie. Elle y mange, elle y reste assise, elle y dort. Sur ce lit étaient étendues trois femmes, une vieille assez simplement vêtue, et deux jeunes couvertes de vêtements somptueux, dont l'une était remarquablement jolie.

Elles avaient toutes trois la gorge ouverte, et, sur les tentures de soie éclatantes de la pourpre du sang qui coulait à gros bouillons et tombait en cascade sur le sol, elles râlaient encore, les membres secoués par les derniers spasmes de l'agonie. A côté d'elles,

deux petites filles inconscientes jouaient avec les longues tresses noires des mourantes et se poursuivaient à travers les soieries teintes de sang, riant aux éclats des singuliers gestes de celles qui étaient leurs jeunes mères ou leurs grandes sœurs. Les deux fillettes étaient barbouillées de sang, comme chez nous les bébés de confitures de groseilles.

En face du lit, assis dans un fauteuil de bois de teck adossé à la muraille, et contemplant l'horrible tableau, se tenait le mandarin, le chef de la famille, celui qui, pour soustraire ces malheureuses, sa mère et ses deux femmes probablement, aux outrages des barbares, les avait immolées lui-même. Le cœur lui avait manqué ou la main lui avait tremblé devant ces deux petits êtres encore vivants. Il s'était lui-même ouvert la gorge avec un rasoir. Et, superbe dans ses habits de soie, impassible, il vivait encore. Par la plaie béante le sang coulait plus fort à chaque mouvement respiratoire, descendait le long de sa poitrine sur sa cuisse, et tombait à terre sur le rasoir ouvert.

Dans sa main droite il tenait son éventail, qu'il agitait pour chasser les mouches voraces collées aux lèvres de son affreuse plaie ou buvant à même le long du fleuve sanglant; et, peu à peu, sous le souffle de l'éventail le sang se figeait, et de vermeil, devenait brun.

Son œil, à la fois dur et malin, fixait obstinément les deux officiers terrifiés. On y lisait cette pensée féroce et narquoise :

— Vous êtes joliment attrapés, hein? diables de l'Occident!

Schmitz et Campenon partirent de là, emmenant les deux petites orphelines qu'ils confièrent aux soins de l'aumônier en chef de l'armée; celui-ci les expédia à Shanghaï, où elles furent élevées par charité dans une maison religieuse.

L'une mourut quelques années après. L'autre était, il n'y a pas longtemps, sœur de charité. Elle doit encore vivre, et peut-être soigne-t-elle là-bas, à cette heure, sur leur lit de douleur, les fils de ceux dont l'entrée dans sa ville natale fut marquée par l'horrible hécatombe de toute sa famille.

Devant de pareilles atrocités, la première pensée qui me frappa fut celle-ci :

— Si ces gens-là, me dis-je, ont de nous une telle horreur qu'ils n'hésitent pas à tuer les leurs et à se tuer, plutôt que de subir notre contact, quels traitements, grand Dieu! peuvent-ils bien réserver à ceux d'entre nous assez malheureux pour tomber un jour entre leurs mains?

Quel traitement? Hélas! l'avenir allait répondre.

De tels spectacles auraient suffi pour nous dégoûter de Pé-Tang, lors même que cette localité n'aurait pas renfermé des inconvénients suffisants pour nous la faire promptement détester.

Nous devions y séjourner pourtant jusqu'à ce que le débarquement complet du matériel fût effectué. La marine y travaillait ferme, tout marchait à souhait, mais le temps nous paraissait tout de même bien long.

D'abord nous étions au milieu d'eaux croupissantes et infectes qui formaient une nappe ininterrompue

et saumâtre à quarante centimètres du sol et le transformaient en un cloaque nauséabond. Et puis, au milieu de cette humidité, il n'y avait pas une goutte d'eau potable. Or, l'armée avait besoin chaque jour, tant pour les hommes que pour les chevaux, de plus de cent tonneaux. Le général avait chargé la marine de notre ravitaillement en eau potable, et les habitants allaient chercher, pour nous, jusqu'à quatre heures de distance un peu d'eau de source.

En temps ordinaire, chaque maison possédait une réserve d'eau en rapport avec le nombre de ses habitants. Avec la nappe d'eau souterraine, il ne fallait pas songer aux citernes. Les Chinois les remplaçaient par de grandes jarres de quatre à cinq pieds de haut placées sous les gouttières. Grâce à un jeu de conduites et à une utilisation intelligente des moindres surfaces, pas une goutte d'eau n'était perdue. On récoltait les grandes pluies, les petites et jusqu'à la rosée des nuits. Les Chinois sont inimitables dans ces sortes de travaux.

Dans ces grandes jarres, quand nous arrivâmes, il n'y avait pas que de l'eau, mais bien des enfants étranglés, des femmes égorgées, la tête en bas et les pieds en l'air, et toujours afin de soustraire ces malheureux aux horreurs de la guerre. Cela devenait un cauchemar devant lequel s'envolaient à tire-d'aile nos rêves de poétique conquête et d'aventures originales.

Le lendemain de notre installation à Pé-Tang, le général Collineau dirigea une reconnaissance sur la chaussée qui conduit de cette localité à Ta-Kou, c'est-

à-dire sur la route que devait suivre l'armée pour aborder et enlever les trop fameux forts. Il avait avec lui 2,000 hommes, tant Anglais que Français, et nous rapporta de précieux renseignements.

Après avoir parcouru sept kilomètres, il a reconnu, à droite de la chaussée, l'emplacement d'un camp retranché. C'est celui que nous a annoncé à Ché-Fou le général Ignatieff. En face du camp, de l'autre côté de la chaussée, il y a un gros bourg.

On a échangé quelques coups de fusil avec une masse assez compacte de cavaliers tartares qui cherchaient à déborder la petite colonne et à l'envelopper. On leur a même envoyé quelques obus, mais ils n'ont pas eu l'air de trop s'en effrayer.

Édifié sur ce qu'il avait devant lui, le général Collineau est rentré. Il a eu huit hommes blessés, assez grièvement. Les Anglais, sous les ordres du brigadier Sutton, ont eu le même nombre de blessés. Donc, pas de jalousie.

Un moment, la canonnade avait été assez vive et la fusillade assez nourrie pour que le général de Montauban craignît que les forces envoyées en reconnaissance ne fussent insuffisantes. Il fit seller son cheval, et, suivi d'une section d'artillerie de montagne et d'une compagnie d'infanterie, il courut à la rencontre de son subordonné, qu'il trouva sur la chaussée, revenant après avoir rempli sa mission.

Nous avons donc pu constater, grâce à ce premier engagement, que si la cavalerie tartare n'est pas très bien armée, ne possédant que des arcs, des sabres,

des lances et quelques rares fusils, elle n'en est pas moins animée d'une incontestable bravoure et manie ses chevaux avec dextérité.

Une chaleur extrême avait rendu cette petite expédition assez pénible pour nos hommes. Or, la nuit vint sans que la chaleur diminuât. J'occupais, avec M. de Guentz, neveu du général et son porte-fanion, une grande pièce du rez-de-chaussée d'une maison dont la cour communiquait avec celle de la maison habitée par le commandant en chef.

Cette nuit-là, ne pouvant m'endormir sur le massif de maçonnerie qui sert de lit aux Chinois, j'eus une idée dont la réalisation faillit me coûter fort cher.

Je pensai que rien n'était plus rafraîchissant que l'hydrothérapie, et que rien n'était plus pratique, en fait d'hydrothérapie que d'entrer dans une des grandes jarres qui se trouvaient dans les coins de notre cour. Je me déshabille donc, car nous couchions tout habillés. Je pose mes vêtements à côté de la jarre, j'en escalade les parois et j'y prends un bon bain de vingt minutes. Jusque-là tout allait bien. Mais quand je veux rentrer dans mon pantalon, je sens tout à coup à la cuisse droite une piqûre aussi douloureuse et aussi prolongée que si on m'eût enfoncé, de toute sa longueur, une aiguille rouge dans les chairs.

Je pousse un cri formidable qui réveille de Guentz.

— Qu'avez-vous, d'Hérisson ? me dit-il.

— Je viens d'être horriblement piqué par quelque serpent.

Avec son expérience de soldat d'Afrique, il me répond:

— Ce n'est pas un serpent; ce doit être un scorpion. Déshabillez-vous doucement. La bête doit être encore dans vos vêtements.

Nous allumons des bougies, je me déshabille, et nous ne tardons pas à voir sortir de mon large pantalon de spahi, qui ressemblait plutôt à une jupe, un maître scorpion qui s'en allait gaillardement le dard en l'air. C'était une grande bête verdâtre, rayée de noir et tout à fait hideuse.

Sans se troubler, de Guentz m'a dit d'approcher la bougie, il a barré le chemin à l'animal, a pris une paire de ciseaux dans sa trousse de toilette et lui a coupé son dard. Écrasant alors l'animal dans ses doigts, il en a fait une purée, une sorte de cataplasme, ou plus exactement une pommade, dont il a frotté l'endroit piqué jusqu'à ce que la peau ait laissé filtrer quelques gouttes de sang.

— Là, voilà qui est fait, m'a-t-il dit. Il faut avoir vécu avec des Arabes pour savoir que le scorpion porte en soi-même son propre contre-poison. Les Arabes ne se traitent pas autrement.

Est-ce la foi qui les sauve? Moi, je ne l'avais pas, à ce moment du moins, et pourtant j'en ai été quitte pour une simple enflure et un engourdissement qui dura deux jours.

Je venais de faire connaissance avec une des douceurs encore inconnues de cet ignoble séjour. A marée haute, nous étions entourés par les eaux et

reliés à la terre ferme uniquement par la chaussée. Il pleuvait tous les deux jours comme il pleut en Afrique pendant la saison des pluies, c'est-à-dire à torrents, à cataractes. Impossible de mettre les pieds dehors sans enfoncer à mi-jambes dans une boue noirâtre et infecte.

Aussi le général, qui ne s'amusait pas plus que nous dans ce trou maudit, avait-il hâte d'en sortir, et, après plusieurs conseils de guerre, il résolut de se porter en avant et de s'emparer du camp retranché reconnu par le général Collineau.

CHAPITRE XII

LES CAMPS RETRANCHÉS

Sin-Ko. — Les vivants et les morts. — Une infusion de femmes. — Les Anglais mangent. — Le Mont-de-Piété. — Le 15 août. — Manifeste impérial.

Nous partîmes de grand matin avec l'espoir de ne revenir jamais, et nous nous engageâmes sur la chaussée large de sept à huit mètres qui domine les eaux à marée haute, servant de principale et même d'unique artère à la circulation de ces contrées peu réjouissantes.

A mesure que nous nous éloignions de Pé-Tang, le sol durcissait sous les pieds de la petite colônne qui marchait en bon ordre, son artillerie en avant.

On fit halte à six cents mètres environ du camp retranché, dont les embrasures s'allumèrent presque aussitôt. Nos pièces rapidement placées en batterie ripostèrent, et la canonnade commença.

Il était assez amusant de suivre de l'œil les boulets chinois. Projetés avec une force insuffisante, ils touchaient terre avant d'arriver à nous, et ricochaient sur le sol comme des cailloux plats sur la surface des

eaux. Les soldats enchantés du bruit et de l'odeur de la poudre, riaient et plaisantaient quand ils voyaient arriver ces projectiles. On entendait, d'un bout à l'autre de la colonne, des voix joviales qui criaient : « Prends garde à toi ! Martin, ou Dupont, ou Durand, ou Duval... En voilà encore un à gauche ! » Et le bon troupier, qui s'amuse de peu, se tordait, déclarant que c'était impayable.

Le feu nourri de notre artillerie eut bientôt éteint celui des embrasures de droite ; on se porta en avant de ce côté, pendant que nos pièces continuaient à battre les embrasures de gauche, l'une d'entre elles surtout où se trouvait un canon qui tirait sans relâche, et dont les servants se firent couper en deux, jusqu'au dernier, par nos obus.

Quand l'artillerie ennemie fut réduite au silence, un obus convenablement dirigé fit sauter la porte principale de cette espèce de fort, et tout le monde s'y précipita. On ne trouva sur la place que des blessés et des morts dont quelques-uns avaient été complètement décapités. A d'autres il ne restait que le tronc et les jambes : les bras avaient été emportés par nos obus qui pénétraient dans les embrasures ; ils étaient projetés plus loin et mêlés à des fragments de tête. C'était horrible à voir.

On fit halte une bonne heure dans le camp, au milieu de tous ces débris ; puis on reprit la chaussée, et on s'arrêta enfin sur le plateau de Sin-Ko, vaste plaine très élevée au-dessus du niveau de ces côtes marécageuses, où le général ordonna d'installer le campement.

De la verdure, de grands arbres, des jardins bien cultivés et abondamment garnis de légumes sur pied, c'était plus qu'il n'en fallait à des hommes qui sortaient de la mare nauséabonde de Pé-Tang, pour proclamer Sin-Ko un petit paradis terrestre.

Le général fit monter sa tente particulière et la grande tente de l'État-major, c'est-à-dire celle où se réunissaient les officiers et les secrétaires pour les repas, les conseils et le travail en commun. La première de ces deux tentes abritait deux cercueils, dont l'un devait renfermer un très riche personnage, car il portait encore des traces de dorure. Il servit au général de table à écrire et de table à toilette. L'autre fournit un point d'appui pour le lit de camp. Dans notre grande tente se trouvait également un cercueil, qui devint la table commune, après, toutefois, qu'on lui eut fait subir une réparation, car les pieds du propriétaire passaient par l'extrémité inférieure.

Cette cohabitation presque continuelle avec des restes humains porte sur les nerfs pendant quelques heures. Puis on s'y habitue comme à toute chose, et on comprend vite que les noires tentures des églises et la terre grasse des cimetières n'altèrent pas la jovialité des croque-morts, fossoyeurs et autres personnes que leur position sociale met en contacts fréquents avec la mort. On acquiert une sorte d'insensibilité joyeuse tout à fait étonnante. Ainsi, comme l'eau potable n'était pas très abondante à Sin-Ko et qu'il fallait l'aller chercher à une assez grande distance, on considéra comme un bienfait du ciel la

trouvaille d'une petite mare, dont l'eau, relativement bonne, servit pendant la journée à remplir nos marmites et à désaltérer nos chevaux. Elle fut vite desséchée, et l'on vit apparaître les cadavres de trois femmes que leurs maris avaient jugé à propos de soustraire de cette façon aux horreurs de la guerre. Pas une minute nos estomacs ne regimbèrent contre le souvenir récent de ce court-bouillon de noyées qu'ils avaient absorbé.

Autour du cercueil de la grande tente fut tenu un conseil de guerre dans lequel on décida d'enlever le grand camp retranché de Tang-Koo; c'était le dernier obstacle qui nous séparait des forts du Pé-Ho, et il importait de ne pas le laisser intact derrière nous, afin d'ôter à ses défenseurs l'idée de nous inquiéter par derrière, quand nous opérerions sur la rive même du fleuve; car, ainsi qu'on l'a sans doute compris, le plan qui s'exécutait avait consisté à débarquer à l'est du Pé-Ho, et à prendre, par terre et à revers, les forts dont la principale défense regardait la passe du fleuve et la mer. C'est une manœuvre analogue, quoique exclusivement maritime, que le glorieux Courbet exécuta à Fou-Tché-Ou.

Le 14 août au matin, nous partîmes de nouveau en suivant la grande chaussée. Nos alliés avaient partagé leurs forces en deux colonnes. L'une, sous les ordres du général Napier, devait s'élever à notre droite et suivre la route de Tien-Tsin, pour se rabattre sur nous au bon moment. L'autre, commandée par le général Stanley, marchait avec nous. Il était convenu d'avance

que, dès que le terrain serait assez solide, on se déploierait en bataille, les Français à gauche, les Anglais à droite, et qu'on aborderait ainsi les positions à enlever.

Tout s'exécuta comme il avait été décidé. Lorsque nous fûmes arrivés à deux kilomètres du camp retranché, l'armée se déploya. A six cents mètres, l'artillerie ennemie commença à tirer assez vigoureusement. La nôtre riposta, et nous avançâmes ainsi, l'arme au bras, supposant que la cavalerie tartare, campée derrière le camp, donnerait, en se mettant en retraite, dans la colonne anglaise qui avait pris la route de Tien-Tsin.

Enfin, le général de Montauban chargea le colonel Schmitz de former une colonne d'assaut.

Le colonel était malade depuis quelques jours. Il avait le corps couvert d'une éruption qui lui occasionnait une fièvre intense et continue. Il était néanmoins monté à cheval et avait rejoint le général au premier coup de canon. Sous ses ordres et derrière lui, deux bataillons se formèrent en colonne et s'avancèrent crânement pour aborder les deux fossés, séparés par une palissade qui entourait le camp. Le colonel, sans hésiter, se précipita à l'eau dans le premier fossé. Un instant, il est saisi par la froideur de cette eau, perd pied et disparaît. Deux capitaines d'état-major s'élancent à son secours, le repêchent. Le voici de l'autre côté du fossé. Les soldats l'ont suivi, pataugeant à qui mieux mieux, et se faisant la courte échelle pour sortir du fossé. Ils y parviennent, abattent la palissade,

disparaissent à nos yeux dans le second fossé. Nous les voyons reparaître, s'élancer sur les remparts construits en torchis, et s'engouffrer, comme des démons mouillés, dans les embrasures. A ce moment, le drapeau tricolore flotte sur le haut du rempart. Schmitz vient de l'y planter à la vue des deux armées alliées qui battent des mains.

Comme dans le premier camp enlevé l'avant-veille, nos obus avaient fait un carnage épouvantable. Le terrain était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Mais, comme l'avant-veille aussi, les canonniers chinois s'étaient bravement fait tuer sur leurs pièces. Au milieu du camp gisait le corps d'un mandarin, chamarré et doré. Un obus lui avait enlevé la tête. Dans une grande et magnifique tente dressée sur l'emplacement qu'avait dû occuper la cavalerie tartare, deux chefs étaient étendus, morts. Ils s'étaient eux-mêmes coupé la gorge, au moment où leurs hommes avaient dû abandonner la place et battre en retraite.

Cette cavalerie avait, selon nos prévisions, rencontré la première colonne anglaise non loin du village de Sin-Ko.

Elle n'avait pas hésité, et malgré un feu très nourri d'artillerie et de mousqueterie, elle avait chargé. Elle était ainsi parvenue jusqu'à cent mètres des Anglais. Là, les chevaux du premier rang avaient été abattus et le désordre s'était mis dans la masse, qui avait conversé et tourné bride.

Comme nous-mêmes, les Anglais avaient pu con-

stater que les Chinois faisaient preuve d'une indiscutable bravoure, et je me souviens qu'après avoir inspecté le champ de bataille, le général de Montauban fit, en revenant au centre de l'armée, à ses officiers groupés autour de lui, cette réflexion que les événements des dernières années rendent réellement prophétique :

— Je ne sais pas ce que nous réservent les suites de cette campagne, mais je me demande ce que feront ces gens-là lorsqu'ils seront bien armés, et lorsqu'en les battant nous leur aurons appris à se battre.

La prise des deux camps retranchés avait pour objectif et pour résultat de nous permettre d'attaquer, sans crainte d'être surpris, les forts de Ta-Kou. Il n'était qu'onze heures du matin. La journée était belle. Le sol résistait sous le pied. Les troupes n'étaient point fatiguées. Le général voulut poursuivre et enlever, le jour même, le premier des forts de la rive gauche.

Mais il fallait pour cela obtenir l'adhésion de l'état-major anglais. Or, les Anglais avaient envie de manger et demandaient trois heures au moins pour cette très utile et très respectable opération. En outre, leur commandant en chef préférait se reposer un peu et ne rien entreprendre avant quatre ou cinq jours.

Il fallut, bon gré, mal gré, obtempérer à ce désir et regagner notre campement, où nous trouvâmes quelques chevaux et quelques mulets que l'administration venait de se procurer dans les environs de Sin-Ko. Ce village nous fournit encore une grande

quantité d'excellent fourrage, dont nos malheureuses montures avaient grand besoin. Enfin, on découvrit à Sin-Ko un Mont-de-Piété magnifique et encombré d'objets de toutes sortes.

Le Mont-de-Piété, qui compte chez nous un peu plus d'un siècle d'existence, — puisque sa fondation remonte à Louis XVI, si je ne me trompe, — existe de temps immémorial en Chine. Et les Chinois en usent avec profusion et intelligence. Ainsi, au printemps, au lieu de porter, comme on fait chez nous, leurs fourrures chez le fourreur, ils les confient au Mont-de-Piété, qui leur prête, sur ce gage, une somme dont l'intérêt ne représente certainement pas le prix que nous payons aux industriels chargés d'en éloigner les insectes, et qui se charge de les battre et de les conserver intacts. Il y avait là des quantités de vêtements en peau de mouton et d'autres garnis de fourrures dont le luxe paraissait exagéré au milieu de ce village assez pauvre. L'administration fit main basse sur ce Mont-de-Piété et sur ces fourrures. Il devait y avoir là une première ressource pour un hivernage éventuel, surtout après la perte de presque tous les vêtements de réserve de l'expédition, qui avaient disparu dans le désastre de la *Reine des Clippers*.

Les fourrures mises de côté, nos coolies chinois avaient profité de notre entrée en vainqueurs pour aller se remonter dans les magasins du Mont-de-Piété et s'équiper à neuf des pieds à la tête. Enfin, quelques-uns de nos fantassins s'étaient revêtus de robes chinoises, et, ainsi accoutrés, avaient esquissé un

semblant de mascarade, un monôme, comme on dit, marchant processionnellement les uns derrière les autres. Ils furent vivement rappelés à l'ordre.

Le 15 août, la fête de l'Empereur des Français fut célébrée au camp de Sin-Ko, comme elle aurait pu l'être, — et comme elle l'était, — à la même heure, au camp de Châlons. Je me trompe, parce que je néglige les longitudes. Elle fut célébrée à Sin-Ko en plein soleil, pendant que la France dormait encore la nuit du 14 au 15 août.

Le matin, les troupes furent réveillées au bruit d'une salve de vingt et un coups de canon, et le campement me rappela, par ses cris joyeux, nos réveils d'autrefois au collège, alors qu'on fêtait le proviseur par des réjouissances dont la rupture du silence imposé dans les dortoirs était le prélude obligé.

Il y eut messe militaire, *Te Deum*, concert instrumental et vocal, courses à pied, courses en sac, distribution extraordinaire, grand gala. Enfin on ne négligea rien pour rappeler à ces braves enfants, non seulement le souverain, mais encore la patrie absente.

La messe fut dite sur un autel de feuillage, entouré de sapeurs, la hache nue, devant toutes les troupes rangées en bataille, les états-majors debout au pied de l'autel, derrière les trois généraux, les pièces attelées et alignées, et nous autres, pauvre petit peloton d'escorte, immobiles sur nos chevaux et drapés dans nos burnous rouges.

Les musiques jouaient, les tambours et les clairons

massés battaient et sonnaient à chaque partie du sacrifice. A l'élévation, le « Présentez armes ! » retentit, puis le « Genou terre ! » et, pendant que la batterie d'honneur se faisait entendre, pendant que l'artillerie, sur ses chevaux, saluait du sabre, toutes les lignes s'abaissaient dans l'agenouillement des hommes, toutes les mains s'élevaient au-dessus des yeux pour le salut militaire, tandis que, seule entre le ciel et la terre, l'hostie blanche et frêle montait au bout des doigts du prêtre.

C'était magique.

Par une association bizarre d'idées, je pensai tout à coup à un monsieur que j'avais connu en France, et dont le souvenir s'était effacé avec bien d'autres et s'était envolé sous les grandes brises de la mer des Indes. Ce monsieur était un curieux corps. C'était un israélite qui adorait à la fois la musique et l'économie. Pour satisfaire ce double goût, il assistait régulièrement à toutes les messes en musique à Paris, et ne manquait ni un grand mariage ni un grand enterrement.

Nature très nerveuse et très expansive, il ne savait pas cacher ses émotions, les enfermer, et il se livrait sans réticence. Les hymnes joyeux des mariages le plongeaient dans un ravissement qu'il exprimait par des sourires si attendris et si joyeux, que les familles nouvellement unies se croyaient souvent obligées de lui témoigner leur reconnaissance pour la part qu'il prenait à leur bonheur.

Aux enterrements, quand le *Dies iræ* ou le *Pie Jesu*

passaient, comme des souffles lamentables, le long des grandes tentures noires, il sanglotait sans pouvoir se retenir, et dans l'assistance on venait lui serrer la main et lui dire : « Courage, courage ! » tant il paraissait écrasé par la douleur de l'être cher à jamais perdu.

Eh bien ! en Chine, à Sin-Ko, le 15 août 1860, sur mon cheval, au milieu de la messe, je me suis dit presque machinalement : « Si ce bon Nephtali P... était ici, il serait joliment content. »

Que diable venait faire dans mon cerveau cette étrange silhouette ? Pourquoi se détachait-elle en relief sur ce tableau grandiose dont le fond était fermé par les forts de Ta-Kou, accroupis sur les bords du fleuve immense, et dont les premiers plans étaient figurés par ces lignes de baïonnettes tenues par de braves gens, dont quelques-uns allaient trouver là-bas la mort ? Je n'en sais rien.

Mais je le répète, c'était magique. D'ailleurs, je suis fanatique des cérémonies du culte en plein air, et je préfère une procession de campagne aux plus splendides solennités de la Madeleine et même de Saint-Pierre de Rome. Je suis un peu païen sous ce rapport-là, en ce sens que je comprends les anciens, choisissant de préférence, pour honorer le créateur et offrir les sacrifices, les points les plus élevés, ceux d'où l'œil humain pouvait embrasser les plus vastes étendues. Ils croyaient que le cœur de l'homme est d'autant plus disposé à la reconnaissance et à l'adoration que son œil peut plus facilement contempler

les magiques effets de la puissance divine. Ils n'avaient pas tort.

Les Anglais furent très corrects et tirèrent le canon tout comme nous. D'ailleurs, au point de vue du tact et de la bonne éducation, il n'y a jamais de reproches à leur adresser.

Le lendemain, lord Elgin vint voir le général en chef et lui communiqua une partie des papiers trouvés sur l'un des mandarins qui s'étaient coupé la gorge dans le camp de Sin-Ko. Il y avait, parmi ces pièces, un édit de l'empereur de Chine ordonnant à ses sujets de tuer, de quelque manière que ce fût, les Européens envahisseurs, comme autant de bêtes malfaisantes.

Cet édit mettait à prix les têtes des barbares. Il faisait connaître aux peuples que les têtes des ambassadeurs seraient payées 12,000 francs, celles des généraux 8,000, et ainsi de suite pour tous les grades. Ce n'était vraiment pas très cher, et cet argent représentait à peine les frais de transport de ces différentes têtes jusque dans l'Empire du Milieu.

Du reste, voici la pièce officielle.

Ce manifeste, appréciant d'abord, à son point de vue, la journée du 25 juin 1859, s'exprime ainsi :

MANIFESTE DE L'EMPEREUR DE CHINE APRÈS LA PRISE DES FORTS DU PÉ-HO

A peine les Barbares eurent-ils essayé de forcer le passage de Ta-Kou, qu'en un clin d'œil tous les bâtiments

furent coulés bas, et des milliers de cadavres flottaient sur les eaux pendant plus d'une lieue. Quelques-uns étaient parvenus à s'échapper, et allèrent porter chez eux la nouvelle de cette terrible punition.

Je croyais bien que cette leçon suffirait pour les rendre plus circonspects. Mais, qui l'aurait cru! un an s'était à peine écoulé depuis la mémorable victoire de nos armes, que les voici revenus plus nombreux et plus arrogants que jamais!

Profitant de la marée basse ils ont débarqué à Pé-Tang et sont venus attaquer les formidables retranchements de Ta-Kou; mais, comme des barbares qu'ils sont, ils les ont attaqués la nuit et par derrière. C'est ainsi qu'ils ont pu surprendre nos miliciens, accoutumés à se voir braver en face par un ennemi courageux et fier, mais ne pouvant pas s'imaginer que tant de lâcheté et de perfidie fût mise en œuvre contre eux. Maintenant, enflés par ce succès qui devrait les couvrir de honte, ils osent marcher sur Tien-Tsin; mais ma colère va les atteindre, et, pour eux, il n'y aura pas de merci. Aussi, nous ordonnons à tous nos sujets, miliciens et laboureurs, habitants des villes et des campagnes, Chinois et Tartares, de les détruire comme des animaux malfaisants. Nous ordonnons à tous nos mandarins et officiers, militaires et civils, d'avoir à faire évacuer, par les populations sous leurs ordres, toute ville ou bourgade vers laquelle ces misérables étrangers feraient mine de se diriger. On devra également détruire par l'eau et par le feu tous les vivres et tous les approvisionnements que l'on serait obligé d'abandonner. De cette façon, cette race maudite, traquée par le feu et par la faim, périra bientôt comme les poissons d'un étang qu'on a mis à sec.

Donné à Huyen-Ming-Huyen, le vingt-troisième jour de la dixième lune de la neuvième année de notre règne.

Lord Elgin, dans une lettre qu'il mentionna devant

le général, sans lui en donner la traduction intégrale, était lui-même qualifié du titre de chef des rebelles.

Enfin un conseil de guerre fut tenu, et on y fixa les détails des opérations qui devaient avoir pour but la prise des forts de Ta-Kou. C'était une partie réellement importante qu'on allait jouer là, car ces forts pouvaient être considérés comme la clef de la Chine.

CHAPITRE XIII

LES FORTS DE TA-KOU

Le baptême du feu. — Saluons un peu moins, Messieurs. — Rendez-moi ma jambe. — Une culbute. — La poudrière. — A l'assaut. — Une paire d'épaulettes. — La plume de paon. — Négociations. — Hésitations anglaises. — Une quantité négligeable. — Roueries chinoises. — Trois mille prisonniers. — Une bourrasque. — Tous les forts sont en notre pouvoir.

L'attaque fut fixée au 21 août. Dans la nuit qui précéda la marche en avant, on travailla à jeter quelques ponts sur les nombreux canaux qui découpaient la plaine.

Les Chinois éclairaient les travaux de nos pontonniers par de curieux feux d'artifice. Puis ils avaient dirigé sur les places découvertes une canonnade qui, d'ailleurs, ne parvint pas à gêner nos ouvriers.

Le 21, au matin, le général anglais ayant choisi la droite, — car alternativement les généraux alliés choisissaient leur terrain de marche et de combat, — on partit à travers la plaine coupée de canaux qui devait, en temps de pluie, être un véritable lac de boue.

Sous les ordres du colonel de Bentzmann, l'artillerie française marchait en avant du petit corps d'armée. Elle allait, la première, prendre la parole. A quinze cents mètres du premier fort, elle se mit en batterie et ouvrit le feu. Les Chinois ripostèrent avec vivacité.

La prise des deux camps retranchés, munis d'une artillerie insuffisante, n'avait été qu'une plaisanterie, comparée à l'action au milieu de laquelle nous nous trouvions, en face de gros canons de position supérieurement servis.

Nous étions, dans l'état-major, quelques jeunes gens qui recevions, pour ainsi dire, le baptême du feu, les engagements précédents ne comptant réellement pas pour ceux qui n'étaient pas arrivés, comme Schmitz et sa colonne d'assaut, au corps à corps avec les Chinois. Aussi, quand, au lieu de les voir rouler comme des boules à une fête de village, nous entendîmes et sentîmes passer sur nos têtes, avec un petit vent et un petit sifflement désagréables, les boulets chinois, nous nous mîmes instinctivement à baisser la tête. Tous ceux qui sont allés au feu connaissent ce mouvement.

Le général, à qui rien n'échappait, tourna à demi la tête et nous dit, d'un ton à la fois très paternel et très ferme :

— Saluons un peu moins, Messieurs, je vous prie.

Et tous les novices, — j'en étais, — de s'affermir sur les étriers, de se raidir pour réprimer les mouvements nerveux involontaires qui, d'ailleurs, disparurent

d'eux-mêmes à mesure qu'on se porta en avant et qu'on fut, par conséquent, plus exposé réellement qu'au début.

D'ailleurs, peu à peu, l'attrait du spectacle nous gagnait et nous faisait oublier le danger. Il était fort beau, ce spectacle.

Nous étions, ne l'oublions pas, sur la rive gauche du Pé-Ho, au-dessus de son embouchure,et attaquant par conséquent à revers les forts qui la défendent. Ces forts, sur notre rive, étaient au nombre de deux Les décrire serait inutile. Ils étaient construits à l'européenne, et ressemblaient, par conséquent, à ceux que tous les Français ont pu voir chez eux. Glacis, talus, bastions, courtines, redans, demi-lunes, etc., rien n'y manquait.

Notre artillerie en ligne bombardait celui de ces deux forts qui était le plus rapproché de nous.

Les flottes combinées, mouillées là-bas, à l'embouchure, les bombardaient tous, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche. C'était un tintamarre infernal, éclatant au sein d'une épaisse fumée blanche.

La principale attaque, la seule efficace, se dessinant du côté de la terre, — du nôtre, — les Chinois qui, ainsi que je l'ai expliqué, s'attendaient à être surtout attaqués par mer, avaient dû, pour y faire face, retourner la plus grande partie de leurs pièces de gros calibre, qui se mouvaient avec de grandes difficultés.

On n'était pas encore arrivé, dans la construction des affûts de siège, à cette précision et à ces prodiges de mécanisme qui permettent à un seul homme au-

jourd'hui, avec un levier, de faire virer, comme une toupie, un monstre d'acier.

Les Chinois donc, répondant à peine à notre flotte, nous honoraient de la presque totalité de leurs boulets. Mais comme ils tiraient à toute volée sur les masses de l'armée, ils ressemblaient assez au chasseur novice qui lâche ses deux coups de fusil sur une compagnie de perdreaux, sans avoir la présence d'esprit de viser et de suivre celui de ces oiseaux qu'il se propose d'abattre. Généralement, il perd sa poudre. Ainsi des Chinois. Leurs canons une fois pointés sur la place qu'occupait un de nos régiments, ils tiraient sans rectifier à chaque coup, et les projectiles arrivaient sur un terrain vide, le régiment s'étant déplacé dès le premier coup. De sorte que bataillons, compagnies et pelotons, par des marches en zigzag, évitaient assez facilement les zones dangereuses.

Il ne faudrait pas croire cependant que le feu fût tout à fait inoffensif.

J'avais bien vu dans les deux camps retranchés, précédemment, enlever des cadavres affreusement mutilés, mais je n'avais pas encore subi l'impression qui bouleverse tout combattant, lorsque l'homme à qui il parle tombe mort à côté de lui, lorsque des camarades, des amis sont blessés, mutilés, abattus sous ses yeux.

J'avais vu, en quelque sorte, la guerre immobile, je ne l'avais pas vue en mouvement. Or, le premier incident auquel j'assistai me combla de stupéfaction. J'entendis un blessé envoyer promener, en termes

grossiers, le général, et je vis le général trouver toute naturelle sa grossièreté.

Nous marchions à côté d'un régiment, et le général causait avec le brave commandant Doménech Diego. Tout à coup, une grappe de boulets rasa nos têtes en sifflant. Puis l'un d'eux s'enfonça à droite, un autre à gauche, un troisième, enfin, tomba au beau milieu de la masse d'hommes que nous côtoyions.

Il y eut un trou dans une compagnie.

— Serrez les rangs, commanda brièvement le capitaine. Et la compagnie passa.

Derrière elle, un soldat était resté par terre, la jambe gauche fracassée par le boulet.

Deux camarades le soutenaient, et, au moment où le général s'approcha de lui, le chirurgien, sautant à bas de son cheval, était déjà à ses côtés, dépliant sa trousse dont les aciers brillaient. Le pauvre diable criait:

— Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!

Le général, s'arrêtant devant lui, se pencha sur ses fontes et lui dit :

— Voyons, mon ami, du courage! La croix vous fera oublier cela.

Et l'autre de répondre vivement :

— N.. de D..., je me f... de votre croix. Rendez-moi ma jambe.

Le général passa sans répliquer.

Comme je n'avais encore vu la guerre qu'au Cirque et à l'Hippodrome, je m'imaginais que, dans un cas pareil, on se relevait sur sa jambe valide pour crier : Vive l'Empereur!

Une grande stupéfaction entra en moi.

Un peu plus loin, nous entendons derrière nous des gémissements d'enfant qui percent le bruit de la canonnade. C'est un petit Anglais de quatorze ans environ, vêtu comme un groom de bonne maison, qui pleure en soutenant, de son bras gauche, son bras droit traversé d'une balle, et nous demande où il pourra trouver un chirurgien. Que fait là ce pauvre petit diable, attaché probablement à la personne d'un gentleman officier de la Reine, qui aurait bien dû le laisser en arrière?

L'artillerie anglaise, de son côté, s'est mise en batterie et canonne le fort. Les canaux qui sillonnent la plaine et sur lesquels on a dû jeter quelques madriers, la gênent dans ses mouvements. Elle est vraiment imposante et superbe, avec ses canons plus grands que les nôtres et ses magnifiques chevaux des Indes. Une pièce attelée de quatre de ces magnifiques bêtes passe, à fond de train, sur notre droite. C'est la seconde fois que les conducteurs prennent leur élan pour lui faire franchir un fossé devant lequel leurs chevaux se défendent.

Elle va d'un train d'enfer, avec un bruit de ferraille assourdissant. Le fossé est franchi; seulement, en sortant du trou, la grosse pièce a bondi et imprimé une telle secousse aux traits, que les quatre chevaux s'abattent les uns sur les autres devant le canon qui roule sur eux. C'est une confusion indescriptible.

— Ils sont tous tués! crie le général qui pique des deux vers le tas.

Il est de fait que marcher avec une telle vitesse, en traînant une telle masse qui ne s'arrête pas quand les bêtes tombent, c'était jouer un jeu à se faire casser tête, bras et jambes.

Nous nous empressons autour d'eux. Deux minutes après, les chevaux étaient debout, les traits réparés, les hommes en selle, et après deux vigoureux « Pull up », tout repartait au triple galop. Ce sont de rudes hommes et de rudes bêtes.

A ce moment, un immense panache de fumée traversé par des flammes et emportant vers le ciel des masses noires informes, s'élève, avec une détonation effroyable, au-dessus du fort que nous attaquons.

— C'est la poudrière qui saute, dit le général. Allez dire à Collineau de marcher de suite.

C'est le général Collineau qui doit diriger la colonne d'assaut. Le moment d'agir est arrivé. Nous sommes en plein dans la fusillade. Les Chinois se défendent avec un acharnement meurtrier pour nous, et la situation doit être brusquée.

L'artillerie s'est arrêtée. Voilà la colonne d'assaut qui la dépasse en filant à travers les pièces. Il y a là deux cents marins des compagnies de débarquement, les sapeurs du génie, une compagnie d'infanterie de marine, deux compagnies du 2e bataillon de chasseurs à pied. Derrière eux, arrivent les coolies porteurs d'échelles pour l'escalade.

Leur contrat porte qu'au moment de la formation des colonnes d'assaut, ils doivent remettre aux soldats les échelles et rester en dehors de la dernière fusillade.

— Prenez les échelles, commande Collineau.

Mais voilà que les coolies se mettent à faire le coup de poing avec les soldats. Ils ne veulent pas leur céder les échelles. Ils veulent marcher, aller de l'avant et les planter eux-mêmes contre les forts, ils sont, à leur tour, grisés de poudre et de tapage guerrier, ils tiennent à ne pas nous laisser tuer sans eux. Et ce sont pourtant de simples portefaix, des cultivateurs, des citoyens paisibles... Qu'on dise après cela que les Chinois ne sont pas aptes à faire de bons soldats! On accède à leur désir. Et tout cela file en courant vers le fort qui vomit la mort, derrière le brave Collineau.

En un clin d'œil, le premier fossé est franchi à l'aide de madriers portés par les coolies. On se tue presque à bout portant, et les sapeurs du génie subissent une effroyable fusillade.

Derrière le premier fossé il y a une bande de terrain hérissée de bambous durcis au feu et taillés en pointe aiguë, disposés comme des dards de porc-épic. Le passage est difficile; les deux premiers pontonniers qui arrivent pour l'ouvrir avec les madriers qu'ils jetteront sur le second fossé, sont tués net. On passe par-dessus, et on arrive à un troisième fossé, celui-là tout petit, peu profond; mais dont la berge est garnie de chausse-trapes et de dangereuses pointes de bambous.

Enfin les échelles sont appliquées sur les remparts par les coolies, et les marins y grimpent comme des singes. Les coolies, tout à fait enragés, se sont armés

des bambous pointus fichés en terre, et grimpent, eux aussi, à l'assaut à côté de nos soldats.

Si l'attaque a été vigoureuse, la défense n'a pas été moins vaillante. Les Chinois, après avoir tiré leur dernier coup de fusil, ont pris des pierres, ont jeté sur les marins tout ce qui leur tombait sous la main. Ils ont été admirables.

Néanmoins le fort est à nous. Les marins ont couronné les talus, et puis ont disparu dans l'intérieur de la forteresse. C'est fini. Le feu est éteint. Le silence règne sur terre. La flotte seule continue à tirer sur les autres forts. Quant à celui que nous venons de prendre, le drapeau tricolore flotte au vent sur ses remparts.

Nous avons beaucoup de blessés et de morts. Nous les compterons tout à l'heure. Quant à l'ennemi, les talus, les fossés, les bandes de bambous pointus, la campagne même, dans la direction du fleuve, sont jonchés de ses cadavres.

Quelques blessés, quelques hommes valides se sont cachés dans les fossés remplis d'eau, et ne laissent paraître de leur visage que juste ce qui leur est nécessaire pour respirer. Les pauvres gens espèrent qu'on ne les découvrira pas.

Nos soldats, à peine remis de la fièvre de l'assaut, deviennent des gamins et se livrent envers ces malheureux à de détestables plaisanteries. Ils les mettent en joue : les Chinois aquatiques plongent aussitôt. Mais comme il faut qu'ils viennent respirer, leurs têtes reparaissent bientôt, pour replonger encore

chaque fois qu'on les ajuste. Nous faisons, en entrant dans le fort, cesser cette farce cruelle.

La première chose qui me frappa, en mettant pied à terre derrière le général, dans le fort, fut une file singulière et douloureuse.

Nos chirurgiens s'étaient installés dans une sorte de petite maison construite derrière le rempart où devait loger, probablement, un chef quelconque. Aussitôt, un nombre assez considérable de blessés chinois, demandant à être amputés, qui d'un bras, qui d'une jambe, s'étaient dirigés vers eux.

Ces blessés faisaient queue à la porte de notre ambulance, comme on fait queue à Paris à la porte des théâtres. Ceux qui ne pouvaient marcher étaient portés par des camarades, qui les faisaient avancer au fur et à mesure que la queue lugubre diminuait.

En moins d'une heure, nos médecins avaient coupé assez de bras et de jambes pour en faire un tas devant leur porte, sous les yeux mêmes des infortunés qui attendaient leur tour.

Élevés à la spartiate, ces gens-là paraissent tout à fait insensibles à la douleur. Je puis affirmer que, pendant vingt minutes que je passai, fasciné par ce spectacle d'un chirurgien taillant sans frissonner dans la machine humaine, je n'ai pas entendu les patients exhaler une seule plainte. Pour être sincère, je dois avouer que je ne les ai pas, non plus, entendus formuler le moindre remerciement.

Les quelques hommes qui n'ont pas eu le temps de fuir avant notre prise de possession du fort, se sont

massés, debout et immobiles, dans un coin. Ils ont jeté devant eux leurs armes en tas. Et quelles armes, grand Dieu! Des fusils à mèche, à crosse recourbée, de formes incroyables et antiques, difficiles à manier, inoffensifs et peints en rouge pour la plupart; des arcs, des arbalètes, quelques lances, de mauvais sabres. Nous nous demandons comment, avec de tels outils, ils ont pu nous faire tant de mal. Ce n'est pas d'ailleurs leurs armes qui nous ont été meurtrières, c'est leur bravoure désespérée. Ils ont repoussé à la main, comme dans les sièges antiques, nos échelles chargées de marins. Ils jetaient à nos hommes leurs fusils, des boulets, des fragments de nos propres obus, des pierres.

Tous ceux qui avaient été désignés pour la défense des remparts, se sont fait tuer bravement à leur poste.

Au milieu des armes jetées par les Chinois à terre et que nous remuions du bout du pied, je remarquai une arbalète des plus étranges, qui pouvait s'appeler l'arbalète-revolver.

Au-dessus de la corde de l'arc, il y avait un petit cylindre garni de flèches. Chaque fois qu'à l'aide d'un grand levier en fer on tendait la corde, une flèche se détachait de ce cylindre et venait se poser d'elle-même dans la rainure, sans qu'il fût besoin de l'y ajuster avec les mains.

La poudrière, en sautant, a ébranlé et lézardé toutes les constructions placées à l'intérieur du fort qui servaient de casernes aux troupes ou de logements

aux officiers. Elles sont encore pleines de blessés et de mourants qui, eux, refusent de se laisser approcher et soigner, et retournent, quand nous arrivons près d'eux, leur face sombre et désespérée. Quant à la poudrière, elle est remplacée par un grand trou de dix mètres de profondeur, béant comme un cratère de volcan ou une sorte de gigantesque entonnoir.

Sur le bord de ce trou, accroché des ongles à une grosse pierre, est un sous-officier français, qui râle et qui se tord dans les convulsions de l'agonie. Je m'approche de lui : c'est un camarade, un ami, Blanquet du Chayla. Il est entré l'un des premiers dans le fort, avec le colonel Dupin. Il avait été adjoint au capitaine de Bovet, qui commandait une section du génie et les coolies porteurs d'échelles. Il s'est battu comme un lion, a reçu, en montant à l'assaut, trois balles, l'une dans la cuisse, l'autre au ventre, la troisième à la cheville. Il a continué à grimper et ensuite à frapper, comme s'il eût été bardé de fer. Sur la crête du rempart, il a eu le côté traversé d'un coup de lance. Il continuait à avancer à grands coups de sabre. Alors un groupe de Chinois s'est acharné sur lui, et l'un d'eux lui a porté un coup de sabre qui lui a fendu la bouche d'une oreille à l'autre.

J'aide à le transporter dans une petite casemate où nous le couchons sur un lit, et je le couvre d'un de mes burnous. Il rend le dernier soupir entre nos mains. Et nous ne pouvons même pas allonger une de ses jambes, qu'il a pliée pendant l'agonie et qui reste raidie par une suprême tension musculaire.

C'était un héros! Lorsqu'on ouvrit, comme il est d'usage, son sac et sa modeste petite cantine de sous-officier, on y trouva une paire d'épaulettes toutes neuves et soigneusement emballées, qu'il avait apportées de France, dans l'espoir d'être nommé sous-lieutenant pendant la campagne.

Comme dans le camp de Sin-Ko, nous trouvons, dans les tentes dressées pour les mandarins, les cadavres de quelques-uns de ces dignitaires qui se sont stoïquement ouvert la gorge. C'est, paraît-il, une mode, un sport, parmi les Chinois. Les Japonais préfèrent s'ouvrir le ventre. Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter. Convenons que c'est tout de même une assez étrange manière de dégager sa responsabilité.

L'un d'eux, le plus élevé en grade sans doute, devait être un très grand personnage, car, non seulement son costume était d'une richesse extrême, mais il était décoré de la plume de paon. Nous sûmes depuis que c'était le commandant des forts de la rive gauche.

Voici en quoi consiste la décoration de la plume de paon. Le Chinois qui l'obtient fixe à son chapeau une quarantaine de plumes de paon, qui partent toutes du sommet où se trouve le bouton de mandarin, et tombent les unes sur les autres, par derrière, de façon que la dernière recouvre toutes les autres.

Selon que le dignitaire passe d'un rang à un autre, — car il y a des grades dans cet ordre, comme dans la Légion d'honneur, — on laisse voir un plus ou moins grand nombre d'yeux des plumes inférieures.

La plume de paon constitue le premier ordre. Il y en a d'autres moins élevés, et qui se marquent par des queues de différents animaux, de renard par exemple. En y réfléchissant, on découvre que ce n'est ni plus barbare ni plus enfantin que le ruban de soie multicolore qui excite chez les Européens tant d'ambitions, et exalte aussi, Dieu merci, tant de courages.

Je fus chargé, par le général en chef, d'interroger les prisonniers chinois, qui répondirent, d'ailleurs d'assez bonne grâce, à mes questions. Il paraît que ce fut lorsque les marins escaladèrent les remparts, avec cet entrain dont ils avaient donné et devaient encore donner tant de glorieux exemples, que la majeure partie des défenseurs du fort déserta la place, jugeant toute résistance impossible.

La flotte s'était d'ailleurs couverte de gloire à cette affaire, et pendant que ses compagnies de débarquement formaient notre tête de colonne, elle avait fait sauter une poudrière dans l'un des forts de la rive droite. Quant à nos alliés, ils s'étaient montrés ce qu'ils sont toujours au feu, fermes et courageux.

Pendant que nous escaladions le fort à droite, ils l'escaladaient à gauche. Mais comme ils étaient imperceptiblement en retard sur nous, cela suffit à amoindrir la résistance qu'ils rencontrèrent.

En somme, les Chinois avaient perdu 1,000 hommes. Nous comptions environ 200 morts et blessés. Les Anglais avaient fait des pertes à peu près égales aux nôtres.

Le général n'avait qu'une pensée : aller de l'avant,

et profiter de la démoralisation des Impériaux pour pénétrer de suite dans le second fort, qui portait le nom de Yu-Kia-Po. On voyait, sur le fleuve, circuler de nombreuses barques chargées de troupes, emmenant aussi de l'artillerie, des munitions, des blessés et des morts. L'occasion était belle de poursuivre nos succès.

Mais il fallait compter avec les Anglais, et ceux-ci semblaient disposés à s'arrêter sur ce premier fait d'armes. Tandis que les généraux discutaient entre eux, à quelques pas de nous, les propositions de notre chef, le général de Montauban, dissimulant mal sa mauvaise humeur et mâchonnant un fétu de paille, adressa à voix basse quelques félicitations cordiales au général Collineau, dont l'épaulette droite avait été écornée par une balle pendant l'assaut. Cet officier s'était admirablement conduit. Il est impossible d'allier plus de bravoure et d'entrain à plus d'habileté. Il nous avait montré à tous, sous les étoiles du brigadier, l'héroïque colonel des zouaves de Crimée.

Montauban supposant que l'attitude inexplicable de nos alliés cachait quelques menées diplomatiques, sentait, une fois de plus, la lourdeur du joug de ses instructions. Il murmurait, entre ses dents, contre les troupes anglaises. « Elles sont admirables, c'est certain, disait-il, mais elles ont trop souvent besoin de se reposer, et après chaque effort elles demandent toujours à s'arrêter pour manger. »

Je dirai tout de suite que le général n'avait pas tout à fait tort et ne se trompait pas entièrement dans

ses suppositions, car plus tard, le lendemain, il apprit au camp, tout à fait par hasard, que, précisément à cette heure-là, le baron Gros étant resté à bord de l'escadre, des mandarins étaient venus chez les Anglais apporter à lord Elgin, qui chevauchait avec l'état-major, une lettre du vice-roi de la province, demandant une suspension d'hostilités.

Lorsque le général connut cette démarche qui expliquait les hésitations du général Grant, il entra dans une véritable colère, et il se mit aussitôt à écrire au maréchal ministre de la guerre une lettre que je transcrivis, et dans laquelle, circonstance singulière, un passage me frappa et me resta dans la mémoire. « Si, disait-il, les Chinois s'imaginent pouvoir traiter les Français comme une *quantité négligeable...* »

Le mot a eu une fortune singulière. Il devait, quelque vingt-cinq ans plus tard, être retourné par un pédant de collège, devenu ministre de nos affaires étrangères, contre ces mêmes Chinois.

Le général continuait sa lettre en déclarant qu'il se faisait fort de donner à ces Chinois une leçon qui leur profiterait, et cela sans le secours de nos alliés, qu'il soupçonnait d'avoir été les inspirateurs d'une telle conduite à l'égard de la France.

Mais revenons à notre fort conquis. Notre drapeau avait, le premier, flotté sur ses remparts; mais cela, je le répète, par un pur effet du hasard, car les Anglais s'étaient comportés avec la plus indiscutable bravoure.

A la fin, on décida, sur l'insistance du général,

qu'on enverrait quelques officiers reconnaître le second fort, éloigné du premier de deux kilomètres à peu près. La reconnaissance partit, et fut assaillie par un feu assez nourri de *djingoles,* gros fusils de rempart, appuyé par quelques coups de canon.

Au moment où, rentrés au fort, ils rendaient compte aux deux généraux de leur mission, nous vîmes, non sans surprise, flotter au mât qui s'élevait sur le bastion principal de ce second fort intact, un grand drapeau blanc.

On décida d'envoyer immédiatement des parlementaires : le lieutenant-colonel Dupin pour la France, et le capitaine Grant pour l'Angleterre. M. Parkes leur fut adjoint, en qualité d'interprète. Au moment où ils arrivaient au bord du premier fossé, une barque le traversait, amenant les parlementaires chinois, qui ne se souciaient pas de laisser pénétrer les étrangers dans la place.

On s'aborda courtoisement, et après les *tching-tching* d'usage, les mandarins demandèrent à être mis en présence des ambassadeurs. On répondit au mandarin qui avait pris la parole, et qui, du reste, était d'un rang inférieur, que les ambassadeurs n'étaient pas là.

— C'est malheureux, répliqua-t-il, car nous avons à leur remettre des lettres qui contiennent l'autorisation d'entrer dans le Pé-Ho, pourvu que les hostilités soient suspendues.

Les Chinois sont nos maîtres en diplomatie. Ils nous l'ont bien prouvé récemment à propos du

Tonkin. N'avons-nous pas vu cette chose étrange : un traité accepté, stipulant des cessions de territoires, puis ce traité rompu par trahison ; nos troupes massacrées, puis la Chine offrant le même traité stipulant, cette fois, une indemnité pour les victimes ; puis, nos ministres refusant ce traité comme dérisoire ; puis, nos troupes marchant en avant, perdant du monde, la France dépensant de l'argent ; puis finalement, le même traité, prétendu dérisoire, accepté par nous, avec cette aggravation qu'il ne stipulait plus d'indemnité.

Or, à ce moment-là ils n'étaient pas plus bêtes qu'aujourd'hui, loin de là. Ils avaient, ils ont eu de tout temps l'habitude de roueries étranges, de finasseries invraisemblables, de temporisation sans limites. Le Chinois restera dix-huit ans occupé à discuter la place d'une virgule dans un acte diplomatique. Cela lui est égal. Il n'est jamais pressé. Le temps ne compte pas pour lui. Et c'est ce mépris du temps qui fait la force de la cour de Pé-Kin, comme il fait la force d'une autre cour, la cour de Rome. A la loyauté près, les membres du sacré collège et ceux du Tsong-li-Yamen, comité directeur de l'Empire chinois, procèdent absolument de la même façon. C'est pourquoi, qu'on me pardonne l'expression, ils roulent et rouleront éternellement les diplomates.

Les Chinois ont, d'ailleurs, généralement beau jeu. Car, sans vouloir médire du savoir-faire de nos agents diplomatiques, on peut bien prétendre qu'un monsieur qui arrive de Copenhague ou de Stockholm pour représenter la France à Pé-Kin, ne sachant rien des

traditions chinoises, est pour les mandarins une proie par trop facile à capturer.

Les parlementaires chinois commencèrent donc à exécuter, devant nos officiers surpris, leurs cabrioles diplomatiques, accordant, refusant, concédant, niant, stipulant, raturant, disant : Oui; puis : Non; cherchant des mais, des si; bref se montrant insaisissables.

Heureusement, l'interprète M. Parkes, un des agents les plus habiles que l'Angleterre ait possédés dans le Céleste Empire, savait au moyen de quelle ficelle on obtient des mouvements raisonnables de ces pantins sérieux. Il prit la direction de la conversation, et répondit que les propositions contenues dans la lettre en question étaient simplement dérisoires, que les officiers dont il interprétait les paroles avaient pour mission de demander la reddition pure et simple des forts. Les mandarins répliquèrent que, dans ce cas, ils n'avaient qu'à se retirer, que le fort était bien armé, bien approvisionné, qu'il serait défendu aussi vigoureusement que le premier, et que les Européens n'avaient qu'à venir le prendre.

Et ils s'en retournèrent.

Lorsque le général de Montauban connut cette réponse hautaine, il voulut immédiatement se mettre en marche.

— Nous perdons, dit-il, un temps précieux. En avant!

Son collègue anglais, qui, cette fois, fut bien inspiré, puisque les événements lui donnèrent raison, fit observer qu'il fallait deux heures pour faire manger

ses hommes; pendant ce temps, on pouvait laisser les Chinois réfléchir, après que de nouveaux parlementaires seraient allés leur dire que si, dans deux heures, le fort n'était pas rendu, sans conditions, on recommencerait le feu.

Le général accepta. Les officiers retournèrent au fort; cette fois, on leur fit traverser le fleuve en bateau et on les transporta sur la rive droite, où ils furent reçus, après quelques difficultés, par un mandarin de grade élevé, un chef tartare de haute stature et d'allure tout à fait martiale.

Celui-ci voulut aussi ruser, gagner du temps. Il proposa une suspension d'armes, pendant laquelle on irait porter aux ambassadeurs la lettre dont il avait été question quelques instants auparavant.

Il fut répondu au chef tartare que, si, dans deux heures, les forts n'étaient pas livrés, on les attaquerait.

— Hé bien! allez, fit-il en se levant violemment et en écrasant sur la table le pinceau à écrire qu'il tenait dans sa main. Nous avons des canons et de la poudre, nous saurons vous recevoir.

Les deux heures écoulées, on se mit en marche. Un photographe anglais avait profité de cette suspension d'hostilités pour prendre quelques vues du fort.

Le calme était complet, le silence solennel. Nous cheminions, laissant derrière nous notre première conquête, et nous attendions que les Chinois ouvrissent le feu sur nous, pour mettre nos pièces en batterie. Pas un coup de canon, rien.

Cette tranquillité finit par inquiéter nos généraux, qui se demandaient si l'ennemi ne nous laissait ainsi approcher que pour nous mieux recevoir à coups de mitraille.

L'armée fit halte à portée de fusil. Le capitaine de Bovet avec sa section du génie, s'avance, pose des madriers sur le premier fossé, le traverse, suivi du général Collineau et de l'héroïque colonne d'assaut qui a déjà marché. Les premiers obstacles sont renversés, de Bovet a franchi le second fossé. Tout le monde le suit, et pendant que nous nous demandons quelle ruse infernale cache ce silence, pendant que nous nous attendons à voir s'allumer subitement l'artillerie formidable, dont nous constatons la présence, à l'œil nu, nous apercevons, tout à coup, sur le rempart, Collineau entouré de ses soldats.

Deux minutes plus tard, nous voyons s'ouvrir la grande porte de la forteresse. La première brigade y pénètre en défilant par compagnie. Nous la suivons, et un spectacle inattendu s'offre à nous.

Toute la garnison, 3,000 hommes, est là immobile, massée. Les Chinois prisonniers ont jeté, — il paraît que c'est la mode dans le pays — leurs armes en tas devant eux. Ils se sont massés au fond du quadrilatère, faisant face à la porte, et ils attendent.

Le général s'approche. Sur son ordre, je demande à quelques-uns d'entre eux où est leur chef :

— Nous n'en avons pas.

— Où sont alors vos officiers subalternes ?

Trois mandarins, sans importance, se présentent

et nous expliquent que leur général en chef a été tué dans l'autre fort au moment de l'explosion de la grande poudrière. C'était bien l'homme aux plumes de paon. Personne, disent-ils, n'a osé prendre le commandement sans les ordres de l'Empereur. Les talents d'un chef lui viennent avec les ordres que lui transmet le Fils du Ciel. Et celui qui est assez vain pour assumer, de lui-même, les responsabilités du commandement, ne peut que commettre des fautes. Ils ajoutèrent :

— Si le mandarin investi du pouvoir supérieur n'a pu défendre le premier fort, qu'oseraient donc entreprendre ceux qui n'ont pas la prétention de faire mieux que leur chef?

Après ce discours, plein de bon sens et de respect pour la hiérarchie, les trois mandarins sans importance s'agenouillèrent, frappèrent violemment leurs poitrines comme s'ils voulaient faire leur *meâ culpâ*, et demandèrent à être renvoyés, ainsi que les soldats qui étaient dans le fort, sains et saufs sur la rive droite.

Montauban ne voulut pas répondre tout de suite, d'autant plus qu'à ce moment, le commandant Campenon s'approchant du général lui avait dit :

— Mon général, voulez-vous me permettre de prendre une barque et d'aller de l'autre côté de l'eau, sommer les forts du sud de se rendre?

L'entreprise était hardie. Elle séduisit Montauban; mais comme il ne voulait pas assumer la responsabilité d'une pareille démarche, qui exposait la vie de celui

qui la tenterait, il fit un geste ambigu, accompagné d'un : hum, hum! tout à fait douteux.

Campenon n'en demanda pas davantage et sauta dans sa barque, suivi du capitaine de Cools, aujourd'hui son chef d'état-major général.

Quand les Anglais virent partir sur le Pé-Ho deux officiers français, ils se hâtèrent d'envoyer sur leurs traces deux des leurs, le capitaine Grant et M. Enson, aide de camp du général, et aujourd'hui membre de la Chambre des Communes. L'interprète M. Parkes les suivait.

En gens pratiques, ces messieurs emportaient en poche un drapeau d'étamine aux couleurs anglaises. Ce symbole ne servit pas.

Ils nous avaient à peine quittés, qu'un orage qui menaçait depuis le matin creva sur nos têtes. Des trombes d'eau s'abattirent sur les forts et les campagnes environnantes. Le sol marécageux de ce pays se détrempa en un clin d'œil, et si profondément que le soir, lorsque nous regagnâmes nos campements, les canons enfonçaient dans la boue jusqu'à l'essieu. Deux des grandes et lourdes pièces anglaises s'embourbèrent à ce point qu'on dut renoncer à les ramener le même jour. Leurs servants campèrent et passèrent la nuit autour d'elles.

Si cette pluie était survenue quelques heures plus tôt, notre brillante victoire pouvait se transformer en véritable défaite.

Que de fois, dans l'histoire, une simple intempérie ne s'est-elle pas jouée de toutes les combinaisons

stratégiques ! Je laisse la légende de côté. Je ne parle pas du général célèbre qui eut, dit-on, la puissance d'arrêter le soleil, ni du grand homme qui priait poliment la mer docile de se retirer et de laisser passage à son peuple. Je suis plus terre à terre. La neige n'a-t-elle pas vaincu Napoléon en Russie ? La poussière n'a-t-elle pas combattu pour Annibal à Cannes ? Et Magenta, donc ? Un coup de vent qui aveugla les Autrichiens, au bon moment, a peut-être été aussi utile que l'arrivée inopinée de Mac-Mahon sur le champ de bataille.

Bref, ce jour-là, il s'en fallut de quelques heures que la pluie ne fît peut-être avorter la glorieuse expédition de Chine.

Si le fort que nous venions d'occuper sans coup férir s'était défendu au moyen de son artillerie, si la mort de l'homme à la plume de paon n'eût pas démoralisé les siens, si les forts de la rive droite qui prenaient notre armée en écharpe eussent joint leurs feux à ceux de la citadelle, nous aurions versé au pied de ces bastions des torrents de notre sang, et la pluie survenant à ce moment-là, nous serions peut-être tous restés sur les bords du Pé-Ho.

Montauban, qui s'était mis à l'abri au milieu de nous, dans une casemate, réfléchissait probablement à ces hypothèses et faisait ces conjectures, car il nous dit à trois ou quatre reprises différentes, avec un soupir de soulagement :

— Décidément, nous avons de la chance !

Nos parlementaires, se hâtant sous l'orage, se pré-

sentèrent donc chez le vice-roi du Petchili, gouverneur civil et militaire de la province que nous venions d'envahir. Ils retombèrent naturellement en pleine diplomatie chinoise. Le vice-roi s'était retiré dans ses appartements, et des mandarins de la suite reçurent les officiers, avec lesquels ils commencèrent à causer pour ne rien dire.

Mais M. Parkes, qui les accompagnait, perçait à jour toutes les roueries chinoises, et, à son instigation, les officiers déclarèrent catégoriquement que s'iis n'étaient pas mis, sur-le-champ, en présence du vice-roi, ils se retiraient, lui laissant la responsabilité de tous les événements qui allaient survenir.

L'attitude énergique en impose toujours aux Célestes, et c'est elle seule qui a raison de leurs finesses. Le vice-roi, ne pouvant se dérober plus longtemps, fit contre mauvaise fortune bon cœur, et entouré d'un brillant état-major composé d'une cinquantaine de mandarins, il accueillit, avec une affabilité extrême, nos officiers. Ceux-ci demandèrent la reddition des forts de la rive droite, dits forts du Sud. Une discussion s'engagea, et comme elle menaçait de s'éterniser, les Européens se levèrent, saluèrent et partirent, déclarant rompre toute négociation.

Les Chinois se précipitèrent à leur suite, les ramenèrent; cette scène se renouvela deux fois, et après deux heures de pourparlers, le vice-roi signa la reddition des forts du Sud. Le vice-roi était un vieillard d'une grande distinction, dont toutes les manières sentaient la race. Au moment où l'on allait se séparer,

il demanda l'autorisation de faire rechercher le corps du général en chef qui avait été tué le matin. On accéda naturellement à son désir, et nos parlementaires revinrent le lendemain seulement, en traversant le fleuve. Ils nous rejoignirent au camp de Sin-Ko. Nous les croyions déjà tous perdus, massacrés.

Il était évident que la démoralisation des Chinois, à laquelle nous devions la reddition de forteresses encore parfaitement défendables, provenait surtout de la mort de ce chef suprême qu'on disait être le propre frère de San-Ko-Li-Tsin, grand connétable des armées chinoises. Voici le document que rapportèrent les parlementaires et qui fut traduit par M. Parkes.

Le soussigné, Hang-Fu, vice-roi de la province de Pé-Tchi-Li, adresse la communication suivante aux commandants en chef français et anglais (anglais et français) des forces militaires et navales (navales et militaires).

Le cinquième jour du présent mois (21 août), les honorables commandants en chef ont attaqué les forts par terre et par mer, et ont pris les forts situés sur la rive nord. Ce succès prouve la puissance des troupes des honorables commandants en chef, et l'armée chinoise étant vaincue, fait sa soumission. Cette armée s'étant, en conséquence, retirée de tous les forts de la rive sud, consent maintenant à remettre entre les mains des honorables commandants en chef tous ces forts avec leurs engins de guerre de toute nature, ainsi que tous les camps fortifiés ou retranchements.

Le soussigné s'engage de plus à déléguer des officiers qui indiqueront aux envoyés des commandants en chef la position de toutes les mines qui existent dans les forts, et de toutes les défenses secrètes placées dans la rivière, afin qu'il ne puisse arriver aucun malheur aux honorables alliés. Il est entendu que la reddition des forts, aussitôt qu'elle

sera effectuée, sera suivie de la cessation des hostilités dans cette localité, et aussi que les habitants ne souffriront aucun dommage et seront protégés efficacement, tant dans leurs biens que dans leurs personnes.

Une communication nécessaire, datée du cinquième jour du septième mois de la dixième année du règne de Hien-Fong.

(*Traduit du chinois en anglais*, par M. Parkes.)

Il avait été stipulé entre les généraux Grant et Montauban que toutes les prises seraient partagées par moitié. On inventoria donc tout ce que contenaient les forts, et cette journée nous donna cinq cent dix-huit pièces de canon, soit : soixante-cinq de bronze gros calibre, quarante-trois du même métal petit calibre, cent trente-trois en fonte gros calibre, et deux cent soixante-dix-sept en fonte petit calibre.

Le général excepta du partage et rendit à leurs propriétaires quelques pièces anglaises, que les Chinois avaient repêchées, l'année précédente, à l'embouchure du Pé-Ho, après avoir coulé les canonnières britanniques.

Quant aux drapeaux, c'est par centaines qu'on aurait pu les compter. Mais on les négligea, car ils n'ont pas, là-bas, la signification et l'importance que nous leur attribuons en Europe.

Le lendemain 22 août, le Pé-Ho était libre. Voici en quels termes l'amiral Charner décrivait au ministre de la marine les obstacles que nous avions tournés et fait tomber, d'après le plan conçu par Montauban et exécuté avec tant de précision :

C'était, d'abord, une rangée de forts pieux en bois, ali-

gnés à l'intérieur des forts; puis un double barrage de piquets de fer, dont chaque pièce, d'un poids énorme, profondément enfoncée dans le sol, ne laissait paraître que sa pointe aiguë au moment de la basse mer. Quelques-unes de ces pièces, de la grosseur d'une forte tige d'ancre, sont estimées d'un poids de quinze à vingt tonneaux. — Une troisième estacade était formée de cylindres flottants reliés entre eux et fixés aux rives par de fortes chaînes; — la quatrième était en tout point semblable pour la forme à la seconde, mais composée de pièces moins fortes; enfin les deux dernières étaient composées d'un assemblage de bateaux ou de madriers rattachés par des chaînes et des câbles, aboutissant aux deux bords du fleuve, où les extrémités étaient solidement établies.

CHAPITRE XIV

LE PÉ-HO

Sur le Pé-Ho. — Singulières régates. — Spahi et dragon. — En route pour Tien-Tsin. — On négocie. — Disparition des mandarins. — La boîte de bois blanc. — Le tambour récalcitrant. — Le général Fleury. — A propos de pastèques. — Départ de Tien-Tsin.

La chute des forts du Pé-Ho changeait entièrement la face des choses. On pouvait, à la rigueur, considérer la campagne comme terminée. Les Impériaux, si fiers de leur succès de l'année précédente, étaient forcés de ployer le genou devant ces barbares dont ils avaient bombardé les flottes et insulté le pavillon, et cette humiliation leur était infligée à la place même où l'insulte s'était produite. Ils n'avaient plus qu'à signer un traité de paix, arrêtant aux portes de Tien-Tsin nos armées victorieuses. Nos diplomates et nos généraux s'y attendaient. Ils comptaient sans la mauvaise foi de l'Empereur aveuglé et trompé par sa cour, et qui devait nous forcer à poursuivre jusqu'à Pé-Kin.

Le jour même où le Pé-Ho fut ouvert aux marines

alliées, il se passa un incident qui n'eût été que comique, s'il n'avait prouvé, une fois de plus, les arrière-sentiments d'intérêt personnel qui guidaient nos alliés. L'amiral Hope, sans rien dire à personne, ou, tout au moins, sans prévenir les Français, agissant par conséquent d'une façon tout à fait contraire à ses instructions, prit avec lui trois canonnières et remonta le fleuve jusqu'à Tien-Tsin.

Au milieu de la grande impression causée sur l'esprit des Chinois par la chute des forts, le premier pavillon que les habitants de Tien-Tsin contempleraient, devait leur paraître le pavillon du vainqueur. Or, l'amiral Hope prenait ses précautions pour donner à son pays tout seul ce prestige.

Lorsque lord Elgin et le général Grant vinrent apprendre au général de Montauban la nouvelle du départ inattendu de l'amiral anglais, leur figure essayait d'exprimer une profonde surprise. Le militaire, qui semblait tout à fait stupéfait, paraissait sincère. Quant au diplomate, il s'emportait en paroles trop amères contre l'amiral pour qu'il n'y eût pas quelque chose de forcé, et par conséquent de faux, dans son étonnement et son indignation.

Il était inadmissible que l'amiral Hope eût risqué, sans prévenir au moins son ambassadeur, une démarche qui pouvait, après tout, ranimer les hostilités. Car si la garnison de Tien-Tsin, postée dans deux forts qui commandent le cours du fleuve, avait, comme c'était son droit strict, coulé les trois canonnières, il fallait dire adieu au traité que l'on prévoyait déjà.

Là était le côté sérieux du coup de tête de l'amiral. Le côté comique fut celui-ci : quand l'amiral Charner apprit que son collègue lui avait brûlé la politesse, il fut en proie à un dépit profond, voulut courir après l'amiral anglais, et montrer à Tien-Tsin notre pavillon en même temps que le sien. Les deux amiraux se livrèrent sur le Pé-Ho à de véritables régates, à une course au clocher... de Tien-Tsin. Mais l'Anglais avait pris trop d'avance. Il toucha le premier le but, ajoutant ce nouveau froissement d'amour-propre à ceux déjà trop nombreux que nos alliés nous avaient infligés depuis le début de la campagne.

Au retour de notre courte et brillante expédition, qui n'avait, en somme, duré qu'un jour, on fit des promotions dans les deux armées. Les Anglais avaient plus de trous à boucher que nous, car le nombre de leurs officiers tués ou blessés était plus élevé proportionnellement à celui de leurs pertes en soldats : dix-huit. Chez nous, le lieutenant-colonel Schmitz fut nommé colonel; le capitaine de Cools, chef d'escadron, etc.

Les petits ne furent pas oubliés. La mort de mon pauvre ami du Chayla laissait vacante une place de maréchal des logis. Comme nous étions, lui et moi, les deux seuls cavaliers gradés qui eussent pris part à la prise des forts, je le remplaçai; et, à partir du jour de l'ouverture du Pé-Ho aux flottes européennes, je comptai comme maréchal des logis... au 12e dragons. J'étais destiné à passer par toutes les armes. De la cavalerie légère j'étais tombé dans l'infanterie, pour

rebondir dans la cavalerie d'Afrique, et entrer enfin dans la cavalerie de ligne.

Tien-Tsin a bien accueilli les marins des deux flottes, les ambassadeurs se sont empressés de s'y rendre. Le général est allé reconnaître la place, et voir quelles ressources elle offrait. Il revient prendre le commandement de sa petite armée, qui se met en route.

Nous franchissons le fleuve sur un pont dont la moitié a été faite par les pontonniers français et l'autre moitié par les pontonniers anglais. Il me semble que le travail est mieux fait de notre côté. Question de sentiment, sans doute, aveuglement d'esprit national. Nous cheminons en remontant la rive droite du fleuve. Il fait une chaleur qui varie entre 30 et 35 degrés à l'ombre, mais le pays devient de plus en plus pittoresque et charmant, à mesure que nous nous éloignons de la mer.

Nous marchons au milieu de jardins pleins de fleurs, de fruits et de légumes. On ne touche à rien. Les ordres les plus sévères ont été donnés; défense de cueillir un fruit, une salade. C'est un supplice de Tantale. C'est aussi un tour de force de discipline, dont je ne sais pas si beaucoup de troupes seraient capables, car on est en plein soleil et on meurt de chaleur. Dès le premier jour de marche, les chevaux refusent d'avancer et se couchent le long du chemin. Deux hommes s'affaissent, tombent et meurent subitement d'insolation, de congestion cérébrale.

Le deuxième jour de marche est moins pénible, et

nous offre un incident distrayant. D'abord nous trouvons un grand chemin, sorte de route impériale, ombragée par de grands arbres. Et puis, au moment où l'état-major, qui tient la tête pour n'être pas incommodé de la poussière soulevée par une troupe en marche, débouche à un coude de la route, après un petit bois et une plantation de sorgho qui le masquaient, nous assistons à une scène de brigandage, et nous voyons, pour la première fois, des femmes élégantes, que leurs maris n'ont pas soustraites à nos regards en les égorgeant ou en les noyant.

Nous apercevons deux chaises portées par des mules, de ces voitures sans roues comme il y en avait encore en Espagne au commencement du siècle, de ces litières semblables à celles de la belle Marguerite de Navarre. Ces chaises étaient escortées par des serviteurs. Elles ont été surprises par des soldats impériaux qui sont en train de les dévaliser.

Lorsque les soldats de l'empereur de Chine ne font pas campagne contre ses ennemis, ils font volontiers campagne contre ses sujets. Ils avaient déjà bâillonné et lié les serviteurs qui escortaient les deux chaises, et commençaient à piller les bagages. Des cris aigus sortaient de l'intérieur des boîtes. A notre aspect, les Impériaux s'enfuirent comme une volée de moineaux, et nous eûmes le plaisir de délivrer deux femmes de mandarins, deux dames de qualité qui, partagées entre la reconnaissance du service rendu et la terreur que leur inspiraient les barbares, ne savaient trop quelle contenance tenir. A la fin, étonnées peut-être

de ne pas subir *hic et nunc* ce qui s'appelle chez tous les peuples le dernier outrage, elle s'humanisèrent, et donnèrent même à leurs domestiques l'ordre de suivre la colonne française qui les avait délivrées.

Elles arrivèrent en même temps que nous à Tien-Tsin. Là, nouvel accident, nouvelle escapade de nos bons amis les Anglais.

Leur agent, M. Parkes, avait eu l'idée de passer, avec les principaux négociants de la ville, des marchés pour la nourriture de leur armée, sans s'inquiéter le moins du monde de leurs alliés. Il en résulta que lorsque nous arrivâmes, nos intendants éprouvèrent les plus grandes difficultés pour nous approvisionner. Le général se fâcha. Il avait été stipulé que les deux armées devraient se partager fraternellement les ressources qu'offriraient les pays traversés. Il réclama l'exécution des conventions, déclara qu'il n'hésiterait pas à faire appliquer les règlements militaires sur le service en campagne, et à faire enlever chez l'habitant tout ce dont il aurait besoin pour nourrir ses troupes, sans remboursement.

Les Anglais s'excusèrent, mirent les procédés de M. Parkes, comme ceux de l'amiral Hope, sur le compte d'un malentendu, et nous fûmes ravitaillés comme eux par les soins du commissariat chinois.

Tien-Tsin est une ville fort considérable et fort commerçante.

La population, comme celle de toutes les villes chinoises, est assez difficile à évaluer. On lui accorde quatre cent mille habitants. Mais ce chiffre est tout

à fait conventionnel. Peut-être compte-t-elle trois cent mille âmes seulement, peut-être six cent mille. Personne ne le sait au juste. Elle tire son importance de sa situation sur le Pé-Ho, à l'endroit où se jette dans le fleuve le canal impérial qui mène à Pé-Kin.

Les ambassadeurs ont été logés dans un assez beau yamoun — palais chinois. — Le général de Montauban occupe, de son côté, un yamoun assez confortable qu'on a mis en état de le recevoir. Ce palais se trouve placé dans une bouche du Pé-Ho qui fait un coude, de sorte que de sa terrasse, couverte d'une toiture à pans relevés, enjolivée de mâts à banderoles, on a une assez jolie vue sur le fleuve et la ville qui se déroulent sous nos yeux en un pittoresque panorama.

Les deux rives du fleuve, en dehors de la ville, sont bordées par des entrepôts de sel. Cette denrée précieuse est accumulée en monceaux aussi élevés que des collines et recouverts de nattes.

Nos troupes, abondamment pourvues de tout, étaient casernées dans deux forteresses placées au milieu de ces entrepôts, et se remettaient rapidement des fatigues de la marche sur Tien-Tsin.

Le lendemain de notre arrivée, c'est-à-dire le 3 septembre, deux fonctionnaires chinois se donnant le titre de hauts commissaires impériaux, et répondant aux noms de Koué-Liang et de Hang-Fou, avaient fait savoir aux ambassadeurs qu'ils étaient prêts à traiter de la paix, et à désavouer le regrettable malen-

tendu survenu entre le Céleste Empire et les deux nations belligérantes.

Nos ambassadeurs, qui n'étaient pourtant pas des apprentis, et qui auraient dû, par conséquent, demander avant toutes choses aux plénipotentiaires communication de leurs pouvoirs, négligèrent ce détail et entamèrent d'interminables pourparlers, pendant lesquels San-Ko-Li-Tsin, le généralissime chinois, acheva de masser autour de Pé-Kin toutes les troupes dont il pouvait disposer.

On dressa des conventions; lorsque après de très longues et très futiles discussions, il s'agit de les signer, Koué-Liang et son ami déclarèrent qu'ils n'étaient pas investis des pouvoirs nécessaires, et qu'il fallait envoyer chercher le sceau impérial.

De telle sorte que le jour où les ambassadeurs, exaspérés de ces pertes de temps, se rendirent chez eux pour leur reprocher ces lenteurs, ils trouvèrent la maison vide et les Chinois partis avec les traités qui leur avaient été remis, traités qui devinrent inutiles, mais dont j'aurai, par la suite, occasion de parler.

Les deux mandarins avaient dû bien rire, en s'en allant, de la bonhomie des Européens.

Pendant tout le temps que durèrent ces négociations, nous restâmes l'arme au pied. Le rôle du général en chef et de son armée était nul. Montauban ne désirait qu'une chose : la conclusion rapide des pourparlers.

Il se rendait parfaitement compte des dangers qu'il courait avec sa poignée d'hommes au sein d'un empire de quatre cents millions d'habitants, et pensait

que la rapidité foudroyante des mouvements militaires pouvait seule le sauver.

Il redoutait d'ailleurs l'approche de l'hiver, qui est à peu près aussi rigoureux à Pé-Kin qu'en Sibérie, et qui nous aurait immobilisés, figés, dans la plus dangereuse, la plus mortelle des inactions.

Cependant, il n'avait pas perdu son temps pendant ces jours de repos forcé. Il avait consacré tous ses instants au bien-être et à la santé de ses troupes, et c'est grâce à sa prévoyance qu'elles furent en état de marcher immédiatement et de remporter de nouvelles victoires.

Je me souviens que le jour où le baron Gros, assez décontenancé, vint lui annoncer la fuite des prétendus plénipotentiaires chinois et lui remettre en main la direction des affaires, j'entendis ce diplomate lui faire une réponse qui prouve qu'on peut être un homme habile, illustre même, sans connaître le premier mot du machiavélisme chinois.

Comme le général exprimait à l'ambassadeur, avec une rondeur toute militaire, l'étonnement qu'il ressentait de ce qu'avant tout, les diplomates n'eussent pas demandé aux hauts commissaires d'exhiber leurs pouvoirs :

— Je regrette évidemment de n'avoir pas agi ainsi, dit tranquillement le baron Gros, mais il y a des précautions qu'on répugne à prendre entre gens d'un certain monde.

Il n'y avait rien à répliquer, et le général ne répliqua rien.

Pendant toutes les négociations, on avait mené à l'état-major l'existence la plus calme, la plus régulière, la plus monotone : travail de correspondance et promenades en ville.

Il m'était arrivé, cependant, une petite aventure personnelle que je veux conter, et qui prouve que le fatalisme oriental a du bon, même pour les Occidentaux.

Lorsque le général avait pris congé du ministre de la guerre, celui-ci lui avait remis une petite boîte en bois blanc, contenant deux croix d'officier de la Légion d'honneur, dix croix de chevalier et vingt médailles militaires. Le général pouvait disposer de ces décorations sans en référer au ministre, qui avait pensé, avec raison, que le théâtre des opérations étant séparé du siège du gouvernement par cinq mois de courrier, il fallait que le commandant en chef pût récompenser immédiatement et sur place les actions d'éclat, les services rendus.

Lorsqu'on mène des gens à la boucherie, c'est bien le moins qu'on puisse réchauffer à temps le zèle qui se refroidirait, en épinglant une croix sur une poitrine. C'est de bonne politique.

Un jour que je travaillais dans le bureau du général, dans le yamoun mis à notre disposition, — et je dirai, en passant, que ce bureau était tout simplement l'oratoire de l'Empereur Kien-Long, — mon chef me dit :

— Regardez donc, mon cher d'Hérisson, dans la boîte, combien il nous reste de croix et de médailles à donner.

Comme il avait récompensé sans trop compter, il ne savait plus où il en était.

J'ouvris la cantine qui contenait les registres, le papier à en-tête, l'encre, les plumes, tout l'attirail du bureau, et la fameuse boîte.

— Passez-moi la boîte, me dit le général en tendant la main.

Je la lui donnai et me remis à écrire. Quelques minutes plus tard il m'appela encore. Son visage était éclairé par un sourire paternel, et il faisait danser dans ses doigts une croix de chevalier, dont l'émail blanc étincelait au bout de son ruban rouge.

— Pour qui celle-ci? me dit-il.

Nous étions seuls tous les deux. Le sang me monta à la tête, je devins plus écarlate que le ruban moiré, et je balbutiai :

— Je ne sais pas, mon général, je ne sais pas...

Et l'excellent homme, content de l'effet produit sur moi, remit la croix dans la boîte en ajoutant :

— C'est pour vous... quand la campagne sera terminée.

J'étais bouleversé. Je me levai et j'allai lui serrer les deux mains, que j'avais positivement envie d'embrasser.

Pour terminer l'anecdote, on me permettra, pendant que je la tiens, d'anticiper un peu sur les événements.

Six mois plus tard, nous avions remporté de nouvelles victoires, la campagne était finie et nous étions revenus à Shanghaï pour organiser le rapatriement des troupes.

Le colonel Schmitz, le chef d'état-major, arriva un matin, au moment précis où je maniais avec amour la bienheureuse boîte, sans oser rien dire au chef qui écrivait à côté de moi. Il y avait longtemps que toutes les croix et toutes les médailles avaient été distribuées. Et même d'autres décorations demandées par le général et accordées par le ministre, étaient arrivées de France. Pourtant la boîte contenait encore une croix, la mienne, ensevelie sous les papiers qui avaient enveloppé les autres.

Le colonel Schmitz dit au général de Montauban :

— Il se passe en ce moment un incident des plus ennuyeux.

— Quoi donc?

— Vous savez, mon général, que vous avez décoré le tambour qui est entré le premier dans le fort de Ta-Kou ; or il paraît que nous nous sommes trompés. Le premier homme qui est entré dans le fort est un soldat qui a été aussitôt grièvement blessé. Ramassé et porté à l'ambulance, il a été évacué sur l'hôpital de Shanghaï. Aujourd'hui il est guéri, mais il restera estropié. Il réclame à tue-tête la croix donnée à un autre et qu'il prétend lui appartenir. Il appuie ses prétentions sur de nombreuses pièces toutes en règle, émanées de ses chefs, et sur un acte de notoriété signé par tous les hommes de sa compagnie.

— C'est très désagréable, dit le général. Mais il faut s'exécuter. Nous allons faire taire cet héroïque braillard en le décorant.

— C'est que je craignais qu'il ne vous restât plus de croix.

— Si, il doit m'en rester une. On va la lui donner. D'Hérisson, passez-moi la boîte.

J'obéis, mais ma mine piteuse lui rappela tout à coup sa promesse.

Il prit néanmoins la croix et la donna au colonel.

— Mettez-vous là, me dit-il, ne vous désolez pas. Écrivez vous-même un mémoire de proposition; je vais le signer et l'annoter dans des termes tels, que c'est absolument comme si vous teniez aujourd'hui même votre croix.

Je ne trouvais pas que ce fût la même chose; je pestais contre le malencontreux soldat. Et comme j'avais raison!...

Je rédigeai néanmoins mon mémoire. Le général l'annota, je l'expédiai en France par le premier courrier.

Or le lecteur sait, par une lettre reproduite plus haut et relative à mon rôle d'interprète en Chine, que cette croix ne me fut pas accordée.

C'est qu'au retour du général, des jalousies nombreuses, des haines inexplicables accueillirent ses invraisemblables succès. Le ministre de la guerre, plus soucieux de plaire aux courtisans de l'Empereur que de rendre justice, refusa au malheureux général tout ce qu'il avait demandé, tant pour lui que pour les siens.

On trouvera plus loin une lettre de Montauban, où il s'explique avec sa netteté ordinaire sur la réception qui lui fut faite et la situation qui lui fut créée.

Cet incident — je demande au lecteur pardon de lui avoir accordé tant de place — prouve qu'on peut se croire décoré pendant six mois, et ne pas l'être. Du reste, parti pour la Chine au moment de passer brigadier, et revenu simple maréchal des logis, j'avais le droit de croire que je ne devais rien à la faveur de mes chefs. Il est vrai que, quelque temps après mon retour, je reçu la médaille militaire. Mais ce ne fut pas au général de Montauban que je le dus. Ce fut au général Fleury, qui trouvait injuste le discrédit où étaient tombés Montauban et ceux qui l'avaient entouré. Il insista tellement auprès du ministre de la guerre, que celui-ci dut s'exécuter.

Je suis bien heureux de pouvoir exprimer ici toute ma gratitude et toute mon admiration pour Fleury, et je ne regrette qu'une chose, c'est que cet humble témoignage d'un soldat, redevenu citoyen, ne puisse être déposé que sur un tombeau.

Fleury a été, je ne crains pas de le dire, le bon génie de Napoléon III, et si la calomnie a essayé de le mordre au milieu de ses splendeurs, les regrets attristés des hommes de tous les partis qui ont suivi le cercueil de ce général mort pauvre, l'ont bien vengé.

Fleury connaissait admirablement le personnel militaire du second Empire; souvent, il a désigné au choix impérial des officiers généraux qui ont soutenu la fortune militaire de ce régime.

C'est lui qui avait indiqué à l'Empereur le général de Montauban pour l'expédition de Chine, après le refus des généraux Trochu et Forey; il était impos-

sible d'avoir la main plus heureuse et de tomber plus juste.

Si Fleury n'a pas obtenu de son vivant, de ses contemporains, toute la justice qu'il méritait, c'est que les hommes en général, et les Français en particulier, ont une propension singulière à l'injustice et aux idées préconçues. D'ailleurs, une haute influence, que je crois avoir été funeste à mon pays, s'acharna de tout temps sur l'ami fidèle du souverain, sur celui qui avait eu l'audace de déconseiller son mariage ; ce fut un malheur. Et ce fut une catastrophe nationale que Fleury ait été loin de la France et de l'Empereur en 1870. S'il eût été là, — je le dis parce que je le sais, — jamais la guerre néfaste qui a emporté le second Empire et à moitié tué la France n'aurait été entamée. Il me l'a souvent répété lui-même, et je suis persuadé qu'il ne s'exagérait ni sa perspicacité ni son influence.

Me voilà bien loin de Tien-Tsin. J'y reviens pour raconter une forte alerte que nous eûmes au quartier général. Une nuit, soit accident, soit malveillance, le feu prit dans les écuries. Nous sauvâmes heureusement nos chevaux avec leurs selles et leurs brides, moins quatre de ces malheureuses bêtes qu'il fut impossible d'extraire du milieu des flammes, où elles s'obstinaient à rester et où elles périrent. Nous les retrouvâmes le lendemain matin, dans les décombres des légères constructions, rôties et gonflées comme ces animaux en baudruche que les marchands de jouets suspendent au plafond de leurs magasins. En somme, nous nous en tirâmes à bon compte.

J'ai dit : soit accident, soit malveillance, parce que les preuves de la malveillance ont manqué. Mais pour qui connaît les Chinois, il n'est pas douteux que le feu ne fût mis par ordre des mandarins intéressés à nous susciter des embarras.

Nous subîmes à Tien-Tsin, pendant ces premiers jours de septembre, une chaleur tout à fait suffocante. Elle était d'ailleurs plus pénible que dangereuse, et l'armée la supportait sans aggravation de son état sanitaire, tout à fait satisfaisant. Nos hommes avaient des vivres frais, des légumes, du vin, du café. Ils étaient heureux comme des coqs en pâte. Ils consommaient, en guise de dessert, les succulentes et nombreuses variétés de raisins qui abondent là-bas et qui étaient en pleine maturité. Parmi ces raisins il en est un qui est tout à fait exquis, avec ses graines allongées comme des olives et longues d'environ quatre centimètres, à la chair ferme, à la peau fine. On se régalait aussi de pastèques, melons d'eau qui constituent un manger délicieux. A l'état-major, notre cuisinier nous en servait à chaque repas, préparées de la façon suivante. Il enlevait la queue de la pastèque et la vidait par le trou ainsi formé. Il y versait soit une bouteille de madère, soit une bouteille de champagne, soit même une bouteille de kirsch. Il replaçait la queue du melon, et le frappait dans de grands baquets pleins de glace. Le Fils du Ciel n'avait certainement rien de plus savoureux sur sa table impériale.

Les pastèques de la Chine, comme parfum, comme

finesse de goût, comme consistance de leur pulpe, sont infiniment supérieures aux melons d'eau d'Italie, et même à ceux d'Espagne qui sont pourtant les meilleurs que nous ayons en Europe. Les Chinois en sont fort friands, et prétendent que pour qu'elles soient parfaites, il faut les récolter la nuit, avant que la rosée soit évaporée.

Ils affirment aussi que lorsqu'on les cueille dans les jardins où elles abondent, il faut que l'opération se fasse dans le plus grand silence. Car, disent-ils, lorsque la pastèque est arrivée à maturité, le moindre ébranlement de l'air fait fendre celles dont la chair est la plus fine, et le fruit est perdu. C'est à ce point que, lorsqu'un Chinois en veut à un autre, il va jouer du gong à côté du champ de pastèques de son ennemi, et y occasionne, par ce procédé musical, de grands dégâts.

J'avoue que je n'ai pas eu le loisir de contrôler la chose, mais je la tiens de lettrés qui ne me faisaient pas l'effet d'être des farceurs.

J'ai donné tout à l'heure, en bloc, l'historique des négociations qui nous tinrent plusieurs jours, l'arme au pied, à Tien-Tsin : je pourrais compléter mon récit par des détails intéressants. Ainsi, nos ambassadeurs, au lieu de s'aboucher tout d'abord directement avec les hauts commissaires chinois, crurent devoir à leur dignité de laisser traiter les questions préliminaires par leurs secrétaires d'ambassade, mis en contact avec des mandarins inférieurs. Il en résulta des pertes de temps regrettables.

Ensuite, on ne put s'entendre sur le chiffre de l'indemnité à réclamer pour les frais de guerre. Enfin, un autre point délicat fut la fixation de l'effectif de l'escorte d'honneur dont les ambassadeurs devaient être accompagnés lorsqu'ils se rendraient à Pé-Kin pour la ratification définitive du traité. Les Chinois insistaient pour que cette escorte fût très faible, et raisonnaient ainsi :

— « Vous traitez avec nous pour assurer la sécurité de vos intérêts et la protection de votre commerce. Vous ne pouvez donc que perdre à diminuer le prestige de notre souverain ; au contraire vous avez tout à gagner à lui laisser la force morale nécessaire à l'exécution du traité, et à la garantie des faveurs qu'il vous concède.

« Si vous arrivez à Pé-Kin comme des généraux vainqueurs escortés de leurs armées, notre auguste maître aura l'air, aux yeux de ses sujets, de ne céder qu'à la force. Il ne faudra pas vous étonner si, dans la suite, malgré sa bonne volonté, vous n'obtenez rien de bonne grâce. »

Le baron Gros se serait contenté d'une escorte de quelques hommes. Mais lord Elgin ne l'entendait pas de cette oreille-là. Il ne voulait apparaître à Pé-Kin qu'entouré de forces suffisantes pour représenter dignement une grande nation et une grande reine. Il exigeait une escorte d'au moins 1,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie.

L'amiral Charner et le général de Montauban lui-même ne partageaient point cet avis, et appuyaient le baron Gros. Ils n'admettaient point la possibilité d'une

trahison de la part des Chinois. Le général écrivit même au ministre de la guerre pour se plaindre que nos alliés, dans l'unique but de se livrer à une puérile exhibition de forces, en venaient à compromettre les résultats d'une campagne si heureuse jusque-là. Il voulait mettre sa responsabilité à couvert; il exprima toutes ses réserves sur les fatales conséquences que pouvait entraîner, selon lui, un pareil déploiement de troupes.

J'ai le regret de dire que sa clairvoyance, jusqu'alors infaillible, qui lui permettait souvent de deviner les Chinois, les assimilant volontiers aux Arabes qu'il avait longtemps pratiqués, fut, en cette circonstance, mise en défaut.

Les Anglais avaient cent fois raison.

Si on eût écouté le baron Gros, si les Chinois avaient attendu quinze jours seulement de plus avant de se démasquer, pas un de ceux qui seraient partis pour Pé-Kin ne serait revenu vivant. Et en outre, l'armée divisée, privée de ses chefs, eût été massacrée aux portes de Tien-Tsin, noyant dans son sang les lauriers qu'elle venait de cueillir. Personne ne serait revenu en Europe apporter la nouvelle de cet immense désastre.

Lorsque les ambassadeurs déclarèrent qu'ils voulaient se rendre à Tang-Tché-Ou pour y signer la paix, cette fois avec des plénipotentiaires dûment autorisés, les hauts commissaires chinois les supplièrent d'attendre encore trois jours, affirmant que le fameux sceau impérial allait leur être apporté. Ils voulaient à

toute force gagner du temps. Quand ils virent enfin les ambassadeurs bien décidés, ils disparurent, décampèrent sans tambours ni trompettes, ainsi que je l'ai dit. On n'en entendit plus parler.

En conséquence, le départ de Tien-Tsin fut décidé.

Auparavant les Anglais et les Français renvoyèrent à Shanghaï chacun 200 hommes et une demi-batterie d'artillerie. Cette mesure était nécessitée par les progrès des rebelles, qui devenaient inquiétants de ce côté.

CHAPITRE XV

EN ENFANT PERDU

Une désertion, un orage et un ambassadeur empêché. — Un singulier pot-de-vin. — Les lunettes du général. — Inquiétude. — Le caïd Osman. — Tout seul. — La jonque. — Un tas de sapèques, une truie et trois chapons. — L'artilleur et son boudin. — Un balthazar dans un tombeau. — Cadavres et coups de canon.

Le 10 septembre nous quittâmes Tien-Tsin dans les conditions suivantes : le général emmenait avec lui 3,000 hommes et deux batteries d'artillerie ; les Anglais, qui comptaient le même effectif et dont c'était le tour de marcher en tête, durent partir la veille afin d'éviter l'encombrement sur les routes.

Lord Elgin suivait ses compatriotes à cheval. Notre ambassadeur était avec nos bagages, porté dans une chaise.

On partit de grand matin afin d'arriver à l'étape avant la grosse chaleur. La première journée de marche se passa sans incident notable, sous un soleil de feu. Il y eut dans la colonne deux ou trois hommes indisposés, mais pas d'insolations mortelles. Vers trois

heures, nous campions. Le ciel, peu à peu, avait été envahi par de gros nuages noirs chargés d'électricité. L'orage s'annonça par une série de roulements formidables et continus. La grêle survint ensuite, puis une pluie torrentielle vint éteindre les feux et allonger d'une façon regrettable le bouillon des marmites qui commençaient à chanter.

L'orage dura toute la nuit. Lorsque le sommeil régna dans le camp, obéissant probablement à un mot d'ordre venu de haut lieu, et avec un ensemble qui aurait dû donner terriblement à réfléchir à nos chefs, un grand nombre de nos coolies et tous nos Chinois conducteurs abandonnèrent les charrettes de transport et se sauvèrent, emmenant avec eux les mulets réquisitionnés ainsi que les bêtes de somme qui appartenaient à l'armée. La consigne, il faut le croire, avait été générale, car les Anglais se trouvèrent dans une situation semblable à la nôtre. Cette situation aurait pu devenir embarrassante, mais le colonel de Bentzmann eut l'heureuse idée d'utiliser, pour le transport du matériel, les innombrables canaux qui sillonnent la Chine et côtoient les routes. Notre matériel suivit donc l'armée par eau, et les charrettes furent suppléées par des jonques, des barques, des radeaux.

Cette transformation, et la pluie qui avait défoncé les routes, nous retinrent un second jour et une seconde nuit à cette première étape.

Les porteurs du baron Gros étaient partis avec leurs camarades, et le digne vieillard était en proie à un désespoir un peu comique, répétant sans cesse avec

une mine consternée : — Que vais-je devenir, mon Dieu, que vais-je devenir? Si on ne trouve pas d'autres porteurs, il me sera aussi impossible de vous suivre à pied, ou à cheval, que de retourner à Tien-Tsin en charrette.

Le 12 nous étions à Yang-Tsoun, ancienne petite ville fortifiée dont les remparts tombaient en ruines. Le gouvernement chinois, inquiet de nous voir avancer malgré tous les obstacles qu'il nous suscitait, — fausses négociations, incendie, fuite des conducteurs, — chargea le grand Tsaï, prince de la famille impériale, d'écrire aux ambassadeurs pour les prier de faire rétrograder l'armée jusqu'à Tien-Tsin, où des négociations nouvelles, sérieuses, seraient entamées. On répondit au prince qu'on n'entendrait rien avant d'arriver à Tang-Tché-Ou.

A Yang-Tsoun, autre incident. Un mandarin, qui rachetait l'infériorité de son grade par sa taille et sa grosseur, demanda à parler au général français. Je fus chargé d'interpréter ce qu'il allait dire.

A peine assis, il demanda au général de consentir à ce que les troupes ne suivissent pas la grande route qui conduisait à Ho-Si-Ou, et qui traversait deux villages dépendant de sa juridiction. Il désirait qu'on laissât ces villages sur la droite, et proposait en échange de faire apporter à l'intendance, contre remboursement, une certaine quantité d'approvisionnements.

Le général répondit que l'itinéraire était fixé d'avance, et que l'armée suivrait sa route sans s'inquiéter des villages, dont les habitants, d'ailleurs, auraient

tort de s'effrayer, car on ne cueillerait aucun fruit, on n'arracherait aucun légume.

Le Chinois posant sa main sur mon bras, me dit :

— Comprenez donc : il y a mille taëls pour vous si vous parvenez à décider votre chef à faire passer ses troupes en dehors des villages.

— Qu'est-ce qu'il dit? me demanda le général qui, pendant que nous causions, jouait avec les grandes lunettes que le mandarin avait déposées sur la table. Machinalement, il les avait essayées et avait poussé un cri de joie en les trouvant parfaitement adaptées à sa vue. Il faut dire que depuis deux jours, Montauban demandait à tous les échos ses lunettes qu'il avait perdues, et se lamentait d'en avoir oublié une paire supplémentaire dans une cantine laissée à Tien-Tsin.

— Il dit, mon général, qu'il y a sept mille francs pour moi si je vous décide à passer par une autre route que celle de ses villages.

— Ah! il dit cela, répondit le général en riant. Hé bien! répondez-lui que c'est un drôle. Dites-lui aussi que je lui pardonne pour cette fois, mais que, comme toute mauvaise action mérite un châtiment, je garde ses lunettes.

Et je bousculai, en riant moi-même, vers la porte, le gros mandarin, qui saluait et dont je renonce à peindre l'air ahuri devant le général affublé de ses lunettes, assez semblables d'ailleurs, comme élégance, à celles dont, chez nous, se servent les cantonniers quand ils cassent des pierres.

Au moment de franchir le seuil, il me dit :

— Si mille taëls n'étaient pas suffisants, vous auriez dû le dire.

C'était toute la moralité qu'il avait tirée de notre entretien.

Lorsque Montauban rentra en France après avoir promené le drapeau de la patrie jusque dans la capitale du Céleste Empire, il se trouva, même parmi ses amis, des gens assez bassement jaloux de ses lauriers pour prétendre qu'en allant en Chine il n'avait qu'une idée : piller, — et qu'il était bien le général qu'il fallait pour déterrer le *magot*. Et on étayait ces insinua tions calomnieuses sur l'affaire du Palais d'Été à laquelle nous allons arriver.

Hé bien, moi qui n'ai pas quitté un instant cet homme depuis son départ de France jusqu'au dernier jour de l'expédition, je puis donner ma parole d'honneur que la seule chose qu'il ait jamais prise en Chine, a été cette paire de lunettes qui valait bien trente-neuf sous.

Nous arrivons le 13 à Ho-Si-Ou. Nous avons pu relever partout les traces, encore fraîches, du campement d'une cavalerie considérable. Je comprends maintenant la démarche de mon gros mandarin. Il voulait nous empêcher de faire cette constatation en nous priant de changer de route.

Un autre fait attira l'attention du général et lui causa quelque souci. A mesure que nous avancions, les maisons abandonnées devenaient plus nombreuses, le pays semblait tout à fait désert. Il était évident qu'on cherchait à faire le vide autour de nous...

Aussi, le soir, pendant le dîner, le général à qui rien n'échappait et qui commençait à s'inquiéter, dit qu'il serait important qu'un des officiers de son état-major retournât le lendemain matin, dès l'aube, à Tien-Tsin, afin de porter au général Collineau l'ordre de venir le rejoindre avec le reste des troupes.

Il se fit un silence autour de la table. Comme le général n'avait désigné personne, personne ne désirait être chargé de cette mission. Elle n'avait rien de bien glorieux, et pouvait être jusqu'à un certain point périlleuse. Dans ces pays barbares, où tout prisonnier est voué d'avance à d'épouvantables tortures, on aime bien rester les uns avec les autres et ne pas galoper seul sur les grandes routes.

Je soignais ma croix que le général m'avait promise depuis cinq ou six jours, et je cherchais toutes les occasions de me rendre digne de la distinction espérée. J'offris aussitôt au général de porter sa dépêche, si on voulait bien me fournir un cheval, car le mien s'étant blessé au sabot, dans un champ de sorgho, cheminait péniblement. La mission me fut adjugée, et on discuta pour savoir quel officier de la suite me donnerait son cheval.

Ce fut le caïd Osman qui me prêta l'un des siens.

Le caïd Osman était, sans contredit, la figure la plus étrange de notre petite armée.

C'était un Allemand qui, de son vrai nom, s'appelait Herr von Jäger. Pendant trente années, il n'y a pas eu en Afrique un soldat français qui ne connût ce type étonnant. Officier dans l'armée allemande, il

avait un jour, en duel, tué un de ses camarades. Pour se soustraire aux conséquences de ce malheur, il avait quitté son pays. Il vint en France et prit du service, à titre étranger, dans notre armée d'Afrique. Comme dans ces conditions-là on ne peut dépasser le grade de capitaine, il avait trouvé plus simple, plus commode, plus modeste et plus piquant de n'être jamais autre chose que sous-lieutenant. Il avait été le camarade et le collègue de tous ces brillants officiers d'Afrique, qui étaient montés en grade, et devenus alors les généraux, les chefs de corps et les maréchaux de Napoléon III. Resté sous-lieutenant, il les tutoyait tous, et tous, ils avaient conservé pour leur vieux compagnon l'amitié des jours anciens.

Il parlait le français avec un fort accent tudesque, et passait à la chasse tous les instants que lui laissaient les devoirs de la vie militaire. En Chine même, il avait amené son chien et battait avec lui les buissons pendant les marches, alimentant de gibier la table du général. Il était brave au delà de tout ce qu'on peut imaginer, aimait le danger pour le danger lui-même, et renfermait dans sa personne les types opposés d'un parfait gentleman et d'un véritable lansquenet.

Il fit campagne dans les rangs de l'armée française, en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, et fut tué au Mexique, sur un canon qu'il pointait lui-même.

Le cheval qu'il me prêta était un vigoureux japonais aux jambes d'acier, fougueux comme un lion et doux comme un mouton.

Au point du jour j'étais en selle, ainsi que le spahi qui devait me servir d'ordonnance, et je me mis à refaire les trois étapes que venait de parcourir l'armée. Déjà bien des localités que nous avions trouvées peuplées étaient devenues vides. Habitué que j'étais déjà au grouillement intense des populations chinoises, je trouvais à ces routes sans piétons, à ces villages sans habitants, à ces champs sans cultivateurs, quelque chose de solennel, de triste, de menaçant.

Nous fîmes deux fois halte, Mohammed et moi, tant pour laisser souffler nos chevaux, que pour chercher un peu de nourriture. Je pris soin d'avertir les quelques habitants qui se groupaient autour de nous à chaque arrêt, que je précédais une colonne de cavalerie qui retournait également à Tien-Tsin. Je répétais : « Beaucoup de cavaliers français viennent là », en montrant la route derrière moi. Ce pieux mensonge avait pour but, on le comprend, de me faire respecter de tous ces drôles, car, non seulement je voulais remettre ma dépêche au général Collineau, mais je tenais essentiellement à ne pas être tué en route, ni même estropié.

Vers les deux heures, nous étions presque en vue de Tien-Tsin, lorsque nous fûmes salués par quelques coups de fusil partis d'un groupe isolé de maisons. Un temps de galop nous mit hors de portée. Bien d'aplomb sur nos grands étriers arabes, le corps à moitié caché par nos selles relevées, nous n'avions pas grand'peur des balles chinoises.

Le général Collineau reçut et lut avec des cris de joie la dépêche que je lui apportais. Il était enchanté de

rejoindre le gros de l'armée, et s'empressa de faire le nécessaire.

J'avais ordre, dès mon arrivée à Tien-Tsin, de faire embarquer sur une jonque le bagage laissé par le général et de le ramener par eau, le plus vivement possible, à Tang-Tché-Ou. Venu à cheval, je devais m'en retourner en bateau, tandis que Mohammed accompagnerait le général Collineau, ramenant son bon cheval au caïd Osman. La barque fut réquisitionnée et chargée en un tour de main, et, pour être tout prêt à partir aux premières lueurs de l'aube, je décidai d'y coucher. Comme j'allais m'embarquer, je rencontrai sur le bord du fleuve mon ami, mon vieux camarade de pension, Armand Lucy.

— Qu'est-ce que tu fais ici, s'écria-t-il, et pourquoi n'es-tu pas avec ton chef?

— Je retourne près de lui, et je pars demain matin dans cette jonque que tu vois là.

— Parfait! nous allons faire route ensemble. Je rejoins aussi l'armée avec le convoi qui va porter par eau les vivres et le matériel.

— Quand part ce convoi? Je t'avertis que je ne peux pas t'attendre. Je démarre au petit jour. Je suis seul avec deux Chinois et un artilleur. Si tu veux une place à bord, prends-la. Mais je t'avertis encore que, isolés, remorqués par des Chinois qu'il nous faudra réquisitionner, le voyage ne sera peut-être pas sans danger.

— Tu me décides. Du moment qu'il y aura du danger, je t'accompagne. Dans une heure je serai ici avec tout mon bataclan.

Nous partîmes le lendemain. Notre voyage aquatique dura quatre jours. Il fut assez mouvementé. Nous avions à bord une forte provision de pain, du riz, trois poulets froids, des boîtes de sardines et une caisse de vin de Champagne. Nous n'avions pu nous procurer d'autre vin, et on nous avait fait payer celui-là les yeux de la tête.

Le premier jour, tout alla bien. Deux Chinois halaient notre barque, pendant quatre heures, et avant d'être payés, ils devaient nous procurer leurs remplaçants.

Lorsque la nuit vint, étendant son triste voile sur la campagne et sur les eaux, nous nous trouvâmes un peu seuls.

Toutes les maisons que nous avions aperçues étaient hermétiquement closes. En abandonnant leurs villages, les paysans avaient mis le feu à leurs réserves de fourrage et de paille, de sorte que l'horizon était çà et là déchiqueté par des flammes, çà et là estompé par les fumées rouges ou noires de l'incendie. Pas d'autre bruit, au milieu de cette scène grandiose et désolée, que le sourd murmure du fleuve. Nous poussâmes la barque au milieu du Pé-Ho,— c'était plus prudent que de l'amarrer au rivage, — et nous jetâmes l'ancre, c'est-à-dire une grosse pierre attachée à une corde.

Le lendemain, il fallut nous livrer à une chasse à l'homme pour nous procurer des remorqueurs. Nous étions à peine en route, qu'ils se sauvent à toutes jambes. Nous recommençons notre chasse. Mais cette fois, notre gibier attaché à la remorque, nous plaçons

à l'avant un de nos Chinois, armé d'un fusil, et chargé de tirer sur le premier haleur qui ferait mine de nous brûler la politesse.

Nos trois poulets étaient mangés, et, vers midi, nous éprouvions le désir de nous ravitailler en viande fraîche, le riz et les sardines nous paraissant un peu maigres. Nous accostons, et nous partons à la découverte. Dans une ferme abandonnée, au fond d'une fosse, profonde de trois mètres, nous trouvons une truie énorme, qui témoigne par ses grognements du mécontentement que lui cause sa solitude.

Ses propriétaires, pressés de fuir, n'ayant probablement ni le temps ni les moyens de la tirer de son trou, l'ont laissée là. Nous faisons comme eux, car il nous faudrait une grue pour l'extraire. Au moment où nous discutons la question de savoir si nous ne descendrons pas auprès d'elle, pour lui emprunter un jambon et un filet sur place, un joli pourceau, de la plus pure race du Tonkin, pesant dans les quatre-vingts livres, vient lui sauver la vie, en montrant dans les herbes son échine noire maculée de boue. L'animal est cerné, saisi et porté à bord, malgré ses vives et bruyantes protestations. Tout à coup la voix de Lucy, qui s'est écarté de nous, fait entendre un appel. Il a découvert une maison dont les habitants ne sont pas encore partis. Les pauvres gens étaient occupés à creuser au milieu de leur porte cochère, sous la pierre qui arrête les deux battants, un trou pour y enterrer une petite montagne de sapèques enfilées sur des baguettes d'osier flexible. La masse de ce numéraire

était imposante, mais comme il faut douze cents sapèques pour faire six francs, il y avait bien là pour deux ou trois cents francs de notre monnaie. La famille qui voit son trésor étalé subitement sous les yeux de ces barbares qu'elle redoute, est anéantie, pétrifiée, médusée. Nous rions un instant de leur figure comique, et, en vrais soldats français, gouailleurs mais pas méchants, nous prenons aux Chinois leurs pioches et leurs bêches. Nous achevons le trou. Nous y jetons les sapèques, nous remblayons, nivelons et terminons en un tour de main un travail qui, j'ose le dire, était très proprement fait, devant les Chinois stupéfaits de notre concours et de nos éclats de rire..

Puis, comme la basse-cour vide porte encore sur sa terre humide les empreintes des petites pattes des volatiles; nous exhibons, à notre tour, de l'argent et demandons à acheter des poules.

Le père de famille prend la parole et nous déclare qu'ils sont très pauvres, que l'argent caché ne leur appartient même pas, que s'ils avaient des poules ils seraient trop heureux, non pas de nous les vendre, mais de les donner. Par malheur, ils n'en ont pas, ils n'en ont aucune.

A ce moment, Lucy, qui furetait dans la maison pendant notre conversation, entend sortir d'un grand placard fermé un bruit qui ne se produit généralement pas dans les placards. Il tire la porte à lui et découvre, entassée sur les rayons, une nation emplumée qui salue aussitôt par des cris joyeux le re-

tour de la lumière. Nos Chinois baissent les yeux. Cette fois, c'est trop fort. Ils méritent une leçon et une punition.

Je commence par m'emparer d'une dizaine de poules, ou plutôt de beaux chapons, car les Chinois ont la spécialité d'élever de magnifiques chapons. Puis, j'adresse à la famille un petit discours à la fois paternel et doctoral :

— Vous craigniez pour votre argent, nous vous avons aidé à le cacher. Vous nous avez dit que vous n'aviez pas de volailles et que, si vous en aviez, vous seriez heureux de nous les donner. Vous êtes des menteurs et des ingrats. Nous ne voulons pas vous prendre vos poules, mais pour vous punir, nous ne vous les paierons que vingt sous les dix. Et je leur jetai un chapelet de deux cents sapèques.

Ils furent encore heureux de s'en tirer à si bon compte. Pour comble de chance, nous mîmes la main, en retournant à notre jonque que gardaient nos deux Chinois, sur un habitant qui emmenait un petit cheval. Nous réquisitionnâmes la bête et l'homme, attachâmes la première à notre corde de halage, et promîmes au second de lui payer convenablement leur journée à tous les deux.

Quand nous rentrâmes à bord, nous étions certainement plus contents, Lucy et moi, de notre journée, que si nous avions gagné au cercle ou à la Bourse une vingtaine de mille francs.

L'artilleur qui nous accompagnait était un garçon rempli de moyens, comme on dit. Il était à la fois,

selon l'expression du troupier, roublard et débrouillard. Non seulement il avait, en un tour de main, fait passer de vie à trépas et morcelé notre conquête porcine, mais il avait ramassé, en revenant, des oignons, de la ciboulette, et il déclara qu'il allait nous faire un boudin qu'il nous promettait délicieux.

En campagne, la nourriture joue un rôle capital. C'est non seulement le seul plaisir, la seule satisfaction matérielle de l'homme qui se surmène, mais c'est encore son seul moyen de résister à la fatigue. Plus il a besoin de sa force et de sa vitalité, plus il attache d'importance à la marmite qui doit les lui donner. Lucy et moi, nous mettons la main à la pâte, dociles aux conseils éclairés de notre artilleur, et nous obtenons, pour nos débuts comme charcutiers, des résultats qui dépassent nos espérances.

Vers quatre heures, le boudin est confectionné et le cheval a besoin de souffler un peu. Une charmante petite crique ombragée par des arbres séculaires, couverte d'un gazon sur lequel se détachent des monuments en pierre, des statues, des trépieds, pleine de fraîcheur, de parfums, de gazouillements, semble nous inviter à descendre. Nous décidons que nous allons y faire cuire notre dîner, et nous abordons.

La crique charmante a été choisie pour tombeau par quelque grand personnage. On a creusé en effet un caveau funéraire dans le talus gazonné qu'on a taillé à pic en demi-circonférence. La corde de cet arc de cercle est indiquée par des figures en pierre qui paraissent garder l'entrée du tombeau. Il y a d'abord deux

cavaliers armés de toutes pièces et taillés en plein granit. Puis deux tortues de deux mètres de diamètre, également en granit et qui portent sur leur carapace une pyramide de trois mètres de haut dont les quatre faces sont couvertes d'inscriptions. Et enfin deux torchères, deux brûle-parfums en bronze, de trois mètres et du plus beau style chinois, qui auraient pour nos collectionneurs une valeur énorme.

Ni Lucy ni moi nous n'étions habitués à la vie du trappeur dans les prairies. Mais les voyages forment la jeunesse, et nous avions tous les deux passablement voyagé. En outre, nous avions lu de nombreux livres de voyage et nous savions, par conséquent, de quelle façon on improvise une broche avec des baguettes posée sur deux branches fouchues plantées en terre. Nous installâmes cet apareil à côté des superbes tortues et des non moins superbes brûle-parfums et bientôt nous assistâmes au spectacle enchanteur de deux chapons gras se dorant au-dessus d'une braise ardente de racines de sorgho, pendant qu'à côté, des aunes de boudins, couchés sur des baguettes de fusil disposées en forme de grils, rissolaient et se mouvaient lentement aux baisers de la flamme, dégageant une odeur exquise, et que, plus loin, dans une marmite, mijotait en un bouillon savamment composé et frémissant imperceptiblement selon la formule, un troisième chapon dont le jus attendrissait déjà le riz qui devait nous servir de potage.

Lucullus dînait chez Lucullus, c'est-à-dire Lucy chez moi, ou moi chez Lucy, comme on voudra.

Une poule au riz, du boudin frais, une aile et une cuisse de chapon rôti, deux bonnes bouteilles de champagne, vingt ans aiguisant l'appétit et enivrant le cerveau, le grand air des champs, et, par-dessus tout, cette sécurité de conscience, cette tranquillité morale, cette béatitude intérieure de l'homme qui mène une vie à la fois conforme à ses goûts et utile à sa patrie ; ah ! mes amis ! quiconque n'a pas ressenti tout cela, ignore les plus grandes voluptés de la vie.

Nous dormîmes comme des bienheureux, ou des marmottes. Le lendemain, vers dix heures du matin, nous entendîmes retentir le canon. Quelques coups d'abord, puis, au bout de près d'une heure de silence, une canonnade très nourrie.

Nous en conclûmes que nous n'étions pas très éloignés de notre armée et qu'elle-même, au lieu d'être à Tang-Tché-Ou, était aux prises avec l'ennemi.

Quelques heures après la canonnade, nous vîmes arriver sur nous des épaves singulières. C'étaient des cadavres. Le Pé-Ho charriait des soldats chinois.

— Il paraît qu'on travaille bien là-bas, me dit Lucy.

Nous aperçûmes d'abord un, puis deux, puis dix cadavres. Bientôt ils défilèrent en si grande quantité, le long de notre jonque, qu'un de nos coolies dut s'armer d'une gaffe, se placer à l'avant et repousser ceux qui venaient s'amonceler sous notre étrave.

Notre situation devenait embarrassante. Fallait-il rejoindre Tang-Tché-Ou ? Et si l'armée en était partie pour se battre ailleurs, comme c'était probable !

Nous calculons que nos compatriotes ne doivent

être guère qu'à six kilomètres de nous. Mais comment nous réunir à eux! Nous n'avons pas de guides. Nous ne savons où nous allons et nous ne pouvons ni transporter, ni abandonner les cantines du général que je suis chargé d'apporter.

Revenir sur nos pas serait stupide. Rester en place est aussi dangereux que d'avancer. Nous sommes très perplexes. Or à la guerre, quand on est très perplexe, on tient généralement un conseil de guerre.

C'est ce que nous faisons, Lucy et moi, malgré la modestie de nos grades. Nous discutons gravement et nous reconnaissons que ce qu'il y a de plus simple et de plus militaire, c'est de poursuivre notre route, de gagner Tang-Tché-Ou et de nous rabattre de là sur l'armée en quelque endroit qu'elle se trouve.

Cette nuit-là, vers minuit, nous eûmes à essuyer le feu de quelques hommes, qui vinrent nous crier d'accoster et qui, voyant que personne ne bougeait dans la jonque amarrée au milieu du fleuve, se lassèrent et s'en allèrent.

Nous arrivâmes à Tang-Tché-Ou, protégés miraculeusement par la terreur que venait d'inspirer aux populations la défaite de San-Ko-Li-Tsin, le Sen-Ouan, c'est-à-dire le connétable, le chef des généraux, le meilleur général de la Chine, le proche parent de l'Empereur, le seul qui ait véritablement su venir à bout des rebelles. Nous rejoignîmes l'armée en avant de Pa-Li-Kao, en même temps qu'arrivaient Collineau et ses troupes.

Les Ch
tralis n.
— Ba

Deux
une s
organi
nos in
Mais
ce q
du r
Le
de M
fût
ma
me
I
me
d'u
An

tait instinctivement qu'il se passait quelque chose d'anormal autour de lui et il voulait avoir tout son monde sous la main.

Avant que les alliés quittassent Ho-Si-Ou pour occuper Tang-Tché-Ou, le prince Tsai y avait expédié deux mandarins à cheval, porteurs de nouvelles dépêches. Celle qui était adressée au baron Gros disait entre autres choses :

Nous avons remarqué dans la dépêche que Votre Excellence nous a écrite le 12 septembre, que son désir était de s'avancer jusqu'à Tang-Tché-Ou. Loin de nous opposer à ce que les intentions de Votre Excellence se réalisent à ce sujet, nous voulons, au contraire, nous entendre avec elle. — Si elle consent à faire camper son armée dans les trois villages de Yang-Tsoun, Tchoun-Tchou et Ho-Si-Ou, sans qu'elles avancent plus loin, Votre Excellence, suivant ce qui a été convenu à Tien-Tsin, pourra, avec une suite peu nombreuse et sans armes, venir à Tang-Tché-Ou pour s'y entendre avec nous sur tous les articles de la convention auxquels nous donnons notre assentiment, et que nous pourrions établir, signer et sceller, avant que Votre Excellence ne se rendît dans la capitale pour y procéder à l'échange de la ratification du traité. Ainsi les retards seront évités et les autorités chinoises seront chargées de procurer à Votre Excellence des chariots et tout ce qui sera nécessaire pour faciliter son voyage. Nous la prions donc de vouloir bien nous faire connaître le nombre de personnes qui l'accompagnent afin que tout soit prêt d'avance.

Les commissaires impériaux, Prince Tsaï Y'tsin, etc... au baron Gros, 13 *septembre* 1860.

Le baron Gros crut encore une fois que tout était terminé et que les choses allaient s'arranger pour le

mieux. Le pauvre homme, d'abord agent inconscient des Anglais, c'est-à-dire leur dupe, était devenu, depuis notre arrivée à Tien-Tsin, la dupe des Chinois et n'avait guère profité des leçons répétées que lui infligeait leur tortueuse diplomatie.

Il arrêta donc encore une fois l'armée à deux lieues de Tang-Tché-Ou ainsi qu'il résulte de la lettre suivante adressée le 19 septembre au ministre de la guerre par le général de Montauban, datée de son bivouac de Koa-Tsoun.

Des communications diplomatiques ayant été de nouveau échangées à Ho-Si-Ou, ville située à environ trente kilomètres de Tang-Tché-Ou, les ambassadeurs firent savoir aux commandants en chef alliés que tout était terminé; que, par suite d'une convention définitive, les forces militaires s'arrêteraient à environ deux lieues de Tang-Tché-Ou, que les entrevues avec les commissaires impériaux auraient lieu dans cette ville, et qu'enfin une escorte d'honneur accompagnerait les ambassadeurs à Pé-Kin pour y échanger les ratifications.

Privé de toute initiative diplomatique, obligé par ses instructions d'obéir aux ordres du baron Gros, le vieux soldat se décida à camper, en maugréant, à deux lieues de cette ville qui allait être fatale à de si nobles victimes.

On négociait. Il n'y avait donc aucun danger à envoyer, pour certaines missions indispensables, des officiers parlementaires à Tang-Tché-Ou. Le général y dépêcha le sous-intendant Dubut, le colonel Foullon de Grandchamps, le capitaine Chanoine, les officiers d'administration Ader et Gagey; l'abbé Duluc, missionnaire, les accompagnait en qualité d'interprète. Ils

devaient rassembler des approvisionnements, passer des marchés, s'occuper enfin de la vie matérielle des troupes stationnées à deux lieues de là, conformément aux instructions des ambassadeurs.

Dans un but analogue, des officiers anglais partirent avec eux, c'étaient : le lieutenant-colonel Walker, chef d'état-major de la cavalerie ; le lieutenant Anderson ; M. Bowlbey, correspondant du *Times;* M. de Normann, premier secrétaire d'ambassade ; MM. Loch et Parkes. Dix-neuf cavaliers hindous leur formaient escorte.

M. d'Escayrac de Lauture, chef de la mission scientifique, bien connu pour ses explorations du Niger, et gendre du docteur Reyer, médecin de l'Empereur, suivi de son lettré, de son secrétaire, accompagnait nos officiers.

Enfin le comte de Bastard, premier secrétaire d'ambassade, le caïd Osman, M. de Meritens, faisaient également partie de la petite expédition et se rendaient à Tang-Tché-Ou pour porter au prince Tsaï les dépêches du baron Gros.

Tous partirent d'Ho-Si-Ou ; l'armée devait marcher sur leurs traces et eux-mêmes, après être allés à Tang-Tché-Ou, devaient revenir au-devant d'elle pour lui assigner ses cantonnements définitifs en avant de la ville.

Donc, le 18 au matin, on leva le camp, le général prenant toutefois la précaution de laisser là une compagnie d'infanterie et une demi-batterie destinées à garder les approvisionnements et le matériel qui venaient de Tien-Tsin.

Les Anglais prirent la tête de la colonne. Partout les

habitants avaient fui. On constata les traces du passage et du séjour d'une nombreuse cavalerie qui avait dû décamper devant nous.

On marchait depuis deux heures lorsqu'un capitaine suivi de deux sihkes, vint prévenir le général, de la part du général Grant, qu'on avait devant soi une véritable armée tartare.

Fort inquiet, et s'applaudissant de plus en plus d'avoir amené avec lui des forces sérieuses, le général de Montauban se rendit auprès de son collègue. A son arrivée au quartier général anglais, il rencontra la chaise d'un haut mandarin, accompagné d'une suite nombreuse. Ce fonctionnaire, qui s'appellait Hang-Ki, portait le bouton de corail, il avait donc en Chine un rang égal à celui de nos généraux chez nous.

Il venait, disait-il, pour s'entendre avec les ambassadeurs au sujet du cérémonial de leur entrée à Pé-Kin. Les généraux lui répondirent que les ambassadeurs ne marchaient pas avec les avant-gardes, mais que puisqu'il était question de cérémonial, ils seraient heureux de savoir pourquoi la place de leurs cantonnements était occupée par une armée tartare.

Le Chinois ne se démonte jamais. C'est un comédien admirable. Hang-Ki joua la surprise et poussa l'impudence jusqu'à demander à nos chefs des renseignements sur les positions des troupes chinoises qu'il devait connaître mieux qu'eux; puis il prit congé en affirmant qu'il devait y avoir un malentendu, et qu'il allait ordonner à ces troupes tartares de se retirer aussitôt.

M. Parkes, qui avait quitté Tang-Tché-Ou le matin même, repartit immédiatement pour cette ville, afin d'engager le prince Tsaï à exécuter, dans le plus bref délai, les promesses de Hang-Ki.

A ce moment, le capitaine d'état-major Chanoine arrivait auprès de Montauban et lui apprenait qu'il avait dû, en revenant de Tang-Tché-Ou, traverser une armée tartare considérable. Quelques soldats avaient voulu s'opposer à son passage, mais il leur avait fait comprendre qu'il était chargé d'une mission toute pacifique et il avait continué son chemin, en les bousculant un peu.

Derrière lui arrivait l'officier comptable Gagey, déclarant qu'il avait trouvé une armée d'au moins quinze mille cavaliers avec autant de fantassins. Tout ce monde, disait-il, avait une allure martiale, décidée, et marchait, la mèche des fusils allumée.

Il ajouta qu'il y avait là trente mille hommes. Le général, haussant les épaules, lui dit :

— Allons donc! est-ce que vous savez seulement ce que c'est que trente mille hommes?

— Parfaitement, mon général, répondit Gagey; j'ai eu l'honneur d'être officier-comptable à Lunéville, et j'ai vu souvent cinq mille hommes manœuvrer ensemble. Il y a devant vous six groupes de cinq mille hommes. Je parierais que je ne me trompe pas de la valeur d'une compagnie.

La situation se corsait. A l'horizon s'élevaient des nuages de poussière, indiquant la présence de troupes en marche.

Les généraux convinrent immédiatement des dispositions dernières. Leur situation était critique. Ils disposaient de bien peu de monde, en face des masses ennemies, en plaine et en vue d'une véritable bataille rangée. Il fut convenu que s'il fallait se battre, les Français qui étaient à droite dessineraient un mouvement tournant sur la gauche de l'ennemi, et que les Anglais attaqueraient de front, dès que leurs alliés seraient arrivés à bonne hauteur.

Fallait-il maintenant prendre l'offensive ou attendre? Montauban disait qu'on était trahi, qu'il fallait se porter de suite sur l'ennemi; et qu'il n'y avait pas d'autres moyens de dégager ceux de nos malheureux compagnons qui se trouvaient à Tang-Tché-Ou.

Le général Grant, au contraire, pensait que rien ne prouvait encore que nos officiers eussent été faits prisonniers par trahison, puisque deux d'entre eux avaient pu revenir, et qu'en tout cas une marche en avant et un combat seraient leur arrêt de mort.

— Et puis, ajoutait-il, je ne veux rien faire avant le retour de M. Parkes, qui, à lui seul, vaut une armée.

Comme l'armée française n'avait pas de cavalerie, le général Grant offrit à son collègue un escadron de sihkes.

Sur ces entrefaites arrivèrent encore MM. de Bastard, de Meritens et le caïd Osman. Le premier avait l'air très troublé, très égaré. Ils confirmèrent de point en point les renseignements donnés par le capitaine Chanoine et le comptable Gagey.

Il n'en fallait plus douter. Obéissant à la proclama-

tion du Fils du Ciel qui leur enjoignait d'exterminer par tous les moyens possibles les Européens, comme des êtres malfaisants mis au ban de l'humanité, et par quelques moyens que ce fût, les Chinois développaient le plan scélérat dont les premiers épisodes s'étaient accomplis à Tien-Tsin. Ils nous avaient attirés dans un véritable guet-apens espérant nous surprendre disséminés, et nous accabler par leur nombre.

Il était dix heures du matin. Les deux généraux venaient de monter à cheval et se serraient une dernière fois la main devant leurs états-majors, avant d'aller prendre chacun la direction de ses troupes, lorsque trois coups de canon retentirent au loin.

C'étaient les premiers coups que j'avais entendus sur ma jonque, remontant le Pé-Ho.

Quelques minutes plus tard, on percevait le galop précipité d'un peloton de cavalerie en désordre et on voyait arriver à bride abattue le colonel Walker suivi de quelques cavaliers blessés pour la plupart. Lui-même était blessé au bras. Les chevaux étaient hors d'haleine et l'un d'eux, en arrivant, tomba mort aux pieds des deux généraux.

On s'empresse autour du colonel, on l'interroge et il raconte son aventure. Il avait quitté Tang-Tché-Ou le matin de bonne heure, et avait donné dans l'armée ennemie qui lui semblait manœuvrer de façon à nous envelopper.

Pendant qu'il cheminait en affectant un calme parfait et en observant avec soin ce qui se passait autour de lui, des officiers chinois étaient venus l'engager à

mettre pied à terre et à entrer avec eux dans leur tente. Il s'y était heureusement refusé et avait dû certainement la vie à ce refus, car quelques pas plus loin il avait entendu des cris, le bruit d'une lutte, et avait aperçu notre officier d'administration Ader, attaqué par plusieurs Chinois, qui se défendait en désespéré. Son visage était inondé du sang provenant d'une blessure au front. Son soldat d'ordonnance, un nommé Ousouf, du 2e bataillon de chasseurs à pied, s'escrimait à ses côtés avec un courage admirable. Il embrochait avec son sabre-baïonnette tous ceux qui cherchaient à s'approcher de son officier.

— Ah! le brave homme, disait Walker. Il mérite toutes les récompenses militaires dont la France et l'Angleterre peuvent disposer.

Il a essayé de porter secours à ces deux héros. Mais c'était vouloir l'impossible car il était séparé d'eux par l'épaisseur d'un régiment. D'ailleurs il avait assez à faire de se sauver lui-même, car les Chinois ne lui proposaient plus de venir visiter leurs tentes. Ils se jettent sur lui et sur son escorte et veulent le massacrer.

Il a encore le temps d'entendre le brave Ader, qui vient d'être désarmé et foulé aux pieds, lui crier en se relevant par un suprême effort :

— Mon colonel, courez au camp et dites comment se comportent ces canailles-là!

Le colonel et ses hommes mettent la bride aux dents, le sabre à la main droite et le pistolet à la main gauche. Ils chargent à fond ceux qui les entou-

rent. Grâce à la taille et à la puissance de leurs superbes chevaux, — les Français montés sur leurs rosses japonaises n'auraient pas pu s'échapper, — ils renversent tous ceux qui essaient de s'opposer à leur passage et continuent à galoper au milieu des imprécations de toutes les bandes, qu'ils foulent aux pieds.

Bientôt on leur tire des coups de fusil. Quelques sihkes sont atteints, quelques chevaux bondissent avec une balle dans le corps. Mais rien ne tombe, ni bêtes ni gens. Alors, les voyant sur le point de leur échapper, les Chinois tirent sur eux les trois coups de canon qu'on vient d'entendre.

C'était le signal de la bataille.

Les généraux savaient à quoi s'en tenir. Montauban revint au grand galop sur le front de son armée et commença immédiatement son mouvement de flanc qui s'exécuta avec une vigueur et un ensemble admirables. Le dernier soldat comprenait qu'il n'y avait pas à reculer d'une semelle et que le moindre temps d'arrêt, la moindre hésitation, le moindre flottement des lignes, c'était la mort certaine.

Entre nous et les premières troupes de l'armée tartare il y avait deux villages. On commença à les enlever au pas de course. C'était le colonel Poujet qui était là, avec des hommes des 101e et 102e de ligne et une compagnie du génie.

L'artillerie suivait pas à pas ce mouvement de l'infanterie, et, les villages traversés, elle s'établissait, d'après les indications du chef d'état-major général, colonel Schmitz, sur une petite éminence d'où elle

commençait à foudroyer l'ennemi. Schmitz l'avait fait appuyer et soutenir par les chasseurs à pied.

De son côté, Montauban, qui dirigeait avec le général Jamin l'ensemble du mouvement, se tournait vers le colonel anglais Fowley, attaché à son état-major, et lui disait :

— Colonel, je vous donne le commandement de l'escadron de sikhes que voilà. Chargez à la tête des vôtres. Et il ajoutait, en s'adressant à son escorte de spahis : Messieurs, allez avec le colonel. Et en avant !

Notre petite cavalerie charge. En rasant une masure chinoise, le lieutenant de Damas tombe mortellement frappé d'une balle dans l'aine, le lieutenant d'Estremont est blessé à la tête. Mais la charge continue. Le groupe où sont fraternellement mêlés les blancs turbans des Hindous et les manteaux écarlates des spahis, s'enfonce comme un coin dans la masse chinoise disloquée, fond sur l'artillerie et s'empare de cinq pièces de gros calibre dont il sabre les servants.

Le mouvement de flanc est en pleine exécution, et Montauban manœuvre pour refouler tout ce qui est devant lui sous le canon des Anglais.

L'armée aborda et suivit pendant près de trois kilomètres une digue bordant le canal impérial. Les Chinois avaient mis en batterie sur cette digue soixante pièces de canon en bronze. Le colonel Schmitz indiqua à notre artillerie une position excellente d'où elle prenait en écharpe toutes ces pièces, qui furent rapidement démontées. Les cadavres des Chinois tués là furent jetés dans le canal, d'où ils passèrent dans

le Pé-Ho et vinrent flotter, comme je l'ai dit, autour de notre petite jonque.

Enfin, poussant toujours devant lui les forces ennemies confondues et réduites à l'état d'un immense troupeau, le général de Montauban vint rejoindre en équerre les Anglais, tandis que les Tartares disparaissaient peu à peu dans la direction de Pé-Kin.

Il était deux heures. L'armée était en marche ou en bataille depuis cinq heures du matin, chaque homme portant sous un soleil ardent six jours de vivres dans son sac.

On fit halte et l'on prit position à Koa-Tsoun, distant de Tang-Tché-Ou d'environ six kilomètres.

Jamais, peut-être, armée placée dans de telles conditions d'infériorité numérique et de fatigue physique n'avait déployé autant de calme, et n'avait fait preuve d'une façon plus parfaite de ces deux premières qualités du soldat : l'obéissance et la bravoure.

Cette journée qui porta un coup terrible au Sen-Ouan, généralissime chinois, ou San-Ko-Li-Tsin, en rabaissant son orgueil et en démoralisant ses troupes, nous rendait maîtres de quatre-vingts pièces de canon et de nombreuses bannières appartenant aux troupes impériales. Les Tigres, ces soldats de la garde, dont l'uniforme zébré de raies noires rappelle le pelage de l'animal dont ils portent le nom, troupe d'élite qui manœuvre en bondissant et en courant, avaient pris part à l'affaire et jonchaient de leurs cadavres les champs voisins du théâtre de l'action.

C'était donc en vain que les Chinois nous avaient

dressé ce guet-apens, et nous avaient attirés sur un terrain depuis longtemps étudié et très intelligemment préparé. Ils étaient battus à plates coutures. Leurs pertes étaient considérables. Les nôtres étaient insignifiantes.

A peine l'ardeur du combat fut-elle dissipée qu'une même pensée assombrit tous les fronts, étreignit tous les cœurs. Qu'étaient devenus les Européens, les nôtres, restés bloqués, enfermés à Tang-Tché-Ou?

Ceux qui s'étaient échappés et dont j'ai noté le retour, racontèrent ce qu'ils savaient, ce qu'ils avaient vu. Le 17 après-midi, quand ils étaient arrivés dans la ville, de nombreux mandarins les avaient reçus avec empressement et courtoisie, se chargeant de les conduire aux logements préparés d'avance pour eux. D'Escayrac de Lauture, son lettré, son secrétaire et les deux soldats qui l'escortaient, suivirent l'un de ces mandarins et furent menés à un yamoun. Les autres, préoccupés de leur service, s'étaient immédiatement mis à la recherche des fonctionnaires spéciaux chargés de les aider dans le ravitaillement de nos troupes, et avaient pris leurs dispositions pour terminer rapidement leurs affaires.

M. de Bastard avait été, lui aussi, mené dans un assez beau palais, et avait demandé sur-le-champ audience au prince Tsaï.

On fixa l'audience à quatre heures de l'après-midi; il fut reçu par le prince entouré d'un nombreux cortège de mandarins respectueux et empressés.

La conversation fut assez cordiale. Le prince savait

ce qui se préparait, et jouait avec le malheureux secrétaire d'ambassade comme un chat avec une souris. Il approuva les termes de la dépêche du baron Gros, et ne fit qu'une objection sur le chiffre de 1,000 hommes d'escorte demandé par notre ambassadeur, qu'il trouvait trop élevé. Puis il réfléchit, sourit faiblement, et concéda le chiffre.

Tout en répondant péremptoirement à Montauban à propos de la vérification minutieuse des pouvoirs que « cela ne se faisait pas entre gens d'un certain monde », le baron Gros avait fait son profit des judicieuses observations du général, et avait bien recommandé à son auxiliaire de demander les lettres de créance du prince chinois. En face de cette précaution pourtant élémentaire, le plénipotentiaire chinois ne put dissimuler un mouvement d'humeur, et répondit ainsi à notre représentant, d'après le rapport du comte de Bastard au baron Gros :

« Le prince répondit affirmativement, mais non sans avoir manifesté sa vive contrariété d'être en butte à une pareille question, lui qui, dit-il, n'avait jamais menti, dont l'autorité était supérieure à celle de tous les plénipotentiaires, et dont la signature avait la même force que celle de l'Empereur. »

Ne pas oublier que, pendant qu'il tenait ce langage au représentant de la France, les Chinois massaient leurs troupes et chargeaient leurs canons. Ne pas oublier non plus que les Chinois ont aujourd'hui le même caractère qu'alors, et comprendre combien fut enfantine la conduite récente d'un ministre français qui a

payé de la vie de tant de pauvres soldats sa naïveté et son insuffisance diplomatique.

Ayant reçu pendant la nuit la réponse officielle du prince, M. de Bastard s'était mis en route de grand matin pour regagner le camp français. Il s'était échappé par miracle des mains de ces misérables, mais cette dramatique et terrible aventure lui coûta la vie, car elle développa le germe d'une maladie cérébrale qui le conduisit rapidement au tombeau.

Quant à ceux des nôtres qui n'avaient pu revenir à temps, — une trentaine environ, et parmi eux l'intendant Dubut et l'abbé Duluc, — nous ne savions ce qu'ils étaient devenus. Nous étions fixés seulement sur le sort de l'infortuné comptable Ader et de son héroïque soldat que le colonel Walker avait vu massacrer. L'officier emportait dans un sac 2,000 piastres pour payer des vivres. On trouva, après la bataille, son sac vide naturellement, et sa casquette dans un buisson. Où étaient les corps, on n'en savait rien : déchiquetés probablement par ces bourreaux. Des espions chinois nous dirent cependant qu'à Tang-Tché-Ou ils avaient vu un certain nombre d'Européens prisonniers qu'on avait emmenés dans la direction de Pé-Kin.

De tous ces malheureux, celui dont le sort m'intéressait surtout était l'intendant Dubut, un brave et excellent homme, pas fier du tout et qui souvent, au bivouac, avait consenti à faire un bout de conversation avec un simple maréchal des logis comme moi : j'étais avide de détails. Je voulais savoir dans quelle situation, dans quelles circonstances on l'avait

laissé là-bas. Je questionnai le capitaine Chanoine.

— Si l'intendant, me dit-il, laisse sa peau dans cette histoire, il pourra dire que c'est sa pipe qui l'a perdu. Nous étions tous les deux dans le même palais, et nous avons couché à côté l'un de l'autre. A cinq heures, j'étais prêt à partir, et je lui dis :

— Venez-vous, intendant? J'aimerais autant ne pas m'attarder au milieu de tous ces Chinois, je m'en vais. Allons, levez-vous.

— Ma foi non, me répondit-il, je suis bien couché. Je veux fumer une bonne pipe avant de me lever.

Et je le laissai allumant, avec gravité et recueillement, une admirable « bouffarde » tirée d'un étui et amoureusement culottée.

Le lecteur verra quelles tortures effroyables attendaient ces malheureux, et dans quel état on nous les rendit tous, morts ou vivants. Les rapports des espions étaient véridiques. L'armée chinoise les traînait avec elle vers Pé-Kin. Après Pa-Li-Kao que je vais raconter, deux d'entre eux furent décapités sur le champ de bataille, un officier anglais et l'abbé Duluc. Un Chinois nous fit trouver, le soir de la bataille, un morceau de sa soutane.

Plus tard, lorsque l'évêque de Pé-Kin, Mgr Mouly, vint à Pa-Li-Kao pour chercher les restes de ces deux victimes, on ne trouva rien, et on conjectura que les chiens, qui avaient depuis le combat fait joyeuse ripaille avec les cadavres, les avaient dévorés.

A tout hasard, on envoya après la bataille de Chang-Kia-Wan, c'est le nom officiel de la rencontre

à laquelle j'eus le chagrin de ne pas assister, des officiers suffisamment accompagnés, qui déclarèrent au Tao-Taï de Tang-Tché-Ou que si nos compatriotes ne nous étaient pas rendus, on marcherait sur Pé-Kin, et que ceux qui les avaient traîtreusement surpris seraient responsables des événements.

Le Tao-Taï répondit qu'ils étaient partis, et qu'il ne savait rien de plus.

Il fallait donc continuer, se lancer vers l'immense capitale chinoise, jeter la terreur dans l'âme du souverain, et obtenir, coûte que coûte, la délivrance des prisonniers.

L'armée était unanime sur ce point; depuis le général en chef jusqu'au dernier tambour, il y avait une phrase que tout le monde répétait comme si elle eût été un mot d'ordre :

— Il faut les ravoir, quand nous devrions laisser tous notre peau ici.

D'ailleurs, l'armée était superbe, positivement. Les troupes engagées à Chang-Kia-Wan étaient remises de leur grand effort; celles de Collineau venaient d'arriver à marches forcées, et se reposaient, dépitées d'avoir laissé passer une bataille.

CHAPITRE XVII

PA-LI-KAO

Le pont de Pa-Li-Kao. — Grande bataille. — La cavalerie tartare. — Un mot du commandant Campenon. — Le porte-bannière. — Victoire ! — Un nouveau négociateur. — Le prince Kong. — Séjour. — Une tortue difficile à manier. — Entre père et fils.

On allait marcher en avant. Mais, cette fois, vers l'inconnu, sans but diplomatique, puisque les négociations étaient rompues et les négociateurs disparus. On allait, qu'on me passe l'expression, cogner pour cogner, et cogner jusqu'à ce que les Chinois demandassent grâce.

Le rôle des diplomates n'avait pas été très brillant jusque-là, et le personnel de la mission portait l'oreille un peu basse. Lord Elgin et le baron Gros étaient aux petits soins pour leurs généraux respectifs. C'étaient des « mon cher général » succédant aux « monsieur le général » de jadis.

On tenta quelques reconnaissances, on réunit des renseignements, on interrogea des habitants, et on acquit la certitude que l'armée tartare, défaite à

Chang-Kia-Wan et renforcée de nouvelles troupes fraîches, s'était massée à quelques kilomètres de là, au pont de Pa-Li-Kao. Le pont de Pa-Li-Kao est une très belle construction en pierre et en marbre, qui fait communiquer les deux rives du canal impérial joignant Tang-Tché-Ou à Pé-Kin. Il tire son nom de la distance qui le sépare de la première de ces deux villes, dont il est distant de huit lis. Le lis est une mesure de longueur chinoise qui équivaut à peu près à 500 mètres. Pa-Li-Kao veut dire « pont de huit lis ».

Il y avait là une armée qu'on évaluait à 50,000 hommes. Le prisonnier qui nous donna ce renseignement ajouta qu'il avait vu des Européens ligottés et couchés dans des charrettes qu'on dirigeait sur Pé-Kin.

Une grande bataille était donc imminente, et il était probable que nous allions avoir sur les bras tout ce qui restait de troupes régulières au Fils du Ciel. C'était, par conséquent, le coup décisif, la dernière partie. Il s'agissait de savoir si San-Ko-Li-Tsin tiendrait la promesse de nous anéantir tous, qu'il avait faite à son maître, ou si nous aurions définitivement raison de ce monsieur, au nom assez euphonique pour un Chinois.

Voici en quels termes le général de Montauban, après avoir arrêté ses dernières dispositions avec ses alliés, annonça au ministre de la guerre son mouvement en avant :

> Nous avons à 5 kilomètres en avant de nos bivouacs de Chang-Kia-Wan la grande ville de Tang-Tché-Ou, de 400,000 âmes, qui est reliée à Pé-Kin par une voie de

12 kilomètres, ouvrage des anciennes dynasties. Cette route traverse, au village de Pa-Li-Kao et sur un grand pont de pierre, le canal qui joint le Pé-Ho à Pé-Kin. Nous résolûmes de négliger Tang-Tché-Ou, où il n'y avait plus un seul soldat, et de nous porter sur ce pont, que nous savions occupé, en avant et en arrière, par les camps du Sen-Ouan.

Le 21 septembre au matin, on fit le café dès l'aube et on leva le camp par une matinée claire, gaie, un peu fraîche, estompée de brouillards légers flottant sur les eaux et sur les champs, au-dessus desquels on devinait les joyeux rires du soleil.

Nous n'avions ni cartes ni plans. On savait que le canal menait à Pé-Kin, et que le pont gardé par l'ennemi était jeté dessus. On se guidait donc sur le canal.

La campagne était ravissante. Des prairies semées de bouquets de grands arbres, un admirable endroit pour se battre.

Le général de Montauban disposait de 5,000 baïonnettes, plus sa petite artillerie. Les Anglais avaient à peu près le même effectif, un peu moins de fantassins, mais de la cavalerie.

Les Français avaient choisi leur ordre de marche. Ils avaient pris la droite, à l'extrémité de laquelle marchaient le général en chef et son état-major. A notre gauche était la brigade Jamin ; entre la brigade Jamin et les Anglais, la brigade Collineau qui fournissait l'avant-garde.

Puis venaient les Anglais. Ils devaient, eux, faire un mouvement tournant, traverser le canal sur un pont de chevalets à une lieue au-dessus de l'ennemi, et l'at-

taquer par le flanc pendant que nous l'aborderions de front.

Lorsque nous arrivâmes à quatre kilomètres du pont, nous l'aperçûmes qui détachait en blanc sur la campagne ses arches très élevées. La plaine était en outre parsemée de tombeaux de mandarins construits sous les grands arbres.

Nous vîmes tout d'abord une masse énorme de cavalerie tartare, qui venait tranquillement à nous, en ordre et au petit trot. Elle avait tout à fait bon air et évoluait avec régularité par groupes séparés. Les chevaux paraissaient vigoureux.

Dans les intervalles de ces groupes de cavalerie, on distinguait parfaitement de l'infanterie postée dans une sorte de camp retranché, et enfin, dans les massifs d'arbres, on commençait à apercevoir quelques batteries assez habilement dissimulées sous bois.

Ce qu'il y avait de particulier et de saisissant, c'est qu'on n'entendait pas le moindre commandement. Toutes les évolutions étaient indiquées par des bannières, que l'on faisait mouvoir de haut en bas, à gauche, à droite, comme des signaux de marine.

Les premiers escadrons arrivèrent au trot jusqu'à cinquante mètres de nos lignes de tirailleurs, et furent reçus par un feu nourri qui culbuta des chevaux du premier rang et produisit un certain flottement dans la masse et un peu de désordre.

Les bannières s'agitèrent un peu plus vite, les positions furent rectifiées, et la cavalerie, obliquant sur sa droite, chercha visiblement à tourner la gauche de

Collineau, et à entrer dans un créneau laissé vide entre lui et les Anglais, qui s'étaient séparés de nous pour effectuer leur mouvement.

Heureusement que Collineau ne perdait jamais la tête, et nous eûmes la satisfaction d'entendre en quelques instants sa brigade s'allumer comme un volcan. Son artillerie mitraillait, son infanterie faisait des feux de salve terribles, en avant, en flanc, pour arrêter ce débordement d'hommes et de chevaux. Il en vint à bout, au moment où nous étions obligés de tenir ferme contre un mouvement semblable, car l'autre aile de la cavalerie tartare cherchait à nous déborder à droite.

L'armée entière était menacée d'un enveloppement très régulièrement dessiné.

Le général en chef suivait de l'œil cette marée à cheval.

Nous avions avec nous la batterie d'artillerie commandée par le capitaine Dispot. Le colonel Schmitz lui avait indiqué un emplacement favorable d'où elle devait arrêter tous ces cavaliers. Nous attendions avec une certaine anxiété ses premiers obus, car, sous le feu de nos fusils, les pelotons désagrégés se reformaient et revenaient plus nombreux. Comme elle tardait à ouvrir le feu, j'entendis à côté de moi un commandant qui disait tranquillement au colonel Schmitz :

— Demain, nous garderons tous les troupeaux de San-Ko-Li-Tsin.

Le commandant qui parlait ainsi est, au moment où

j'écris ces lignes, ministre de la guerre. Il s'appelle Campenon.

Et peu s'en fallut que sa prédiction ne se réalisât.

Si l'artillerie chinoise avait été à la hauteur de la cavalerie, nous restions tous dans cette jolie plaine. Heureusement, soit que nous eussions attaqué les Chinois de plus près qu'ils n'avaient calculé; soit qu'ils n'eussent à leur disposition que les pointeurs des forts de Ta-Kou, à qui nous avions généreusement accordé une liberté qu'ils s'empressèrent d'utiliser pour rallier le Sen-Ouan, tous les boulets nous passaient par-dessus la tête; de sorte que la situation, si elle était effrayante, n'était pas meurtrière.

Le colonel de Bentzmann, qui commandait l'artillerie, nous donna bientôt de ses nouvelles. Il fit tirer d'abord quelques obus à fusées dont on avait diminué la trajectoire, de telle façon qu'elles arrivèrent en rasant la terre, et éclatèrent dans les jambes des chevaux. Le désordre commença. Comme l'infanterie chinoise accourait au secours de sa cavalerie, la batterie Dispot commença à envoyer une telle quantité d'obus, qu'on put voir de véritables sillons creusés dans cette masse grouillante d'hommes et de chevaux. Un mouvement de retraite accentué commença à se dessiner, et la cavalerie reflua vers le pont, réparant toutefois peu à peu son désordre.

A ce moment, Montauban fit sonner la charge dans les deux brigades, et toute l'armée française s'élança en avant dans la direction du pont. Il était défendu par dix pièces de canon, qui tiraient sans plus de

succès que les autres batteries, et dont les boulets passaient tous au-dessus de nous. En même temps le petit escadron d'escorte chargeait à fond de train.

Cette bataille faisait l'effet d'un rêve. On marchait, on tirait, on tuait, et personne n'était touché, ou presque personne.

Les servants des dix pièces qui défendaient le pont se firent tous tuer l'un après l'autre sur leurs canons par les chasseurs du 2e bataillon.

Il y avait à l'entrée du pont un Tartare de taille gigantesque, une sorte de porte-fanion du généralissime. Il tenait une immense bannière jaune à caractères noirs, qu'il inclinait dans toutes les directions. C'était la bannière du Sen-Ouan, et sur elle tous les yeux des chefs étaient fixés, car elle transmettait les ordres à toute l'armée chinoise.

Déjà l'ennemi est en pleine retraite, déjà le champ de bataille, le pont lui-même qu'a défendu l'élite de l'armée, sont jonchés de cadavres, et ce Tartare est toujours là, seul, abandonné de tous, et transmettant probablement les derniers ordres du Sen-Ouan. Les balles, les obus sifflent et ronflent autour de lui, il reste imperturbable. Son courage nous paraît sublime, et Montauban ne peut s'empêcher de dire :

— Ah! le brave homme! je voudrais bien qu'on ne le tuât pas. Mais pourquoi diable ne s'en va-t-il pas avec les autres. Sauvez-le!

Quelques soldats se précipitent en avant pour essayer de le faire prisonnier. A ce moment, la mitraille qui le respectait depuis une demi-heure, comme pour

nous donner le temps de graver dans nos mémoires son héroïque silhouette, l'atteint, le fauche, l'anéantit. La grande bannière s'envole, emportant à sa hampe le bras crispé qui la soutenait. L'homme est dispersé, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Le pont avec ses dix pièces de canon était enlevé. Les derniers escadrons tartares tout à fait débandés, cette fois, disparaissaient déjà à l'horizon. Il était trois heures du soir. La bataille durait depuis huit heures du matin.

Montauban, entouré de tous ses officiers, et salué par les acclamations des soldats, passait devant les lignes en s'essuyant le front. Sa figure martiale et sévère était illuminée par un bon sourire de satisfaction. Voyait-il en pensée, à travers les airs, sous le beau soleil de sa victoire, la Renommée lui apportant les honneurs militaires, la médaille du soldat et du commandant en chef, la grand'croix de la Légion d'honneur, de l'ordre de Pie IX, l'ordre du Bain, un siège au Sénat, une dotation à prélever sur l'indemnité de guerre, et ce titre de comte chinois qui ressemblait aux surnoms que les Romains donnaient à leurs généraux vainqueurs? Je n'en sais rien. Mais certainement, il ne soupçonnait pas, et nous ne soupçonnions pas plus que lui, toutes les calomnies, toutes les basses et mesquines jalousies qui l'accueillirent à son retour dans la Patrie, et cette invraisemblable ingratitude d'un Parlement qui ne se souvint de ses victoires que lorsque la Patrie déjà ne pouvait plus être sauvée.

Nos pertes étaient insignifiantes. Tant Anglais que

Français, nous ne comptions en morts et en blessés que 51 hommes. Les Chinois avaient laissé couchés sur le terrain un nombre de morts que nous évaluâmes à 1,000, et qui, d'après les rapports des généraux, trouvés au Palais d'Été, s'élevait, paraît-il, à 3,000. Nous avions récolté de nombreuses pièces de fonte, quinze pièces de bronze, dont quelques-unes de fabrique hollandaise et fort belles, de nombreuses batteries de djïngôles, un monceau de paquets de flèches, d'arcs, de carquois, des milliers de fusils à mèche, 10,000 kilogrammes de poudre, une infinité de petites bannières, et enfin la grande bannière impériale du Sen-Ouan, du connétable, de San-Ko-Li-Tsin.

A côté des rapports dont je viens de parler, on trouva encore au Palais d'Été une lettre de ce personnage révélant que nous avions eu affaire à 60,000 hommes, et un autre écrit daté de Ho-Siou, par lequel il prévenait l'Empereur que nous étions partis si peu nombreux de Tien-Tsin, qu'il était sûr de nous exterminer. Cette lettre portait la date du jour même où le prince Tsaï affirmait à M. de Bastard qu'il ne mentait jamais, et lui donnait sa parole d'honneur que la paix était faite. Quels forbans !

Du reste, ce Sen-Ouan présomptueux pouvait se vanter d'avoir proprement berné son Empereur, puisque, quelques jours plus tard, le Fils du Ciel, lorsque nous commençâmes à rôder autour de Pé-Kin sans y entrer, put entendre de son Palais d'Automne — le Palais d'Automne est connu de tout le monde et sera probablement connu de l'histoire sous le nom de

Palais d'Été, je n'ai jamais su pourquoi — les tambours de ces barbares que ses généraux lui avaient si solennellement promis de réduire en chair à pâtés. Le pauvre homme dut s'enfuir dans une charrette, avec un petit sac de millet pour toute nourriture. Il ne s'arrêta qu'à Dgé-Hol en Mongolie, pays d'origine de sa dynastie, à quinze lieues au delà de la Grande Muraille.

Certain désormais de ne pouvoir ni nous écraser ni même nous arrêter, il ne restait plus au Fils du Ciel qu'à abandonner son trône ou à traiter avec nous.

Il se résigna à ce dernier parti, et, cette fois, ce fut son propre frère, le prince Kong, qui fut chargé des négociations. Il fit connaître sa mission le lendemain de la bataille de Pa-Li-Kao, lorsque nos hommes s'occupaient à enterrer les Chinois, dont les cadavres, en décomposition, nous auraient causé des épidémies.

C'est encore une tactique chez les Chinois de proportionner l'importance des diplomates à l'importance des périls qu'ils sont chargés de conjurer, et depuis notre arrivée en Chine nous avions en face de nous des négociateurs de plus en plus élevés.

Les circonstances étaient graves pour la dynastie. Cela n'empêcha pas le prince-diplomate de commencer son rôle par ce qu'on pourrait appeler familièrement une véritable fumisterie.

Il écrivit aux ambassadeurs une lettre antidatée, laissant supposer qu'il avait reçu ordre de traiter avec eux avant la défaite de Pa-Li-Kao, à laquelle il ne faisait aucune allusion.

Et il fallait voir avec quelle désinvolture, avec quel aplomb tous ces diplomates se désavouaient mutuellement! Le prince Tsaï avait déclaré qu'il n'était pas un menteur, comme son prédécesseur Koué-Lian, et que sa signature valait celle de l'Empereur. Le prince Kong déclara que Tsaï, ayant *mal mené les affaires*, avait été destitué, et que lui, frère de l'Empereur, allait mettre les choses en bonne voie.

Notre plus grande préoccupation était celle du sort de nos compatriotes. Les ambassadeurs répondirent à Kong qu'un fait inouï, comme n'en avaient jamais enregistré les annales de l'humanité, s'était produit à Tang-Tché-Ou; que des parlementaires avaient été surpris, capturés, et, nous avions lieu de le craindre, liés et conduits à Pé-Kin dans des charrettes. Qu'en conséquence les hostilités ne cesseraient pas et les négociations ne reprendraient pas avant que les prisonniers eussent été ramenés dans leurs camps respectifs.

C'était bien simple, et Kong n'avait qu'un mot à répondre : Oui. Mais *oui* n'est pas chinois, pas plus que *non,* d'ailleurs.

Il commença une antienne interminable : Les prisonniers se portaient bien. On les rendrait quand le traité de paix serait signé. Leur présence à Pé-Kin était une garantie de nos intentions pacifiques, etc., etc.

Et on passait des journées à discuter.

Montauban les employa à organiser son armée en vue de nouveau combats. Nos quelques blessés et plusieurs fiévreux furent évacués sur Tien-Tsin, d'où était enfin arrivé le convoi de jonques apportant des

vivres et des munitions. On acheta 300 bœufs chez les paysans, du poisson, des légumes. On emprunta 5,000 paires de souliers à la marine, qui n'avait pas perdu ses provisions comme nous. On fit confectionner des tuniques en peau de mouton avec la laine en dedans, car les premiers jours de septembre, faisant succéder sans transition le froid à la chaleur, annonçaient un hiver rigoureux.

L'armée bien nourrie, bien reposée, était pleine de gaîté et d'entrain. Les troupes faisaient des popotes succulentes, lavaient leur linge dans le canal, y pêchaient à la ligne, s'amusaient comme des enfants et ne demandaient qu'à aller de l'avant. On n'était pas, comme dans les campagnes européennes, attristés par la mort de nombreux camarades, et désorganisés par la venue de figures inconnues. Tout le monde avait fini par se connaître. Presque tous les hommes qui étaient là savaient qu'ils pouvaient compter les uns sur les autres. L'armée de Chine était une grande famille militaire.

Quant à l'armée tartare, on n'en avait plus aucune nouvelle, elle s'était dissipée, évanouie comme par enchantement. Le lendemain de la bataille, une reconnaissance envoyée à huit kilomètres en avant de nos lignes avait relevé la trace des troupes en déroute, mais n'avait pas rencontré un soldat.

Depuis, deux autres pointes avaient été essayées. Deux officiers anglais étaient allés jusque sous les murs de Pé-Kin sans trouver le moindre vestige de l'ennemi. Une reconnaissance mixte, Anglais et Français, ces

derniers conduits par le commandant Campenon, avait eu l'audace tranquille de pénétrer dans les faubourgs de la capitale. Là encore, pas un soldat.

Où pouvait bien avoir passé tout ce monde-là?

Le 5 octobre on partit pour essayer de le découvrir. Nous étions en tout 8,000, 4,000 Français et autant d'Anglais.

Il fallait en finir avec ce prince Kong qui s'obstinait à ne pas nous rendre ses prisonniers. En finir, mais comment? Ni le baron Gros ni même le général en chef n'avaient reçu mission de conquérir la Chine et de renverser la dynastie dont le représentant était en fuite. C'eût été une tâche impossible, c'eût été aussi faire le jeu des Anglais, qui n'auraient pas reculé peut-être devant cette éventualité, mais qui, alors, eussent installé sur le trône un homme à eux. Il importait donc de traiter avec Kong, et, pour cela, il fallait encore faire mine de vouloir se battre. L'hiver approchait, l'hiver qui eût été un allié puissant pour la Chine, l'hiver qui couvre de glaces ses routes et ses canaux. Bousculer un peu Kong était donc une nécessité absolue.

J'avoue que le séjour de Pa-Li-Kao, où nous restâmes quinze jours, ne me parut pas le moins du monde ennuyeux. Nous habitions une des nombreuses et luxueuses maisons de plaisance des grands personnages de Pé-Kin, qui affectionnent avec raison ce joli site, non seulement pour leur villégiature, mais aussi pour leur sépulture. Il y a là autant de tombeaux que de maisons de campagne.

Dans celle que nous nous étions adjugée, le général avait pris pour lui la grande salle d'apparat, et nous étions tous à l'aise dans des pièces très bien tenues, et qui portaient sur leurs murs d'édifiantes inscriptions.

Au dessus de mon lit je pouvais lire ceci :

« L'homme mêlé aux affaires de l'État doit savoir s'isoler de temps en temps, afin d'avoir le loisir de se juger lui-même. Il ne peut y arriver dans le tourbillon des villes, où tous ses instants sont pris par les devoirs de sa charge et par l'observance des rites. »

C'était très judicieusement pensé !

D'autres inscriptions reproduisaient des passages de Sé-Ma-Kouan, une sorte de *Poème des saisons,* glorifiant l'agriculture et la campagne.

Parmi les tombeaux disséminés dans les bosquets de hautes futaies, quelques-uns attiraient l'attention et la retenaient.

Il y avait d'abord, à côté de chez nous, une tortue en marbre blanc, d'environ quatre mètres de diamètre. Le cou de cet animal étrange, démesurément allongé, se terminait par une tête fantastique. Sur la carapace s'élevait une colonne quadrangulaire, couverte d'inscriptions entremêlées de dragons impériaux. Cette tortue monstre était placée sous une élégante coupole, soutenue par de gracieuses colonnettes, également en marbre blanc.

Le général eut l'idée de ramener en France ce spécimen précieux, peut-être unique, de l'art architectural chinois. Il demanda à la marine si le trans-

port était possible sans nécessiter les radeaux, les vaisseaux spéciaux, tout l'attirail employé pour l'Obélisque du pont de la Concorde. La marine se déclara impuissante à tenter l'entreprise.

Plus loin, enseveli sous les ombrages, est un autre tombeau qui doit dater de deux siècles, dont les proportions, à la fois étranges et belles, et la richesse des matériaux de construction feraient battre le cœur d'un archéologue. On a ménagé d'abord, en plantant des arbres en demi-cercle, un grand espace, aujourd'hui recouvert par un dôme de feuillage. Au milieu, un chemin tracé par une double rangée de hautes colonnes, dont les chapiteaux supportent des animaux fabuleux, conduit à un pont de marbre blanc, jeté sur un petit ruisseau alimenté par une source de cristal, et dont les bords sont garnis des plus beaux nénuphars que j'aie jamais vus.

Au delà, un portique immense, du plus pur style chinois, donne à l'ensemble un air de grandeur et de majesté.

Tout est couvert de ces belles inscriptions chinoises si décoratives. Je n'ai pas eu le temps de les déchiffrer toutes, et si j'avais eu le temps, le talent m'eût peut-être manqué. Le peu que j'ai pu comprendre me permet de supposer que là repose une femme illustre, et que le grand portique est un arc de triomphe élevé en mémoire de son vœu de virginité. Des monuments commémoratifs de cette espèce, mais moins beaux, ne sont pas rares aux portes des grandes villes.

Plus loin enfin, j'ai reconnu la sépulture d'un lettré

fameux, qui fut précepteur dans la famille impériale, et mourut en 1848.

Les Anglais, qui étaient à notre gauche, ont manœuvré pour venir prendre notre droite. Il est convenu qu'ils ne perdront pas notre contact. Et nous partons tous, précédés d'une avant-garde de fusiliers marins.

A cinq cents mètres du camp, en passant devant un enclos qui entourait une maison, le général se tournant vers son fils qui chevauchait derrière lui, le menaça du doigt, disant :

— Tu sais, que je ne t'y reprenne plus.

A quoi le capitaine répondit :

— Avec cela que tu n'en aurais pas fait autant.

C'est que dans cette maison, pendant la bataille, le fils du général avait bien failli laisser ses os et son bel avenir de général français.

Voyant, pendant la retraite des Tartares, quelques ennemis se réfugier dans cet enclos, il les y avait suivis, devançant le caïd Osman et une section de chasseurs à pied qui l'accompagnaient.

Entré, il se trouva en face de sept gaillards qui, avec un ensemble parfait, déchargèrent leurs fusils sur lui.

Par un mouvement instinctif, il abaissa les canons des armes qui touchaient sa poitrine, et il en fut quitte pour un genou de pantalon brûlé par la poudre. Les chasseurs, cela va sans dire, clouèrent les sept Chinois aux murailles.

Il y avait eu à ce sujet une semonce touchante du

père au fils, décoré, depuis six ans déjà, sur le champ de bataille, en Crimée.

Le père disait qu'on est aussi coupable de s'exposer inutilement, qu'on pourrait l'être de pas s'exposer quand il le faut, et le fils répondait par l'argument *ad hominem* qu'il venait de répéter en passant devant la maison.

CHAPITRE XVIII

MARCHE SUR PÉ-KIN

Un bon chien. — Les tuileries impériales. — Le défilé anglais. — Les Anglais s'égarent. — Haï-Tien. — En face du Palais d'Été. — Une panique.

En quittant Pa-Li-Kao, nous trouvâmes des chemins détestables, des routes en contre-bas, étroites, encaissées entre deux talus, qui se rétrécissaient encore en traversant des bouquets de bois. L'artillerie passait avec difficulté, quand elle passait, et il fallait élargir la voie devant elle. Ou bien encore, il fallait quitter la route et se lancer dans les champs de sorgho, très communs en cette partie de la Chine. La récolte était faite heureusement, car, sans cela, on n'aurait pas vu à dix mètres de soi, on aurait été enlisé dans cette haute verdure. Mais les paysans, en coupant les tiges à vingt centimètres du sol, avaient laissé les souches qui avaient séché, et qui blessaient le pied de nos montures.

On va tout de même gaiement. De temps en temps, on perçoit au loin le coup de fusil du caïd Osman qui chasse, et rapportera, pour le souper de l'état-

major, des lièvres ou des faisans. Dès qu'on était en route, le brave caïd s'échappait, marchait sur le flanc et en avant des colonnes, se faisant ainsi rabattre le gibier par les armées alliées. On y était habitué, et tout le monde trouvait naturel que le caïd accomplît la destinée à laquelle le ciel lui-même semblait l'avoir préparé, en le faisant naître dans une famille qui portait le nom de Jäger, c'est-à-dire chasseur, en allemand. Il avait pour compagnon inséparable, et aussi ardent que lui, je l'ai déjà dit, son chien, son fidèle *Frac,* un très beau spécimen de la race Saint-Germain, qu'il avait amené d'Europe et qui ne le quittait jamais.

Mais depuis Chang-Kia-Wan, le caïd Osman, qui était revenu de Tang-Tché-Ou à temps avec M. de Bastard, était tout triste. Il avait perdu son chien. *Frac* avait disparu dans la bagarre.

Or, il n'y avait pas une demi-heure que le caïd chassait, lorsque nous l'entendîmes pousser un cri et le vîmes revenir en agitant les bras. On crut qu'il avait découvert une armée tartare. Pas du tout, c'était *Frac*, *Frac* perdu depuis quinze jours, *Frac* inutilement cherché partout, *Frac* maigri, l'échine transformée en chapelet et portant à chaque flanc le trou cicatrisé d'une balle qui l'avait traversé de part en part, *Frac* qui bondissait sur son maître et hurlait de joie en ayant l'air de dire :

— Hein, tu me croyais mort? Eh bien, me voilà! je suis bien content de te revoir...

Ce chien n'ayant pu raconter son odyssée en Chine

pendant ces quinze jours, on ne l'a jamais connue. C'est dommage, elle devait être curieuse.

Nous voici enfin à l'étape. C'est un village dont les maisons sont groupées autour d'une dizaine d'immenses fours à briques. Du faîte de l'un d'eux on aperçoit à l'horizon les hauts toits de Pé-Kin.

Pé-Kin, la ville fabuleuse et colossale, Pé-Kin qui nous apparaît dans nos rêves d'Européens si loin, si loin que, lorsqu'on dit qu'on va à Pé-Kin, c'est comme si l'on disait qu'on va dans la lune. Pé-Kin, quoi ! c'est Pé-Kin.

Les officiers montent les uns après les autres sur le four à briques. Derrière eux les soldats se bousculent, écarquillent leurs yeux pour contempler ces murs qui renferment, dit-on, tant de merveilles, et que pas un d'eux ne comptait probablement jamais voir.

Les habitants du village, qui s'étaient sauvés comme des lapins ou enfouis comme des taupes à notre approche, finissent par se rassurer en voyant l'ordre et la discipline qui règnent parmi nos hommes. A un moment, les uns reviennent, les autres sortent de leurs cachettes, et, preuve de suprême confiance, ils vont extraire des fours à briques leurs femmes et leurs enfants qu'ils y avaient entassés à l'arrivée des barbares.

Le général est logé dans une toute petite maison, et nous autres, les jeunes, nous campons dans la cour. Savourez-moi ce petit croquis de la vie militaire emprunté aux *Lettres intimes*, un très intéressant volume d'impressions personnelles publié par mon ami et collègue Armand Lucy.

La maison où est logé le général étant fort exiguë, Irisson et moi dressons bravement ma tente dans la cour. La gaieté et la recherche avec laquelle nous nous installons dans mes six pieds carrés, remplacent ce qui nous manque d'espace et de confortable. Mais au plus beau moment, au moment où, heureux de notre savoir-faire, nous échangeons les plus cordiales félicitations, crac ! le poteau inférieur casse à un pied de terre, et la boutique chavire. — Heureusement, nous sommes philosophes, et au moyen de quelques briques du propriétaire, artistement ajustées sous les débris du montant, nous réparons tant bien que mal le dégât, et le somme n'y perd rien. — L'endroit étant facile à défendre, on y laisse le convoi et les bagages.

Le lendemain on se remet en marche à l'aube, et comme le terrain devient de plus en plus difficile, comme il faut, à tout bout de champ, abattre des talus, combler des fossés, jeter des ponts sur les ruisseaux, les généraux décident que, pour être plus à son aise, on marchera sur quatre colonnes séparées.

Depuis deux jours nous côtoyons les Anglais sans, pour ainsi dire, les perdre de vue, et nous avons pu constater les énormes embarras que leur causent leurs bagages véritablement exagérés. Notre convoi d'approvisionnement et de matériel met une demi-heure à défiler. Il faut deux heures au leur, et on s'explique très bien, en les voyant passer, comment, beaucoup plus nombreux que nous, ils n'ont pourtant guère plus de monde à mettre en ligne. Tous les officiers supérieurs et tous les officiers subalternes ont chacun une voiture au moins, encombrée de caisses, de malles, de matelas, d'effets de campement perfection-

nés. Ces véhicules, massés et roulant les uns derrière les autres rempliraient, sans exagération, les Champs-Élysées et l'avenue de Neuilly, depuis la place de la Concorde jusqu'à la Seine, auprès de Courbevoie.

Avec les voitures s'avancent gravement les domestiques indous, des types admirables et superbes, qui servent de valets de chambre à messieurs les officiers anglais et marchent à la queue-leu-leu, portant sur la tête, bien d'aplomb sur le turban, le *tub* de leur maître, garni d'un couvercle et formant une malle de voyage en zinc, garnie d'éponges, de serviettes, de flacons, de savons et de brosses.

Je n'en ai jamais vu rire un seul sous son tub. Ils ont l'air de remplir des fonctions sacerdotales, ou plutôt ils sont corrects et dignes comme les domestiques bien stylés de gentlemen dignes et corrects.

On fit la grande halte après deux heures de marche. L'armée se trouvait alors à peu près à deux kilomètres de l'angle nord-est de Pé-Kin. Pendant que les troupes se reposaient, il nous sembla voir remuer quelque chose dans un taillis. Le capitaine de Montauban, Armand Lucy et moi nous partîmes au galop, et nous trouvâmes une petite escouade de soldats chinois, les premiers que nous eussions pu joindre depuis Pa-Li-Kao. Nous les fîmes prisonniers et les ramenâmes au général, qui leur fit donner à manger. Ces hommes s'attendaient à être décapités sur-le-champ; se voyant bien traités, ils devinrent expansifs, et, répondant à nos questions, nous dirent

que près de nous, dans la direction de l'ouest, il y avait un camp de 10,000 hommes.

Sur ces indications, on défit immédiatement les faisceaux pour se remettre en marche en prenant des dispositions de combat. Les deux commandants en chef marchaient à la même hauteur, les Anglais devaient attaquer la droite du camp, le général Collineau devait l'aborder par la gauche. Montauban, la brigade Jamin et l'artillerie attaqueraient de front.

Les Anglais s'éloignèrent peu à peu dans la direction convenue. Nous les perdîmes de vue, et, tout en marchant, nous prêtions l'oreille, attendant le bruit de leur artillerie.

Déception ! le camp existait bien, mais il était vide. Il avait été évacué pendant la nuit. Quant aux Anglais, ils avaient disparu, et nous supposâmes que, mal guidés, ils s'étaient égarés.

Lord Elgin, qui se trouvait isolé, vint alors avec son escorte de cavalerie rejoindre le général de Montauban. Peu d'instants après, un officier d'ordonnance du général Grant arrivait, chargé de prévenir le commandant français que, d'après les espions, l'armée tartare s'était retirée à Yuen-Ming-Yuen, grande et magnifique résidence impériale, afin probablement d'y protéger l'Empereur, dont le départ était ignoré, et qu'on croyait encore dans son Palais d'Automne.

Yuen-Ming-Yuen était, en effet, le Palais d'Automne que tout le monde en Europe appelle, — je ne sais pourquoi, je le répète, — le Palais d'Été.

Le général Grant annonçait qu'il allait s'y rendre, et priait son collègue d'y arriver de son côté.

Montauban, interrompant la conversation engagée avec lord Elgin, donna les ordres nécessaires, et on se remit en marche du côté d'Haï-Tien, ville de peu d'importance où est situé le palais en question, que j'appellerai, si on veut bien, le Palais d'Été, moi aussi, pour faire comme les autres.

Le guide qui accompagnait l'officier d'ordonnance de Grant, nous dit que le Palais était à deux milles de nous environ. Mais ces deux milles nous firent bientôt l'effet de la petite demi-heure de nos paysans :

— Continuez toujours tout droit. Vous en avez pour une petite sabotée d'une demi-heure.

On marche deux heures et on n'est pas arrivé.

Les guides ne paraissaient pas bien connaître leur affaire. Du reste, les Anglais n'étaient pas mieux servis que nous. Car, égarés une première fois le matin, quand on marchait sur le camp tartare, ils s'égaraient encore une fois le soir en marchant sur Haï-Tien.

Cependant leur cavalerie était restée en contact avec nous; son chef, le brigadier Pattle, n'apercevant plus le gros de l'armée, fit un temps de galop jusqu'auprès de nous pour nous demander où étaient ses compatriotes, avec une naïveté qu'il fut le premier à reconnaître, nous avouant que sa question aurait été mieux à sa place dans la bouche d'un général français.

Ne voulant pas se perdre à son tour, il suivit notre colonne avec les dragons de la Reine et une partie des sikhes.

Enfin, après avoir fait une dizaine de fois les deux milles annoncés par nos guides, l'armée française arriva à Haï-Tien au moment où le jour commençait à baisser.

De même que Versailles est un appendice du palais du grand Roi, de même Haï-Tien est une dépendance du palais d'Yuen-Ming-Yuen.

Une grande route dallée en granit conduit directement au Palais, traversant, deux cents mètres avant d'y arriver, un pont monumental jeté sur un canal; elle se transforme alors en une avenue plantée d'arbres séculaires, bordée par les maisons qu'habitent les mandarins de la cour lorsque le Fils du Ciel daigne se manifester à la terre, en son Palais d'Été.

Les premières compagnies firent halte devant le Palais, et toute l'armée se trouva bientôt massée sur la grande place qui servait de cour d'honneur et qui a, à peu de chose près, les dimensions de la place d'armes à Versailles, mais l'avantage de posséder en plus de splendides ombrages.

Devant nous se dressaient les murs d'enceinte du Palais, hermétiquement clos, et qui s'allongeaient de chaque côté à perte de vue.

Déjà les fourriers marquaient l'emplacement des tentes de chaque compagnie. On allait donner l'ordre de rompre et disloquer la masse, lorsque, tout à coup, une porte s'ouvre, une bande composée de soldats, d'eunuques et de domestiques exécute sur l'armée une décharge de mousqueterie et de fusils de rempart.

Il n'y a rien de plus impressionnable que des

troupes réunies en tas, surtout lorsqu'elles se trouvent en face d'une nouveauté quelconque. Or, dans le crépuscule, nos hommes voyaient, pour la première fois, un édifice royal, à l'allure grandiose, et entendaient prononcer ce mot magique qui avait encore parmi eux un prestige incalculable : l'Empereur! Aussi ne faut-il pas s'étonner de la panique subite qui éclata, au bruit de ces coups de feu inoffensifs, au milieu de ces troupes pourtant victorieuses sur tous les points depuis leur arrivée en Chine, qui ne reculaient jamais d'une semelle, et ne se rendaient pas même compte que le fait de s'enfoncer en si petit nombre au milieu d'une nation de 400 millions d'hommes, constituait un acte d'héroïsme inouï.

Il y eut un instant de désordre, de confusion, de pêle-mêle. Les soldats débandés couraient de tous les côtés, s'appelant. Le général, qui savait qu'une armée est un véritable chapelet de perles, facile à manier tant que le lien de la discipline en tient tous les éléments réunis et stratifiés, mais dont on ne peut rien faire quand il n'y a plus d'ordre, de hiérarchie, quand le fil est rompu, quand les perles roulent dans les coins, — craignit, un instant, un véritable désastre. Il s'escrimait de son mieux, ordonnait, jurait, conjurait, rassurait, et finalement exaspéré allongea son bras et sa canne dans le vide comme pour arrêter ces êtres désorientés et affolés. Il perdit sa canne, qui lui fut arrachée des mains, on n'a jamais su par qui, et qui ne fut pas retrouvée.

La panique heureusement tombait d'elle-même.

Personne n'avait été touché par cette première décharge. Une seule balle avait porté. Elle s'était logée dans la tête du cheval du commandant de Bouillé. L'animal parut gêné pendant quarante-huit heures, mais le troisième jour il éternua la balle par les naseaux, et n'eut plus l'air de penser à cet invraisemblable tour d'escamotage.

Pendant que l'ordre se rétablissait et que l'armée dressait ses tentes, le général envoya un de ses aides de camp, le lieutenant de vaisseau de Pina, à la tête d'une compagnie d'infanterie de marine, fouiller l'entrée du Palais où pouvaient, à la rigueur, se dissimuler quelques centaines de Tartares qui nous eussent inquiétés pendant la nuit.

Il était parti depuis quelques minutes lorsqu'on entendit de nouveaux coups de feu. Le général se retourna aussitôt et fit porter par Lucy l'ordre formel et absolu de ne pas tirer. Il craignait qu'on ne mît le feu au Palais, ou qu'on ne s'entre-tuât, et il voulait que tout fût enlevé à la baïonnette.

Lucy part. La fusillade cesse. Voici ce qui s'était passé. En arrivant à la grande porte, après la première décharge, M. de Pina avait sommé les gardiens du Palais d'ouvrir. Comme ils ne répondaient pas, il fit apporter une échelle et escalada le mur, suivi de M. Vivenot, enseigne de vaisseau. Parvenu sur la crête du mur, M. de Pina avait aperçu quelques soldats tartares dans la cour. Il avait néanmoins bravement sauté à terre, espérant avoir le temps d'ouvrir à ses hommes a grande porte par l'intérieur avant d'être attaqué.

Les Tartares se jetèrent sur lui. Il fit feu de son revolver une fois, deux fois. Au moment où il ajustait un troisième soldat, il reçut au poignet droit un violent coup de sabre qui entama profondément les chairs ; presque en même temps il était blessé à la main gauche. M. Vivenot, qui avait sauté derrière lui, recevait une balle dans le côté, et les Tartares auraient achevé ces deux braves officiers si leurs hommes, qui avaient escaladé le mur à leur tour, n'étaient pas tombés les uns derrière les autres auprès des Chinois, qu'ils forcèrent à la retraite. Ces derniers partirent, emportant leurs blessés et laissant trois morts dans la cour.

La grande porte fut ouverte. On fit occuper la première cour par la brigade Collineau, et, pour plus de sécurité, les portes qui ouvraient l'intérieur du Palais furent barricadées en dehors et surveillées de très près.

La prise du Palais nous avait donc coûté la blessure de M. de Pina, celle de M. Vivenot, celle de deux soldats d'infanterie de marine, un mouton, et la canne du général.

Le lendemain matin, on dégagea les portes et on les ouvrit. Tout était silencieux, désert. Le général de Montauban pénétra dans le Palais accompagné des généraux Jamin et Collineau, et du colonel Schmitz. J'avais l'honneur de suivre ces quatre officiers.

Le général, par un sentiment de délicatesse facile à concevoir, avait voulu que la première visite fût faite en présence d'une délégation des officiers anglais

dont les troupes marchaient avec nous. Tous ces officiers ignoraient d'ailleurs ce qu'étaient devenus leur général en chef et l'armée. A tout hasard, on tira toutes les cinq minutes un coup de canon sur la grande place pendant une heure, pour indiquer au gros des forces de nos alliés l'endroit où nous nous trouvions.

A nous cinq Français se joignirent donc le brigadier Pattle, le major Sley, des dragons de la Reine, et le colonel Fowley.

Notre visite était éclairée par une compagnie d'infanterie de marine qui marchait devant nous.

CHAPITRE XIX

LE PALAIS D'ÉTÉ

Un rival de Louis XIV. — Les architectes du Fils du Ciel. — Splendeurs inouïes. — La salle du Trône. — Les arbres nains. — Les oratoires de Sa Majesté. — Chez l'Impératrice. — Le parc. — Les palais. — Les carrosses du roi Georges III. — Le lac. — Les gondoles impériales. — La vierge chinoise. — Une grande statue.

Il me faudrait maintenant, pour dépeindre toutes les splendeurs qui s'offrirent à nos yeux, faire dissoudre dans de l'or liquide un spécimen de toutes les pierres précieuses connues, et y tremper une plume de diamant qui aurait pour barbes les fantaisies d'un poète oriental élevé sur les genoux des fées et habitué à jouer, tout enfant, dans leurs trésors chimériques.

Ce qui me frappa d'abord fut ceci : bien que construit dans le plus pur et le plus beau style chinois, le Palais d'Été offrait dans ses dispositions, dans son architecture et jusque dans certains de ses détails, des réminiscences singulières du palais de Versailles, tempérées par ce fait qui domine toute la construction

chinoise, qu'il n'avait pas d'étage et ne se composait partout que de rez-de-chaussée, sans greniers, sans mansardes, sans rien qui séparât le toit des pièces posées sur le sol.

Cette ressemblance lointaine n'est point inexplicable.

Les jésuites qui jouèrent en Chine un rôle si important; les jésuites qui donnèrent à la Chine de véritables Richelieu et de non moins véritables Mazarin; les jésuites qui restèrent honorés et quasi souverains à Pé-Kin jusqu'en 1773, date de la suppression de leur ordre par Clément XIV; les jésuites aussi bons administrateurs que grands mathématiciens; les jésuites qui avaient réuni dans leur congrégation tous les talents et toutes les sciences; les jésuites furent en quelque sorte les architectes du Palais d'Été et les dessinateurs de ses merveilleux jardins.

A cette époque, Louis XIV venait d'enfouir tant de millions dans Versailles, que lorsqu'on lui présenta les comptes définitifs, il ordonna à la fois de les payer et de les brûler, sans vouloir les regarder, espérant dissimuler à la postérité comme à lui-même sa royale et folle fantaisie. Or l'écho des magnificences réalisées par le grand roi répercuté de contrée en contrée, transmis sur toute la terre par la bouche des hommes, vint frapper les oreilles de l'empereur de Chine.

Le Fils du Ciel trouva étrange, inconvenant, qu'il y eût sur la surface du globe un roi qui prît l'emblème sacré du soleil, et qui se permît une chose que lui, Fils du Ciel, n'avait point faite. Et quel roi? Un

roitelet, un homme qui commandait à une poignée d'humains, à vingt-cinq millions d'hommes, un roi seize fois moins grand, par conséquent, que l'Empereur Céleste.

N'enviant point à ce roi son fameux passage du Rhin, que Napoléon appelait une « bonne farce », il voulut lui ravir la gloire d'avoir construit le plus beau palais du monde. Et voici comment, si bizarre que la chose puisse paraître, Versailles enfanta en quelque sorte, sur un autre hémisphère, les richesses et les splendeurs d'Yuen-Ming-Yuen.

La construction dura fort longtemps; aux jésuites succédèrent d'autres missionnaires aussi artistes qu'eux, et qui n'eurent qu'à embellir les plans primitifs.

Mais c'est assez d'historique comme cela. Décrivons.

Au fond de la première cour s'élève, sur trois marches de granit, une salle immense, sans autre ornement que quelques inscriptions sur les murs nus, sans autre mobilier que des bancs de bois à large dossier. C'est là qu'attendent les sujets admis à l'honneur d'approcher Sa Majesté.

Derrière cette salle, et de plain-pied avec elle, s'étend une seconde cour qui la sépare de la salle d'audience.

Cette cour est garnie de pots en vieille porcelaine d'un mètre cinquante de haut, qui servent de caisses à une multitude d'arbustes plus bizarres les uns que les autres.

Le Chinois, ce bourreau par excellence, aime à torturer la nature. Tout ce qui est étrange, anormal, phénoménal, le séduit.

Ainsi, l'emblème de son souverain est le dragon, l'animal fabuleux, invraisemblable par excellence, composée d'une série d'horreurs naturelles réunies à plaisir. Ses divinités, il les fait monstrueuses. La femme, qui partout sur terre, chez les nations civilisées, semble un être intermédiaire entre l'homme et l'ange, il l'estropie, la déforme, la rend ridicule.

Dans sa mythologie fantastique, il ne fait grâce qu'à une seule créature divine, Koua-Him-Poussah, la vierge chinoise, qu'il représente à peu près sous les traits que nous donnons à la vierge Marie.

Les arbres que nous avons là sous les yeux n'ont pas été mieux traités que leurs dieux ou leurs femmes. Voici par exemple un chêne : il a deux cents ans. Il ne ressemble pas à un jeune chêne. Il est la réduction exacte, photographique d'un grand chêne de forêt, séculaire, et il n'a que trois pieds de haut. C'est un nain parfait. A côté, voici un groupe de six arbres d'essences différentes, plantés dans le même vase, à quelques centimètres les uns des autres, qui se réunissent à un mètre de hauteur et ne forment plus qu'un seul tronc d'où jaillissent, un peu plus haut, des feuilles impossibles à classer. Et notez que les Chinois ne connaissent pas la greffe. Ces tours de force se multiplient et se répètent dans tous ces grands pots sous des formes diverses et tourmentées. Il y a des générations de savants qui ont voué leur vie à l'étude des procédés destinés à obtenir ces monstres végétaux. Tout à l'heure, en continuant notre visite, nous trouverons, sur des rayons de bibliothèques an-

ciennes les fruits de leurs travaux, les résultats de leurs observations impossibles, dans des volumes bien étiquetés et bien en ordre.

J'avoue que nous n'attachons qu'une attention distraite aux bizarreries contenues dans des pots dont le moindre vaudrait ses petits cent mille francs à la salle Drouot. Et nous allons tout droit à la première salle d'audience qui s'ouvre devant nous.

Cette salle forme un côté d'un quadrilatère de bâtiments dont le milieu est occupé par un jardin, avec des eaux jaillissantes. Elle se continue à droite et à gauche, en équerre, par deux autres salles d'audience et de cérémonie, et a pour pendant, à l'autre bout du quadrilatère, la salle du Trône.

Dans ces trois premières salles commencent à défiler devant nos pas des richesses invraisemblables. Il faut se rendre compte que l'Empereur a entassé dans ces palais, transformés en musée ou plutôt en magasin de splendeurs, les produits les plus exquis de je ne sais combien de générations des 400 millions d'êtres humains dont il est le demi-dieu, tous les tributs en nature que ses peuples sont tenus de lui payer, tous les cadeaux que la peur ou l'enthousiasme arrachent aussi bien aux grands qu'aux petits, tout ce qu'il a confisqué à des sujets rebelles ou prétendus tels. Il faut se rendre compte que, dans cet immense Empire, il ne se produit pas un chef-d'œuvre qui ne converge naturellement vers l'Empereur, il ne se découvre pas une chose de prix qui ne tombe dans ses mains par son propre poids.

Il y avait là tous les tributs en pierres fines ou étoffes précieuses offerts par les princes tributaires, et aussi tout ce que nos rois et nos empereurs d'Europe n'ont cessé d'envoyer en bibelots, en échantillons, en curiosités tant à Hien-Fong qu'à ses prédécesseurs, tout ce que le simple commerçant, désireux d'obtenir l'accès d'un port, prélève pour le souverain sur sa pacotille. Tout s'y trouvait, conservé avec un souci et un respect égal, depuis la draperie d'or semée de perles qu'a peut-être envoyée le Grand Turc, jusqu'à la poupée-mannequin qui dit « papa et maman », qu'un capitaine marseillais a prise à sa petite fille au jour des étrennes et a emportée en Chine pour « épater » le mandarin en chef.

Et tout cela a débordé des appartements privés du souverain et de ses femmes, peu à peu encombrés, jusque dans ces immenses salles, à proportions de cathédrales. Le spectacle est à la fois extraordinaire et éblouissant, éblouissant par la richesse des objets, extraordinaire par leur nombre et leur variété.

Nous voici devant la salle du Trône. Posée sur un socle de sept marches d'un beau granit poli comme une glace, elle est complètement isolée des constructions environnantes.

Son toit relevé, qui déborde d'au moins un mètre les sept marches de granit, est soutenu par deux rangées de colonne de bois de fer très artistement sculptées, et qui ressemblent, en proportions colossales, à ces bambous ou à ces ivoires ciselés dont nous faisons, en Europe, soit des pots à tabac, soit des boîtes d'allumettes.

Aucune d'elles ne ressemble à une autre, et les scènes qui s'enroulent en spirales autour de leur fût, comme sur la colonne césarienne de la place Vendôme, sont empruntées tantôt à l'histoire nationale, tantôt à une légende, tantôt à un roman célèbre, tantôt à la mythologie.

Celle contre laquelle je m'appuie, la seule dont j'ai gardé le souvenir encore intact, retrace la vie du dieu du vin, dont le crâne est aussi haut que le reste du corps. Il chemine paisiblement assis sur un buffle, un bâton recourbé à la main, et avant d'arriver en haut de sa colonne, il passera par des précipices, des sites enchanteurs, des cavernes, où des monstres le guettent, et aussi sous un arc de triomphe entouré de jolies femmes. C'est un voyage des plus mouvementés qu'il accomplit là, ce bon dieu, image des péripéties imaginaires que traversent ses adorateurs après les libations de leur culte.

Sur le fût des colonnes, toutes les parties de bois qui n'ont pas été fouillées au ciseau sont recouvertes d'une laque aux couleurs éblouissantes; sur les chapiteaux, le dragon impérial se tord et s'enroule sur lui-même dans toutes les combinaisons possibles, maintenant entre ses griffes des écussons couverts de maximes.

Des colonnes où il s'est complaisamment arrêté, notre regard monte jusqu'au toit, et alors c'est un éblouissement. Le toit est couvert de ces tuiles jaunes vernissées qu'on fabrique dans la petite ville où nous avons couché hier. Les arêtes et les bords sont en

tuiles vertes, aussi brillantes que les tuiles jaunes, qui dessinent les élégantes et majestueuses couleurs du faîte. Aux quatre angles inférieurs du toit sont accrochés d'immenses dragons en faïence verte, produits inestimables de la ville de Hang-Tchou-Fou. Les énormes bêtes ont l'air de monter sur les arêtes de la toiture; elles se regardent deux à deux, la gueule ouverte et l'œil sorti de l'orbite.

Enfin, aux deux extrémités du faîte, un monstre marin en faïence verte et noire rampe vers le monstre qui lui fait face, et lève gaillardement vers le ciel une queue de trois mètres de long, terminée par un aileron de nageoire qui sert de double aigrette colossale à l'édifice entier et lui donne une allure crâne et décidée, si on peut s'exprimer ainsi en parlant d'un monument.

Sous le soleil, dont les flèches d'or rebondissent en éclats aveuglants sur ces surfaces brillantes et gaies, mettant des étincelles dans la prunelle des monstres qui les peuplent, et des noirceurs de gouffres dans leurs gueules béantes, le superbe et glorieux édifice se dresse comme un joyau de prix agrandi à d'invraisemblables proportions.

Tout est net, tout est propre, tout est intact dans le chef-d'œuvre ouvragé sur lequel le ciel bleu semble devoir se refermer la nuit comme un écrin en velours azuré.

Et les soins de conservation et d'entretien sont portés si loin, que partout où un oiseau vagabond pourrait poser ses petites pattes, il trouverait un fil

d'archal imperceptible qui lui enlèverait l'envie de s'installer, et, par conséquent, de s'oublier sur la demeure du Fils du Ciel.

La salle du Trône s'ouvre par une large baie dans laquelle ne bat aucune porte. De l'extérieur on pourrait voir ce qui s'y passe, si un écran, aussi grand qu'un jubé de cathédrale, fouillé, découpé, ouvragé, une dentelle en bois de teck, où les dieux, les hommes, les chevaux bondissent les uns sur les autres, n'interceptait la vue, laissant un passage de chaque côté.

Cinquante mètres de long, vingt mètres de large et quinze mètres de hauteur, telles sont les dimensions de la salle du Trône. Ce sont celles d'un de nos grands temples.

Le trône fait face à l'écran ; il s'élève sur une dizaine de marches. C'est un amoncellement de coussins et de matelas de soie dans une niche de huit mètres de large, taillée à même dans une immense boiserie à jour. Figurez-vous une alcôve découpée dans les boiseries du chœur de nos anciennes cathédrales.

La salle est presque à jour partout, car les fenêtres sont très rapprochées, et garnies d'appareils de ventilation, de stores, de vasistas qui permettent d'établir, quelle que soit la position du soleil, des traînées d'atmosphère renouvelées et rafraîchissantes. Sur les trumeaux, entre les fenêtres, courent des filets de boiseries sculptées entourant des panneaux couverts de peintures.

Presque pas de meubles. Derrière l'écran, un petit

autel qui fait face au trône; à la droite du siège impérial, une table et un fauteuil assortis aux boiseries de teck. Sur la table, il y a encore un drageoir en or, quelques pinceaux à écrire , une soucoupe pleine de vermillon, et du papier où sont tracés des caractères au vermillon. C'est la correspondance interrompue de Sa Majesté.

Sur le petit autel, deux brûle-parfums en jade, des soucoupes en porcelaine où, en l'absence de l'Empereur, on place des fruits, du thé, des fleurs, offrandes adressées à son esprit qui, d'après la fiction, est toujours présent en ces lieux.

De chaque côté du trône, aux angles de la salle, on a percé deux portes. Chacune donne accès à une sorte de petit salon ou d'oratoire, ou de foyer des artistes, comme on voudra. Celui de droite communique avec les appartements privés du souverain. Il s'appelle le *Tien* (le ciel).

Les murs, les plafonds, les dressoirs, les sièges, les piédestaux, tout est en or, semé de pierreries. Des rangées de petites divinités, en or massif, sont ciselées avec un goût tellement exquis, que leur valeur artistique dépasse de beaucoup leur valeur intrinsèque.

Il y a, à la porte, sur des socles de jade, deux pagodes en or émaillé, grandes comme des coffres à avoine, avec leurs sept toits superposés, garnis, en guise de clochettes, de perles en forme de poire. Entremêlées aux divinités, des pendules européennes de tous les styles. Deux entre autres appartiennent au joli genre dit Louis XVI, et sont des modèles de bon goût, de

grâce et de fine ciselure. A côté, encore des brûle-parfums, des flambeaux, des candélabres, des boîtes d'or, des tabatières semées de brillants et enrichies de miniatures émaillées. C'est un rêve de joaillier en fièvre.

Dans l'autre oratoire, celui de gauche, qui ressemble lui aussi à l'intérieur d'un ostensoir, sont réunis tous les objets destinés au service journalier du Fils du Ciel pendant qu'il siège dans la salle du Trône : sa théière, ses tasses, ses pipes, — hien-taï « tuyaux à fumée », au fourneau d'or, d'argent, à longs tuyaux enrichis de corail, de jade, de rubis, de saphirs et de houppettes de soie multicolores ; ses chapelets de cérémonie, les rangs de perles qu'il étage sur son auguste poitrine et qui sont toutes aussi grosses que des noisettes. Seulement, leur orient laisse un peu à désirer. Voici encore ses porte-voix de vermeil ; il s'en sert dans certaines circonstances pour enfler à l'égal d'un petit tonnerre sa voix qui roule sur ses sujets prosternés. Puis, sur des étagères, un grand nombre de petites lames d'argent, à tête arrondie, épaisses d'un centimètre, larges de cinq et longues de vingt, assez semblables, comme forme et comme dimensions, à nos thermomètres. Elles portent des caractères profondément gravés et dorés dans la ciselure. L'étiquette commande de ne pas parler au souverain et de ne pas même lever les yeux sur sa personne sacrée. Pourtant s'il demande : Quelle heure est-il? je suppose,— comment lui répondre sans lui parler et sans le regarder? On lui présente alors, tête basse, la tablette

d'argent sur laquelle est inscrite l'heure du moment. Il regarde, et sait à quoi s'en tenir. C'est très ingénieux, mais à sa place j'aimerais encore mieux une bonne montre dans mon gousset.

Je renonce à peindre l'admiration et l'étonnement des barbares qui pénétraient au milieu de ces murailles. Involontairement, nous parlions bas et commencions à marcher sur la pointe des pieds, en voyant amoncelées avec une telle profusion ces richesses, pour la possession desquelles les humains se battent et meurent, et que leur propriétaire avait abandonnées dans sa fuite avec la tranquillité d'un bon bourgeois qui tire sur lui la porte de sa demeure, laisse son mobilier en acajou exposé aux hasards de la guerre. Tout cela lui semblait si naturel, si familier, si banal presque, qu'il n'y avait eu aucune tentative pour mettre à l'abri tous ces trésors.

Derrière la salle du Trône s'étendent, sur un espace immense, au milieu des jardins, les appartements privés, également bondés d'objets d'art et de luxe, mais moins extraordinaires en somme. Car, entre la chambre à coucher d'un empereur et celle d'un particulier, il y a forcément moins de différence qu'entre une salle du trône et un salon.

Chez l'Impératrice, les murs des pièces, des couloirs, sont garnis du haut en bas de casiers, dans lesquels sont placés les uns au-dessus des autres, comme des cartons de dossiers dans une étude d'avoué, des boîtes rouges en vieux laque de Pé-Kin, des merveilles fouillées au ciseau qui contiennent des parures, des

colliers, des bracelets, en perles, en jade, en pierreries, des bagues mignonnes pour les petits doigts des femmes, et de gros anneaux de jade dont les hommes se garnissent le pouce pour tirer l'arc.

Celles qui ne renferment pas des parures toutes montées sont bondées d'objets d'art, de matériaux destinés à être transformés en joyaux, de spécimens uniques de jade transparent, de cristal de roche, de jade laiteux, de pierres arborisées, de diamants bruts, de pierres fines encore enveloppées dans leur gangue grossière, des services à thé, des tasses, des soucoupes, un bazar, un vrai bazar, mais pas un bazar à dix-neuf sous, un bazar à dix-neuf mille francs l'objet au moins. Quand on ouvre devant nous quelques-unes de ces boîtes, on dirait qu'il en jaillit des étincelles et des gerbes de lumière.

Plus loin, de grandes armoires, également en vieux laque et perdues dans les parois des pièces, contiennent les vêtements de la souveraine, ses toilettes journalières, ses toilettes de cérémonie. Il y aurait de quoi habiller de pied en cap dix mille princesses des *Mille et une Nuits*, sans que le calife de Bagdad, qui s'y connaissait, trouvât une épingle à remettre ou à ôter dans leur ajustement. Tout cela est en soie, en satin, en damas, en fourrures, avec des broderies tantôt légères comme des toiles d'araignée, tantôt épaisses comme celles des chapes d'évêque. C'est un chatoiement d'oiseaux, de papillons, de fleurs plus fraîches que celles que caresse le soleil, et parsemées de pierres qui ressemblent aux gouttes de rosée dans leurs calices parfumés.

De loin en loin, un marchepied de forme étrange permet aux dames d'atours d'atteindre les toilettes les plus élevées, et offre à leurs petits pieds meurtris des marches rembourrées et creusées comme des nids.

Sa Majesté Impériale, comme chacun sait, ne se contente pas d'une seule femme; elle a des concubines dont le logis, le quartier si l'on veut, est situé en face de ses appartements privés. Ces dames, dans les appartements desquelles nous jetons un coup d'œil et promenons une attention déjà fatiguée, sont, à ce qu'il nous semble, presque aussi bien nippées que leur souveraine, et boivent leur thé dans des services aussi précieux que les siens. Il ne faut pas que le Fils du Ciel, lorsqu'il va se faire offrir une tasse semi-légitime, trouve la moindre différence dans ses plaisirs.

Enfin, nous en avons fini avec cette féerie fatigante. Nous voici en face de la nature, des eaux, de la verdure. Nous voici dans le parc. Quel parc! il est immense. Les murs très élevés ont environ quatorze kilomètres de tour. Ceux qui l'ont dessiné se sont appliqués surtout à ménager des points de vue pittoresques, une impression tantôt douce et tendre, tantôt violente et théâtrale. Ils ont réussi.

Mais ils ont aidé la nature à grand renfort de travaux, et ce parc de Yuen-Ming-Yuen (mot à mot, *résidence de la splendeur originelle*) contient de tout, des palais isolés, des temples, des pavillons, des pagodes, des pyramides, des portiques, des colonnades, des montagnes artificielles, des grottes, des lacs, des ruisseaux, des îles, des bosquets, des labyrinthes, des

observatoires, des kiosques. La rocaille, si à la mode depuis quelques années dans nos jardins des environs de Paris, est là grandiose, imposante, monumentale, invraisemblable.

Voici, par exemple, une montagne artificielle en rochers rapportés. Les flancs sont fouillés et ornés de toutes les divinités infernales, qui grimacent et se tordent dans des buissons de plantes inouïes.

Elle domine tout le parc. Son sommet est couronné par une petite pagode de huit mètres sur six de côté, surmontée de ses toits, entièrement construite en porcelaine blanche et jaune décorée d'étoiles. Elle est vouée à la Vierge chinoise, à Koua-Him, qui, de ce point culminant, semble étendre sa protection sur tous les palais semés à ses pieds.

Et je me souviens que dans certaines de nos villes, dans les propriétés de catholiques fervents, là-bas, dans la patrie, sous le ciel de France, une vierge aussi étend ses bras, qui ont porté le Fils de Dieu, sur les cités et les demeures isolées. J'admire l'inconcevable unité du cerveau humain qui, dégoûté de la force brutale, s'est réfugié aux pieds de l'image divine de la douceur et de l'amour, et a lancé entre le ciel qui attend l'humanité, et la terre, où elle souffre et pleure, la Vierge Mère, c'est-à-dire le symbole glorieux des amours humaines, la Vierge pour qui brûlent les jeunes hommes, et la Mère qui élève les générations, les berce et les nourrit, — la Vierge et la Mère unies dans une conception mystique, idéale et sacrée.

La vierge chinoise est représentée par une statuette en bronze doré, assise au milieu d'une fleur de lotus. De chaque côté d'elle veille un guerrier armé de toutes pièces. Ces deux sentinelles se livrent à d'étranges contorsions, à de hideuses grimaces.

Sur la droite de cette montagne artificielle, en suivant un labyrinthe dont les inextricables combinaisons vous permettent de vous perdre en un espace de cinquante mètres carrés, se dresse un grand bâtiment. C'est la Bibliothèque impériale.

Son toit, en tuiles jaunes, semblable à celui de la salle du Trône, est également peuplé d'une ménagerie de noirs dragons en faïence poursuivant d'autres monstres chimériques.

La salle a douze mètres de haut, dix de large et quarante de longueur. Sur toutes ses parois règnent des étagères où sont entassés les manuscrits les plus curieux, les plus anciens.

Elle contient, en outre, quelques tables et quelques fauteuils pour les visiteurs studieux, et deux petits autels, l'un au nord, l'autre au sud, sur lesquels se consument encore lentement de petits bâtonnets odorants en l'honneur de Con-Fou-Tzé et de Lao-Tzeu, dont les images sont reproduites sur de grandes feuilles de soie suspendues çà et là, et qu'on peut rouler autour de leurs bâtons. Nous en avons eu depuis de nombreux spécimens en Europe.

Voici les grottes : elles sont profondes, contournées et pleines de statues de dieux et d'animaux ; les unes ont pour rideau d'entrée des lianes, d'autres

une cascade de cristal qui tombe d'un bassin supérieur et s'enfuit en murmurant à travers les gazons. Voici des lacs, au milieu du plus grand est construit un petit palais, que nous n'avons ni le temps ni même le courage d'aller visiter, et que je prie le lecteur de vouloir bien placer dans un coin de sa mémoire. Il verra tout à l'heure pourquoi. Ce palais, planté sur une île dont les terres rapportées dépassent à peine le niveau éternellement constant de la nappe d'eau qui l'entoure, semble sortir du fond du lac.

Sur le bord du lac, à gauche, il y a un grand bâtiment en bois précieux découpé et entièrement enseveli sous les lianes qui se tordent autour de lui, escaladent son toit et s'enroulent en panache à la queue des dragons. C'est une remise. Elle contient les carrosses en bois doré et sculpté, aux portières peintes de vernis Martin, aux intérieurs garnis de velours de Gênes, aux grandes lanternes d'argent ciselé, aux housses épaisses étendues comme les paniers des femmes de la cour de Louis XIV et garnies de force pendeloques d'or et de soie, que lord Macartney fut, à la fin du siècle dernier, chargé d'offrir à l'empereur de la Chine, de la part de Georges III. Mémorable ambassade où les Anglais, dans le but de servir les intérêts de leur Compagnie des Indes, consentirent à faire acte de tributaires envers l'Empire de Chine, et s'humilièrent devant lui sans profit.

Ces carrosses, leurs harnais magnifiques étendus sur des chevalets, n'ont jamais servi. Ils sont couverts de poussière, on ne doit pas souvent les venir visiter.

A côté de la remise, l'embarcadère des barques impériales, dont le toit de tuiles jaunes s'étend au-dessus du lac. Il y a la barque impériale, celle de l'impératrice, celles des princes de la famille, celles des grands mandarins. Il y a le bateau de pêche de l'Empereur, tout doré, tout laqué et encore garni de son attirail. C'est là dedans que le Fils du Ciel se livre à la pêche et taquine les innombrables variétés de poissons que les pisciculteurs chinois, les premiers pisciculteurs du monde, ont créées pour lui. Il ne doit pas abuser de ce sport, car les poissons nous paraissent assez familiers, et comme ils n'ont aucun esprit de patriotisme, ils viennent sur le bord contempler les barbares. Ils mangeraient leur pain, ces poissons sans pudeur. Voici le poisson d'or, qui a un pied de long, et dont le nom seul est la meilleure des descriptions. Voici les poissons rouges, cousins par alliance de ceux qui peuplent le bassin des Tuileries, le bocal de nos couturières ou l'aquarium de nos bourgeoises. Voici de petits monstres marins qui n'ont qu'une tête et des yeux ronds aussi grands que des yeux d'homme. En voici d'autres au corps tournant, des sortes d'hippocampes, que les Chinois vénèrent sous le nom de dragons d'eau. Ils sont hideux pour nous et très beaux pour eux.

Un peu plus loin se dresse une tour, réduction exacte de la fameuse tour de Nan-Kin, aux innombrables toits marquant d'innombrables étages. Pour y aller, il faut passer devant une pagode construite en l'honneur de Bouddha. La statue du dieu, assis sur un

piédestal peu élevé, les jambes croisées, à la turque ou à la chinoise, n'a pas moins de vingt mètres de haut. Un escalier qui court sur la paroi intérieure de la pagode permet de monter jusqu'au niveau de sa tête aux cheveux crépus. Au premier étage, on arrive à son genou, au second à son nombril, et ainsi de suite.

Cette statue, très antique, est en bronze doré, mais le temps a écaillé la dorure. Les yeux du dieu, aux paupières demi-closes, sont en argent, la pupille est en fer.

D'un genou à l'autre, à sa base, la statue a quinze mètres. C'est un beau magot.

Il n'y a que deux brûle-parfums gigantesques et un autel dans cette pagode qui a été uniquement construite pour servir de gaine à la statue.

C'est par notre présentation à cet énorme monsieur que se termina la visite au Palais d'Été. Elle avait duré plusieurs heures. Nous revînmes éreintés, moulus, les yeux brûlés par tout cet or et ces richesses, les jambes disposées à rentrer dans nos corps, comme des tubes de lorgnettes, la tête malade, éblouis, grisés.

Le général en chef fit placer des sentinelles à toutes les issues, afin d'empêcher que personne ne pénétrât dans le palais avant l'arrivée de nos alliés, et il désigna deux capitaines d'artillerie, MM. Schelcher et de Brives, pour veiller à l'exécution stricte de ses ordres.

Pour appuyer l'effet de notre canon, le brigadier

Pattle avait envoyé partout de nombreuses patrouilles de cavalerie, qui finirent par rencontrer Grant et son armée et par l'amener. Il était midi. A son arrivée, le général Grant entra dans le palais, le visita, et put constater, par ses propres yeux, que tout y était intact.

CHAPITRE XX

LE PILLAGE DU PALAIS D'ÉTÉ

Un peu de philosophie. — Les consignes sont violées. — Les pillards et les incendiaires chinois. — Le chien qui porte le dîner de son maître. — Ma croix. — Dans le harem. — Entre sous-officiers. — Sauvées !

J'aborde ici un point délicat de l'histoire de la campagne de Chine, un épisode sur lequel la vérité entière n'a jamais été dite, un incident controversé qui a fourni aux écrivains et aux orateurs l'occasion d'écrire et de dire bien des fantaisies, bien des bêtises, bien des calomnies, un problème non encore entièrement résolu.

Ce point je l'éluciderai ; cet épisode, je le dirai avec une franchise entière, dût-elle être brutale ; ces fantaisies, je les rectifierai ; ces bêtises, je les détruirai ; ces calomnies, je les démentirai ; ce problème, enfin, je le résoudrai. Si je ne fais pas tout cela, je le tenterai, et si je ne réussis pas, ce ne sera pas la bonne volonté, c'est le talent qui me fera défaut.

Le Palais d'Été fut pillé et incendié incomplète-

ment. Qui est l'auteur responsable de ce pillage et de cet incendie? Pouvaient-ils être évités? Ce pillage était-il contraire aux lois de la guerre? Qui a profité de ce pillage? Un des deux alliés a-t-il frustré l'autre? Voilà bien des questions. Les résoudre l'une après l'autre serait m'exposer à des redites. Je vais raconter simplement les faits et les discuter sommairement. Après avoir lu ce chapitre, le lecteur répondra lui-même aux interrogations que je viens de poser.

Les généraux s'étant concertés décidèrent que six commissaires, trois pour chaque nation, seraient nommés et chargés de faire mettre à part les objets les plus précieux comme valeur intrinsèque ou comme valeur artistique, afin qu'on pût procéder à un partage égal.

Ces commissaires furent, pour la France, le colonel Dupin, le commandant de Cools, le capitaine Schelcher. Les généraux décidèrent en outre qu'ils choisiraient, parmi toutes ces merveilles, les objets les plus dignes d'être offerts aux souverains dont les armées avaient fait l'expédition, à S. M. la reine Victoria, à S. M. l'empereur Napoléon III.

La commission commença immédiatement et tranquillement ses travaux. L'enlèvement des objets sinon les plus précieux, du moins les plus apparents, fut effectué régulièrement, et les premières explorations dans le palais amenèrent la découverte d'un trésor qui contenait une somme d'environ 800,000 francs en petits lingots d'or et d'argent.

Cette somme fut partagée entre les deux armées,

et, répartie exactement, elle constitua pour chaque homme une part de prise de près de 80 francs.

On était à peu près au milieu de l'après-midi, et les sentinelles étaient toujours à leur poste, l'arme au pied, devant le palais à l'intérieur duquel opérait la commission. A chaque instant, sortaient des soldats de corvée chargés de bibelots qui excitaient l'admiration des troupiers massés devant les sentinelles. Après s'être déchargés, ces soldats rentraient et montraient leur laissez-passer.

Au milieu des troupes de toutes sortes qui assistaient à ce premier déménagement, fantassins français, anglais, chasseurs à pied, artilleurs, spahis, dragons de la Reine, sikhes, arabes, coolies chinois entremêlés, un bruit circulait et grandissait, répété dans tous les idiomes dont les représentants étaient entassés là, les yeux écarquillés et allumés, la cupidité éveillée, la bouche sèche. On disait « : Quand le plus gros sera emporté, nous entrerons et nous aurons notre tour. C'est bien le moins, que diable, que nous ayons notre part du gâteau. Nous sommes venus d'assez loin. Pas vrai, Martin, ou Durand ? » Et on riait, on se poussait... Un peu de désordre pointait déjà.

Montauban, soucieux, se promenait à l'autre bout de la place, appuyé sur un bambou vert qui remplaçait sa canne perdue dans la panique de la nuit précédente.

Les choses n'en étaient pas à ce point qu'il eût le devoir d'intervenir.

Tout à coup un appel de trompette retentit. On

commande une compagnie en armes. Qu'est-ce que c'est ? Une chose bien simple. Les Chinois d'Haï-Tien ont pénétré dans le parc en franchissant les murs, et il s'agit de protéger contre eux les richesses explorées tout à l'heure.

— C'est un peu fort, par exemple, se dit le troupier, ces Chinois vont tout chaparder. Il faudrait voir.

Les Chinois obéissent à une dynastie qui n'est pas une dynastie nationale, mais bien une dynastie mongole. Ils sont des vaincus. Comme ils ne savent pas ce que c'est que le patriotisme, ils obéissent à leurs maîtres et les respectent. Mais ils ont, au fond de leur cœur, contre eux, des rancunes séculaires, inconscientes, que les pères ont transmises avec la vie à leurs enfants. Or les Chinois d'Haï-Tien connaissaient par ouï-dire les splendeurs d'Yuen-Ming-Yuen.

La cupidité fit tout à coup lever en eux un germe de patriotisme; ils se dirent que l'heure de la revanche avait sonné, que c'était pain bénit, qu'on me passe le mot, de dépouiller la dynastie mongole et de ne pas laisser aux barbares le monopole d'une si belle aubaine.

En outre, le Chinois du bas peuple est essentiellement voleur et il y avait là de quoi le tenter.

Les paysans des environs, les prolétaires d'Haï-Tien, arrivèrent donc ou plutôt se glissèrent jusqu'aux murs du parc. Ils abordèrent nos coolies et causèrent avec eux. Nos coolies avaient des échelles. Les échelles furent appliquées contre les murs, et une volée de gros moineaux pillards à tresse noire s'abattit dans les allées et se dirigea vers le palais.

Il s'agissait de les disperser. De là l'appel d'une compagnie en armes.

Elle n'était pas encore réunie qu'un second appel de trompette se faisait entendre. C'était une autre histoire. On demandait des soldats sans armes avec des bidons et des marmites pour faire la chaîne.

Car on commençait à signaler des tentatives d'incendies partiels.

En Chine, quand éclate un incendie, avant de songer à se préserver des flammes, on songe à se préserver des voleurs, qui arrivent plus vite que les pompiers sur les points menacés. Il en résulte que les voleurs habitués à exploiter les incendies savent très bien les faire naître, et considèrent le feu comme un allié nécessaire, comme l'élément indispensable de tout bon coup à exécuter.

Aussi nos Chinois d'Haï-Tien et nos coolies avaient apporté des mèches, des cordes de paille, tout ce qu'il faut, en un mot, pour brûler un palais, et avaient essayé d'exercer immédiatement leur petite industrie.

Le troupier, en apprenant ces nouvelles qui lui arrivaient grossies, exagérées, sentit l'anxiété faire place à la colère.

Tout à l'heure il disait : Ces Chinois vont tout chaparder. A ce moment, il ajoutait : Ces gredins vont tout brûler.

Il y eut alors, aux portes gardées, une poussée irrésistible. Les sentinelles furent emportées, et tout le monde entra avec la compagnie en armes et les tra-

vailleurs demandés. Puis aussitôt, chacun se mit à emporter ce qui était à sa convenance.

Seulement, dès le premier moment, il me fut donné de comparer le génie des deux nations alliées. Les Français y allaient bon jeu bon argent et individuellement. Les Anglais, plus méthodiques, en un tour de main avaient compris et régularisé le pillage.

Ils arrivaient par escouades, comme pour les corvées, avec des hommes munis de sacs, et commandés par des sous-officiers qui, détail invraisemblable et pourtant rigoureusement exact, apportaient des pierres de touche. Où diable les avaient-ils trouvées? Je n'en sais rien. Mais j'affirme qu'ils possédaient cet outil primitif de nos joailliers et de nos commissaires au Mont-de-Piété, et je ne suis pas sûr qu'ils ne l'eussent pas emprunté précisément au Mont-de-Piété chinois.

Du reste les Anglais, habitués à vivre sur le dos des populations asiatiques, et qui, ne l'oublions pas, n'ont que des armées de mercenaires, c'est-à-dire des armées pour lesquelles le pillage est un des éléments constitutifs de la guerre, avaient déjà fait leurs preuves à cet égard, en Chine même, et je suis convaincu qu'à notre place, arrivés à Yuen-Ming-Yuen les premiers, ils ne nous eussent pas attendus pour commencer le déménagement des objets mobiliers de Sa Majesté chinoise.

Déjà à Chang-Kia-Wan, ils avaient fait d'importantes prises, qu'ils avaient scrupuleusement gardées sans se croire obligés de nous prévenir ou de nous attendre.

Ils continuèrent, et pillards avant la signature du traité de paix définitif, ils furent encore pillards ce traité signé et la paix faite. Si on en doute, qu'on lise ce qu'a écrit, page 86 des *Annales de nos Missions,* un homme dont la sincérité et l'indépendance n'ont jamais été mises en doute, Mgr Mouly, l'évêque de Pé-Kin :

Jugeant de la parole des Européens comme de celle donnée par les Chinois, le prince Kong craignait fort qu'ils n'y fussent pas fidèles, et qu'étant les plus forts ils ne voulussent pas quitter la capitale comme ils l'avaient solennellement promis. Il me demanda donc, avec une grande anxiété, pourquoi les Anglais n'avaient pas quitté Pé-Kin le jour déjà fixé, et quand enfin ils devaient partir. L'ignorant moi-même, je me contentai de le rassurer en lui faisant comprendre qu'ils ne pouvaient pas ne pas partir et s'éloigner de ces lieux selon leur promesse, qu'ils se feraient un devoir d'accomplir selon nos usages européens. J'ajoutai que nos Français partiraient, eux, certainement le jour même qu'ils avaient fixé pour leur départ. Alors il me répondit promptement : « Pour les Francais, à la bonne heure ; mais ces Anglais qui commettent toutes sortes d'horreurs, que ne s'en vont-ils bien vite ! » En effet, malgré sa bonne volonté, le général anglais n'avait pas pu contenir ses troupes de l'Inde, les sikhes, qui n'avaient consenti à le suivre en Chine que par l'espoir accoutumé du pillage. Aussi, même après la signature du traité, avaient-ils continué de brûler, de piller, de voler même, ce dont on se plaignit à moi amèrement.

Par conséquent, les Anglais ont manqué à la fois de bonne foi, de justice et de pudeur, lorsqu'ils ont accusé l'armée française d'avoir manœuvré de façon à arriver seule au Palais d'Été.

D'abord nous n'y sommes pas arrivés seuls, puisque nous avions avec nous la cavalerie anglaise commandée par le brigadier Pattle. Ensuite nous n'avions marché là que sur les indications et l'invitation du général Grant, derrière ses propres guides. Il s'est perdu avec son armée. Ce n'est pas notre faute. Mais aussitôt arrivés à Yuen-Ming-Yuen, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour y attirer les Anglais, tirant le canon, envoyant des reconnaissances, etc. Ensuite, nos généraux ne sont entrés dans le palais qu'avec leurs officiers. De plus, quand leur commandant en chef est arrivé, tout était absolument intact. Enfin, lorsque le pillage a commencé, ils étaient avec nous, et plus ardents que nous et surtout plus méthodiques, ainsi que je viens de le dire.

Je reprends mon récit, après cette digression nécessaire.

Donc Anglais, Français, officiers, soldats, étaient entrés dans le palais, pêle-mêle avec les habitants d'Haï-Tien, pêle-mêle avec nos coolies qui détestaient les Chinois du Nord au point d'avoir voulu monter, à nos côtés, à l'assaut des forts de Ta-Kou; pêle-mêle aussi avec ces bandes de parasites qui suivent les armées comme des corbeaux, des chiens ou des chacals, parasites qui, depuis Pé-Tang, se faufilaient dans notre sillage, pillant, volant et détruisant ce que nous-mêmes avions respecté. [illegible] qui désolaient alors le [illegible] ne manquait, [illegible] frères, que le [illegible]

moi-même j'avais plusieurs fois donné la chasse, sur l'ordre du général, à la tête de quelques spahis, lorsqu'ils poussaient l'effronterie jusqu'à s'approcher de notre camp à portée de fusil; canaille que j'avais sabrée de bon cœur, je vous assure.

Demander à nos hommes qu'ils laissassent s'écouler ce torrent humain, où toutes les races étaient représentées, sans être emportés par lui, c'était exiger d'eux une abnégation au-dessus des forces humaines.

Ils firent donc comme le chien de la fable qui, portant le déjeuner de son maître, commence par défendre ce déjeuner, et quand il le voit entamé, joue des crocs pour en prendre sa part. Ils entrèrent comme les autres, avec les autres.

Que pouvait faire le général? Que pouvaient faire ses officiers? Rien, absolument rien. S'ils eussent essayé de se mettre en travers, ils eussent été balayés par la foule, ils eussent compromis, perdu peut-être, leur prestige et avec lui l'avenir de l'expédition, leur réputation, leur gloire et la vie de leurs hommes. Chez nous, comme chez les Anglais, le commandement n'avait qu'une chose à faire : fermer les yeux. On était à un de ces moments de la vie militaire qu'on pourrait appeler psychologique, comme devait dire plus tard M. de Bismarck, parce que la réglementation artificielle qui sert de lien aussi bien aux nations qu'aux armées, disparaît pour laisser dans sa nudité, et dans l'épanouissement absolu de ses libres instincts, la nature humaine primitive. Ces moments-là se retrouvent aux deux bouts de la fortune et de la

destinée des armées : dans l'extrême défaite, comme dans l'extrême victoire.

Quand ils ont sonné, il n'y a plus ni règlement ni autorité. Il n'y a plus rien que des hommes s'écoutant eux-mêmes aussi bien dans l'affolement d'un désastre que dans l'enivrement d'un triomphe.

Alors les chefs doivent être prudents, patients. Ils doivent se détourner et attendre. Attendre que la peur dans la défaite et la fatigue dans la victoire ramènent autour d'eux le troupeau humain, qui s'effraie bientôt de ne plus sentir sur son front ou ses épaules le joug accoutumé, et qui vient, de lui-même, le reprendre.

Montauban, avec toute son énergie, n'aurait pas été plus capable d'empêcher ses troupes de passer par la grande porte du Palais d'Été, que Napoléon, avec son prestige de demi-dieu, n'aurait pu arrêter ses armées au moment du sauve-qui-peut de Waterloo.

Il resta donc sous sa tente, à peu près seul, tandis que Grant, aussi abandonné des siens, demeurait sous la sienne.

Tous deux firent bien.

Pour ma part, j'imitai les camarades et j'entrai, ou plutôt je rentrai derrière eux dans le Palais d'Été. Je me souviens même que j'y entrai en même temps que le colonel, depuis général de Vassoigne.

Seulement j'entrai en amateur, les deux mains dans mes poches et fermement résolu à ne toucher à rien.

Mon Dieu! je ne veux pas me faire meilleur que je

ne suis. Je n'ai jamais posé pour l'ange, de crainte de passer pour une bête, et j'avoue que j'aurais très bien pris ma part des richesses du Fils du Ciel, sans le moindre scrupule. Je crois même que j'aurais su faire ma pelote un peu plus grosse que celle de la plupart des autres, car j'avais, sur beaucoup de mes collègues, l'avantage de discerner parfaitement la valeur des objets, et une habitude du bibelot qui m'aurait puissamment aidé à choisir les plus précieux et les moins encombrants.

L'intérêt seul me retenait.

Vivant avec le général, mangeant avec lui, ne le quittant guère plus que son ombre, je ne pouvais espérer lui cacher mon butin, quelque exigu qu'il fût. Or, je le voyais affligé de ce qui se passait et je ne voulais pas lui faire de peine. Et pourquoi ne voulais-je pas lui faire de peine? D'abord, parce que je l'aimais bien, et ensuite parce que, dans sa cantine, il y avait une petite boîte en bois blanc, et parce que, dans cette petite boîte en bois blanc, que je connaissais, que j'avais maniée pour la lui donner quand elle était pleine, pour la lui cacher maintenant qu'elle était presque vide, il y avait encore un petit objet, en forme d'étoile en émail blanc, suspendu à un ruban de moire rouge. La croix! Ma croix, disais-je tout seul, le soir, couché dans mon burnous, la tête sur ma selle; ma croix! répétais-je depuis qu'il me l'avait promise...

Et je me faisais cette réflexion : Si tu prends la moindre des choses, le général le verra. S'il le voit, il

ne sera pas content. Et s'il n'est pas content, il te raiera net. Plus de croix! Or, avoir la croix à vingt ans, cela me paraissait si beau, si grand, si énorme, que j'aurais traversé le feu pour la conquérir, comme j'avais traversé, seul, ces populations qui avaient surpris, torturé et massacré nos compatriotes. Ah! les richesses du Palais d'Été, ah! les pagodes d'or, ah! les diamants, l'Empereur pouvait bien les garder. Les autres pouvaient bien les prendre! Qu'est-ce que cela me faisait? Je refaisais pour moi la réponse d'Alceste au sonnet d'Oronte et je disais :

J'aime mieux ma croix, ô gué!
J'aime mieux ma croix!

O vingt ans! O jeunesse! délicieuse jeunesse! O illusions! O rêves! Comme tout cela est bon, même quand cela vous trompe, même quand cela vous empêche d'amasser une petite fortune!

J'étais donc simple spectateur, spectateur désintéressé, mais spectateur curieux, et je savourais cette vision étrange, inoubliable : ce fourmillement d'hommes de toute couleur, de tout type, cet entassement des spécimens de toutes les races du monde abattus sur ce monceau de richesses, poussant des hourrahs dans toutes les langues du globe, se hâtant, se cognant, trébuchant, tombant, se relevant, jurant, sacrant, s'exclamant, chacun emportant quelque chose. On eût dit d'une fourmilière écrasée par le pied du passant et dont les noires travailleuses affolées s'enfuient de toute part avec un grain, une larve, un

œuf, un fétu entre les mandibules. Il y avait des troupiers, la tête enfouie dans les coffres de laque rouge de l'Impératrice, d'autres à moitié ensevelis dans des amoncellements de brocarts et de pièces de soie, d'autres qui mettaient des rubis, des saphirs, des perles, des morceaux de cristal de roche dans leurs poches, dans leur chemise, dans leur képi, et qui se chargeaient la poitrine de colliers de grandes perles. D'autres s'en allaient, des pendules, des cartels entre les bras. Des sapeurs du génie avaient apporté leur hache et brisaient des meubles pour avoir les pierreries qui les incrustaient. Il y en avait un, gravement, qui cognait sur un amour de pendule Louis XV pour avoir le cadran où les heures étaient marquées par des chiffres en cristal qu'il prenait pour du diamant. De temps en temps, on criait : Au feu! On se précipitait en laissant tout tomber par terre, on étouffait la flamme qui léchait déjà les parois précieuses, en entassant sur elle des soieries, des matelas de damas, des fourrures. C'était un rêve de mangeur de haschich.

Et quand, après avoir traversé tous les appartements livrés au pillage, je débouchai dans le parc, le spectacle de la nature éternellement tranquille me fit frissonner au sortir de cette fournaise, comme la douche fraîche qui tombe sur nos membres encore tout brûlants des caresses de la vapeur chaude.

Çà et là, dans le parc, des groupes couraient vers les pavillons, vers les palais, vers les pagodes, vers les bibliothèques, hélas!

Mais le grand lac était silencieux, désert, avec son palais aquatique et son rang de gondoles abandonnées.

— Je vais aller voir ce qu'il y a là dedans, me dis-je en regardant l'île. Je saute irrespectueusement dans la gondole impériale laquée à l'extérieur et capitonnée à l'intérieur de soie jaune comme une boîte à gants, et je me mets à godiller vigoureusement vers le palais que je ne décrirai pas, pour deux raisons : d'abord parce qu'il ressemblait à ceux que je venais de voir, et parce que le lecteur doit être saturé de ces descriptions.

J'aborde, j'accroche ma barque à un pieu ciselé, et, franchissant trois marches de marbre blanc, je pénètre dans la pièce principale entièrement entourée de sophas formés par des matelas de damas jaune assez semblables à des divans turcs.

Cela sent très bon, je hume l'air. Cela sent trop bon pour être livré depuis deux jours à la seule brise du lac. J'écoute, la main sur mon sabre, car il m'a semblé entendre des soupirs étouffés. J'examine les matelas jaunes. Il me semble leur découvrir des bosses suspectes. J'en fais sauter un d'un coup de pied; un cri aigu de terreur retentit, et une femme m'apparaît blottie, terrée comme un petit lapin et vêtue de ces fins et précieux tissus de soie écrue brodée à la main qu'on fabrique pour les grandes dames. Elle rampe à bas du lit, se prosterne, frappe la terre de son front, ne me montrant que son dos, sa nuque et sa noire chevelure traversée d'épingles d'or.

Ils continuèrent, et pillards avant la signature du traité de paix définitif, ils furent encore pillards ce traité signé et la paix faite. Si on en doute, qu'on lise ce qu'a écrit, page 86 des *Annales de nos Missions,* un homme dont la sincérité et l'indépendance n'ont jamais été mises en doute, Mgr Mouly, l'évêque de Pé-Kin :

Jugeant de la parole des Européens comme de celle donnée par les Chinois, le prince Kong craignait fort qu'ils n'y fussent pas fidèles, et qu'étant les plus forts ils ne voulussent pas quitter la capitale comme ils l'avaient solennellement promis. Il me demanda donc, avec une grande anxiété, pourquoi les Anglais n'avaient pas quitté Pé-Kin le jour déjà fixé, et quand enfin ils devaient partir. L'ignorant moi-même, je me contentai de le rassurer en lui faisant comprendre qu'ils ne pouvaient pas ne pas partir et s'éloigner de ces lieux selon leur promesse, qu'ils se feraient un devoir d'accomplir selon nos usages européens. J'ajoutai que nos Français partiraient, eux, certainement le jour même qu'ils avaient fixé pour leur départ. Alors il me répondit promptement : « Pour les Francais, à la bonne heure ; mais ces Anglais qui commettent toutes sortes d'horreurs, que ne s'en vont-ils bien vite ! » En effet, malgré sa bonne volonté, le général anglais n'avait pas pu contenir ses troupes de l'Inde, les sikhes, qui n'avaient consenti à le suivre en Chine que par l'espoir accoutumé du pillage. Aussi, même après la signature du traité, avaient-ils continué de brûler, de piller, de voler même, ce dont on se plaignit à moi amèrement.

Par conséquent, les Anglais ont manqué à la fois de bonne foi, de justice et de pudeur, lorsqu'ils ont accusé l'armée française d'avoir manœuvré de façon à arriver seule au Palais d'Été.

D'abord nous n'y sommes pas arrivés seuls, puisque nous avions avec nous la cavalerie anglaise commandée par le brigadier Pattle. Ensuite nous n'avions marché là que sur les indications et l'invitation du général Grant, derrière ses propres guides. Il s'est perdu avec son armée. Ce n'est pas notre faute. Mais aussitôt arrivés à Yuen-Ming-Yuen, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour y attirer les Anglais, tirant le canon, envoyant des reconnaissances, etc. Ensuite, nos généraux ne sont entrés dans le palais qu'avec leurs officiers. De plus, quand leur commandant en chef est arrivé, tout était absolument intact. Enfin, lorsque le pillage a commencé, ils étaient avec nous, et plus ardents que nous et surtout plus méthodiques, ainsi que je viens de le dire.

Je reprends mon récit, après cette digression nécessaire.

Donc Anglais, Français, officiers, soldats, étaient entrés dans le palais, pêle-mêle avec les habitants d'Haï-Tien, pêle-mêle avec nos coolies qui détestaient les Chinois du Nord au point d'avoir voulu monter, à nos côtés, à l'assaut des forts de Ta-Kou; pêle-mêle aussi avec ces bandes de parasites qui suivent les armées comme des corbeaux, des chiens ou des chacals, parasites qui, depuis Pé-Tang, se faufilaient dans notre sillage, pillant, volant et détruisant ce que nous-mêmes avions respecté, graine de ces rebelles qui désolaient alors le midi de la Chine, bandits à qui il ne manquait, pour être aussi redoutables que leurs frères, que le nombre et la discipline; forbans à qui

nous cachait le Palais d'Été, par conséquent nous dérobait à la vue de ceux qui l'emplissaient et qui étaient d'ailleurs trop occupés pour s'inquiéter de nous.

Je débarque mes femmes dans la remise, je les empile sur les coussins poussiéreux des carrosses du roi Georges, qui, pour la première fois, rendaient un service quelconque à l'Empereur de la Chine. Je leur ordonne le silence et je retourne chercher un second convoi de neuf femmes, puis un troisième. A ce dernier voyage, tout en godillant ferme, je commençais à me demander ce que j'allais faire de toutes ces femmes, et si je n'aurais pas bien fait de les laisser au petit bonheur dans leur harem plutôt que de les amener à terre et de les jeter, peut-être, dans la gueule du loup. Car je ne savais pas jusqu'à quel point les Français, les Anglais, les Hindous, les Arabes et les coolies imiteraient, le cas échéant, la continence du nommé Scipion, qu'ils ne devaient pas connaître très intimement.

Justement, en débarquant et en poussant dans la remise mon dernier convoi, je vois, tranquillement installé dans un des grands carrosses remplis de femmes, un fantassin, un pantalon rouge, un sergent de la ligne, devant lequel toutes leurs terreurs les avaient reprises.

— Qu'est-ce que tu fais là, camarade? lui dis-je.

— Et toi? me répond-il assez effrontément.

— Moi, j'emmène ces femmes.

— Alors, part à nous deux.

— Pas du tout, et je te défends d'y toucher, je te défends, entends-tu ?

Le sergent regarde ma manche, voit que nous sommes égaux en grade, et reprend aussitôt :

— De quoi, de quoi? Tu me défends? Je me f... de ta défense, entends-tu, vilain singe !...

A cette époque, la patience n'était pas encore devenue ma vertu favorite, et j'entrai dans une colère épouvantable.

— Je suis secrétaire du général en chef, et si tu bouges, si tu touches à ces femmes du bout du doigt, je te ferai casser comme un Claude. De plus, si tu n'es pas content, je vais commencer par te casser moi-même. Allons, arrière, ou je te coupe les oreilles.

Et je mis flamberge au vent.

— Il fallait me dire tout de suite que vous étiez le secrétaire du général. Il n'y avait pas besoin de votre sabre, que je ne crains pas, me répondit le sergent qui sauta à bas de son carrosse royal.

Il avait une agréable figure de troupier, l'œil bleu, le poil blond, une bonne tête de lignard discipliné et pas méchant.

Le titre de secrétaire du général en chef avait produit sur lui un effet magique. Je regrettai aussitôt de l'avoir menacé. Je lui tendis la main en lui disant :

— Camarade, pardon. Mais vous savez, c'est la consigne. Affaire de service.

Et j'accumulai sur mes lèvres et dans mes yeux un mystère et une gravité suprêmes.

— Compris, fit-il en homme qui ne comprend rien. Nous allons sauver ces particulières-là.

— Ce sont les femmes de l'Empereur, dis-je en levant les mains et en faisant de gros yeux.

— Diable ! Et moi qui... Enfin, puis-je vous être bon à quelque chose?

— Oui, à m'aider à les faire sortir du parc.

— Où allons-nous les conduire?

Comme je n'en savais absolument rien, je répondis péremptoirement :

— Nous verrons.

— C'est que, si vous vouliez, je vous aurais proposé de les conduire chez un chrétien d'Haï-Tien, qui loge là tout près. J'ai fait sa connaissance ce matin parce qu'il est venu voir l'aumônier qui est mon compatriote, mon pays, et nous sommes allés prendre le thé chez lui. C'est un brave homme.

— Allons chez votre chrétien, mon cher ami. Et attention, n'est-ce pas?

— N'ayez pas peur.

Sur notre gauche, près de la remise, une porte du parc s'ouvrait sur la campagne. Nous y conduisîmes nos femmes. Elles sautillaient sur leurs petits pieds mutilés comme des oiseaux auxquels on a coupé les grosses plumes des ailes. La plupart avaient revêtu sur leurs toilettes éclatantes des espèces de camisoles, de tuniques grossières, afin de se faire prendre pour des femmes du peuple. Mais, par les fentes de ces tuniques, s'échappaient des flots de soie, de crêpe de Chine ; les petites chaussures de satin rouge sortaient comme

des becs de colombe de ces paquets soyeux. C'était charmant! Sur les pelouses vertes, il me semblait pousser devant moi une troupe de grandes fleurs animées.

Nous franchîmes la porte du parc, tournâmes à gauche, traversâmes la route, évitant le camp français et le camp anglais, sans rencontrer âme qui vive, — tout le monde était dans le palais, — et arrivâmes sans encombre à la demeure du chrétien qui offrit l'hospitalité avec empressement à ces dames, femmes de son souverain.

Le sergent resta à la garde de nos princesses, et se chargea de trouver trois charrettes pendant que j'irais chercher, près du général, un sauf-conduit. Je trouvai mon chef dans sa tente, assis, la tête dans ses mains et les coudes sur la table. Il signa, sans même la lire, une feuille de papier que je remplis et que je poussai devant lui. J'y imprimai moi-même le timbre humide : CORPS EXPÉDITIONNAIRE EN CHINE. LE GÉNÉRAL DE DIVISION COMMANDANT EN CHEF. Je retournai chez le chrétien. Les charrettes étaient amenées, nous y empilâmes les vingt-sept femmes. Je donnai le sauf-conduit aux charretiers, leur expliquant qu'ils emmenaient des femmes de l'Empereur, et qu'ils allaient recevoir, en arrivant chez Sa Majesté, des récompenses extraordinaires. Ils firent : « Tchin, Tchin », et s'en allèrent. J'étais bien tranquille sur le sort de mes prisonnières, car tous les maraudeurs qui auraient pu inquiéter leur voyage étaient dans le palais de leur seigneur et maître, où retourna bien vite le sergent de la ligne devenu mon ami.

CHAPITRE XXI

LA NUIT AU CAMP

Mon spahi. — Une poignée de perles. — Vente aux enchères. — Les malins et les grands enfants. — Un orchestre monstre. — A Trianon. — Un brave.

Quand je rentrai au camp, la nuit tombait, les hommes revenaient chargés de butin, traînant les objets les plus invraisemblables, depuis des casseroles en argent jusqu'à des lunettes astronomiques et des sextants, un matériel énorme que, sûrement, ils ne pourraient emporter.

Le camp anglais se repeuplait de même. Mais tout s'y passait avec un ordre extrême. Chez nous on faisait des mascarades; les artilleurs arrivaient enveloppés dans les robes de l'Impératrice et la poitrine chargée de colliers de mandarins. Là-bas, on avait mis dans chaque tente les objets en tas, et on procédait déjà à des ventes aux enchères publiques.

Ici, une petite anecdote comico-philosophique. Un de nos spahis, celui qui me servait d'ordonnance, Mohammed, qui m'avait accompagné dans mon petit

ride jusqu'à Tien-Tsin, s'était attaché à moi autant par affection que par intérêt. Il ne me quittait pas, et me soignait comme on soigne un enfant.

— Tu es l'ami du général, me disait-il souvent. Il parle par ta bouche, tu me feras médailler.

Quand il revint du palais il m'apportait des perles plein ses deux mains.

— Voilà pour toi, me dit-il simplement.

Ainsi moi, pour ne pas déplaire au général et pour avoir la croix, je n'avais rien pris. Mon spahi, pour me faire plaisir et pour avoir la médaille, avait pillé pour moi. Le même motif nous avait inspiré à tous les deux des actes absolument opposés.

— Merci, mon garçon, lui dis-je. Garde tout cela pour toi. Il y en a peut-être pour beaucoup d'argent.

— Que veux-tu que je te donne pour tes perles ? dit au spahi un de mes camarades qui survenait.

— Tu me donneras une bouteille d'eau-de-vie.

— Convenu.

Et Mohammed donna ses perles.

La bouteille d'eau-de-vie, au camp d'Yuen-Ming-Yuen, nous était vendue 100 francs par les cantiniers. Les perles furent vendues, après l'expédition, 35,000 francs.

Je fis là encore une remarque curieuse, et que, dix ans plus tard, les soldats de l'empereur Guillaume me donnèrent l'occasion de rafraîchir et de confirmer.

Rien ne tente les soldats comme les pendules, et d'une façon plus générale les objets de mécanique.

Or les Chinois, comme tous les peuples de l'Orient, comme tous les peuples chez lesquels la machine est encore à l'état rudimentaire, adorent les objets de mécanique et surtout de mécanique amusante. De temps immémorial, nos souverains et nos traitants ont flatté à bon compte cette manie, et leur ont envoyé ou porté toutes les inventions des opticiens, des marchands de jouets, des fabricants d'automates... On ne saura jamais quel nombre de boîtes à musique, de serinettes, d'orgues de Barbarie, de pendules à sonneries compliquées, de réveils à pétard, de lapins à tambour, de tableaux mouvants, d'horloges faisant tourner les ailes d'un moulin, picorer des poules, monter et descendre des bras de scieurs de long ; quelle quantité prodigieuse d'oiseaux chanteurs enfermés dans des cages de laiton posées sur un socle, qu'on remonte en faisant tourner une clef, de joueurs de flûte, de singes violonistes, sonneurs de trompette, clarinettistes, et même d'orchestres de singes assis sur un orgue, de petits danseurs de corde, de valseurs, etc., etc. se trouvaient dans le Palais d'Été. Les appartements de l'Impératrice, ceux des femmes en étaient littéralement bondés.

Or, nos soldats se divisaient en malins et en grands enfants : les malins, peu nombreux; les grands enfants en majorité. Les malins avaient fait main basse sur les bijoux, les espèces monnayées, les piastres, les drageoirs, les tabatières, les services d'or, les colliers de perles. Les autres avaient été tentés, avant tout, au milieu de cet amoncellement de richesses inouïes,

par toute cette mécanique de provenance européenne que leur avaient, d'ailleurs, généreusement abandonnée les Anglais.

Aussi la seconde nuit que nous passâmes devant le Palais d'Été-fut-elle impossible, insensée, vertigineuse. Chaque troupier avait son oiseau, sa boîte à musique, son singe, sa pendule, son réveil ou son lapin. C'était une sonnerie générale; toutes les heures, dans tous les timbres, tintaient, sans discontinuer, accompagnées, de loin en loin, du craquement triste d'un grand ressort surmené qui se brisait sous des doigts inexpérimentés. Des multitudes de lapins jouaient du tambour, formaient une basse, accompagnée des cymbales des singes, aux quatre mille romances et quadrilles fredonnés ensemble par autant de boîtes à musique et de serinettes que dominaient les rou-piou-pious des oiseaux, les roulades des flûtes, le nasillement des clarinettes, le grincement des chanterelles, qu'entrecoupaient des rentrées de pistons et de cornemuses, et aussi les éclats de rire sonores de ces braves gens si faciles à amuser.

Ce fut un cauchemar.

Au soleil levant, le pillage recommença.

On avait placé devant la tente du général une des deux pagodes en or massif trouvées dans l'oratoire de l'Empereur; elle était destinée à Napoléon III. L'autre avait été le partage des Anglais. Au sommet de cette pagode brillait un gros diamant qui lançait mille feux. Deux sentinelles gardaient cet objet inestimable. Il n'était pas installé depuis deux heures

que le gros diamant avait disparu. On ne sut jamais qui l'avait pris.

On sait que le pillage du Palais d'Été dura deux jours. Vers la fin, Montauban, pour le faire cesser, trouva ce que, en langage familier, on appelle un truc. Il se promenait au milieu des soldats, déguisés en mandarins ou en princesses impériales, et leur disait :

— Mes enfants, laissez donc tout cela. Vous ne pouvez pas l'emporter. Et qu'en feriez-vous, si nous rencontrions l'ennemi, s'il fallait encore nous battre? Croyez-moi, nous allons aller à Pé-Kin; là, il y en aura pour tout le monde, vous verrez.

Je l'entendis adresser ce petit discours à un artilleur qui, convaincu, jeta à terre ce qu'il avait dans les bras, et se débarrassa de sa robe pour reparaître en uniforme.

Les artilleurs en cette circonstance, il faut le reconnaître, furent les mieux partagés, car ils avaient des chevaux, des caissons, des voitures. Ils utilisèrent les moindres recoins des caissons, et quand les caissons furent pleins, ils remplirent les seaux qui leur servaient à tremper l'écouvillon pour nettoyer la pièce après chaque coup, puis ils bondèrent la pièce elle-même jusqu'à la gueule.

Cependant le petit discours du général, son pieux mensonge, produisaient généralement leur effet, ainsi qu'on le voit, et presque tous les soldats imitaient l'artilleur Duhosclard.

Ici, je vois le lecteur suspendre sa lecture, comme lorsqu'une objection soudaine et involontaire se dresse

dans la pensée contre ce que vous raconte un écrivain. Le lecteur se dit : D'Hérisson nous la baille belle. Il veut nous faire accroire qu'il a retenu le nom de son insignifiant artilleur. A d'autres! il invente comme un romancier.

Parfait! Très bien! Écoutez ceci en guise de réponse. L'autre jour, feuilletant mes notes sur la campagne de Chine, les classant, les complétant, j'étais allé me promener dans le parc de Trianon. Ma petite fille gambadait à mes côtés. Je m'assis au pied d'un arbre, dans ce parc abandonné qui pousse en liberté et qui commence à ressembler à une forêt vierge, pendant que l'enfant s'amusait à entasser des brindilles sèches devant moi.

Machinalement, sans réfléchir, avec l'allumette qui venait de me servir pour ma cigarette, je mis le feu au petit tas de bois, et la fumée bleue monta sous les grands arbres comme celle d'un bivouac.

— C'est ça, ne vous gênez pas, vous autres! Flanquez le feu, je vas vous dresser procès-verbal, dit derrière nous une grosse voix, et un gardien sortit du fourré.

J'étais très vexé. Le brave homme était un type admirable de cette espèce, hélas! bientôt disparue, qui s'appelle le vieux soldat, qui a été pendant des siècles, depuis Charles VIII, à la nation ce que le squelette est au corps, qui l'a construite, animée de son sang, agrandie, et qu'on s'est peut-être un peu pressé de jeter au rancart, avant même de savoir ce que donneront à sa place les pharmaciens de l'armée territoriale.

Enfin!

Sur la poitrine du gardien je vis la médaille de Chine à côté de la médaille militaire.

— Tiens, camarade, lui dis-je pour l'adoucir et éviter le fâcheux procès-verbal, vous êtes allé en Chine?

— Oui bien.

— Comme ça se trouve! moi aussi...

— Dans quel corps serviez-vous?

— Dans les spahis.

— Et moi dans l'artillerie. J'étais de la batterie Dispot.

Le souvenir évoqué a-t-il le singulier privilège d'aiguiser le regard, d'allonger la vision dans le passé, en nettoyant, par derrière, les lentilles de l'œil, comme le vieillard essuie ses lunettes obscurcies par la buée? Je ne sais pas. Mais le gardien me dit :

— Dans les spahis? Est-ce que vous n'étiez pas secrétaire du général?

— Parfaitement. Comment pouvez-vous me reconnaître après vingt-cinq ans?

— Voilà, parce qu'au Palais d'Été il s'est passé un fait qui a été important pour moi et que je revois toujours. J'avais ramassé quelques objets, le général me dit : « Jetez donc tout cela. Nous allons à Pé-Kin, il y en aura pour tous. » Moi, vous comprenez, j'ai obéi. Or, un autre servant qui était avec moi a filé pendant ce temps-là, afin de cacher son magot dans le seau. On m'a dit qu'il y en avait pour 300,000 francs. Je ne sais pas, mais ce que je sais, c'est que le camarade, qui n'avait pas le sou, est aujourd'hui très gros propriétaire dans le Cher. Alors vous comprenez que,

ce jour-là, le général m'a empêché de faire ma fortune. La scène est restée dans ma tête, et je revois toujours le général de Montauban et le spahi qui était avec lui. Par exemple, si vous ne m'aviez pas dit que vous étiez spahi, je ne vous aurais pas reconnu.

Je causai avec ce vieux frère d'armes. Quelle carrière admirable ! Il a figuré dans toutes les campagnes depuis la Chine jusqu'à la Tunisie, a été deux fois traversé de part en part, presque au même endroit, par une balle, une fois en Algérie, une fois en France ; a eu, en 1870, la jambe brisée par un biscaïen, a été porté sept fois pour la Légion d'honneur, et retraité comme adjudant d'artillerie, sans avoir même obtenu la croix. Voilà ! Il n'avait pas de protection, comme il me l'a dit avec résignation. J'avoue qu'en l'entendant parler j'étais honteux de mon petit ruban rouge. J'aurais voulu le lui donner.

Le pillage du Palais d'Été dura donc quarante-huit heures. Je voudrais maintenant, en une petite parenthèse philosophique, me demander si ces scènes, impossibles à réprimer, à prévenir, étaient si extraordinaires que cela, si elles constituaient une nouveauté, si elles étaient en marge de ce code international qu'on appelle le droit des gens, si elles étaient contraires aux lois de la guerre ?

Lorsque deux ouvriers se ruent l'un sur l'autre, le couteau ou le compas de charpentier à la main, lorsque deux gentlemen corrects s'alignent sur le pré avec leur épée, lorsque deux nations se rangent en ligne avec beaucoup de canons et de baïonnettes, ouvriers,

gentlemen et nations obéissent au même instinct qui porte l'homme à détruire son semblable qui lui nuit d'une façon quelconque.

Pourtant, dans le premier cas, le vainqueur est inexorablement condamné comme meurtrier par les tribunaux; dans le second il est à peine puni, souvent même il reste impuni, et s'il avait refusé la lutte, les mêmes juges qui le condamnent doucement pour s'être battu l'auraient méprisé pour ne pas l'avoir fait. Dans le troisième, le vaincu est qualifié de héros malheureux et respectable, le vainqueur est couronné de lauriers, acclamé par les hommes, aimé par les femmes, adoré par les peuples.

La vie humaine n'est donc respectable que dans certaines circonstances, et sa destruction n'est répréhensible que dans des cas fixés par la convention?

Pour la propriété c'est la même chose. L'homme qui prend un pain à la boutique d'un boulanger est un voleur; la nation qui prend cinq milliards à une autre nation est une grande nation. Amateur forcené d'objets d'art, je prends une figurine en bronze dans les vitrines du Louvre, on me mène au poste. J'arrive à la tête d'une armée en Italie et j'emporte les richesses des musées, on me nomme aussitôt empereur des Français.

Il y a donc deux façons de respecter les propriétés publiques et privées.

Il suit de là qu'en Chine nous avions le droit, le droit strict, le droit incontestable de prendre et d'emporter, étant les vainqueurs, tous les objets de

valeur appartenant à la nation, c'est-à-dire à l'Empereur à qui nous faisions la guerre, comme les Allemands ont eu le droit de nous prendre nos milliards, comme Bonaparte a eu le droit de prendre à l'Italie conquise ses chefs-d'œuvre.

Par conséquent, le pillage du Palais d'Été était légitime, autant que peut être légitime ce qui s'accomplit en temps de guerre.

Le principe est indiscutable. La seule faute commise a été une faute de détail, d'application. Nous n'avons pas seulement pillé, nous avons gaspillé. Et c'est moins le pillage que le gaspillage qui a été blâmé.

Voici comment j'aurais compris la chose et comment elle aurait dû être exécutée, s'il eût été possible de gouverner nos hommes : on aurait dû déménager, emballer et rapporter toutes les richesses du palais, toutes celles même du palais de Pé-Kin, les partager entre les deux nations conquérantes, mettre de côté tout ce qui pouvait être réuni en musée, vendre le reste, et se servir de cette somme soit pour récompenser les soldats de l'expédition, soit pour enrichir les différents chapitres de nos budgets nationaux. Imiter, en un mot, ce qu'ont fait les Prussiens en France, et, avant eux, Napoléon aussi bien en Allemagne qu'en Italie.

Si l'on eût agi de cette façon régulière, personne n'avait rien à dire, à l'exception des philosophes, des rêveurs et des fabricants de paradoxes, qui s'obstinent à assimiler la guerre à un assassinat, et son butin au fruit d'un vol.

Voilà ce qui n'a pas été fait, voilà ce qui n'a pu être fait. J'avoue que mon cœur a saigné en voyant, par exemple, l'intervalle qui séparait le palais de notre camp, couvert de soieries et d'étoffes précieuses piétinées, boueuses, — il y en avait au bas mot pour vingt millions ; — en voyant le soldat allumer sa pipe ou faire chauffer sa marmite avec le vélin de manuscrits admirables et uniques ; en voyant, à notre départ, jeter dans les ornières pour les combler et faire passer les roues des canons et des voitures, des cartels, des pendules adorables, des chefs-d'œuvre d'horlogerie, des ivoires sculptés, en voyant enfin disparaître devant nous quelques-uns de ces légers et splendides bâtiments qui se tordaient dans les flammes.

A propos de voitures, un détail curieux. En arrivant à Haï-Tien, l'armée française n'avait qu'une voiture, celle du général, qui contenait sa tente et ses cantines. Quand elle partit, elle avait déterré, je ne sais où, une quantité de voitures chargées dont le défilé dura à lui seul une bonne heure. Quant au défilé des bagages des Anglais, il était invraisemblable de longueur. C'était un cortège de féerie qui tenait deux bonnes lieues de pays.

Derrière nous s'abattirent les Chinois, non encore repus, qui essuyèrent et emportèrent nos restes maculés. Les pauvres gens ne les portèrent pas en Paradis, comme on dit. Après l'expédition, les soldats tartares de l'Empereur revinrent à Haï-Tien. Maisons et chaumières furent fouillées minutieusement; tout ce qu'on trouva fut rapporté dans le Palais et les voleurs des objets précieux furent passés au fil de

l'épée. Voici ce que dit à ce propos Mgr Mouly, qui resta à Pé-Kin après le départ de l'expédition :

... Dans nos si nombreuses persécutions et arrestations religieuses, je crois qu'il n'existe pas un cas où ces vols ou pillages n'aient lieu. Dans le cas présent, quelques villages voisins de Yuen-Ming-Yuen, dont la plupart des habitants, — pour ne pas dire tous, — étaient venus y prendre part, le payèrent cher plus tard; car le général en chef, Cheng-Pao, vint ensuite fondre sur eux de nuit, les surprendre, reprendre ce qu'on reconnut avoir été pris au Palais de l'Empereur; plus encore, tuer un certain nombre d'individus, et puis détruire les villages.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore fait valoir, comme circonstance atténuante de nos excès, l'exaspération où se trouvait le soldat, à la suite du massacre, certain à cette heure, d'une partie, sinon de la totalité de nos malheureux compatriotes surpris et faits prisonniers à Tang-Tché-Ou.

On avait trouvé à Yuen-Ming-Yuen, derrière la salle du trône, l'uniforme du colonel Foulon de Grandchamp, le carnet de notes, la selle et la bride de M. Ader, comptable des hôpitaux, de nombreux objets ayant appartenu à des officiers anglais, enfin quinze harnachements complets de cavaliers sikhes. Tout cela avait été apporté au Fils du Ciel afin qu'il pût repaître ses regards des dépouilles des barbares.

En découvrant ces preuves du sort horrible subi par des frères d'armes, les soldats avaient poussé des cris de rage. Ils eussent rencontré dix palais comme celui d'Yuen-Ming-Yuen, qu'ils les eussent saccagés et brûlés de bon cœur.

CHAPITRE XXII

LES TRAITÉS DE TIEN-TSIN

La presse anglaise. — Les traités. — Deux textes. — Mercenaires des Anglais. — Témoignages.

Je dois maintenant aborder un incident des plus instructifs, des plus curieux, des plus édifiants, un incident que j'ai mis en lumière dans un ouvrage précédent, qui a été discuté et même nié par la presse anglaise, et sur lequel je veux aujourd'hui faire la lumière, éclatante et entière.

Dans un livre publié cette année même, intitulé : *le Journal d'un officier d'ordonnance,* et consacré à retracer mes souvenirs du siège de Paris, je racontais très succinctement qu'au Palais d'Été, le général de Montauban m'avait fait appeler et m'avait donné à traduire des traités anglais conclus à Tien-Tsin en même temps que nous concluions des traités français ; que le texte anglais ne ressemblait pas au texte français : le texte anglais stipulant des avantages spéciaux pour l'Angleterre et représentant les Français venus en Chine comme des mercenaires à la solde de la Grande-

Bretagne; que le général de Montauban avait paru très surpris d'abord et très irrité ensuite, et qu'enfin, confondu par la duplicité de nos alliés, il en avait envoyé les preuves à l'Empereur personnellement par l'entremise d'un de ses aides de camp.

La presse anglaise protesta. Le *Times* prétendit que lorsqu'un officier français écrivait des choses pareilles, il devait les prouver. Je répondis au *Times* en donnant toutes les preuves que pouvait fournir un homme qui connaît les archives de la Guerre, qui les a lues, tenues entre les mains, mais à qui on a enlevé la possibilité de les publier. Le *Times* n'inséra pas ma lettre.

Or aujourd'hui, voilà qu'un livre dont les éléments ont été rassemblés bien avant l'incident provoqué par mon volume précédent, me permet de creuser à fond cette question. Je vais le faire.

Pendant qu'on pillait le Palais d'Été, des soldats du génie, furetant de pièce en pièce, trouvèrent dans le petit oratoire qui faisait communiquer la salle du Trône aux appartements privés de l'Empereur, — le *Tien* (le ciel), comme on l'appelle, — une certaine quantité de papiers écrits en langue européenne.

Ils jugèrent qu'ils feraient bien de les communiquer à leurs chefs, et les portèrent donc, les uns à leur capitaine, M. de Bovet, les autres directement au chef d'état-major, colonel Schmitz.

Ces deux officiers, à leur tour, crurent devoir porter ces papiers immédiatement au général en chef. Il y avait là tous les traités conclus antérieurement avec

les Européens, et parmi eux, les deux traités, anglais et français, qui avaient été discutés à Tien-Tsin entre lord Elgin et le baron Gros d'une part, et le mandarin Koué-Liang. Ce dernier, qui n'était pas muni des pouvoirs nécessaires, les avait emportés avec lui en s'esquivant tout à coup, et les avait remis ou envoyés à l'Empereur.

Il y avait encore, dans ces liasses, toute la correspondance échangée entre les Chinois et les ambassadeurs alliés depuis le commencement des hostilités.

Le général m'ordonna de serrer tous ces papiers dans une de ses cantines, et il n'en fut plus question jusqu'au soir.

Après dîner, il m'emmena avec lui dans sa tente, et nous commençâmes à dépouiller les dossiers trouvés par les sapeurs du génie.

Parvenus au traité de Tien-Tsin, nous prîmes chacun un de ces documents. Le général lisait des yeux le traité français pendant que je traduisais à haute voix le traité anglais.

A plusieurs reprises il m'arrêta net en me disant :

— D'Hérisson, il n'y a pas cela.

— Si fait, mon général.

— Vous êtes sûr?

— Très sûr.

— Continuez.

Et je reprenais, pour être arrêté quelques secondes plus tard par les mêmes exclamations.

Quand nous eûmes collationné ces traités dissemblables, le général, qui n'en pouvait croire ses yeux ni les miens, envoya chercher Lucy, qui parlait l'anglais

comme s'il était né sur les bords de la Tamise et lui servait d'interprète dans ses rapports avec nos alliés.

Je recommençai la traduction pendant que Lucy transcrivait.

Puis ce fut à son tour de lire, et au mien de prendre des notes.

Que contenaient donc de si étrange, et surtout de si dissemblable, les deux traités?

Lorsque les deux nations envoyèrent des troupes en Chine, il fut stipulé que tout serait commun : les sacrifices, les fatigues, aussi bien que les résultats. Mais, *in petto*, nos alliés comptaient bien ne pas se contenter de ce qui nous serait accordé et prendre la part du lion.

Lorsque le commissaire chinois vint négocier à Tien-Tsin, chaque ambassadeur lui remit un traité rédigé dans sa langue, acte communiqué à la partie alliée et reconnu par elle conforme à celui qu'elle avait dressé elle-même.

Seulement, au moment de remettre ce traité homologué au commissaire chinois, le noble lord qui s'était acquis une réputation européenne en emportant, quelques années auparavant, les marbres du Parthénon, avait substitué au texte collationné un autre texte qui ne ressemblait pas au traité français.

Ce traité nouveau stipulait des avantages spéciaux au profit de l'Angleterre seule, des indemnités, des concessions de terrains sur la côte, et, dans une lettre

explicative annexée au traité, lord Elgin disait en substance :

« Ne vous inquiétez pas des Français. Donnez-leur quelques satisfactions morales au sujet de leur religion. Nous faisons notre affaire de leur adhésion aux conditions que nous vous demandons, car ce sont des mercenaires à notre solde. »

L'ambassadeur anglais avait compté sans le hasard, qui devait nous rendre maîtres de ces documents établissant les preuves matérielles de sa mauvaise foi, et si le mot n'était pas un peu gros, je dirais : de sa trahison.

Montauban, devant ces textes irréfutables, bondissait dans sa tente comme un jeune homme et répétait :

— Ah! que ne m'a-t-on laissé la direction des affaires et les pouvoirs diplomatiques! Tout cela serait réglé en un tour de main.

La presse britannique ne va pas manquer de prétendre, comme elle l'a déjà fait, que je calomnie l'Angleterre, que j'écris un roman. Or, pour prouver que je ne suis pas un calomniateur ni un romancier, j'ai sollicité et obtenu les témoignages les plus concluants émanés de gens qui ne sauraient être suspects, et qui vont déposer, les uns après les autres, devant mes lecteurs.

Voici d'abord une lettre de M. Édouard Schmidt, le grand négociant de Shanghaï, qui hébergea le général et son état-major, avant l'expédition et à notre retour de Pé-Kin :

Mon cher ami,

En lisant, dans votre si intéressant ouvrage, le *Journal d'un officier d'ordonnance*, le récit concernant le traité de Tien-Tsin, il m'est revenu à l'esprit les conversations que j'ai eues avec M. le général de Montauban pendant son séjour chez moi, à Shanghaï, et dans lesquelles il m'a souvent parlé du traité en question. Il se plaignait amèrement de la mauvaise foi que les Anglais ont montrée en négociant un traité séparé, qui stipulait des avantages en leur faveur, qu'ils cachaient aux diplomates français.

Le général, qui a habité chez moi pendant dix mois, comme vous le savez, est souvent revenu sur ce sujet.

Je vous autorise, mon cher ami, à publier cette lettre si vous le jugez nécessaire, et vous prie de croire à mes sentiments affectueux.

Signé : SCHMIDT,
5, quai Valmy.

25 février 1885.

A Monsieur le comte d'Hérisson.

Voici maintenant une lettre de M. de Bovet, le fils du général de Bovet, mort l'an dernier, et qui, à l'époque de l'expédition, commandant une compagnie du génie, reçut d'un sous-officier de sa compagnie les traités européens trouvés par cet homme dans l'oratoire du Fils du Ciel :

Paris, 24 mars 1885.

Monsieur,

Je suis vraiment confus du retard que j'ai mis à vous transmettre le renseignement dont vous m'aviez parlé la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir.

Il est positif que j'ai souvent entendu raconter le fait

suivant par mon père qui commandait en Chine une compagnie du 3e régiment du génie, et se trouvait, avec cette compagnie, à la prise du Palais d'Été.

L'ordre avait été donné de faire remettre au général en chef tout ce qui serait trouvé en fait de papiers durant le pillage. Une liasse de papiers relatifs aux négociations de Tien-Tsin était tombée entre les mains d'un sous-officier de la compagnie de mon père; celui-ci la remit à son capitaine pour être, dès que cela serait possible, transmise au général en chef.

Il faut croire que, pour quelque motif que ce soit, les Anglais attachaient un grand prix à la possession des documents existant au Palais d'Été, car, durant le pillage même, des émissaires de lord Elgin parcouraient le palais à la recherche de ceux qui avaient mis la main sur ces papiers, et leur offraient de s'en dessaisir moyennant finances. Je ne voudrais pas, de mémoire, citer un chiffre précis, mais il me souvient très bien que, d'après le récit de mon père, on offrait des sommes considérables payables à volonté, argent comptant ou en traites sur Paris.

Il va sans dire que la liasse trouvée par le sous-officier de sapeurs n'en fut pas moins, conformément aux ordres reçus, remise au général de Montauban.

Vous savez, Monsieur, pourquoi j'en suis réduit, pour vous donner ce renseignement, à faire appel aux souvenirs qui me restent de conversations déjà lointaines, mais que je crois d'autant plus exacts qu'ils concordent avec ceux de plusieurs autres personnes avec qui mon père avait eu occasion de causer de ces événements.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes excuses pour le retard que j'ai mis à vous écrire, l'assurance de mes sentiments de parfaite considération.

Signé : Bovet.

Ce témoignage est corroboré par l'aimable et humoristique lettre suivante de mon ami Armand Lucy :

L'INDEX GÉOGRAPHIQUE
—
Directeur : ARMAND LUCY
—
57, rue de Mareil
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Le 7 avril 1885.

Mon cher camarade et bon ami,

Je t'avoue que je ne comprendrais rien à ta demande de renseignements, si je n'avais lu les journaux et eu connaissance du démenti, aussi ridicule qu'il est évidemment intéressé, que certains organes de la presse anglaise ont jugé bon de t'infliger.

Tu fais appel à mes souvenirs; je vais te répondre d'une façon aussi détaillée que possible; car j'ai encore la mémoire très fraîche et j'ai conservé mon carnet de notes journalières.

Le 6 octobre 1860, nous arrivions devant Yuen-Ming-Yuen, vers cinq heures et demie, conduits par deux guides qui, soit dit entre parenthèses, avaient été faits prisonniers par toi, le capitaine de Montauban, le brigadier des chasseurs d'Afrique Belchamps et moi. Petit engagement. Le lieutenant de vaisseau de Pina, officier d'ordonnance, l'aspirant Vivenot et un sergent d'infanterie de marine blessés. — Couché par terre sous de grands arbres, notre charrette à bagages étant restée en arrière. Bien dormi, sauf deux réveils par des chevaux échappés, et un, par une petite alerte. Temps clair.

Le 7, entré au Palais, etc... (Je passe les détails personnels.) Vers onze heures, comme nous prenions le café, le capitaine du génie de Bovet, qui, depuis, resta attaché à l'ambassade de France à Pé-Kin, dont il organisa le logis et que les Chinois avaient surnommé : Pou-Ta-gen; le capitaine de Bovet, dis-je, apporte au général deux ou trois liasses de papiers, dont plusieurs dossiers renfermés dans des sacs en soie jaune (ce qui nous frappe) et une boîte en

palissandre à filets de cuivre, ressemblant à une boîte de pistolets, également revêtue d'un fourreau de soie jaune. C'était la collection des traités passés avec les puissances européennes. Le soir, le général te fit appeler, et, avant de nous congédier, ne put s'empêcher de nous dire : « C'est trop fort! Les Anglais disent que nous sommes des auxiliaires à leur solde ou des tributaires. »

Je ne me rappelle pas l'expression exacte; mais je certifie que l'idée y était. — Ajouterai-je que je trouve ceci dans mes notes : « Le Général interdit le pillage sous peine de mort. Le premier pris est le brigadier général Pattle, commandant la cavalerie anglaise. . . . .
. . . . Alors, on y va gaiement (9 heures du matin). Et c'est ainsi que sont trouvés les traités. Le général Pattle s'était-il autant égaré que cela, à en juger par ce que nous savions??? je me le demande? — Le 6 octobre, nous séjournons : — Le 9, par un sale temps pluvieux, nous partons et venons nous installer dans un taudis. A moitié route nous rencontrons le général sir Hope Grant, et, chose plus bizarre, lord Elgin lui-même, l'ambassadeur anglais, venus à cheval; qui ont, pendant la grande halte, une longue conférence avec le général. Ils n'ont pas l'air content en parlant. (Ils venaient sans doute redemander leurs traités.) Je reconnaîtrais l'endroit : une route magnifique, bordée d'immenses sycomores. Le soir, le général te fait appeler, puis me demande, et je traduis, de vive voix, aussi bien que possible, le texte du traité anglo-chinois. Nos lectures concordaient sans doute, car le général ne dit rien devant nous, mais ne se gêna pas, le lendemain, pour exprimer ses sentiments en pleine table et sans demander le secret. — Le 9, vers deux heures, — je me rappelle notre installation baroque, — tu fis la traduction pendant que je faisais une expédition volante du texte anglais, que je dus recopier avec la traduction sur le registre de correspondance ou registre particulier, je ne sais, le 14 ou le 15, dans notre nouveau quartier général du faubourg. Je regrette

bien de ne pas avoir gardé une copie pour moi. — Voilà, mon cher vieux camarade, ce que je puis dire. J'affirme, sur mon honneur, que tu as dit *la vérité;* que c'était non le secret du quartier général, mais un sujet de conversation courante, même devant le colonel, l'honorable Saint-George Fowley, commissaire anglais. J'affirme que toi et moi l'avons vu et transcrit, et je crois que cela a été vu aussi par le comte de Pina, aujourd'hui capitaine de vaisseau, à qui tu devrais t'adresser; car, blessé grièvement le 6, à l'attaque du palais, il eut pour mission spéciale de rapporter ces divers traités à l'Empereur, — La mort a éclairci tellement nos rangs que je ne vois plus guère d'autre témoignage à invoquer, sauf celui de Lemaire qui est à Hué, et du général Charles de Palikao qui ne peut te répondre. — Voilà ce que ton camarade de pension, de Chine et du siège de Paris a le devoir de te dire. Je ne crois pas qu'il y ait d'inexactitude de dates, mais en tous cas, il n'y en a pas d'autres. Je l'affirme sur mon honneur, et je t'autorise à faire de ma lettre l'usage que tu jugeras convenable.

Bien à toi,

Ton vieux camarade,

Signé : LUCY.

Enfin, voici un cahier de notes prises par le général de Bovet et transcrites par son fils :

« Vers dix heures du soir (le soir du premier jour de pillage), on vint me prévenir que le lendemain, dès que le jour commencerait, je devrais me trouver au quartier général avec 40 sapeurs pour m'emparer d'un trésor découvert par les officiers d'état-major, et qu'on faisait garder jusque-là par une série de sentinelles.

« Le lendemain j'exécutai les ordres que j'avais reçus. Le capitaine Guerrier, de l'état-major, délégué à cet effet, me conduisit dans un petit cabinet d'un des pavillons principaux : là, il me montra une énorme caisse remplie de lin-

gots d'argent : c'était le trésor qu'il s'agissait de transporter au quartier général.

« Je dus, avec mes quarante hommes, faire deux convois des lingots qu'il y avait à transporter. Le capitaine Guerrier accompagna le premier ; en me laissant en arrière, il me dit que le général recommandait qu'on fît des recherches minutieuses pour savoir s'il n'y avait pas une trappe cachée donnant accès dans un caveau, le trésor de l'Empereur ne devant pas se borner à la petite quantité d'argent contenue dans la caisse.

« Dès que tous les lingots furent enlevés, je procédai à la recherche ordonnée, mais ne découvris aucune porte cachée.

« En cherchant cette malheureuse ouverture qui n'existait pas, je trouvai une boîte en bois fort ordinaire ; l'intérieur de cette boîte était en velours, elle renfermait trois cahiers en parchemin. Le texte était écrit une fois en anglais, une fois en chinois : le texte anglais était signé : « Victoria Reine », le texte chinois avait pour signature le grand sceau impérial en vermillon. C'était d'abord le traité de l'Angleterre avec la Chine signé à Tien-Tsin en 1858, les deux autres cahiers contenaient des articles additionnels. Le grand sceau d'Angleterre pendait, attaché par un ruban blanc, au traité principal ; il était enfermé dans une boîte ciselée, en or massif du plus beau travail.

« Ma première pensée fut qu'un document aussi précieux devait être remis au général en chef ; comme j'étais assez embarrassé de cette boîte à cause des hommes que je commandais, je la remis au capitaine Guerrier, qui la porta au général en chef ; puis, quand ma mission fut terminée et que je dus en rendre compte au colonel Schmitz, je le prévins de ce qui s'était passé.

« Les deux cahiers d'articles additionnels contenaient des clauses favorables à l'Angleterre, à l'exclusion de toute autre nation. Les Anglais avaient donc un énorme intérêt à ce qu'un pareil document n'arrivât pas aux mains du gouvernement français. Si donc, me basant sur la consigne qui

m'avait été donnée (l'ordre était que l'on mettrait en commun tout ce qui était monnaie et lingots, et que tous les autres objets, quelle qu'en fût la valeur, appartiendraient au premier occupant), je m'étais considéré comme légitime propriétaire de l'objet en question, j'aurais pu aller trouver l'ambassadeur anglais et lui proposer l'acquisition de ma trouvaille; il est à peu près certain que j'aurais eu, en échange, une vraie fortune. Beaucoup, du reste, m'ont reproché d'avoir agi comme j'ai fait; les uns m'ont dit brutalement qu'en vendant le traité à l'Angleterre je ne manquais à aucun de mes devoirs, puisqu'en me l'appropriant je restais fidèle à la consigne donnée; d'autres m'ont dit que j'aurais dû prévenir le général en chef et vendre ce traité à la France, soit pour un grade, soit pour de l'argent; d'autres m'ont encore dit que j'aurais dû le conserver pour le remettre à l'Empereur lui-même. Bref, je n'en finirais pas si je voulais raconter tout ce qui m'a été dit : bien peu m'ont approuvé, mais j'ai agi conformément à ce que j'ai cru être mon devoir. »

Il n'est pas douteux, Monsieur, que cette version, copiée textuellement dans des notes prises sous le coup des événements, a un beaucoup plus grand caractère d'authenticité que celle que je n'avais pu vous communiquer que de mémoire.

Je vous prie donc de vouloir bien la considérer comme la seule de la parfaite exactitude de laquelle je puisse être assuré.

Signé : Bovet.

Si, après avoir lu ces documents, le lecteur n'a pas une opinion toute faite sur ce point controversé de l'histoire d'hier, c'est qu'il y aura mis une extrême mauvaise volonté. Que serait-ce si je pouvais faire passer sous ses yeux les lettres mêmes du général, dans les-

quelles il insiste sur ces faits et sur les embarras de toute sorte que lui causaient le mauvais vouloir et la duplicité de nos alliés? Je dois m'en abstenir, on sait pourquoi. Mais j'ai fait ce que j'ai pu pour y suppléer, et je m'imagine avoir réussi.

Les Anglais, on l'a vu, auraient désiré que ces pièces ne tombassent pas entre nos mains, et ils les auraient payées fort cher à l'officier qui les trouva. Je me hâte d'ajouter qu'ils eussent inutilement dépensé leur argent, car tout se passa comme si la double minute du traité n'existait pas.

Lorsque le commandant Campenon, le lieutenant Bourcart, le maréchal des logis de Braux d'Anglure furent délégués auprès de l'Empereur pour lui porter les présents que l'armée lui offrait, M. de Pina, gravement blessé à l'entrée du Palais, fut adjoint à ces messieurs avec ordre de remettre à l'Empereur, en mains propres, le fameux traité. Il n'eut d'ailleurs pas cet honneur, qui, par suite de diverses circonstances, échut au commandant Campenon. Que fit l'Empereur? Il sourit peut-être dans sa grosse moustache, mais il mit les traités de côté, et il n'en fut plus question.

D'où j'ai conclu qu'en mettant ainsi son armée au service de ses alliés, il payait une dette de reconnaissance et se ménageait des droits à la bienveillance future de l'Angleterre.

Cette bienveillance, ainsi que je l'ai déjà dit, lui fit d'ailleurs parfaitement défaut aux jours où il en eut réellement besoin, c'est-à-dire en 1870.

CHAPITRE XXIII

DEVANT PÉ-KIN

Nos martyrs. — Tortures épouvantables. — Le prince Kong. — Notes diplomatiques. — La Porte. — Cinq minutes trop tôt. — Le général Ignatieff. — Cela se gâte. — Nouvel incendie du Palais d'Été. — Protestations de Montauban.

Le 9, par un temps froid et humide, nous quittâmes le Palais d'Été. Les bâtiments contenant les appartements de l'Empereur, les salles de réceptions et la salle du Trône, étaient en ruines, mais les palais, les pagodes et la bibliothèque du parc restaient intacts.

Nous nous dirigeâmes sur Pé-Kin. Nous marchions depuis une heure à peine, lorsque deux officiers anglais vinrent prévenir le général que les Chinois avaient envoyé à leur camp cinq de nos prisonniers, M. d'Escayrac de Lauture et quatre soldats.

Je fus chargé de suivre les officiers et de ramener nos compatriotes, je les trouvai dans le plus piteux état. M. de Lauture, en particulier, semblait rapetissé d'un pied. Il était vêtu d'une vieille robe de femme chinoise toute maculée de boue. Ses mains ankylosées

avaient pris la forme d'un S. On les lui avait liées avec des cordes qui entraient dans les chairs du poignet, et qu'on arrosait chaque fois qu'il se plaignait afin qu'elles se resserrassent encore.

Enfin, détail épouvantable, il ne pouvait se traîner par suite d'une mutilation horrible, intime et complète.

Et c'est pendant qu'il souffrait ce martyre que le prince Kong, frère de l'Empereur, avec qui nous traitions, écrivait au baron Gros :

J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que j'avais donné des ordres pour que l'interprète de votre noble Empire, d'Escayrac, fût traité avec égards ; et que mon intention, après avoir réglé à l'amiable avec lui tout ce qui est relatif à la signature de la convention, était de renvoyer, de suite et d'une façon convenable, vos compatriotes détenus.

Et il s'est trouvé des gens pour crier que nous avions agi en Chine avec quelque sans-gêne !

Les compagnons de M. de Lauture étaient les ordonnances du capitaine Chanoine et du sous-intendant Dubut. Ils s'appelaient Rosel, Bachet, Génestet et Pelet.

Séparés les uns des autres pendant leurs tortures, ils ne pouvaient parler que de ce qu'ils avaient vu et souffert. Ils ignoraient le sort de leurs collègues de martyre. Mais il fut établi, par les récits des prisonniers rendus aux Anglais, que la plupart étaient morts de leurs blessures. M. de Norman, premier secrétaire d'ambassade de lord Elgin, la tête ouverte d'un coup de sabre et abandonné, pieds et poings liés, mourut

le cerveau rongé par les vers. M. Bowlby, correspondant du *Times*, lui aussi, fut jeté par une fenêtre dans une cour où il fut dévoré par des porcs.

Voici, du reste, ce que dit lui-même M. de Lauture :

« Quant à nos pauvres soldats, liés, entravés, privés de nourriture, mourant de faim, lorsqu'ils demandaient à manger, on leur barbouillait la bouche avec un tampon de linge fixé au bout d'un bâton et trempé dans des excréments humains. »

Je l'ai déjà dit, rien ne peut donner une idée de l'imagination des Chinois en matière de supplices. Ainsi, pendant une marche sur Pé-Kin, ce même même jour, détaché à la suite du capitaine de Montauban pour aller reconnaître un village, je vis quelques-uns de ces chiens errants qui suivaient ou précédaient l'armée comme des chacals, et qu'avaient abandonnés les populations en s'enfuyant, se disputer des lambeaux de chair, qu'ils déterraient avec leurs pattes et dévoraient à belles dents.

Nous les chassâmes et reconnûmes les restes de cinq coolies, enrégimentés par nous, dont on pouvait apercevoir, au ras de terre, le numéro matricule sur les morceaux de leur blouse. Les Chinois les avaient enterrés debout, liés, et la tête seule sortait du sol. Les chiens étaient venus, avaient commencé par leur lécher le visage, puis les avaient mordus, puis leur avaient mangé la tête, et finalement s'attaquaient au corps.

Montauban établit son quartier général dans un village, à quatre kilomètres du rempart de Pé-Kin. Le

temps s'était tellement rafraîchi qu'il eut l'idée de faire porter un brasero dans sa chambre. Il faillit être asphyxié. Le fils du général arriva juste à temps pour ouvrir la fenêtre et ranimer son père.

Avec l'assistance de quelques ouvriers du génie, je confectionnai une cheminée à l'européenne, la seule que nous ayons pu voir depuis Shanghaï.

C'est là que les Européens faits prisonniers nous furent enfin rendus, tant aux Anglais qu'à nous.

— Nous vous les amenons, ils sont tous là, dit joyeusement un petit mandarin qui précédait les charrettes. Et nous vîmes ainsi, pêle-mêle, des spectres et des cercueils, car on poussa la conscience jusqu'à nous restituer les restes de ceux qui avaient succombé.

C'était lamentable.

Le sous-intendant militaire, faisant fonctions d'officier de l'état civil, dut ouvrir tous ces cercueils et constater l'identité de ces restes pourris. On reconnut le sous-intendant Dubut à un bouton d'intendance. Il ne manqua, au funèbre convoi, que le corps de l'abbé Duluc, tué dans les circonstances que j'ai dites après Pa-Li-Kao.

En somme, les Chinois avaient pris à Tang-Tché-Ou vingt-six Anglais, ils en rendirent treize vivants et treize morts. Ils avaient pris treize Français, ils en rendirent six vivants et sept morts. Même dans cette tragédie, la proportion entre les Anglais et les Français reste la même.

Quant aux souffrances de ces martyrs, la déposition de l'un d'eux en dira plus long que je ne pourrais le

faire, et terminera cette sombre partie de mon récit :

Quand nous eûmes été tous liés ainsi, on versa de l'eau sur nos cordes, afin de les resserrer, les Chinois nous emportèrent et nous mirent dans une cour où nous restâmes trois jours exposés au froid et à la chaleur du soleil.

Le second jour, M. Anderson eut le délire par suite du soleil et du manque de nourriture; nous n'avions rien eu à manger; à la fin, on nous donna deux pouces carrés de pain et un peu d'eau. Pendant la journée, la cour restait ouverte, et des centaines de personnes accouraient pour nous regarder.

Le soir, un soldat était mis de faction pour surveiller chacun de nous; si nous disions un mot, ou si nous demandions de l'eau, ils nous foulaient aux pieds et nous frappaient à coups de pied sur la tête; et si nous demandions quelque chose à manger, ils nous remplissaient la bouche d'ordures.

A la fin du troisième jour, on nous mit des fers au cou, aux poignets et aux pieds.

Le délire ne quitta pas M. Anderson jusqu'à sa mort, qui eut lieu le neuvième jour de son emprisonnement. — Deux jours avant, ses ongles et ses doigts percèrent à la suite de la tension des cordes. La gangrène s'y mit, et les os de ses poignets furent à découvert. Pendant qu'il vivait encore, les vers se mirent à ses blessures, y pénétrèrent et coururent sur tout son corps.

On laissa le cadavre trois jours après la mort, puis on l'emporta.

En somme, bien que nous fussions campés sous les murs de Pé-Kin, les négociations avec le prince Kong traînaient encore en longueur, et le général était très préoccupé de cet état de choses.

— L'hiver arrive, répétait-il à ses officiers. Il s'agit de ne pas recommencer, en petit, l'aventure de Moscou.

Il adressa donc au prince Kong une note catégorique, l'avertissant que les généraux alliés occuperaient la porte Ham-Ting située devant nous, le 12 à midi; si cette porte était livrée de bonne volonté, il ne serait fait aucun mal aux habitants et aucun soldat ne pénétrerait dans la capitale, à l'exception de la troupe qui escorterait les ambassadeurs; mais, dans le cas contraire, on battrait les murs en brèche et on s'emparerait de la porte de vive force.

Il ajoutait :

Le soussigné ayant appris par Hang-Ki que le prince Kong craignait que son retour à Pé-Kin ne fût intercepté par les forces alliées, déclare à Son Altesse Impériale que de pareils attentats contre ceux qui ne portent pas les armes sont contraires aux usages des nations occidentales; et que les mouvements de Son Altesse Impériale ne seront nullement gênés par les forces qu'il commande en chef.

Et pour montrer qu'il ne plaisantait pas, il fit ouvrir la tranchée à une portée de fusil du rempart, du haut duquel les factionnaires chinois nous regardaient curieusement et pacifiquement.

Le spectacle était assez curieux, car on mit en batterie, à soixante mètres seulement de nous, quatre pièces françaises et quatre pièces anglaises.

Kong atermoyait toujours. Il répondit, non au général, mais au baron Gros, que les choses ayant pris fin, il croyait devoir correspondre de préférence avec l'ambassadeur, qu'il ne refusait pas en principe de

concéder la porte, mais qu'il voulait d'abord savoir quelles seraient les conséquences de cette occupation. Il ajoutait : « Les portes de la ville dépendent d'une juridiction à laquelle je suis étranger, et en les faisant ouvrir sans précaution préalable, bien des bandits, bien des rebelles pourraient s'introduire dans la capitale. »

Ce qu'il y avait d'agaçant, c'est que tout se traitait par correspondance. Il était impossible de s'aboucher avec ce prince qui, nous jugeant d'après lui-même, très probablement, avait une peur bleue de tomber dans nos mains, et s'imaginait que nous lui ferions subir toutes sortes de supplices.

Il finit cependant par envoyer, le 12, un mandarin à bouton rouge nommé Hang-Ki. Il conféra avec MM. Stevenson et Parkes pour l'Angleterre, et avec le commandant Campenon pour la France, et leur demanda ce qu'ils feraient si on leur livrait la porte.

Ces officiers, qui avaient fini par apprendre la façon de traiter avec les Chinois, bousculèrent rudement ce Hang-Ki, et lui dirent que si la porte n'était pas livrée ce même jour, à midi, deux cents Français et deux cents Anglais la feraient sauter et entreraient militairement.

Hang-Ki comprit, s'inclina, et dit qu'il serait fait comme on le désirait. La porte fut livrée et occupée.

Ici se place encore un incident qui suffirait à caractériser l'attitude des Anglais pendant la campagne, incident sur lequel aucun des écrivains qui ont raconté l'expédition n'a eu le courage de dire la vérité.

Un historien, M. de Bazancourt, a pu, avant moi, feuilleter les archives de la guerre; mais il ne lui a pas été donné de publier, dans son intégralité, la curieuse correspondance de Montauban, toute pleine des plaintes amères qu'il exhale à chaque page contre ces alliés que, disait-il, il aurait préféré avoir pour adversaires.

Or, si M. de Bazancourt, entouré de documents officiels, a pu dire la vérité, il n'a pas voulu probablement la dire tout entière.

Voici en quels termes il raconte l'incident de la porte :

Le général de Montauban désigna tout aussitôt son chef d'état-major, le colonel Schmitz, pour se rendre au rendez-vous avec un bataillon du 101e, commandé par le colonel Pouget, et prendre possession de la partie des remparts que devaient occuper les Français. Mais, malgré toute la promptitude que put mettre ce détachement, l'heure était passée de quelques minutes lorsqu'il arriva devant la porte Am-Ting. Les Anglais, qui avaient une distance moins grande à parcourir, nous y avaient précédés et avaient déjà pris possession de cette porte.

Voilà une partie de la vérité. Voici maintenant toute la vérité.

Le chef d'état-major avait été, en effet, désigné pour aller, au nom de la France, prendre possession de la porte. Le général Napier, depuis lord Napier de Magdala, le vainqueur de Théodoros, devait remplir une mission analogue. Tous deux devaient arriver à midi, se faire livrer la porte par Hang-Ki, et planter succes-

sivement sur les remparts les drapeaux des deux nations alliées.

A midi moins cinq, le colonel Schmitz arriva, mais depuis un quart d'heure le drapeau britannique flottait sur le rempart. Les Anglais, qui avaient déjà mis la fugue de leur amiral à Tien-Tsin sur le compte d'un malentendu, prétendirent que le colonel français était en retard de cinq minutes.

Le colonel Schmitz ne put contenir sa colère, et s'adressant tout haut au général Napier en présence de tous les officiers réunis, il lui dit :

— Vous auriez pu nous attendre. C'est la première fois, depuis que nous combattons ensemble, que vous plantez le premier votre drapeau sur un rempart. Il est vrai que, cette fois-ci, l'ennemi n'était pas derrière.

Et comme le général anglais interloqué s'excusait sur le prétendu retard de cinq minutes, le colonel répliqua :

— En admettant que cela soit, il eût été poli de nous attendre. Et à propos de politesse, je vous ferai remarquer qu'on joue en ce moment le *God save the Queen*, et que c'est la musique d'un régiment français, d'après mes ordres.

Et il tourna les talons.

La porte nous fut livrée le 13 octobre, jour anniversaire de la prise de Constantine. Le chiffre 13 jouait depuis quelque temps un rôle bizarre dans nos affaires.

C'était le 13 septembre que nous était arrivée la lettre du prince Tsaï qui endormit la vigilance de nos

chefs et rendit possible le guet-apens de Tang-Tché-Ou. Les Chinois nous firent 13 prisonniers. Ils capturèrent deux fois 13 Anglais. Ils leur rendirent 13 vivants et 13 morts.

Nous devions en partie la rapidité relative des décisions du prince Kong et des autorités chinoises aux bons offices de l'ambassadeur de Russie habitant Pé-Kin, le général Ignatieff. Ce que nous redoutions surtout, c'était qu'aucun plénipotentiaire, ayant la confiance de l'Empereur, n'eût le courage de venir traiter avec nous, et nous eussions été fort embarrassés de la capitale de la Chine s'il ne s'était trouvé personne pour nous y recevoir.

Le général pesa à la fois sur les autorités restées à Pé-Kin et sur la Cour impériale. Voici ce que raconte à ce sujet Mgr Mouly :

Le général Ignatieff s'empressa de convoquer chez lui les sept ou huit officiers supérieurs restés seuls dans Pé-Kin. Ils étaient tous assez insignifiants, et ils n'avaient ni autorité ni capacité pour traiter. M. Ignatieff les gourmanda et excita leur insouciance. « Comment, leur dit-il, vous restez les bras pendants, sans rien faire? Mais comptez-vous pour rien la menace que vous ont faite les Anglo-Français de bombarder la ville, de brûler le grand palais impérial et toutes vos maisons, si vous n'allez pas traiter sérieusement avec eux de la paix? Ignorez-vous qu'ils tiendront sûrement parole, et que la destruction et l'incendie du palais et de la ville leur est fort facile? Ne voyez-vous pas que vous ne pouvez absolument pas empêcher ce désastre, et que toute opposition, toute résistance heureuse, vous est tout à fait impossible? » Alors, se regardant mutuellement avec étonnement, tout ébahis et consternés, ils répondirent :

« Tous les personnages importants se sont sauvés au loin en nous laissant seuls dans la ville ; que pouvons-nous faire? Quel conseil nous donnez-vous? — Dans cette si fâcheuse situation vous n'avez autre chose à faire, pour sauver le palais et la ville et en finir avec cette guerre si désastreuse pour vous, que d'accepter simplement la paix que l'on vous offre encore, en acceptant les conditions que vous imposera le vainqueur et en ratifiant sincèrement le traité que vous aviez fait il y a deux ans, sans avoir l'intention de l'observer. C'est tout ce qu'ils désirent, car ils ne veulent certainement pas s'emparer de votre empire, ce qu'ils feraient pourtant probablement, si vous les poussiez à bout en vous obstinant à ne pas traiter avec eux. — Mais cela nous est impossible, nous sommes sans autorité suffisante et sans instructions pour cela. — Eh bien, dans ce cas, allez trouver de ma part le frère de l'Empereur, Kong-Tsing-Ouan, faites-lui part de ce que je viens de vous dire, et obtenez de lui que, puisqu'il est plénipotentiaire de Sa Majesté, il entre dans la ville avec les personnages importants de sa suite pour régler les conditions du traité qui, ensuite, devra être ratifié et signé avec l'apposition du grand sceau impérial. Dites-lui qu'il se rassure, qu'il ne craigne pas, attendu que, pendant ce temps-là, les Anglo-Français ne feront rien contre lui ni contre Pé-Kin. » Ces messieurs allèrent donc trouver le prince, et parvinrent à lui persuader de rentrer à Pé-Kin avec ses gens. Alors les interprètes des alliés s'étant mis en communication avec lui au nom de leurs gouvernements respectifs, les articles du traité furent enfin arrêtés d'un commun accord. On convint de remettre aux alliés, à tel jour et à telle heure, les clefs d'une des portes du Nord appelée Ngai-Ting, et la signature du traité fut fixée pour les Anglais au 24 octobre et pour les Français au 25. Craintifs et méfiants, les Chinois hésitèrent encore avant de remettre les clefs de la susdite porte, peu persuadés de la terrible conséquence du retard; mais par les soins et les vives instances de l'ambassadeur russe, elles

furent remises avant l'expiration de l'heure indiquée. Étant enfin ouverte, les alliés l'occupèrent ainsi que les murs attenants.

Dès que la porte fut occupée, nous levâmes notre camp et vînmes nous loger dans les faubourgs extérieurs, à 600 mètres du mur. Le même jour j'accompagnai le général dans son inspection des remparts.

Pé-Kin se compose d'un premier mur de 14 mètres de haut, construit en brique sur de fortes assises de pierre de taille. Un autre mur de 13 mètres est séparé du premier par un espace de 17 mètres, qui est entièrement remblayé et bétonné à sa partie supérieure, de sorte que les voitures y peuvent circuler. On peut donc dire qu'en réalité, Pé-Kin est entouré d'un massif de 20 mètres d'épaisseur sur 14 de hauteur. Toutes les portes de la ville se détachent en forme de bastions, et sont couronnées d'une construction très massive à trois toits superposés, dont les murs sont percés d'une infinité de meurtrières.

Avec l'insignifiant matériel de siège dont nous disposions, nous n'aurions pas pu faire brèche facilement dans cette masse de terre et de briques.

Scrupuleux observateurs de la parole donnée, nous nous abstînmes de pénétrer dans la ville, et les premières dépêches du prince Kong, qui s'imaginait que nous allions tout saccager et tout brûler, témoignèrent d'une satisfaction, d'une surprise même qui n'était pas très flatteuse pour nous.

Toujours sous l'empire de son unique préoccupation dont on a déjà pu saisir les traces, — c'était l'hiver,

l'hiver allant couvrir de neiges et de glaces les routes, les canaux et le Pé-Ho, — Montauban tenait essentiellement à ne pas s'attarder à Pé-Kin. Il prévint donc son collègue anglais que, si dans quinze jours tout n'était pas terminé, il ramènerait son armée à Tien-Tsin, et que, sous aucun prétexte, il ne resterait devant Pé-Kin après le 1er novembre.

C'était d'ailleurs plus qu'il n'en fallait pour terminer avec les Chinois, puisque le pacte qu'on leur proposait n'était en somme que le traité de Tien-Tsin, déjà discuté et rediscuté, admis et presque signé.

Lord Elgin, il est vrai, demandait en outre une indemnité de 300,000 taëls pour les familles des prisonniers martyrisés. Il voulait encore que des officiers chinois conduisissent eux-mêmes en grande pompe à Tien-Tsin les restes mortels des victimes de la trahison; qu'un monument expiatoire fût élevé dans cette ville aux frais de l'Empereur.

Il voulait que l'on s'emparât du Palais impérial de Pé-Kin avant le délai accordé par les ambassadeurs eux-mêmes, et qui n'expirait que le 23 octobre.

Il voulait enfin que le Palais d'Été fût brûlé, rasé, détruit de fond en comble.

Le baron Gros, instrument inconscient des Anglais pendant les commencements de la campagne, mais diplomate dont le dévouement et la bonne foi ne sauraient être mis en doute, finit par se révolter contre ces exigences inflexibles qui dépassaient la portée de ses instructions.

Il répondit à son collègue que le principe d'une in-

demnité pour les familles des victimes était trop juste, et que la France, moins atteinte que l'Angleterre, se contenterait pour sa part de 200,000 taëls, si son alliée en demandait 300,000; mais qu'il ne voyait pas l'utilité de devancer l'époque fixée pour l'occupation, au besoin la destruction du palais de Pé-Kin; que les Chinois, devant ce manque de parole, renonceraient peut-être à traiter, et qu'on pourrait arriver ainsi, malgré soi, au renversement de la dynastie régnante, éventualité que ne comportaient pas ses instructions.

De même il jugeait impolitique d'imposer aux Chinois la construction d'un monument qu'ils se refuseraient à élever, ou qu'ils détruiraient derrière nous, car il leur rappellerait à la fois leur honte, leur désastre et leur trahison.

Enfin il estimait que retourner sur ses pas pour incendier le Palais d'Été, abandonné sans défense, constituait une action sans gloire et sans profit, sinon sans danger, car cette exécution pourrait nuire au succès des négociations qu'il importait d'enlever rapidement.

Il ajouta qu'après tout, cette dernière question relevait du général de Montauban, et que si le commandant en chef croyait devoir prendre part à une pareille expédition, il ne s'y opposerait pas.

En conséquence, le général Grant vint trouver le général de Montauban et l'invita à se joindre à lui pour aller incendier le Palais d'Été.

— Certainement non, répondit le général de Mon-

tauban, averti par le baron Gros, à aucun prix je ne retournerai dans cet endroit-là.

L'Anglais insista, fit intervenir le nom de lord Elgin. Montauban persista dans son refus, et en fit part aussitôt au ministre de la guerre.

Il me semble intéressant, à tous les titres, de reproduire ici la correspondance échangée à ce sujet entre les généraux alliés.

En quittant Montauban, le général Grant lui avait dit:

— J'espère que vous réfléchirez et comprendrez les raisons majeures auxquelles j'obéis, et que vous ne me refuserez pas un concours que j'ai toujours trouvé si empressé.

Le soir même, je transcrivis et allai porter au camp anglais la lettre suivante :

Monsieur le général en chef,

J'ai mûrement réfléchi depuis ce matin à la proposition que vous m'avez faite d'aller, de concert avec vous, incendier le Palais impérial de Yuen-Ming-Yuen, aux trois quarts détruit dans les journées des 7 et 8 octobre courant, tant par mes troupes que par les Chinois. Je crois devoir, pour satisfaire aux instructions que j'ai reçues, vous expliquer les motifs de mon refus à coopérer à une semblable expédition. Elle me paraît d'abord dirigée par un esprit de vengeance de l'acte de barbare perfidie commis sur nos malheureux compatriotes, sans que cette vengeance atteigne le but que l'on se propose.

D'un autre côté, n'est-il pas probable que l'incendie allumé de nouveau dans le palais impérial jettera la terreur dans l'esprit déjà peu rassuré du prince Kong, et lui fera abandonner les négociations entamées? Dans ce cas, l'at-

taque du palais impérial de Pé-Kin deviendra une nécessité, et la perte de la dynastie actuelle la conséquence, ce qui serait diamétralement opposé aux instructions que nous avons reçues.

Par tous ces motifs, je crois devoir, monsieur le général en chef, ne m'associer en aucune façon à l'œuvre que vous allez accomplir, la considérant comme nuisible aux intérêts du gouvernement français.

CH. DE MONTAUBAN.

Le lendemain, le général de Montauban recevait à son tour la dépêche suivante :

A Son Excellence le général en chef de Montauban.

Quartier général de Pé-Kin,
18 octobre 1860.

Monsieur,

En réponse à la lettre de Votre Excellence, en date d'hier, j'ai l'honneur de vous exposer les raisons qui me font vouloir la destruction complète du palais de Yuen-Ming-Yuen.

1° C'est dans ce palais que les prisonniers ont été traités avec une barbarie atroce, c'est là qu'ils sont restés pieds et poings liés pendant trois jours, privés entièrement de nourriture ;

2° La nation anglaise ne sera pas satisfaite, si nous n'infligeons pas au gouvernement chinois un châtiment sévère, marque du ressentiment que nous avons éprouvé de la manière barbare avec laquelle ils ont violé le droit des gens.

Si nous nous bornions à faire la paix, à signer le traité et à nous retirer, le gouvernement chinois croirait qu'il peut impunément saisir et assassiner nos compatriotes, il est nécessaire de le détromper sur ce point.

Il est vrai que le Palais d'Été de l'Empereur a été pillé ; mais le dommage infligé peut être réparé en un mois. Le

jour même où l'armée française a quitté Yuen-Ming-Yuen, le palais a été réoccupé par les autorités chinoises, et cinq Chinois qu'elles ont pris pillant ont été exécutés par les ordres de ces autorités.

Mes patrouilles ont trouvé depuis ce jour l'enceinte constamment fermée et les habitations non détruites.

Il nous a été bien démontré que le palais de Yuen-Ming-Yuen est considéré comme une place forte importante; sa destruction est un coup dirigé entièrement non contre le peuple, mais contre le gouvernement chinois qui est le seul auteur des atrocités commises. C'est un coup qui sera parfaitement senti par ce gouvernement et, d'autre part, on ne peut arguer contre cette opération d'aucune raison fondée sur des sentiments d'humanité.

J'ajouterai que lord Elgin partage entièrement ma manière de voir à ce sujet.

HOPE GRANT.

L'exécution s'accomplit en dehors de nous. Elle devait provoquer une dernière réponse du général de Montauban, que je transcris également :

A Monsieur le général en chef Hope Grant.

Quartier général devant Pé-Kin,
18 octobre 1860.

Monsieur le général en chef,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date de ce jour, relative à l'incendie du palais de Yuen-Ming-Yuen.

Je n'ai pas l'intention d'élever une polémique au sujet de l'acte qui vient d'être commis contrairement à l'opinion de l'ambassadeur de France et à la mienne.

Nos gouvernements respectifs sont seuls appelés à juger nos actions, et j'ai l'espoir que le gouvernement français

donnera une entière approbation à ma conduite en cette circonstance, quels que soient les regrets qu'il éprouvera comme moi de l'acte déloyal qui nous a enlevé nos malheureux compatriotes.

CH. DE MONTAUBAN.

Donc, ne tenant aucun compte de l'abstention de leurs alliés, les Anglais avaient envoyé une colonne incendier méthodiquement tout ce qui restait de Yuen-Ming-Yuen.

Le palais détruit, les pagodes, les musées, les bibliothèques, les belles, les magnifiques bibliothèques furent incendiés jusqu'aux fondations, et de ces manuscrits précieux il ne resta plus, comme jadis à Alexandrie, que des cendres noires que le vent sema sur les premières neiges.

Montauban ne cacha ni son chagrin ni son exaspération. Il nous disait souvent dans ses épanchements :

— J'en ai assez. J'en ai assez. Ces gens-là sont orgueilleux comme des paons et faux comme des jetons. Je crois, Dieu me pardonne, que j'aimerais mieux les avoir en face de moi qu'à mes côtés.

Il rendait justice au caractère du général Grant, qu'il jugeait comme un homme très loyal, mais sans grandes capacités et surtout sans ressort aucun, complètement subjugué par lord Elgin. Celui-là, par exemple, lui était tout à fait antipathique, et je lui ai entendu dire plus d'une fois :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que cet homme nourrit le projet de renverser la dynastie tartare, et d'en placer une autre sur le trône de Chine, en s'en-

tendant au besoin avec les rebelles. Je suis dégoûté.

Il ressentait enfin, pour la deuxième fois, le dépit de n'avoir plus en mains les pouvoirs diplomatiques qu'il avait emportés de France et qu'on lui avait retirés en route. Il comprenait, il voyait que la France n'allait retirer que des avantages insignifiants de tant de sacrifices, en dehors, bien entendu, de la clause qui garantissait la liberté du culte catholique, et qui, par une dernière ironie du sort, acceptée à Pé-Kin, ne fut pas promulguée à temps dans les provinces pour empêcher de nouveaux massacres de missionnaires organisés par les vice-rois.

Et pour combler la mesure, nos officiers de marine allaient se mettre au service de ces traîtres, leur construire des arsenaux, leur forger des canons et des armes, leur montrer le moyen de s'en servir, de telle sorte que, vingt-cinq ans plus tard, ces mêmes troupes françaises, auxquelles rien ne résistait alors dans ces lointaines contrées, allaient y subir de véritables catastrophes, et perdre, en certaines rencontres, un tiers de leur effectif.

Car, ne l'oublions pas, si les Chinois nous ont fait du mal au Tonkin, c'est avec les armes que nous leur avons mises dans les mains.

Lord Elgin, poussant toujours sa pointe, en était arrivé à demander qu'on bombardât Pé-Kin avant le 23 octobre, et Grant était disposé à obéir.

Cette fois, le général de Montauban montra les dents et prononça de graves paroles.

Il déclara qu'on attendrait jusqu'au 24, que sa

parole et celle de la France étaient engagées, et qu'*il ferait le nécessaire* pour qu'elles fussent respectées.

Le torchon brûlait, — qu'on me permette cette expression familière, — entre les alliés, et pendant vingt-quatre heures, à partir du moment où j'avais entendu le général dire qu'*il ferait le nécessaire*, je crus sérieusement que les choses allaient se gâter tout à fait.

Je dois avouer que nos hommes n'eussent pas demandé mieux. Entassés les uns sur les autres, il était bien difficile que les soldats n'eussent point quelques échos des différends qui divisaient les états-majors, et je les entendais dire tranquillement autour de leurs feux :

— Tu sais, il paraît qu'on va taper sur les Angliches.

Invariablement le camarade interpellé ainsi répondait :

— Ce ne sera pas trop tôt, Dieu de Dieu !

Heureusement, les Chinois firent savoir, le lendemain même, qu'ils étaient prêts à verser les 50 millions de taëls exigés comme indemnité de guerre, plus les 500,000 demandés pour indemnité aux victimes, et qu'ils étaient en outre prêts à signer.

Dès lors toute action militaire contre Pé-Kin devenait inutile. On oublia un peu les rancunes mutuelles, et tout marcha d'autant plus rondement qu'en somme, ainsi que je viens de le dire, il ne s'agissait que de renouveler le traité de Tien-Tsin, augmenté de clauses additionnelles sans grande importance arrêtées entre les ambassadeurs.

Les secrétaires d'ambassade qui discutaient, et en particulier M. de Bastard, déjà souffrant de la maladie qui allait l'emporter, avaient pris le bon moyen. Ils coupaient la parole péremptoirement aux mandarins négociateurs, aux auxiliaires du prince Kong, et ne les laissaient plus s'engager dans d'inutiles digressions.

Les Anglais allèrent, le 24, solennellement signer leur traité au Li-Pou, tribunal des rites, pendant que le baron, suivi de son personnel et précédé d'un bataillon du 101e de ligne, allait prendre possession du palais qui était mis à sa disposition.

Lord Elgin fit une entrée triomphale, à cheval, à la tête d'un splendide état-major et d'une superbe cavalerie.

Au Li-Pou, il terrifia le pauvre prince Kong par sa raideur hautaine et calculée. Il exigea que le prince vînt au-devant de lui, et ne lui permit pas de s'asseoir avant lui.

Toutes les formalités remplies, on échangea les ratifications, on apposa les sceaux, et sans rien perdre de sa morgue, lord Elgin fit comprendre au pauvre Kong que si l'Angleterre daignait signer, elle accomplissait un acte de mansuétude à l'égard de la Chine, et de haute protection à l'égard d'une dynastie qu'elle aurait pu renverser si tel avait été son bon plaisir.

De cela, je ne blâmerai pas le noble négociateur. C'est la meilleure manière, c'est la seule de traiter ces gens-là. Malheureusement, nous sommes trop expan-

sifs et trop courtois pour nous transformer ainsi en barres d'acier inflexible.

Lord Elgin avait à cœur de faire expier aux Chinois les affronts insultants qu'ils avaient infligés à ses prédécesseurs, lord Macartney et Amherst.

CHAPITRE XXIV

LA PAIX

Toilette militaire. — Le cortège. — A travers Pé-Kin. — Au Li-Pou. — Honneurs funèbres. — Un cimetière chrétien. — La cathédrale. — Retour à Tien-Tsin.

Le 25, c'était notre tour de signer, et depuis deux jours, on s'astiquait à tour de bras dans le camp français. On se faisait beau. On se mettait sur son trente et un. Il s'agissait, disaient joyeusement les troupiers, d'épater les magots.

Et dans les patiences les boutons s'alignaient, comme des chapelets d'or, sous la brosse chargée de tripoli. Et la cire à giberne brillait sur les buffleteries comme une laque noire. Et la brique pilée, mêlée à l'huile, donnait des reflets d'acier au fer des canons de fusil. Et les tuniques rafraîchies étincelaient dans une propreté bleue. Et les rouges épaulettes étalaient leurs franges redressées.

Pour remplacer les vêtements perdus dans l'incendie de la *Reine des Clippers*, on avait fait confectionner à

Shanghaï des uniformes neufs. L'artillerie, en particulier, flambait sous ses parements écarlates et semblait sortir d'une boîte.

La coquetterie, ce charme de la femme, est aussi une vertu des armées. Les meilleures sont celles qui ont l'amour de la parure de guerre.

Le sauvage qui va combattre renouvelle son tatouage et se peint en guerre. La veille d'Austerlitz, Napoléon trouva dans les bivouacs la garde accroupie autour des feux et préparant son grand uniforme. Les grognards soufflaient délicatement sur le plumet gigantesque qu'ils allaient arborer sous le soleil épique du lendemain.

Aussi le général rayonnait-il à l'aspect de ces joyeux apprêts. « Ces gaillards-là, disait-il, sont dignes des ancêtres. Ils sont nés pour la grande guerre. Ce sont des Francs. »

Le matin, le baron Gros et tout son personnel diplomatique vinrent déjeuner au quartier général. On but à la gloire de la patrie, à la santé de l'Empereur et de l'Impératrice, à nos succès, et on se mit en marche avec une imperceptible pointe de champagne qui avivait l'ivresse du triomphe.

Derrière le groupe bruyant des clairons et des tambours de toute la petite armée française, la musique du 101e de ligne ouvrait la marche.

Puis venait l'ambassadeur porté dans une chaise de mandarin de premier rang, affectée au service des membres de la famille impériale. Cette chaise reposait sur les épaules de seize coolies habillés de soies écla-

tantes, et dont les chapeaux étaient garnis de franges tricolores.

Le baron Gros n'avait pas revêtu son grand uniforme, qui avait disparu dans le naufrage de l'*Isère*. Il était en habit noir. Mais son aspect vénérable compensait aux yeux des Chinois les dorures absentes. Tout son personnel était à cheval autour de lui, couvert de broderies et de décorations.

Le général en chef arrivait ensuite monté sur le plus grand de ses deux chevaux, en uniforme d'apparat, la plume blanche au chapeau.

Derrière lui, ses deux brigadiers, les généraux Jamin et Collineau, les colonels de Bentzmann, Schmitz, le commandant Campenon, les capitaines de Montauban, de Bouillé, tout l'état-major, tous les officiers à cheval, groupe brillant et doré où scintillaient l'or des épaulettes, des aiguillettes, des fourragères, les plumes des aigrettes, la sombre splendeur des cuirs vernis.

Derrière l'état-major, nous autres, les spahis, à qui il ne manquait que les bondissements et les échevelements du coursier arabe, et qui enveloppions presque nos petits japonais des plis amples de nos burnous rouges tout neufs.

Les drapeaux du 101e, du 102e et du régiment d'infanterie de marine apparaissaient ensuite avec, chacun, son escorte d'honneur.

Derrière les drapeaux, quatre sous-officiers décorés portaient le coffret aux armes impériales contenant le traité de 1858.

Enfin, la marche était fermée par un escadron complet d'artillerie à cheval en grande tenue.

A la porte, nous trouvons Hang-Ki nous attendant pour nous précéder. De la porte au palais du Li-Pou, la haie était formée par le 102e de ligne et par l'infanterie de marine.

L'ensemble du cortège me parut simplement merveilleux.

Il défilait, au son de joyeuses fanfares, sur un chemin de 30 mètres de large, au milieu des flots pressés d'une population bigarrée et bruyante contenue par nos haies de fantassins, qui se bousculait avec un entrain comparable à celui du Parisien d'alors sur le passage des troupes, au retour de l'armée d'Italie, quoique plus silencieux.

Mais leurs enfants, tous vêtus de couleurs éclatantes, s'écrasaient derrière nos soldats, maintenus en ordre et quelque peu pressés par des mandarins de police montés sur de petits chevaux tartares, qui appuyaient leurs cris aigus du maniement professionnel d'un long fouet de postillon.

Le temps était magnifique, et la poussière qui montait de la terre piétinée atténua bientôt la vivacité des couleurs de nos uniformes. Dans les villes chinoises, quand il fait beau, on mange de la poussière; quand il pleut, on s'enlize dans la boue. On n'a que l'embarras du choix.

De loin en loin, des monuments somptueux, aux toits relevés sous leurs tuiles vernissées, complétaient la magie du tableau. Quelques jolies et aristocratiques

Chinoises dissimulaient derrière des écrans leur curiosité. Et partout, sur nos pas, les hommes et les femmes appartenant à la religion chrétienne, en un nombre qui me surprit, pour confesser leur foi et rendre hommage à leurs frères en Dieu, se signaient comme à l'apparition du Saint-Sacrement.

Pé-Kin est immense, il nous fallut chevaucher une heure trois quarts pour nous rendre du rempart au Tribunal des Notes.

Sur le seuil de ce palais attendait le prince Kong, qui vint, de lui-même, au-devant du général et de l'ambassadeur descendu à terre.

Ce prince, qui devait jouer un rôle si considérable dans la suite, était un jeune homme de vingt-deux ans, de taille moyenne, à la physionomie expressive, douce et spirituelle. Il semblait déjà légèrement fatigué par des excès de travail ou de plaisir, et aussi par l'usage de l'opium auquel il s'adonnait, disait-on, depuis quelque temps.

Les officiers avaient mis pied à terre dans la grande cour du palais ; en ma qualité de secrétaire, j'avais fait comme eux, tandis que notre cavalerie se rangeait en bataille sous les grands arbres, dont les ombrages profonds tamisaient l'éclat du jour tombant sur le sol battu et uni comme l'aire d'une grange. Tout autour de cette cour, centre d'un groupe de palais, de grandes portes ouvertes laissaient apercevoir de délicieux jardins. La cour et les abords du palais étaient gardés par des soldats chinois de la garde, vêtus de robes bleues et coiffés du chapeau rond orné de queues de renards.

On avait poussé la délicatesse jusqu'à exclure de l'entourage du prince Kong tous les mandarins militaires. Ceux-ci ayant le privilège de porter sur la poitrine des images de quadrupèdes, on ne voyait sur les robes brodées et dorées du groupe considérable de fonctionnaires, surmontés de boutons de toute couleur, qui entouraient le prince, que les signes distinctifs des mandarins civils, que des oiseaux au plumage éblouissant, aux yeux de rubis, à la queue d'améthystes et de topazes; les volatiles semblaient frissonner sous la caresse des grands colliers de perles qui cliquetaient doucement sur ces estomacs respectables. Il y avait là une cinquantaine de boutons de corail et de coiffures en plumes de paon qui équivalent pour le moins aux trois étoiles d'argent de nos divisionnaires.

Dans la grande salle aux panneaux de soie brodés d'inscriptions, des fauteuils en bois de teck ciselé avaient été préparés pour le prince, le général et l'ambassadeur, autour d'une grande table, également fouillée, qui supportait des écritoires en vieux laque et des soucqupes en porcelaine contenant de menues friandises.

Les rites consignés dans les *King*, livres sacrés, veulent que tout Chinois qui reçoit un ami lui offre une collation. C'est le pendant de la pipe et du café du Turc, du calumet de l'Indien et du petit verre de vespétro de nos bonnes provinces. C'est la mise en pratique, consacrée par la religion, de notre traditionnel et hospitalier : Vous offrirai-je quelque chose pour vous rafraîchir?

Le prince, le général, l'ambassadeur s'assirent simultanément. On servit le thé, on échangea les pouvoirs, les ratifications, les signatures. Toutes ces formalités durèrent environ une heure.

A notre entrée à Pé-Kin, nos canons avaient salué de douze coups l'étendard national franchissant le rempart. Au moment où les plénipotentiaires signaient, nous entendîmes, avec une joyeuse surprise et une douce émotion, retentir là-bas, du côté de notre camp, une salve triomphale de vingt-cinq coups de canon. Le signal de cette salve avait été donné de la pelouse du Li-Pou par un maréchal des logis d'artillerie muni de fusées chinoises, bruyantes comme un petit canon.

Avant de se retirer, le baron Gros remit au prince Kong une série de toutes les monnaies françaises, les photographies de l'Empereur Napoléon III, de l'Impératrice et du Prince impérial.

Le prince le remercia en lui serrant la main à l'européenne.

Puis il vint vivement vers le général, la main tendue, et lui adressa de chaleureux compliments sur les talents militaires dont il venait de faire preuve, sur la valeur de ses soldats. Ce Chinois était un gentleman dès qu'il cessait d'être un bourreau.

Suivi de son brillant cortège, il accompagna ses hôtes jusqu'au seuil du palais, où ils retrouvèrent l'un sa chaise, l'autre son cheval.

La nuit, qui tombe vite à la fin d'octobre, était tout à fait venue quand nous partîmes, et nous tombâmes en pleine illumination chinoise. C'était un spectacle

merveilleux, étrange, inoubliable, que celui de ces milliers de lanternes qui piquaient l'ombre de leur lumière tamisée au travers des soies et des papiers aux dorures multicolores, et harnachées de glands et de floquets comme la tête des mules de la reine d'Espagne.

Il y eut dîner de gala au camp pour tout le monde. Et tout le monde lui fit honneur, car cette lente promenade nous avait autant fatigués qu'un jour de bataille.

C'était donc fini. La paix était signée, et il nous semblait voir grandir par le rapprochement l'image chérie de la Patrie. Nous étions fiers de nous, fiers d'être sortis vainqueurs et intacts de cette aventure inouïe qui, en fait, quand les contemporains oublieux et ingrats auront fait place à l'équitable postérité, apparaîtra dans la mémoire des hommes comme une sorte de pendant glorieux à la retraite des Dix mille.

Il nous restait encore un devoir à remplir.

Pendant que nous triomphions, à côté de notre camp, sous la lueur des cierges funèbres, veillés par nos aumôniers et par leurs confrères de Pé-Kin, nos malheureux compatriotes assassinés attendaient dans leurs cercueils, encore vibrants des cahots des charrettes, le sommeil éternel en terre bénite.

La cérémonie funèbre fut fixée au 28 octobre, et on décida qu'elle aurait lieu dans le cimetière catholique concédé deux siècles auparavant aux missionnaires portugais, fermé depuis vingt ans, mais scrupuleuse-

ment respecté par les Chinois, grands entreteneurs de tombes.

Les Anglais s'unirent à nous dans ce suprême hommage, comme nous nous étions unis à eux, deux jours auparavant, dans un hommage analogue rendu à leurs victimes.

Chacun des six cercueils, porté sur un caisson d'artillerie, était recouvert d'un drap de velours noir, coupé par la croix en drap d'argent.

Derrière eux marchait à pied tout l'état-major de l'armée. Les musiques jouaient des marches funèbres. Les compagnies précédaient et suivaient le lugubre groupe, qu'entouraient des files de soldats, l'arme abaissée. Une foule considérable de Chinois chrétiens, guidés par leurs prêtres, suivait.

Et quand les chants des missionnaires avaient cessé d'alterner avec les cuivres en sourdine, les tambours voilés de crêpe enveloppaient la foule de leurs sourds et mystérieux roulements.

L'évêque de Pé-Kin, à peine sorti du palais impérial, où il avait été cordialement reçu ce jour-là par le prince Kong, rejoignit, pendant sa marche, la lente procession, et revêtit, tout en cheminant à la tête de ses prêtres, ses habits pontificaux, pour présider la cérémonie.

Vingt ans de solitude n'avaient pas disjoint les tombes, mais ils avaient grandi les arbres plantés là, multiplié leurs branches que l'automne venait de dégarnir.

Précédés de l'abbé Trégaro, aumônier de la flotte,

qui avait conduit le funèbre convoi, entouré de six prêtres chinois, de trente catéchistes et enfants de chœur en surplis, — les six cercueils furent apportés par les soldats auprès de six fosses béantes creusées à côté des tombes du père Ricci, du père Rideau, d'Adam Schall qui fut précepteur et ministre de l'Empereur Kang-hi, président du tribunal des mathématiques, mandarin de première classe, etc.

Le spectacle était de ceux qui vous étreignent au creux de l'estomac, comme avec une griffe. Devant les cercueils, l'évêque murmurait les dernières prières et promenait sur les martyrs la pluie d'eau bénite, qui ressemble à une dernière larme versée par la terre sur ceux qui la quittent. Autour, rangés en cercle, tous les officiers de notre armée, et parmi eux, plein de vie, d'énergie et d'entrain, le brave Collineau, la gloire de nos régiments, debout, bien campé, dans sa gravité à la fois martiale et religieuse, sur un petit talus de gazon, sous lequel il allait bientôt reposer lui-même. Car la petite vérole l'enleva en quelques heures à l'admiration de ses frères d'armes avant notre départ de Chine, et son cercueil fut apporté là.

Mêlés aux officiers, les membres des ambassades française, anglaise et russe, et derrière nous, les soldats, dont quelques-uns pleuraient comme des enfants.

Un autre héros vint aussi là à côté de Collineau, qui, ce jour-là, n'était pas au funèbre rendez-vous des martyrs, je veux parler du comte de Damas, tué à la charge de Chan-Kia-Wan et enterré sur le champ de bataille. Le capitaine de Montauban fit promettre à

l'évêque de Pé-Kin, à qui il fournit toutes les indications nécessaires, qu'aussitôt après notre départ le cercueil de ce soldat fauché dans la fleur de ses vingt-cinq ans serait apporté dans le cimetière de Pé-Kin. La promesse fut tenue.

Le lendemain 29, nous assistâmes à une dernière cérémonie religieuse. Les autorités chinoises, exécutant le traité récent, firent à l'évêque de Pé-Kin, à cet admirable prélat qui venait de braver mille morts en restant, tranquille et ferme, au milieu de l'ennemi, la remise de sa cathédrale fermée depuis vingt-deux ans.

Elle n'était pas démolie, mais elle n'en valait guère mieux.

Il n'en restait que les quatre murs soutenant une toiture percée à jour; tableaux, stalles, trône épiscopal, confessionnaux, chaises, tout avait été enlevé par les Chinois.

Les pierres des autels, une partie du dallage de la nef avaient disparu. Et pendant qu'ils entassaient à l'intérieur tous les gravois du quartier, les Chinois avaient déterré les fondations de l'édifice pour emporter la terre végétale. Des soldats de la ligne et une compagnie du génie, aidés par les chrétiens chinois, déblayèrent, remblayèrent et approprièrent tout en un tour main.

Quand on voulut remettre en haut de la façade la croix qu'on supposait simplement abattue, on ne la trouva plus. On la chercha, on s'informa, et on apprit qu'en 1853, au moment où les rebelles menaçaient le nord de la Chine, le Sen-Ouan San-Ko-Li-

Tsin, le fameux connétable avec lequel nous venions d'avoir l'honneur de nous rencontrer, avait prétendu que cette croix portait bonheur aux rebelles et malheur aux troupes de l'Empereur. Il avait obtenu la permission de la jeter bas, et on l'avait enterrée dans la cour du tribunal de police. Elle avait échappé à toutes les recherches antérieures de l'évêque.

Un chrétien, employé au tribunal de police, vint dire à nos soldats que chaque matin, en se rendant à son service, il apercevait un bras de la croix qui sortait à ras de terre.

Il demandait seulement qu'on ne dît pas de qui l'on tenait ce renseignement. La race du fonctionnaire timoré n'est pas exclusive à la France. On le lui promit, on déterra la croix, et les soldats du génie la replacèrent au faîte de la façade.

Les Chinois chrétiens apportèrent cierges, chandeliers, tableaux. Nos camarades du génie, après avoir tendu le chœur de cotonnade bleue et blanche, confectionnèrent artistement un grand baldaquin dont les rideaux relevés encadraient l'autel restauré.

Des faisceaux de drapeaux tricolores transformèrent enfin cette église en un lieu tout prêt pour une cérémonie à la fois religieuse et militaire. Cette cérémonie fut très touchante. Des soldats Irlandais de l'armée de Grant s'étaient joints à nos soldats. L'ambassade russe s'était fait représenter à côté de notre ambassade et de nos états-majors. Nos musiques remplacèrent l'orgue, et une messe solennelle fut célébrée par l'évêque entouré de ses missionnaires. Ces braves

gens, les seuls dépositaires en somme de notre influence dans ces contrées, savaient bien comment il allait remercier Dieu de la grâce qu'il venait de leur accorder, mais ils ne savaient comment nous marquer leur reconnaissance, et rien n'était plus touchant que les effusions de ces prêtres vêtus moitié à l'européenne, moitié à la chinoise.

Lecteurs amis, peut-être quelques-uns d'entre vous vont-ils trouver à dire, en lisant le récit de toutes ces religieuses cérémonies, que mes camarades et moi nous étions des capucins. Ils exagéreraient à coup sûr.

Que voulez-vous! Le temps était encore où l'armée française mêlait volontiers ses pompes et ses fracas aux pompes et aux hymnes sacrées; on entendait parfois rugir, à l'élévation, des canons dans les camps, ou souvent, sur les dalles des cathédrales, les crosses des fusils à baguettes vibrantes. On entremêlait l'air chaud qui s'échappe des pièces d'artillerie à l'air parfumé qui sort de l'encensoir, et la petite fumée bleue du benjoin mystique remontait, se perdant dans l'air, avec les blancs nuages de la poudre. Aujourd'hui ce n'est plus ça du tout. Le temple de Dieu est devenu un lazaret pour l'armée; quand elle y mène quelqu'un des siens, elle reste à la porte, comme les lépreux et les excommuniés de jadis.

On nous a changé bien des choses, à nous qui commençons à nous appeler les vieux, sans aimer toutefois que les autres nous imitent trop fidèlement.

Donc, je t'ai raconté, ami lecteur, ces fêtes religieuses succédant à la fête de la paix, qui, elle-même,

succédait à la fête de la guerre, à l'enivrante bataille, parce qu'elles m'ont fait plaisir et que j'ai voulu partager mon plaisir avec toi.

Si tu ne le partages pas, tant pis pour toi. Mais laisse-moi te dire que le vieux procédé, celui de ma jeunesse, avait fait ses preuves en face de l'ennemi, tandis que le procédé nouveau... C'est assez. Tu me comprends.

Le lendemain, le prince Kong chargea l'évêque d'une démarche auprès du général qui aurait surpris ce dernier, s'il n'avait pas appris à ne plus s'étonner de rien avec les Chinois.

Le vénérable prélat qui exerçait depuis vingt-huit ans en Chine son apostolat et qui, chaque jour, risquait le martyre, vint, accompagné de son coadjuteur, Mgr Anouille, prier notre chef, de la part du prince, de prêter son concours aux troupes du Fils du Ciel pour cerner les rebelles et leur reprendre Fou-Tché-Ou et Nan-Kin, tombés entre leurs mains.

Le général le renvoya à l'ambassadeur, qui représentait directement l'Empereur et était seul en état de répondre. On sait que ce concours fut prêté dans une certaine limite.

Tchen-Pao, le lieutenant du Sen-Ouan qui commandait à Pa-Li-Kao, demanda et obtint également audience.

Enfin, le 1er novembre, considérant qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour s'éloigner du Nord, le général emmenant avec lui deux batteries d'artillerie et sa petite cavalerie, partit de Pé-Kin après

avoir pris congé du baron Gros, qui aurait bien voulu le suivre, mais qui était retenu par lord Elgin, décidé à rester quelque temps encore. Il laissa à l'ambassadeur un bataillon d'infanterie que ce dernier lui demanda pour sa garde personnelle.

La dernière entrevue fut assez froide. Le général était mécontent de n'avoir pas même été consulté sur les points stratégiques à occuper après la signature du traité. Si c'était un oubli de l'ambassadeur, il était impardonnable.

Le temps s'était mis au froid. Le manteau de neige qui s'étendait sur les montagnes formant le fond de la plaine où est bâtie la capitale, se rapprochait peu à peu. Le vent était glacial, et il fallait, à chaque halte, faire de grands feux.

Nous repassâmes, transis, par les parages que nous avions traversés peu de jours auparavant en pleine chaleur. Tout était dévasté, anéanti, par les bandes pillardes qui suivaient l'armée, comme les poissons pilotes suivent les requins, se nourrissant des bribes qui s'échappent de sa gueule, et poussant, dit-on, la familiarité jusqu'à lui servir de cure-dents vivants.

Le 9, nous arrivâmes à Tien-Tsin et travaillâmes à l'embarquement des troupes, dont la plus grande partie allait se rendre à Shanghaï, laissant hiverner la seule brigade Collineau.

Le baron Gros rejoignit bientôt l'état-major. Il avait encore eu des difficultés avec les Anglais, dont le traité avait été affiché à Pé-Kin, pendant que le nôtre restait enfoui dans un portefeuille. Du reste, le

malheureux homme n'était pas au bout de ses peines, car ce fut à Tien-Tsin qu'éclata la folie de son principal auxiliaire, le comte de Bastard, qui mourut peu après à Hong-Kong, dans les bras de l'ambassadeur.

Le général résolut, avant de quitter Tien-Tsin, d'aller faire un tour jusqu'au Japon. Son fils Charles, qui y était allé pour l'achat des chevaux et qui avait appris avec une merveilleuse facilité la langue du pays, voulait absolument lui servir de cicerone, c'était de plus une occasion toute trouvée de faire flotter dans ces mers lointaines le pavillon français tout empreint encore du prestige de nos victoires.

Je ne fus pas du voyage. Le général n'avait plus besoin de secrétaire ni d'interprète. Et puis, il faut tout dire : le commandant Morier, du *Forbin*, ne m'aimait pas. Il avait raison, car je lui rendais énergiquement la pareille. A cheval sur la hiérarchie, il était agacé de voir un simple sous-officier, et un sous-officier doué d'un solide appétit, manger continuellement à sa table. Il profita donc de ce que l'excursion du Japon était un voyage d'agrément pour alléguer des difficultés d'installation, et il se priva du désagrément de promener le sous-officier.

Je reçus donc l'ordre de me rendre à Shanghaï pour préparer les quartiers d'hiver de l'état-major, et je dus me séparer de Lucy qui quittait aussi le général, mais qui, plus heureux que moi, pour le moment du moins, fut embarqué sur un navire passant aussi par le Japon, avant de se rendre à Shanghaï. Je restai donc quelques jours isolé de mon chef et désœuvré à Tien-Tsin.

CHAPITRE XXV

UN BON DINER

Les colis. — Un pirate. — Mon ami Thuret. — Feuillets impériaux. — Une idée de sous-officier. — Promenade nocturne. — Un festin. — Femmes du monde.

Il se passait en ce moment-là à Tien-Tsin des incidents bien curieux à observer.

Les troupes arrivaient de Pé-Kin et s'embarquaient sur les transports. Chacun apportait avec soi ce que les troupiers appellent un petit baluchon, contenant quelques bribes du Palais d'Été. Quelques camarades, parmi ceux que j'ai appelé les malins, convoyaient de véritables cargaisons, des caisses ramenées de Pé-Kin, au prix d'efforts inouïs, et renfermant de véritables trésors, tant au point de vue artistique qu'au point de vue matériel.

Or on ne permet pas aux militaires qui voyagent d'encombrer de leurs bagages les bateaux de l'État, et chacun cherchait un moyen pour ne pas abandonner ses dépouilles opimes.

Il y avait justement en rade de Tien-Tsin un na-

vire de nationalité anglaise dont le commissaire, celui qu'on appelait jadis, du temps de Robinson Crusoé, le subrécargue, vint offrir ses services aux possesseurs de quelques-unes de ces bienheureuses caisses.

Moyennant un tiers du prix de fret payé d'avance, le commissaire s'engageait à remettre à un mois de date, jour pour jour, les colis rendus à Shanghaï entre les mains de leurs propriétaires. Le navire eut bientôt sa cale encombrée de caisses. Il leva l'ancre, mit à la voile... et cingla vers l'Amérique. On n'en a plus jamais entendu parler.

Un de mes camarades de l'artillerie perdit dans les flancs de ce joli pirate trois caisses qui représentaient une valeur incalculable, et dont il pleure peut-être encore la perte. Elles contenaient deux grands vases en or massif cloisonnés de pierres fines et garnis d'émail, et une grande pagode également d'or massif, presque aussi belle que celle qui fut exposée devant la tente du général, haute d'un mètre, avec ses sept toits superposés et ses pendeloques de perles en guise de clochettes.

Il avait découvert cela, et bien d'autres choses encore, dans une cachette creusée dans un mur du palais, dont le plâtre plus frais qui bouchait son orifice lui avait révélé l'existence.

C'était un joli coup de filet qu'exécutait ainsi tranquillement, sans risque et sans peine, ce coquin d'Anglais.

Le même camarade, Thuret, avait mis la main sur quelques objets de peu de valeur, mais personnels à

l'Empereur, et, entre autres choses, sur plusieurs feuillets de manuscrits, dont les caractères étaient tracés au pinceau selon la coutume chinoise, mais avec du vermillon et non avec de l'encre de Chine.

L'Empereur, fils du Ciel, pivot du monde, nombril de l'Univers, comme l'appellent ses sujets, est le seul, dans tous ses États, qui ait le droit d'écrire au vermillon. Dans ce pays, où les traditions sont des lois implacables, où l'on risque sa vie en essayant d'escamoter à autrui une dignité, un privilège, on tombe à genoux devant tout caractère sacré tracé au vermillon qui indique que l'Empereur a daigné confier lui-même au papier quelqu'une de ses pensées, immenses comme les cieux, profondes comme la mer.

Thuret était logé chez un mandarin de Tien-Tsin, et j'allais journellement voisiner chez lui. A une de mes visites, comme il s'apprêtait à se servir des feuillets à l'encre rouge tirés de son porte-manteau et étalés sur le coffre, pour envelopper inconsciemment ses rasoirs, le mandarin pénétra chez son hôte, et, à la vue des papiers augustes, fit un plongeon immédiat sur la natte qu'il frappa de son front.

Puis il demanda à mon ami de les lui céder, avec une telle insistance, que nous finîmes par soupçonner la valeur de ces pages inconnues et les pliâmes avec respect, tout en les refusant, comme de juste, au mandarin, qui revint à la charge escorté cette fois d'un lettré. Ce dernier, à la vue des papiers, se croisa les bras sur la poitrine et resta comme pétrifié par l'extase. C'était bien la propre main du Fils du Ciel qui

avait couvert le papier soyeux de caractères écarlates.

Thuret n'y tenait pas autrement, mais il n'avait aucun motif d'obliger ce Chinois. Il refusa donc, et, à mesure qu'il refusait, l'autre en arrivait à offrir des sapèques, puis des piastres, puis des lingots.

Cela devenait amusant.

Alors une idée folle traversa la tête du jeune homme. Il rappela les deux mandarins qui s'en allaient déjà la mine-basse, et leur adressa ce petit discours que je leur traduisis :

— Respectables Chinois, vous tenez beaucoup à ces papiers. Je le comprends. Ils sont inestimables. Ils vous permettront de vous grandir aux yeux de votre Empereur et d'être promus à un grade supérieur, en lui affirmant que vous les avez enlevés à ces chiens de Français qui les emportaient. Eh bien ! je suis prêt, non à vous les vendre, encore moins à vous les donner, mais à les échanger avec vous.

— Contre quoi ? firent-ils tous deux.

— Contre quelque chose d'inouï, d'inconnu, de non encore réalisé, contre quelque chose qu'aucun Européen n'a encore vu jusqu'ici.

Thuret était d'un drôle en débitant ce boniment que je traduisais de mon mieux !... Il continua :

— ... Contre une fête, que je me permettrai de qualifier d'asiatique pour trois raisons : la première, parce qu'elle se passera en Asie ; la seconde, parce que vous l'entourerez de tout le luxe que comporte votre pays ; la troisième, parce qu'elle sera présidée par deux très jolies femmes appartenant à l'aristocratie chinoise, —

par vos femmes, vos filles, vos sœurs, vos cousines, vos amies, peu m'importe, pourvu, je le répète, qu'elles soient charmantes.

Je riais comme un fou.

Les mandarins interloqués demandèrent à voir et à palper encore l'objet de leur ambition, les papiers désirables, se consultèrent à voix basse, et annoncèrent qu'ils apporteraient tantôt leur réponse.

— Quoi! tu veux... dis-je à Thuret, quand ils furent partis.

— Parfaitement, et je t'invite.

— Tu es fou.

— Pourquoi ça?

— Parce qu'ils n'accepteront pas.

— C'est ce que nous verrons, répondit-il imperturbable.

Nous avions commencé par rire, et à mesure que les heures s'écoulaient nous devenions anxieux.

Que le jeune homme de vingt ans qui, débarqué de sa province, n'a pas rêvé une aventure avec une femme du monde, rencontrée au bal de l'Opéra, nous jette la première pierre.

Ils revinrent à la nuit tombante. Ils acceptaient. La fête devait avoir lieu le surlendemain. On viendrait nous chercher à huit heures du soir, à la nuit close; mais il fallait nous déguiser pour ne pas éveiller l'attention de la population, ni les aboiements des chiens qui hurlent comme des furieux à la vue du costume européen, et quand ils ne sentent pas le musc chinois sur un corps humain.

Les mandarins voulaient emporter immédiatement les papiers.

— Minute ! répondit Thuret, on vous les remettra après la petite fête, et surtout, vous savez, n'épargnez rien.

Le surlendemain au soir, nous avions revêtu deux belles robes de soie apportées par le guide qui vint nous chercher. Nous avions chaussé les bottes classiques en satin noir à épaisses semelles blanches, et deux longues tresses de cheveux noirs cousues à l'intérieur de nos chapeaux pointus achevaient de nous transformer en très présentables mandarins.

Seulement, sous les aisselles nous avions bouclé notre ceinturon auquel pendait notre sabre de cavalerie, dont le fourreau relevait nos robes, et dans le ceinturon nous avions passé notre revolver, dont la crosse nous caressait le cou, à portée de nos mains.

Le guide insista pour que nous fussions désarmés. Nous l'envoyâmes promener, et il cessa d'insister.

Nous voilà partis derrière notre guide redevenu tout à fait muet, à travers un tas de ruelles coupées à angle droit ou aigu par de petits canaux.

Nous marchions depuis une heure.

— Sommes-nous bientôt arrivés? dis-je au guide.

— Oui, répondit-il, tout à l'heure.

Dans la nuit noire, la ville déserte prenait peu à peu un aspect si désolé, si lugubre, si fantastique, que je me sentis gagné par l'inquiétude :

— Thuret, dis-je, nous faisons une folie. Nous allons dans un coupe-gorge. Nous ne sommes pas à

Pa-Li-Kao, tu sais! Est-ce que cela t'amuserait que tes états de service portent comme dernière mention ce simple mot : Disparu!

— Tu as peut-être raison, répondit Thuret, et je pense comme toi, mais il est trop tard. En avant!...

— Y sommes-nous? demandai-je encore au guide.

— Oui, dans un moment.

Je crois que décidément j'avais peur. C'était la première fois que je voyais une ville chinoise la nuit, car la consigne, sévèrement appliquée et fidèlement observée, non moins que le souci de notre sécurité, nous ramenait chaque soir à la nuit, avant la fermeture des portes, soit à nos tentes, soit à nos logis.

Enfin, après nous avoir fait parcourir pendant vingt mortelles minutes un terrain vague, notre guide s'arrêta devant la porte massive d'un grand yamoun qui se détachait en noir sur le ciel obscur devant nous.

— C'est ici, dit-il.

— Entrons dans la souricière, ajouta Thuret.

Le guide frappa, la porte s'ouvrit, nous nous trouvâmes dans une cour qui nous parut immense.

Il faut toujours être sincère, je dois donc avouer que le bruit de la porte fermée derrière nous me serra le cœur.

Nous franchîmes la grande cour, et arrivâmes à une muraille percée d'un trou rond. Dans beaucoup de palais les portes offrent l'aspect d'une circonférence parfaite. Au lieu d'ouvrir les battants qui les ferment, on les relève. C'est original et tout à fait chinois.

Le trou rond franchi, nous nous trouvâmes dans

une seconde cour, et aperçûmes devant nous un pavillon resplendissant de lumière. Les formes extérieures se dessinaient vaguement, mais nous en voyions assez pour constater son toit aux angles hardiment relevés, à l'allure impertinente et tapageuse, avec ses dragons de faïence qui empruntaient à la nuit des formes tout à fait fantastiques.

Le pavillon ne se composait que d'une pièce qui jetait par toutes ses baies des lueurs.

— Quand on veut tuer les gens, on n'allume pas tant de candélabres, me dit le profond philosophe Thuret. Allons-y...

Nous nous avançâmes très gaillardement... A la porte attendait, cérémonieusement et revêtu de sa plus riche défroque, le mandarin propriétaire de mon ami.

Il nous exprima tout le bonheur qu'il avait de nous recevoir, et nous précéda dans la salle immense splendidement éclairée, se retournant à chaque pas pour nous saluer profondément. Les serviteurs soulevèrent une grande draperie et nous aperçûmes deux femmes qui nous attendaient,

Malgré leur type très accentué, leurs yeux fendus en amande et relevés aux angles, leur nez épaté, elles étaient vraiment fort jolies. Leur costume classique était un fouillis de satin, de soie et de ces admirables dentelles que les ouvriers chinois, plus industrieux que nos dentelliers flamands, tissent à l'aiguille. Leurs pieds enveloppés de fines bandelettes de lin qui leur servaient de bas et montaient à mi-jambe, étaient

chaussés de mules de soie brodée. Ils n'avaient pas dix centimètres de longueur, et révélaient, par conséquent, des patriciennes.

Dans leurs noirs cheveux relevés en coques, des épingles d'or, placées à côté les unes des autres et garnies de plumes d'oiseaux, figuraient une sorte de diadème.

Ces dames nous parurent aussi curieuses de connaître les Barbares que les Barbares pouvaient être désireux de leur être présentés.

On servit aussitôt.

En Chine les tables n'ont généralement pas plus de quatre couverts. Elles sont carrées, et chaque convive occupe à lui seul un des côtés. Si l'on est plus de quatre, il y a deux tables. Si on est plus de huit, il y en a trois, — et ainsi de suite. Dans certaines cérémonies de famille, cependant, on place les tables les unes à côté des autres pour manger tous ensemble.

Thuret et moi nous nous assîmes en face l'un de l'autre, les deux Chinoises à côté de nous, se faisant vis-à-vis.

Nous étions éclairés par de grands cierges rouges dont les mèches en bois charbonnaient comme celles de nos chandelles, répandant une odeur assez désagréable, et que notre mandarin mouchaient de temps en temps d'une pichenette.

Entouré de six serviteurs, il tint à diriger lui-même le service.

Le repas était un dîner en musique s'il vous plaît. Douze musiciens groupés autour de la salle tourmen-

taient des instruments variés, dont les sons nous auraient fait grincer des dents en toute autre circonstance.

Confucius recommande à ses disciples la musique pendant les repas, comme un moyen d'adoucir les mœurs en hâtant la digestion. Il aurait bien dû leur léguer, en même temps que ce précepte, quelques notions de notre orchestration européenne.

On me permettra de passer sous silence le menu, où n'entrait pas la moindre goutte de ricin. Il n'y a pas un livre écrit sur la Chine qui ne contienne un de ces menus classiques qui font pousser des cris d'horreur à nos ménagères avec leurs salmis de chiens gras, et leurs fameux potages aux nids d'hirondelles. Nos gourmets savent d'ailleurs à quoi s'en tenir sur les nids d'hirondelles; ils n'ignorent pas que ces fameux nids sont, au fond, des filaments assez semblables comme aspect à du macaroni en colle de poisson, qui ne vaut quelque chose que par son assaisonnement relevé.

Ce qui distingue un dîner chinois, c'est l'absence de grosses pièces. Oh! certes, on peut y voir une oie, un paon ou un cochon tout entier, enduits d'une sorte de vernis laqué tirant sur le rouge brun. Mais ce sont là des pièces d'apparat. La côte de bœuf, le filet juteux, le chapon savoureux, font complètement défaut sur une table où l'on ne vous présente rien qui ne soit déchiqueté d'avance.

Il va sans dire que les bâtonnets représentaient le couvert européen. Il ne faut pas longtemps d'ailleurs

pour arriver à se servir proprement de ces outils. Il va sans dire aussi que le pain était figuré par du riz crevé dans de l'eau. Tout cela est classique.

Les soixante-dix mets qu'on nous présenta successivement étaient tous contenus dans des soucoupes pareilles à celles de nos tasses à thé. Il n'y avait pas de nappe. Mais le repas étant de quatre services, il y avait sur la table quatre panneaux mobiles emboîtés les uns sur les autres, qu'on enlevait successivement après chaque service avec les ustensiles qu'ils supportaient.

Tantôt on nous servait à chacun notre portion, tantôt chacun allait puiser avec ses baguettes (koué-tze) le morceau qui lui convenait le mieux dans le plat commun.

Nos Chinoises, en véritables femmes de l'aristocratie, étaient très fières de la longueur des ongles de leurs doigts, dont les dimensions, en effet, dépassaient celles de leurs pieds, et par une instinctive coquetterie elle faisaient passer continuellement sous nos yeux leurs griffes invraisemblables, pour nous démontrer que jamais, jamais elles n'avaient fait œuvre de leurs dix doigts. C'est là-bas le chic suprême.

Le dîner fut très gai, et je dépensai tout ce que je savais de chinois pour entretenir la conversation. Thuret, qui se grisait d'eau claire, avait trouvé plus simple de parler en français à sa voisine, laquelle, Dieu me pardonne, à la fin, arrivait presque à le comprendre.

Enfin, les deux femmes élèvent leurs baguettes en l'air et les déposent solennellement sur leur soucoupe. Cela indique qu'elles ont assez mangé, que le dîner

est fini. Les acteurs font leur entrée en saluant, et en un tour de main des décors succincts sont posés, la représentation commence. On nous fait coucher sur des lits de repos, et nos hôtesses sont assez gentilles pour nous bourrer des petites pipes de tabac blond. Puis c'est le tour de l'opium. Mais l'opium n'est pas mon fort, et comme je tenais à ne pas scandaliser mes compagnes, je me contentai d'un simulacre de fumerie.

A travers la fumée bleue, je voyais comme en rêve évoluer les acteurs. Les rôles de femmes sont remplis en Chine par de jeunes garçons, qui imitent assez bien la démarche chancelante de ces dames, grâce à des souliers pointus dont les talons sont remplacés par de petites échasses. La domesticité, rangée de chaque côté des acteurs, buvait leurs paroles et leurs gestes. L'un des artistes frappait, selon l'usage, un coup de gong, à chaque changement de scène; ce bruit finit par nous déplaire, et Thuret dit gravement à notre hôte attentif :

— Mandarin, fais taire le gong.

Le mandarin comprit sans que je traduisisse, et le gong fut honteusement expulsé.

A la fin du spectacle, le mandarin poussa la complaisance jusqu'à aller faire un tour discret dans le jardin obscur.

Deux heures plus tard, nous étions de retour chez nous et remettions au mandarin, avec notre défroque, les feuilles de papier convoitées.

Et Thuret me disait : « Mon pauvre vieux, tu ne

pourras plus dire que tu ne rapportes rien de l'expédition de Chine, puisqu'elle t'a procuré un dîner exquis. Est-ce vrai? »

J'en convins. Et c'est en effet tout ce que m'a valu l'expédition : un bon dîner.

Seulement, ce soir-là, rentré chez moi, et souvent depuis, je me suis posé cette question : Était-ce vraiment des femmes du monde, des mondaines pour de vrai? Et je me suis toujours répondu :

— Je ne crois pas. Elles étaient trop complaisantes.

CHAPITRE XXVI

RETOUR

Le transport-hôpital. — Pointe au Japon. — Gordon. — Deux diplomates. — Une lettre de Montauban. — Ingratitude parlementaire et gratitude impériale. — Je rentre dans la vie civile.

Je revins à Shanghaï sur le transport qui servait d'hôpital. Hélas ! trois fois hélas ! mon retour ne ressemblait pas à mon arrivée ; jusque-là, j'avais toujours pris mes repas soit avec le général, ou même, en son absence, à la table de l'amiral Charner, qui avait eu plusieurs fois besoin de moi comme traducteur. Plus de général, plus d'amiral. Le commandant du transport ne me demanda pas si j'interprétais le chinois ou l'hébreu ; j'étais pour lui un simple sous-officier, et je fus traité en sous-officier.

Je trouvai sur le navire un compagnon d'infortune, un sous-officier de spahis comme moi, M. Henri Dumont, engagé pour la durée de la campagne, et aujourd'hui directeur d'une des plus importantes usines de France : les papeteries du Marais.

Il accrocha son hamac à côté du mien dans l'en-

trepont. Nous étions placés entre deux dysentériques, dont l'un, en mourant, dès le premier jour, nous laissa une place contre la cloison. La nuit suivante, trois ou quatre pauvres diables moururent encore, et nous fûmes plus à l'aise. Enfin, nous nous fîmes, avec nos couvertures de cheval, une petite cabine suffisamment confortable, et, moyennant 5 francs par jour donnés au maître-coq, nous obtînmes un ordinaire très confortable, provenant de la desserte de la table de l'état-major.

La traversée dura huit jours, je ne l'oublierai jamais. Je me vois encore ballotté sur les vagues dans cette espèce de cercueil rempli de mourants, emportant à Shanghaï tous les malades des hôpitaux de Tien-Tsin, et rempli par les odeurs mêlées qui s'exhalaient des lits des dysentériques et des boîtes de médicaments. C'était horrible. Il y avait surtout une odeur de musc provenant du dernier lavement qu'on administre au moribond en guise de viatique suprême, et qui, en éveillant en nous des idées de mort prochaine, avait fini par nous devenir insupportable.

Peu de jours après mon retour à Shanghaï, le général y arriva lui-même, enchanté, extasié par son voyage au Japon, et redoublant mes regrets, qu'il fit d'ailleurs bientôt disparaître en me chargeant d'accompagner dans ce pays M. Schmidt, qui s'y rendait pour régler définitivement le prix des chevaux de l'expédition.

Nous fîmes la traversée sur un petit navire anglais. Nous étions trois dans la même cabine, M. Schmidt,

le colonel Gordon et moi. Le colonel Gordon était ce héros qui vient de terminer son invraisemblable carrière d'aventurier de génie par l'héroïque défense de Khartoum. Je me souviens qu'il voyageait avec un énorme chien de Terre-Neuve, dont la taille provoqua l'admiration, l'étonnement et la terreur des Japonais.

Je restai cinquante jours au Japon, et je retournai aussitôt à Shanghaï où le général passa l'hiver : il s'occupait de l'expédition de Cochinchine, pour laquelle l'amiral Charner emprunta le concours de l'armée de terre, et cherchait, dans la limite de ses attributions, à établir entre la France et la Chine, qu'il venait de terrifier, des relations cordiales et profitables à son pays.

La France a été représentée avec éclat en Chine surtout par deux hommes, MM. de Lagrenée et de Montigny.

Le premier, parti de Brest, le 12 décembre 1843, emmenant dans ces contrées lointaines sa femme et ses deux enfants, sut inspirer aux Chinois un tel respect et une telle sympathie, que, lorsque nous arrivâmes à Pé-Kin, son nom y était encore dans toutes les bouches, et lorsque, trente-cinq ans plus tard, son fils Edmond de Lagrenée, un de nos agents consulaires les plus distingués, vint représenter les intérêts de la France à Canton, il y trouva encore vivant le souvenir de son père, qui l'accompagna et lui aplanit les obstacles dans sa tâche patriotique.

Quant à M. de Montigny, le général de Montauban écrivait en 1860 au ministre de la guerre que son

nom valait encore toute une armée. D'ailleurs la lettre que je transcris ici, en même temps qu'elle indique la singulière estime que professait le général pour ce diplomate, dévoile les pensées de notre chef sur l'expédition qu'il venait de mener à bien. Elle mérite donc deux fois d'être reproduite :

Corps expéditionnaire
EN CHINE

—

CABINET
du
GÉNÉRAL COMMANDANT
EN CHEF

—

QUARTIER GÉNÉRAL DE SHANGHAÏ

le 18 janvier 1861.

A Monsieur Charles de Montigny,
à Paris.

Mon cher monsieur,

Je viens de recevoir votre bonne lettre du 24 octobre, et avant de vous entretenir d'affaires, je commence par vous féliciter du rétablissement de votre santé, que l'on disait fortement compromise : j'espère qu'elle n'aura fait que se consolider maintenant que vous êtes loin de Shanghaï, où bien des maladies de toute nature ont sévi pendant l'été dernier.

J'entre parfaitement dans toutes vos vues en ce qui touche nos affaires en Chine, et je crois (toute modestie à part), que le gouvernement a eu le plus grand tort de ne m'avoir pas conservé tous les pouvoirs qui m'avaient été confiés dans l'origine.

J'ai eu à vaincre des obstacles de toute nature pour arriver au résultat de mes opérations militaires, et le but de celles-ci atteint, le résultat a été tel que vous l'avez prévu, la ratification pure et simple du traité de 1858, sauf l'indemnité augmentée en raison des frais de guerre nouveaux, et l'article 6 que j'ai pu faire insérer par le baron Gros, à

force d'en avoir causé avec le baron, et surtout avec son entourage; cet article est celui qui a rapport aux intérêts du clergé catholique en Chine.

Quant à l'occupation permanente d'un point utile à notre prépondérance en Chine, je n'ai pu rien obtenir. J'avais désigné *Chu-San* qui, sous le rapport militaire, politique et nautique, me paraît préférable à tout autre; mais, comme vous devez bien le penser, lord Elgin, usant de son influence habituelle sur notre ambassadeur, a exigé en première ligne l'évacuation de cette île, que nous occupions depuis six mois, et dans laquelle nous nous étions créé de nombreux partisans par une administration sage et honnête.

Sommé par le baron Gros, au nom du gouvernement de l'Empereur (malgré mes observations), d'évacuer Chu-San, j'ai dû obéir aux ordres de Sa Majesté, avec le regret de voir que l'intérêt français devait être sacrifié à l'intérêt anglais qui, pour moi, n'est pas un mystère.

Après avoir eu à lutter contre l'ambassadeur et le général anglais qui voulaient la destruction de la dynastie tartare, et ne s'en cachaient pas, je n'ai pu obtenir leur concours pour marcher contre les rebelles, lors même qu'ils s'approchent de Shanghaï; d'un autre côté, l'insistance qu'ils ont mise à nous faire évacuer Chu-San et les fréquentes entrevues du sieur Meadows, consul anglais, avec ces bandits; tout cela, dis-je, ne me laisse aucun doute sur toutes les intrigues des Anglais pour s'emparer de Nankin, ou, tout au moins, pour profiter des troubles que les bandes des rebelles jettent dans le pays pour diviser l'Empire en deux parties : Empire du Sud et Empire du Nord, et placer à la tête du premier une de leurs créatures.

Déjà ils ont obtenu l'ouverture du Yang-tsé-Kiang, après le traité de paix, et une concession de trente lieues d'étendue, près de Hong-Kong, pendant que le baron Gros croyait bonnement que lord Elgin restait à Pé-Kin jusqu'à la promulgation du traité de paix.

Nous n'avons ici aucun agent capable; je n'en connais

qu'un seul, c'est le plus intelligent et le plus actif : Kleckowski. Si je l'avais eu pendant la campagne près de moi, j'en aurais tiré bon parti, mais le baron Gros n'avait voulu le recevoir à aucun prix : il en est résulté que, n'ayant personne à opposer à M. Parkes et à M. Wade, notre diplomatie s'est traînée à la remorque de celle des Anglais.

Dégoûté de tout ce que j'ai vu, j'ai dû me borner à mon rôle militaire ; celui-là n'a pas faibli, et j'espère avoir porté le drapeau de la France, dans toutes les circonstances, aussi haut, sinon plus haut que tout autre.

Vous aurez vu par les journaux, mon cher monsieur, quels ont été nos succès militaires ; l'Empereur les a bien largement récompensés, et moi, personnellement, j'ai été comblé, Sa Majesté m'ayant écrit directement la lettre la plus flatteuse et la plus bienveillante pour m'annoncer qu'elle me réservait la première place vacante au Sénat, en même temps qu'elle avait voulu nommer elle-même mon fils chef d'escadrons.

Vous aurez appris aussi que l'expédition de Cochinchine a été confiée à la marine, à laquelle je fournis les troupes et les moyens de l'armée de terre dont elle pourra avoir besoin ; l'expédition part après-demain dimanche, et je resterai à Shanghaï avec 400 hommes environ, force suffisante pour contenir les rebelles, qui, de temps à autre, menacent toujours les approches de cette ville. J'ai 2,800 hommes à Tien-Tsin, mais le ministre de la guerre m'a donné l'ordre de faire rentrer successivement les troupes ; je n'aspire donc plus moi-même qu'à en faire autant, en voyant le peu de préoccupation du gouvernement pour les affaires de Chine : nous cédons complètement la place aux Anglais, et je vous avoue que j'ai le cœur trop français pour assister à l'agonie de notre influence dans ce pays, quelque minime qu'elle soit en ce moment. Elle aurait pu certainement être relevée par des agents vigoureux et désireux du bien et de la gloire de la France, mais où trouver beaucoup de Montigny ?

Ce n'est point une vaine flatterie que je vous adresse, mon cher monsieur, nous n'en sommes pas là entre nous; mais mes sentiments patriotiques concordent tellement avec les vôtres, que tout ce que vous avez fait ici pour la gloire de la France, me fait éprouver un douloureux sentiment en le comparant avec tout ce qui se passe aujourd'hui.

Comme je vous l'ai dit plus haut, me trouvant impuissant à faire le bien, rencontrant des obstacles que je n'ai nulle qualité pour vaincre contre les Anglais, je n'ai plus qu'une seule perspective, un prompt retour au milieu de ma famille.

Je vous prie, mon cher monsieur, de faire agréer à vos dames mes hommages les plus dévoués, et de recevoir la nouvelle assurance de mes sentiments bien affectueux et de sincère attachement.

G[al] Ch. de Montauban.

Le 21 avril, laissant au général Jamin le commandement des troupes qui restaient en Chine et qui allaient bientôt rentrer en France, le général, quittant Shanghaï, faisait escale à Saïgon pour régler avec l'amiral les questions relatives à l'occupation définitive de la Cochinchine, et il arrivait le 20 juin à Marseille.

Cette aventure extraordinaire qui s'appelle l'expédition de Chine entrait dans l'histoire de France, elle y trouvait les préjugés, les calomnies, les erreurs qui accueillent les événements importants et que le temps finit toujours par emporter, comme un fleuve majestueux qui va noyer dans les profondeurs des mers les immondices déposés sur ses bords.

L'Empereur Napoléon, qui a toujours valu mille fois mieux que son entourage, voulait récompenser large-

ment son général victorieux. Montauban n'était pas riche, et le souverain pensa que rien ne ferait plus plaisir au général dont l'armée avait rapporté les trésors du Palais d'Été, que de voir l'avenir matériel de ses enfants assuré.

Il demanda à la Chambre des députés de voter une dotation au général. Malheureusement, les nullités militaires qui entouraient l'Empereur firent chorus avec les nullités politiques qui remplissaient la Chambre. Peut-on rendre service à sa patrie sans exciter la haine, l'envie, la jalousie? Faiblement soutenue, ou plutôt abandonnée par ceux-là mêmes qui devaient la faire réussir, la loi accordant une dotation à Montauban fut repoussée.

Alors fut échangée entre l'Empereur et le général une correspondance qui montre la grandeur d'âme du sujet, et qui prouve aussi que le souverain était digne du trône puisqu'il savait reconnaître le mérite.

Voici la lettre du général :

Lettre insérée au Moniteur Universel *du* 25 *février* 1862.

Paris, le 21 février 1862.

Sire,

Lorsque Votre Majesté a fait présenter au Corps législatif un projet de loi ayant pour objet de faire accorder au général commandant en chef l'expédition française en Chine une récompense nationale, elle devait croire que ce corps politique, s'associant à la pensée qui voulait rappeler un fait glorieux pour la France, accueillerait avec empressement ce projet.

Il n'en a pas été ainsi, et, dans la séance du 19 février

courant, quelques députés ont paru protester contre les intentions de l'Empereur, et, j'ose le croire, contre celles de la nation.

Dans ces conditions, Sire, j'ose prendre la respectueuse liberté de supplier votre Majesté de vouloir bien faire retirer le projet de loi tendant à me faire accorder une dotation.

Quelque médiocre que soit ma fortune, je serais profondément affligé que la pensée de l'Empereur et la gloire de l'armée soient livrées à une discussion d'un intérêt qui m'est personnel.

Je suis, Sire, avec le plus profond respect,
de Votre Majesté,
le très humble et très dévoué sujet.

Le général de division, sénateur

CH. DE MONTAUBAN, Cte de Palikao.

L'Empereur répondit :

Paris, 22 février 1862.

Mon cher général,

La demande que vous me faites de retirer le projet de dotation, vous est imposée par un sentiment dont j'aime à vous voir animé, mais je ne retirerai pas ce projet.

Le Corps législatif peut, à son gré, ne pas trouver digne d'une récompense exceptionnelle le chef d'une poignée d'héroïques soldats qui, à travers tant de difficultés et de dangers, oubliés le lendemain du succès, ont été au bout du monde planter le drapeau de la France dans la capitale d'un empire de 200 millions d'âmes; le chef qui, tout en maintenant la dignité et l'indépendance de son commandement, a su conserver avec nos alliés les relations les plus utiles et les plus amicales.

A chacun la liberté de ses appréciations; quant à moi je désire que le pays et l'armée sachent que, juge obligé des

services politiques et militaires, j'ai voulu honorer par un don national une entreprise sans exemple; car les grandes actions sont le plus facilement produites là où elles sont le mieux appréciées, et les nations dégénérées marchandent seules la reconnaissance publique.

Recevez, mon cher général, l'assurance de ma sincère amitié.

Signé : NAPOLÉON.

Le général espérait le bâton de maréchal. Il ne l'eut pas. J'espérais la croix, je ne l'eus pas non plus. Mais le général Fleury me fit accorder la médaille militaire, et lorsque je fis part de ma nomination à mon ancien général, j'en obtins une lettre qui valait pour moi plus qu'un brevet de chevalier.

Paris, 20 septembre 1861.

J'ai reçu à Évian, Haute-Savoie, votre lettre du 10 septembre, mon cher d'Hérisson, et j'ai appris, je ne dirai pas avec grand plaisir, votre nomination de médaillé.

Votre position de fortune et de famille ne vous plaçait pas au nombre de ces vieux troupiers pour lesquels une rente de 100 francs est une bonne fortune, et je ne désespère pas, si un jour on fait pour vous une demande d'avancement, que le ministre ne vous porte pour être admis aux Invalides. Fleury a cependant trouvé un bon côté à cette affaire, puisque l'on ne pourra plus vous opposer cette raison que vous n'avez pas la médaille militaire.

Soyez toujours assuré, mon cher d'Hérisson, que toutes les fois que l'occasion s'en présentera, je ne négligerai pas vos intérêts. Mais mon crédit au ministère est bien minime, puisque le ministre a cru devoir me refuser la nomination de mon fils comme officier de la Légion d'honneur, après six ans de grade de chevalier, et après la campagne de Chine.

Notre expédition, que l'on portait aux nues, alors qu'elle offrait tant de chances contraires, est déjà dans l'oubli maintenant qu'elle est terminée avec succès et qu'elle ne donne plus de préoccupations.

Je me tiens donc complètement à l'écart, retrouvant au milieu de ma famille une tranquillité qui, je l'espère, ne sera plus troublée par les affaires publiques.

Je vous fais, mon cher d'Hérisson, tous les compliments de ma famille, et vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectueux.

Tout à vous,

G[al] DE MONTAUBAN.

A mon retour en France, je fus versé comme sergent au 56e de ligne.

Ainsi privé dès l'ouverture de la campagne des galons de brigadier qui eussent rapproché de moi l'épaulette désirée, versé en moins de trois ans du 6e hussards au 101e de ligne, du 101e de ligne au 2e spahis, du 2e spahis au 12e dragons, du 12e dragons au 56e de ligne, j'entrevoyais alors, selon l'expression pittoresque de mon chef, les Invalides comme dernière mutation.

Je me reprochai de charger outre mesure par mes déménagements successifs les écritures du ministre.

Je demandai à rentrer dans la vie civile. Moyennant une somme de 1,200 francs que je payai à l'État, ce vœu fut accompli.

CONCLUSION-ÉPILOGUE

Je souhaite, lecteur de ce livre, que tu aies, en le feuilletant, autant de plaisir que j'en ai ressenti en évoquant la vision magique de ma jeunesse et des grandes choses accomplies par l'armée française.

Mais tu penseras comme moi, j'en suis sûr, qu'il manquerait quelque chose à ces souvenirs d'un modeste troupier, si leur auteur ne cherchait pas dans le passé des enseignements profitables pour le présent, et si, vulgarisant une page des annales de la famille commune, il ne découvrait pas, dans les actes des pères, une règle de conduite pour les enfants.

Ma conclusion sera concise et sans passion, car je ne suis point un homme politique et ce n'est point parce que la première expédition de Chine, admirablement conduite, fut faite par l'Empire, que je veux prôner ce régime au détriment de celui qui nous gouverne, et qui vient d'obtenir en face de nos anciens ennemis des succès douteux achetés par des sacrifices énormes et impopulaires.

Je veux dire simplement ceci :

Le succès foudroyant de l'expédition de 1860 tient

à deux choses : d'abord le souverain a nommé un général qui a préparé son armée, l'a conduite et l'a ramenée, qui a présidé au départ des troupes et à leur rapatriement. Une fois parti de Marseille, Montauban, quoique renfermé dans de trop étroites et trop exclusives attributions, a fait ce qu'il a voulu. Au point de vue militaire, la direction a été unique et continue.

Ensuite, il a eu, pour exécuter ses conceptions, des troupes admirables et aguerries. Nos hommes étaient de vieux soldats encadrant quelques volontaires, des soldats dans la force de l'âge, capables de résister aux rigueurs de la température, aux énervements de la traversée, aux chaleurs aussi bien qu'aux froids. Nos soldats étaient des hommes faits, des soldats qui servaient sept années.

Aujourd'hui, les généraux qui commandent au Tonkin se succèdent les uns aux autres avec une rapidité que modère seul le service périodique des paquebots. Ils arrivent là-bas ne connaissant ni les hommes ni les choses, commettent naturellement des fautes, sont rappelés et passent la main à des successeurs voués fatalement à un sort pareil au leur.

Quant aux soldats ce sont des enfants. Ils sont, je le sais, aussi braves, aussi héroïques, que ceux qui marchaient avec nous. Les fils valent les pères. Mais ils n'ont point cette accoutumance des muscles et des entrailles qui rendait les nôtres infatigables et presque invulnérables. Ce sont de jeunes soldats, et les tendances de l'époque, en réduisant progressivement

le service militaire, ne feront qu'augmenter ces jeunes contingents.

Or, avec des généraux qui se remplacent à chaque instant, avec de jeunes troupes, il n'y a pas d'expéditions possibles au dehors d'Europe.

Si l'armée française de Chine avait changé de commandant en chef une ou deux fois seulement, il est probable que nos victoires se fussent transformées en désastres. Et si Montauban n'avait eu sous la main, comme ses successeurs au Tonkin, que des soldats de vingt-deux ans en moyenne, il n'aurait jamais pu obtenir de ses troupes ces efforts et cette mobilité extrême qui assurèrent son succès.

Donc l'expédition que je viens de raconter prouve surabondamment qu'il faut ou nous résigner à rester chez nous et à ne pas mettre le nez dehors, ou avoir des commandements permanents, c'est-à-dire des ministères à longue vie, puisque ce sont les ministres qui nomment les généraux; et avoir aussi, pour les expéditions lointaines, des armées sérieuses, composées de soldats de métier, une armée coloniale en un mot, soustraite aux règlements qui régissent l'armée de l'intérieur.

Je veux terminer par une dernière remarque.

En 1860, personne en France ne se plaignit de l'expédition de Chine et ne chercha à apitoyer l'opinion sur le sort de nos soldats soumis à six mois de traversée et à des fatigues de toutes sortes, à six mille lieues de la Patrie.

En 1885, tout le monde déblatère contre le Ton-

kin, tout le monde gémit sur la destinée de nos petits fantassins. — On dit toujours : petits soldats ; jadis on disait simplement : soldats. Et il suffit qu'un homme ait péri dans une famille, pour qu'une commune entière se retourne contre le gouvernement.

D'où vient cette susceptibilité, cette sensiblerie moderne, succédant à l'insensibilité et à l'enthousiasme d'autrefois?

De ceci : que l'esprit militaire a péri en France.

Or, cet esprit militaire, qui l'a tué ? Qui, sinon ceux-là mêmes qui déplorent sa disparition, aujourd'hui qu'elle menace leur gouvernement.

Gardez, citoyens, la République si vous y tenez. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Mais ne vous croyez pas obligés de remplacer notre vieille armée par une jeune garde nationale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART

CHAPITRE II

DE MARSEILLE A ADEN

CHAPITRE III

A TRAVERS L'OCÉAN INDIEN

CHAPITRE IV

ARRIVÉE EN CHINE

CHAPITRE V

SHANGHAÏ

CHAPITRE VI

HOMMES ET CHOSES

CHAPITRE VII

CAPORAL INTERPRÈTE!

CHAPITRE VIII

VIE CHINOISE

CHAPITRE IX

EN ROUTE VERS LE NORD

CHAPITRE X

CHÉ-FOU

CHAPITRE XI

LE DÉBARQUEMENT

CHAPITRE XII

LES CAMPS RETRANCHÉS

CHAPITRE XIII

LES FORTS DE TA-KOU

CHAPITRE XIV

LE PÉ-HO

CHAPITRE XV

EN ENFANT PERDU

CHAPITRE XVI

GUET-APENS ET BATAILLE RANGÉE

CHAPITRE XVII

PA-LI-KAO

CHAPITRE XVIII

MARCHE SUR PÉ-KIN

CHAPITRE XIX

LE PALAIS D'ÉTÉ

CHAPITRE XX

LE PILLAGE DU PALAIS D'ÉTÉ

CHAPITRE XXI

LA NUIT AU CAMP

CHAPITRE XXII

LES TRAITÉS DE TIEN-TSIN

CHAPITRE XXIII

DEVANT PÉ-KIN

CHAPITRE XXIV

LA PAIX

CHAPITRE XXV

UN BON DÎNER

CHAPITRE XXVI

RETOUR

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 18119.

